



INGENUE SAXANCOUR  
OU LA FEMME SEPAREE

IL A été tiré DE CE OUVRAGE

*Vingt-cinq exemplaires sur vergé des papeteries  
d'Arches, numérotés de 1 à 25*

LES MAITRES DE L'AMOUR

---

L'ŒUVRE  
DE  
RESTIF DE LA BRETONNE  
DEUXIÈME PARTIE

---

INGÉNUE SAXANCOUR  
OU LA FEMME SEPAREE

*Histoire propre a demontrer  
combien il est dangereux pour les Filles de se marier  
par entetement et avec precipitation  
malgre leurs parents Ecrite par elle meme*

---

REIMPRIMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS L'ÉDITION UNIQUE DE 1789

---

PARIS  
BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX  
4 RUE DE FURSTENBERG 4

	no. on
1 Supplied	Maday 3211721
2 Price	1
3 Grant	1
4 Cla.	183 4/12/87
5 Acc.	14 24/11/82
6 Cat.	1/2
7 Kurb.	18 15/12
8 Checked	16/12

## INTRODUCTION

---

Il est impossible d'avoir une connaissance précis de cet être complexe que fut Restif de la Bretonne si l'on n'a pas lu après cette si curieuse et si pittoresque autobiographie de *Monsieur Nicola* les deux ouvrages portant respectivement les titres suivants

1<sup>o</sup> *LA FEMME INFIDELLE* recueil de lettres écrites par Restif à sa femme et à ses maîtresses ainsi que par sa femme Agnès Lebègue et par les amis ou les amies de celle-ci qu'il appelle Mme Jean de Vert. C'est un violent réquisitoire contre son épouse infidèle

2<sup>o</sup> *INGLUE SAVINCOUR* ou *la Femme Séparée*. Histoire propre à démontrer combien il est dangereux pour les filles de se marier par entêtement et avec précipitation malgré leurs parents. Écrite par elle-même à Liège et se trouve à Paris chez Maradan libraire rue des Noyers n° 33 1789

Ce dernier ouvrage fut publié en trois parties en trois volumes in 12. Le premier comprend 248 pages y compris les titres et les feuillets préliminaires le deuxième 240 et le troisième 260 pages

Dans sa « Bibliographie et iconographie de Restif de la Bretonne » le Bibliophile Jacob dit qu'il existe quel

ques exemplaires portant seulement comme titre *Ingénue Savancouï*, avec le nom de Guiffrei, imprimeur libraire, quai des Augustins, n° 17, et la date de 1790, mais ce doit être un subterfuge, car l'ouvrage n'a jamais été réimprimé.

Chaque partie contient, au milieu du récit, une pièce de théâtre insérée de façon très factice, mais d'ailleurs d'une manièrre générale, la composition du roman décele quelque relâchement, peut-être même un certain embarras. Le sujet en effet ne manque pas d'être délicat.

*Ingénue Savancouï* est la fille aînée de Restif, Agnès, qui conte minutieusement son existence miserable auprès d'une mère dénaturée, et l'histoire de son pitoyable mariage avec Moresquin ou l'Échine, le monstre capable de tous les crimes. « Il est très possible, dit le Bibliophile Jacob, que ce livre ait été rédigé par Agnès, qui savait écrire et qui, à l'exemple de sa mère, composait des vers et des pièces de théâtre. »

Agnès Augé — tel fut son nom de malheureuse épouse — devait être dégagée par le divorce, en 1794, de ses liens avec le vil l'Échine, et Restif lui-même nous apprend, dans *Monsieur Nicolas*, qu'elle se remaria avec le citoyen Vignon, à côté de qui elle vécut enfin tranquille.

« Le roman d'*Ingénue Savancouï* était une satisfaction morale et un plaisir de vengeance que Restif avait voulu se donner, car l'ouvrage, quoique imprimé, n'eut aucune espèce de publicité et demeura caché dans l'imprimerie de l'auteur. C'est seulement en octobre 1789 que Augé — dit l'Échine — eut connaissance de cet ouvrage, dans lequel il était mis au pilori, il dénonça

donc son beau pere ~~au~~ district de Saint Louis la Culture et il l accusa d etre l auteur d *Ingénue Savancour* « et autres livres du mème genre ne tendant qu au bouleversee du royaume de la cite de chaque individu qu il ne cesse d outrager » Auge n avait pu se procurer un exemplaire d *Ingénue Savancour* que par l entremise d un libraire colporteur Vieillot et un exemplaire de la *Femme Infidele* que par un abus de confiance Dans l interrogatoire de Restif le commissaire lui demanda s il etait l auteur d *Ingénue Savancour* Restif repondit qu il n y avait que trois pieces de theatre auxquelles il eut travaille dans cet ouvrage savoir « *Le loup dans la bergerie* la *Matinée du pere de famille* et le *Réveil d Epiménide* et que d ailleurs cet ouvrage etait im prime avec approbation » (*Les Nuits de Paris* t XV p 122)

Cette œuvre etrange dont de si nombreux lecteurs de Restif reclamaient la publication est devenue par suite meme des circonstances qui ont motive son apparition a peu pres introuvable soit que l edition ait ete detruite en bloc soit que les exemplaires aient ete recherches systematiquement par les interesses pour etre detruits l un apres l autre A ce sujet meme Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) conte une anecdote curieuse

« Je me rappelle dit il avoir cherche aussi mais sans succes un exemplaire qui m etait indispensable en 1851 J avais esquisse un roman historique sous le titre d *Ingénue* dont Restif et sa fille Agnes etaient les heros car il n y a pas de roman sans heros Notre charmant et merveilleux conteur Alexandre Dumas s etait charge d ecrire ce roman que j avais mis en scene et le roman grace a mon illustre collaborateur faisait les delices

des lecteurs du *Siècle* La famille Restif de la Bretonne s'émut de ce génie de célébrité qu'un roman, un peu trop véridique, redonnait à son chef et à sa descendance. De là procès en diffamation Il fallait démontrer que les auteurs n'avaient fait que puiser aux sources ouvertes par Restif lui-même, et le roman d'*Ingénue Saxancou* aurait suffi pour prouver l'innocence du grand romancier, qui était seul nommé au bas de ses feuillets. On ne parvint pas à découvrir *Ingénue Saxancou*, mais le procès, au moment des plaidoiries, fut arrêté et mis à néant par une bonne transaction Le *Siècle* paya le dommage, et il fut convenu qu'Alexandre Dumas, dans la conclusion du roman, ferait amende honorable à Restif et à sa fille Agnès « Vous l'avez échappé belle, dit-il à la partie adverse le Bibliophile cheichait un exemplaire d'*Ingénue Saxancou*, pour le faire réimprimer — Il ne l'a pas trouvé, et il ne le trouvera pas ! » répondit gravement le fils d'*Ingénue*, en homme sûr de son fait »

Plus heureux que le Bibliophile, nous avons réussi à nous procurer un exemplaire complet et en parfait état d'*Ingénue Saxancou*, que nous reproduisons textuellement ce qui nous permettra de combler une légère lacune dans les collections de la Bibliothèque nationale, laquelle ne possède pas le texte de ce roman, non plus que celui de la *Femme Infidèle*, que nous lui fournirons un jour prochain

J H

Les lecteurs trouveront à la fin du roman la clef d'*Ingénue Saxancou*, telle qu'elle a été établie par le Bibliophile Jacob

## AVIS DE L'EDITEUR

---

Je ne connus pas d'ouvrages qui soient utiles comme ceux qui presentent les causes du meilleur d'après des evenements réels. Que l'on dise qu'on répète aux jeunes personnes *Il ne faut pas tous marier malgré vos parents par caprice par amourette* ! elles ont les oreilles si souvent rebiffées de ces lieux communs que leur vérité ne fait aucune impression. Mais qu'un écrivain courageux, méprisant le gentil lâcheté, le poli de nos insipides brochures, prenne sur lui de publier une histoire véritable, autant qu'horrible, qu'il s'expose au non succès qu'elle ne peut manquer d'avoir auprès de tous nos lecteurs superficiels de toutes nos petites maîtresses délicates : c'est une sorte d'heroïsme. Que va-t-on voir en effet dans cet ouvrage ? Une fille imprudente qui se marie malgré son père à un infame, un homme faux, qui avant le mariage a menti les mœurs et la fortune, mais qui jamais n'a pu mentir l'esprit, parce que c'est le seul masque que l'hypocrite soit ne puisse prendre à un homme qui, après le mariage, laisse voir tous les vices, soumet son épouse infirme à tous les caprices d'un libertin, à toutes les turpitudes d'un débauche, à toutes les infamies d'un scélérat.

corrompu, à tous les supplices que peut faire endurer un bouveau, à un homme qui la contraint de fuir, et qui la poursuit, enragé, après qu'elle s'est dérobée à sa su-  
rveille.

On trouvera dans cet ouvrage ce qu'on nomme dans le monde *des horreurs*, j'en conviens, mais je sens qu'il faut qu'elles s'y trouvent, pour que le livre soit profitable aux filles qui se marient malgré leurs parents, et surtout en bravant l'autorité sacrée d'un père éclaté. Je me rappelle que, lors de la publication de *la Femme infidèle*, une grande dame se plaignit, en disant qu'on ne devait pas publier de pareilles atrocités ! Ah ! l'atrocité, c'est qu'une fille se marie, malgré son père, à un homme vil qu'il a pénétré. Au reste, cette dame peut se dispenser de lire *la Femme séparée*, où les horreurs sont ingénument racontées. Elles étaient voilées dans la IV<sup>e</sup> partie de *la Femme infidèle*, ici, elles sont à nu, et le monstre paraît aussi hideux, en récit, qu'il l'est dans la nature. Mais de pareils ouvrages ne sont utiles qu'autant qu'ils font horreur. Et, je l'avoue, j'ai frémi, en lisant, dans ces mémories, des traits vindicatifs, écrits ingénument, sans être affaiblis, égayés, enjolivés, déshonorablement (comme disaient les Anglais), par une jeune femme, qui peint ce qu'elle a senti, souffert, jusqu'au désespoir. J'avoue cependant que j'ai été charmé, que pour reposer l'esprit et calmer des idées terribles, elle nous ait donné, par intervalles, des pièces épisodiques, qui sont tantôt des jeux enfantins, comme le *Loup dans la bergerie*, tantôt des idées saines sur les arts et la chasse, comme dans *la Matinée du Père de famille*, tantôt un tableau de la jeunesse d'un homme de mérite, comme *l'Ode* et la *Lettre de Piron*, sur les

Beaunois tantot enfin des idées graves et intéressantes comme celles qui entrent dans *Le piménde* Si jamais ouvrage eut besoin d'episodes c'est celui ci Non seulement ils n'y sont pas un défaut mais ils y sont absolument nécessaires

Le mariage d'Ingenue Savaneour malgré son père est un de ces traits fréquents dans la société que la fausse morale de certaines pièces de théâtre rend encore plus familiers Mais qu'ici les suites en sont terribles ! A quelles affreuses extrémités l'infortunée Savaneour n'est elle pas sans cesse reduite ! Si elle fut coupable qu'elle est punie ! Ilisez jeunes filles et tremblez !



INGENUE SAXANCOUR,

*ou*

LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre a demontrer,  
combien il est dangereux pour  
les Filles, de se marier par en-  
têtement, et avec precipitation,  
malgre leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE MÊME

*Première Partie*

---

A L I E G E

*Et se trouve a Paris*

chez MARADAN, Libraire, rue des  
Noyers, N° 33

---

1 7 8 9



# INGENUE SAXANCOUR

ou

## LA FEMME SEPAREE

*Histoire propre a demontrer combien il est dangereux  
aux Filles de se marier  
par entetement et avec precipitation*

---

### PREMIÈRE PARTIE

*Vous ne me parlez plus de ces belles contrées  
Ou d'un Peuple poli les Femmes adorées  
Reçoivent cet encens que l'on doit a vos yeux  
Compagnes d'un Epoux et Reines en tous lieux*

JE n'ai pas besoin de faire une preface pour indiquer le but moral de ces memoires je vais raconter ingénument et la leçon resultera de l'exemple que je mettrai sous les yeux Heureuses mes lectrices si elles s'instruisent a mes depens !

Je suis née dans une ville de Bourgogne et j'ai été nourrie dans un village de la province de Champagne où demeurait mon aïeul maternel Ce respectable vieil lard me cherissait parce que j'étais fille du premier de ses fils marié il avait déjà beaucoup de petits enfants mais j'étais la seule qui portait le nom de *Saxancour* Je fus le charme de sa vieillesse Mais je ne jouis pas longtemps de ce bon protecteur il mourut que je n'avais pas encore quatre ans Je restai avec ma grand mère excellente femme mais plongée dans la douleur Elle m'aimait beaucoup cependant je ne fus plus au

tant considérée, je ne fus plus qu'une enfant, auparavant j'étais l'idole du maître et de toute la maison. Telle fut la première perte que je fis, avant l'âge de la sentir.

Quelques mois après la mort de mon aïeul, mon père, qui demeurait à Paris, vint chez sa mère, pour la consoler et pour atténuer les affaires de la succession avec ses sœurs et sœurs. J'étais endormie, sui les sept heures du soir, au mois de mai, lorsqu'il arriva. Mon aïeule, qui me regardait comme la plus belle des enfants, lui fit signe de ne pas faire de bruit et, le prenant par la main, elle le conduisit auprès de ma couchette. Elle entrouvrit mes rideaux et lui montra une fille forte, vigoureuse, ayant les plus belles couleurs et des paupières dont les cils descendaient jusqu'au milieu des joues. Mon père m'a depuis cent fois assuré que son cœur palpitait de plaisir, et qu'il n'avait jamais vu de si belle enfant. Ce moment décida pour jamais dans son cœur l'attachement le plus tendre pour sa fille. Il ne rêva que moi toute la nuit, et le lendemain, à mon réveil, il accourut pour m'embrasser. J'étais un peu sauvage, cependant, ma bonne maman ne m'eût pas plutôt dit que c'était mon papa, que je lui souffris, en disant « Bon, bon, il n'est plus allé dans la procession, porté par les hommes ! » Et je regardais mon père, cherchant en lui mon aïeul. Beaucoup de traits de ressemblance facilitèrent l'illusion, et ma grand'mère, s'apercevant de ce qui se passait en moi, fondit en larmes. Elle se jeta dans les bras de son fils en lui disant « La pauvre petite, la ressemblance du père et du fils l'a trompée ! Elle te croit ton père, mon cher fils ! »

Pendant son séjour chez mon aïeule, mon père, dans les intervalles des affaires, trouvait avec moi une satisfaction infinie, à peine il pouvait me quitter, il ne faisait pas une promenade que je n'en fusse, et il me portait

lorsque j'etus lasse Ce fut ee qui amena un accident que je me rappelle avec autant de elarte que si j'avais en quinze ans

On etait aux fetes de Paques Il y avait dans un vaste enclos au midi de la maison une espèce de four de truit sur lequel eroissait de l'herbe au bas etait une fontune Mon pere se mouilla en la traversant et voulut monter sur le four en me tenant dans ses bras Il glissé et de peur de me blesser il me laissa echapper Il se coupa une grosse veine de la jambe et moi je roulai dans le bassin Il s'elance vers moi et se jette dans leau m'en retire et s'enfouit en voyant son sang Ce fut un bonheur ! car le sang ayant cesse de couler aussitot il en perdit peu et on eut le temps d'aller chercher le chirurgien qui mit une compresse comme sur une si gnee et tout fut assure Cet accident me rendit encore plus chère a mon père il fit mettre ma couchette a cote de son lit et il ne voulait pas qu'on me eloignat un instant de sa vue

Cependant il partit peu de jours apres et me laissa chez ma grand mere jusqu'au mois de novembre suivant que ma mère vint la voir et fure ses couches Elle aecoucha de ma sœur cadette et lorsqu'elle fut remise elle la laissa en nourrice aupres de mon aïeule et me mena

Je n'arrivai a Paris qu'au mois de janvier 1765 parce que nous nous arrétames quelque temps chez une cousine de ma mère dans une ville de Bourgogne On s'aperçut des lors que je n'en serus pas aimée J'ai longtemps attribué sa rigueur aux petits défauts que pouvait me avoir fait contracter l'cessive tendresse de mon aïeul et de mon père et plut a Dieu que je ne me fusse pas trompée ! La parente chez laquelle etait ma mère prenait toujours mon parti les deux cousines se brouillèrent et se quittèrent fâchées ce

qui ne devait pas augmenter l'attachement de ma mère pour moi

A notre arrivée à Paris, mon père parut transporté de me revoir. Ma mère lui dit assez aigrement « Gâtez-la, afin que je ne puisse plus en venir à bout ! » Il fallut qu'il se contraignît, et depuis ce fatal moment, jusqu'à celui de mon malheureux mariage, ce père tendre n'a jamais eu la liberté de m'exprimer ses sentiments

Je justifiai malheureusement la haine de ma mère par un caractère impatient et pleureur. Je ne pouvais souffrir la contradiction. Accoutumée à être prévenue en tout, j'aurais voulu qu'on devinât tous mes besoins, sans me donner la peine de les exprimer. Je pleurais si, lorsqu'on m'avait versé un peu de vin, on n'y mettait pas sué-le-champ de l'eau, parce que j'avais oui due à mon grand-père qu'un enfant ne devait jamais boire de vin pur. Je pleurais si l'on ne me servait pas à table, immédiatement après la soupe. C'en fut assez pour donner des motifs à la haine de ma mère et motivé des corrections multiples. Mais ces bagatelles ne durent que jusqu'au développement de la raison. A huit ou neuf ans, tout cela était disparu. Mais on sent que je ne pouvais être parfaite. L'excès de crainte, l'absence de la confiance, rendent les enfants menteurs, à cet âge où l'on commence à les traiter avec beaucoup de sévérité, sous prétexte qu'ils savent ce qu'ils font.

Je ne veux rien cacher dans ces mémoires, qui peuvent être utiles, non aux enfants qui ne lisent pas encore, mais aux mères qui ont une véritable envie d'être bonnes, quoique leur caractère, leur tempérament et les circonstances semblent s'y opposer.

Je n'avais que cinq ans et demi lorsque ma mère jugea à propos d'avoir un pensionnaire. Un avis que j'ai à donner ici à toutes les femmes qui veulent rester

honnêtes c'est de ne jamais prendre de pensionnées a cause de la familiarité qui en résulte Celui qui eut ma mère était un marchand de mousselines des environs de Mâcon venu à Paris depuis quelques mois pour un procès avec la Ferme générale Tout ce que je vous raconter à cette occasion est singulier La manière dont se fit la connaissance et les suites

Il y avait environ six mois que j'étais à Paris lorsqu'un soir à la chute du jour je vis arriver chez nous conduite par mon père une grande fille qui me parut très jolie Elle fut ma mère du nom de sœur et on m'ordonna de l'appeler ma tante On lui mit un lit de simple au milieu de la chambre et elle s'y coucha Pour moi j'étais dans une petite antichambre sous une couverte Le lendemain on ôta le lit et on le remit le soir Cette grande fille fut bientôt prise en amitié par ma mère et j'en suis depuis ce que signifie tout cela

Ma mère dans sa jeunesse avait l'espérance d'être un bon parti ses parents avaient de la fortune et elle était fille unique Dans ce temps de prospérité elle était voisine d'un gros marchand qui avait un fils d'un blond roux Ce fils que ma mère jugea encore (elle avait douze ans) détestait de tout son cœur avait pour elle un goût si marqué qu'il dégénéra en passion on fut obligé de la surveiller à ce qu'il fut un attentat qu'il permit On l'éloigna bientôt et inlassable l'érouva vers à Paris où il fit son chemin Mais pendant ce temps il bien des choses défavorables arrivèrent à ma mère Ses parents dissipèrent leur bien et lui donnèrent une sœur Ma mère que toutes les riches voisines nommèrent à l'envi leur bru ne fut plus regardée de personne Ma mère quitta le quartier pour se retirer dans une maison à elle et tout le passé ne fut plus qu'un beau rêve Mon père se présente fut écouté épousé on

partit pour Paris, et là, en traversant un jour la rue de la Véronne, ma mère fut aperçue de monsieur Leroux, magnifiquement logé dans cette même rue. Comme il vit ma mère avec un homme, il ne voulut pas se montrer, mais il la fit suivre par son domestique, avec ordre de ne pas la perdre de vue, qu'elle ne fut rentrée dans sa demeure. Il fut bien servi. Le même soir, monsieur Leroux vint s'informer lui-même de ce que ma mère faisait à Paris. Il apprit qu'elle était mariée, et très mesquinement oubliée, qu'elle venait de rentrer avec son mari, que celui-ci sortait dès le matin pour aller à ses occupations, revenait à midi pour dîner, et ne reparaissait que le soir.

Monsieur Leroux s'arrangea d'après ces informations et revint le lendemain, sur les quatre heures après-midi. Ma mère s'occupait d'un travail en modes. Elle entendit frapper, et comme elle ne connaissait encore à Paris que quelques pratiques, elle courut ouvrir. Sa surprise fut extrême en voyant monsieur Leroux. Elle fut tentée de refermer la porte, mais il ne lui en laissa pas le temps. Il se précipita dans la chambre, qui n'avait que les quatre murs, une commode de noyer, une mauvaise table, quelques chaises, et un fort mauvais lit. « Quoi ! lui dit-il, c'est là le sort de mademoiselle Balbin ! d'une fille que j'admirais, et qui eût été mon épouse, si j'avais su qu'elle avait envie de se marier ! » Ce compliment de commisération fut suivi, à ce que nous a souvent dit ma mère, des entremises les plus vives et les plus avilissantes. Elle assure qu'elle ne voulut pas crier, de peur de scandaliser deux voisines, dont la petite chambre n'était séparée de la nôtre que par une cloison, mais qu'elle se défendit si vigoureusement, que l'ennemi se consuma en de vains efforts, il sortit non vainqueur.

Cependant il ne se découragea pas, et revint souvent à la charge la passion que ma mère lui inspirait était

insurmontable ses mepris les rebuffades les marques de degout rien ne le rebutait il alla meme un jour dit on jusqu a lui rendre plusieurs coups de poing et de pied pour un soufflet qu elle lui avait applique Mais ensuite il lui demanda mille pardons Ce fut depuis cette derniere scene qu elle lui ferma soigneusement sa porte elle changea meme de demeure expes a cause de lui et elle eut soin qu il ne sut pas sa nouvelle demeure

Ma mere n etait pas interessee non par vertu il faut le dire mais par une espece d inconsequence de caractere elle aimait cependant l argent Mais monsieur Leroux lui deplaisait et la degoutait au point que des offres assez brillantes quoiqu il fut avare ne purent jamais surmonter son eloignement Il faut convenir aussi qu elle aimait alors un Anglais a la folie et que ma mere eut toujours de grandes preferences a la sensibilite

Quoi qu il en soit elle fut trois ans sans que monsieur Leroux put la retrouver Elle ne le revit qu en 1765 apres un second changement de domicile Comme sa croisee donnait alors sur une grande rue monsieur Leroux l aperçut et monta chez nous Je tais avec elle depuis six mois et ma mere se trouvait a peine retablie des suites d une couche dangereuse qui avait donne naissance a ma sœur cadette cette aimable amie que je cherurai jusqu au tombeau elle etait pale defaite mal arrangee Monsieur Leroux lui fit pourtant quelques compliments et lui demanda si elle etait veuve Sur sa reponse que son mari se portait bien il lui dit « Si vous aviez ete veuve je vous aurais fait une proposition de venir chez moi gouverner ma maison vous seriez en meme temps l institutrice d une fille unique que j ai de mon mariage avec une demoiselle qui s en est retournee a Orleans dans sa famille parce

qu'elle ne peut me souffrir, mais comme vous n'êtes pas veuve, cela ne se peut guère — Cela ne se peut certainement pas ! dit ma mère — Je m'en doutais. En ce cas, je voudrais quelqu'un de votre main — ne pourriez-vous pas me trouver une jolie fille, que j'aimerais cependant moins que vous, pour remplacer absolument ma femme ? C'est vous dire que je ne voudrais pas qu'elle fût bégueule ? — Je ne vous entends pas, répondit ma mère » Monsieur Leroux s'expliqua si clairement, que ma mère se fâcha. Mais monsieur Leroux n'en fit que rire. Il sortit en répétant qu'il espérait qu'elle ferait sa commission.

Le soir, lorsque mon père fut arrivé, ma mère lui parla de la visite de monsieur Leroux et de la commission qu'il avait voulu lui donner. « Cet homme est un impudent, répondit mon père, qui méritait bien qu'on le servît comme il le mérite. Quel âge a sa fille ? — Tout au plus deux ans — En ce cas, il n'y a pas de danger. Je sais ce qu'il faut faire : nous le punissons, et nous ferons une bonne action. Je connais ici une nouvelle convertie, que des malintentionnés ont perdue. Elle a eu le malheur de donner dans le désordre, après avoir été abandonnée par son séducteur. Son frère est chanoine régulier de Sainte-Geneviève, il est au désespoir de l'égarement de sa sœur, qui le fuit, et que le hasard m'a fait rencontrer. Je lui parlerai de la place qu'offre monsieur Leroux, je la lui ferai envisager comme un moyen de quitter le désordre et de se réconcilier avec son sœur, c'est un degré vers le bien que nous ferons monter à cette infortunée, et Leroux ne corrompra pas une âme innocente » Ma mère approuva fort ce parti, et depuis ce moment elle pressa mon père d'exécuter ce qu'il avait indiqué. Il le fit, et parvint à décider la jeune Sara, qui goûta ses raisons. Il fut convenu qu'elle resterait quelques semaines chez nous,

pour reprendre l'air pose avant d'être présente à monsieur Leroux. Ce fut cette grande jolie fille que je vis entrer chez nous et qu'on me fit nommer ma tante parce que ma mère imagina de la faire pisser pour une sœur de mon père.

Sara n'eut pas été huit jours dans la maison qu'elle prit un air si décent si aimable qu'elle fut élégante de tous les voisins de la maîtresse d'école notre voisine et de sa nièce très jolie fille de notre hôte de si femme de ses quatre filles et surtout de son fils jeune architecte qui commença à se distinguer. Ma mère en était enchantée. Elle disait souvent « Il sera bien attrapé ! Il ne se doutera pas du tour que je lui ai joué ! » Tout le monde du voisinage croyait qu'effectivement Sara était ma tante c'est principalement ce qui la fit considérer de notre propriété qui connaissait de réputation l'honnête famille de mon père. Et comme Sara était très jolie que son fils l'architecte en était très amoureux il vint plusieurs fois pressentir ma mère et l'interroger sur ce que ma tante pourrait avoir en mariage. Madame Savancour qui craignait infiniment que cette recherche ne devint sérieuse répondait tantôt que la sœur de son mari n'avait rien à pretendre tantôt qu'elle était absolument éloignée du mariage pour lequel elle avait une sorte d'horreur. Enfin voyant que rien ne le rebutait elle alla jusqu'à faire entendre que si belle sœur avait fait une inclination que cet homme l'avait trompée cruellement et que son voyage à Paris n'avait été occasionné que par la nécessité de cacher les suites de sa faiblesse. Cet aveu prétendu refroidit le père et la mère de l'architecte mais le fils éperdument amoureux et qui voyait la modestie de Sara ne se rebuait point du tout il alla jusqu'à dire que la vertu de sa maîtresse n'en servait que plus assurée et comme c'était un garçon d'esprit

respecté à ce titre de son père et de sa mère, qui n'en avaient guère, il l'emporta

Ma mère se voyait d'autant plus embarrassée qu'elle ne pouvait présenter Saïa chez monsieur Lehoux, qui était à Orléans, et dont il fallait attendre le retour. Elle était continuellement aux aguets, pour empêcher qu'on ne parlât en particulier à ma pretendue tante, parce qu'elle ne doutait pas que, se voyant recherchée par un parti avantageux, elle n'y donnât quelque attention. Mais elle fut bientôt rassurée. Saïa, comme toutes les filles qui ont donné dans le libertinage, aimait les beaux hommes, et l'architecte était un petit crapaudin fort laid, dans une occasion où il était question de lui, elle témoigna fort énergiquement qu'elle ne s'en soucierait pas. Ma mère, qui se crut sûre alors, ne la surveilla plus, et l'architecte eut toute liberté de parler.

Il le fit sans doute, et tout laid qu'il était, comme il avait beaucoup d'esprit, il eut l'air de faire entendre la voix de la raison. Mais Saïa, depuis qu'elle s'était expliquée avec ma mère, avait compris les motifs de son embarras, qui n'était autre que la découverte de la fausse parente, peut-être même celle de l'état malheureux d'où mon père l'avait tirée, etc. Elle enflamma son amant avec une adresse dont certaines femmes ont le secret par des demi-faveurs, par des demi-rigueurs, enfin par tout l'art dont est capable une femme qui a de l'usage. Quand elle le vit bien épis, elle feignit, un jour que ma mère était sortie, une tristesse profonde, des larmes coulèrent de ses yeux. L'amant, transporté, demanda par mille instances l'aveu des causes de la douleur qu'il voyait. « Hélas ! répondit Saïa, je n'en ai pas d'autres que le malheur de ne pouvoir vous appartenir. Vous avez touché mon cœur, mais vous avez cru parler à la sœur de monsieur Saxancour, je ne la suis pas. Je suis une nouvelle convertie de Genève, j'ai un frère

genovefain ami de monsieur Savancour qui m a prise chez lui quoiqu il soit peu riche et m a nommee sa sœur par amitié pour mon frere — He ! que me fait cela s écria l architecte c est vous c est la belle Sara et non la sœur de monsieur Savancour que j aime que j adore — En ce cas mon cher ami reprit Sara dissimulez avec vos parents qui estiment beaucoup la famille de monsieur Savancour et tachons qu ils ne soient detrompés que le jour ou jamais s il était possible Le pere de monsieur Savancour est mort il ne viendra pas ici vous donnerez les bans vous même au curé quant au contrat pourquoi en faire un ? Je ne vous apportera pas une obole et je ne demande pas que vous m avantagez au delà de la coutume Vous ferez votre maison avec moi puisque vous commencez et que vous etes jeune j aurai ma moitié cela me suffira » Ce raisonnement plut au jeune architecte Il promit a Sara de se conformer a tout ce qu elle prescrirait et de hater leur union

Il y avait a Paris dans un hotel garni au coin de la rue de la Huchette un marchand de mousselines le même dont j ai dit un mot qui avait connu Sara dans le desordre et qui en avait toujours bien use avec elle C était le seul homme que Sara vit secrètement depuis qu elle était chez nous Elle le consulta et cet homme naturellement hardi comme tous les gens bornés lui promit de faciliter son mariage en passant pour son oncle Sara n avait pas acquis de la delicatesse dans l état dont mon pere l avait tirée elle y consentit

De retour chez nous elle sentit qu il fallait parler a ma mère de son oncle pretendu elle fit cette confidence avec beaucoup d adresse « Ma chere sœur dit elle en entrant vous me voyez encore tout emue Je viens de faire une rencontre bien extraordinaire C est un oncle a moi frere de ma mère qui m a reconnue

tout d'un coup, encore qu'il y ait dix ans qu'il ne m'ait vue Il m'aimait beaucoup dans mon enfance, et il s'est attendri, j'ai pleuré aussi On lui avait parlé de moi fait en mal Je l'ai assuré que j'avais toujours été, depuis trois ans, chez les plus honnêtes gens du monde, soit à la campagne, soit chez vous Quand vous le verrez, ma bonne amie, il faudra le persuader »

Ma mère ciut tout cela sans hésiter Mais curieuse de connaître l'oncle, dès le lendemain elle sortit avec Sara, et quand elles furent vis-à-vis l'hôtel garni, elle lui dit « Si nous montions chez ton oncle ? » Sara ne parut aucunement embarrassée, quoiqu'elle ne l'eût pas prévenu , elle monta rapidement un escalier obscur, en disant « Ah ! que vous allez lui faire de plaisir ! Voyons, voyons s'il y est » Ma mère ne pouvait la suivre aussi vite qu'elle montait « Mon ami, dit Sara au marchand, tu passes pour mon oncle maternel , tu m'as trouvée hier, au bout de dix ans, et tu m'as reconnue » En achevant ces mots, elle revint sur le palier, pour montrer la porte à ma mère Celle-ci arrivait en ce moment Elle entra chez le marchand, qui lui parut un honnête homme C'était un de ces petits Bourguignons à cheveux crépus, à tiogne rouge, au parler bonasse, mais quant dans tous leurs discours et dans toutes leurs manières une bonté native Pour ma mère, elle était parfaitement établie, et ce jour-là elle avait une robe de gros-de-tous, sa plus belle, et qui lui allait à merveille elle plut, elle chaîna, elle enchantta le petit marchand crépu, qui de ce moment n'eut des yeux que pour elle

Ma mère n'était pas femme à ignorer sa victoire elle la sentit dans toute sa plénitude , et comme son Anglais n'était plus à Paris, que d'ailleurs cette passion était usée, elle résolut d'en recommencer une nouvelle Le marchand retint les deux amies à dîner la connaît-

sance sebrucha et avant de sortir de table la déclaration d'amour était faite

Sara ne fut pas fâchée de cet incident elle entrevit qu'il pourrait être très favorable à son mariage avec l'architecte c'est pourquoi elle crut plus court de tout dire à ma mère devant le marchand pour ne pas avoir la peine d'intriguer au risque d'échouer Ma mère hésita à donner son approbation « Un hôte disut elle des gens qui connaissent la famille de mon mari ! » Le marchandleva la difficulté en proposant de louer sur le champ un autre logement pour ma mère de se mettre en pension chez nous et par ce moyen de perdre absolument de vue les parents de l'architecte Il fut en même temps convenu qu'aussitôt après le mariage fait Sara découvrirait sa non parente et qu'elle disculperait entièrement ma mère disant qu'on ne saitait appeler sœurs que pour avoir une place vantageuse sans information ni répondants

Tout cela ne valait pas grand chose mais ma mère le trouva bon Le marchand loua rue de la Harpe à l'ancien Collège de Justice on donna congé Pendant ce temps là le jeune architecte agissait vivement les bans furent publiés et l'on alla aux pieds des autels sans que ses parents fussent détrompés L'appartement que quittait ma mère fut destiné pour les nouveaux époux et l'on avait eu l'art de persuader aux parents que c'était par complaisance pour eux que nous quittions une maison où nous étions si bien

Mais tandis qu'on était à l'autel et que la bénédiction commençait le père de l'architecte voyait rédiger les actes et au lieu de Sara Savincour il vit écrire Sara Krammer Surpris il demanda une explication On lui monta les bans Il courut auprès des mariés Le oui se prononçait et son opposition ne put le précéder Cependant il s'approcha de son fils « Il y a de l'intrigue

ici, lui dit-il, nous sommes trompés ! — Non, mon père, répondit gravement l'architecte, je suis tout, je devais vous le révéler à l'instant, si vous ne l'avez pas vu. Ainsi, point d'inquiétude. Je suis prudent et sage » Ce discours calma le père, qui avait une confiance aveugle dans son fils, depuis que celui-ci avait encouru la disgrâce du Gouvernement par la critique imprimee d'un monument public. Il le regardait comme un grand homme persécuté. Il approuva ce qui était fait et signa les actes.

Ce fut ainsi que se termina le mariage de ma prétendue tante. Heureusement pour elle ! car l'ayant fait savoir le même jour à son frère le genovésain, à qui l'on n'avait pas voulu en parler, non plus qu'à mon père, le premier fulmina imprudemment, et parla de ma mère en termes peu mesurés. Ses discours indiquaient l'état qu'avait quitté Sara, le mari s'informa, et n'apprit que trop facilement une affreuse vérité. Mais telle était la passion de cet homme, qu'au retour de ses informations, il dit à son épouse : « Je sais ce que vous avez dit, mais vous ne me connaissiez pas, je ne vous rendrai responsable que de ce que vous feriez me connaissant. Tâchons que mes parents ignorent ce qu'ils ne doivent jamais savoir » Sara, pénétrée, jura une sagesse à toute épreuve, et elle tint parole.

Cependant ma mère et son pensionnaire étaient dans leur nouvel appartement, rue de la Harpe. J'avais cinq à six ans, j'étais toujours là, n'y ayant que trois petites pièces, dont mon père en avait une pour coucher. Il était absent tout le jour pour ses affaires, et moi je jouais dans sa chambre, d'où je passais souvent dans les deux autres, mais d'un air d'inattention qui ne donnait pas d'ombrage. J'entendais tout néanmoins, et le tutoiement particulier entre ma mère et Mulino (c'est le nom du marchand) m'étonna d'autant plus

que devant mon père ils se parlaient avec beaucoup de réserve et de cérémonie Je crus que c'était l'usage de se parler ainsi en particulier et un jour que j'étais seule avec Mulino je lui dis en copiant l'air que j'avais si souvent remarqué « Tiens Mulino porte cela dans l'antichambre avec mes joujoux » Ce n'était pas encore l'usage comme aujourd'hui que les enfants tutoyaient tout le monde et bravissaient dans la forme toutes les lois de la nature et de la politesse Ce tutoiement surprit extrêmement Mulino qui ne manqua pas de me parler à ma mère à son retour Madame Savancour en sentit les conséquences elle me gronda et depuis ce moment elle s'observa devant moi On n'aime pas ce qui gêne cette bagatelle fortissi l'antipathie que ma mère avait prise contre moi et qui m'a été si funeste Mais bientôt d'autres causes vont augmenter encore

Le pensionnaire de ma mère lui bout de huit mois s'ennuya de son inutilité Il fit venir des mousselines de Mâcon où son frère tenait le magasin il fut en courage par le talent que ma mère se vantait d'avoir pour le débit Ses marchandises arrivèrent mais ma mère ne montra pas son talent sublime car on ne vendit presque rien Mulino crut que c'était plutôt la faute de la capitale que celle de sa méritante hotesse il avait un cheval et une voiture il prit un assortiment de mousselines et partit avec ma mère pour la Picardie et l'Artois Mon père resta seul à Paris avec moi Mais comme il ne pouvait me garder avec lui attendu son absence de la maison du matin jusqu'au soir ma mère me mit en pension chez une commère qui avait tenu sa troisième fille Bébiche la même qui eut l'épine dans le dos cassée en nourrice et qui est morte depuis en langueur Cette demoiselle qui était infiniment aimable et qui avait alors la perspective d'un mariage très vantageux me prit en amitié de la manière la plus vive

je devins son bijou, son idole Je n'avais jamais été si heureuse, si ce n'est avec ma grand'mère, mais trop enfant alors, je ne l'avais pas senti, au lieu que j'atteins ma septième année Mon père aimait beaucoup cette commère, qui avait pour lui la plus grande estime Quant à ma mère, la demoiselle la connaissait, aussi n'en était-elle pas folle Je restai chez mademoiselle Désirée pendant tout le temps de l'absence de ma mère, c'est-à-dire environ quatre à cinq mois Ce temps suffit pour m'attacher infiniment à une fille aussi aimable, dont le charmant sourire, les caresses, les attentions, le goût à me faire ne pouvaient manquer leur effet sur un cœur déjà sensible

J'avais passé l'hiver avec mademoiselle Désirée, et nous étions au printemps, ma septième année venait de s'accomplir, quand ma mère arriva Jamais retourne fut plus triste le marchand était malade, ma mère était devenue noire et grosse comme une tonne, tous deux étaient de mauvaise humeur Mon père, à son arrivée le soir, la partagea En un mot, je puis dire que jamais réunion ne se fit sous de plus mauvais auspices Je retournai couchei chez mademoiselle Désirée, où ma mère me laissa encore deux ou trois jours Enfin elle vint me chercher

J'étais à déjeuner, lorsqu'elle entra Elle avait toujours extrêmement considéré mademoiselle Désirée, qui lui avait rendu de grands services dans le commencement de son séjour à Paris, de sorte que cette jeune personne, habituée à la considération qu'elle avait coutume de lui marquer, la reçut avec beaucoup d'aisance Ma mère cependant avait de l'humeur et la déguisait assez difficilement Elle me dit qu'elle allait m'emmener, et me demanda si je ne serais pas bien aise de revenir avec elle J'étais trop franche pour ne pas répondre la vérité Je dis que j'aimais mieux rester avec ma bonne

amie Ma mère s'enflamma elle s'aperçut que j'étais sans naturel Mademoiselle Desiree observa qu'on ne pouvait guère en juger à l'âge que j'avais qu'il était naturel au contraire que je m'attachasse aux personnes qui me fusaient amitié Elle offrit en même temps de me garder en disant à ma mère « Tutes moi le plaisir de me la lasser jusqu'à ce que vous soyiez bien solidement arrêtée à Paris vous pouvez voyager encore » Ces mots dits bonnement furent mal interprétés Ma mère répondit durement qu'elle ne voulait pas que des étrangers s'emparassent de l'affection de ses enfants que c'était elle qui avait eu la peine de les faire et qu'elle les voulait avoir Elle me prit en même temps si rudement par la main qu'elle me fit pleurer Transportée de colère elle me donna le fouet Ma bonne amie se mit à pleurer en lui disant qu'elle était bien énervée Ce mot offensant une femme qui ne cherchait qu'à rompre elle me prit dans ses bras malgré mes cris et me descendit dans la rue où elle me souffla jusqu'à ce que je me tusse Ce fut ainsi qu'elle me rammena chez sa meilleure amie de chez une commerçante qui l'avait obligée de sa bourse et qui lui avait suivi la vie dans une couché par ses soins et ses secours !

Depuis ce moment je fus détestée de ma mère mais elle voulut me garder auprès d'elle sans doute pour avoir le plaisir de me tourmenter car il est impossible d'imager tout ce qu'elle me fit souffrir coups pointances privation de manger rapports à mon père à qui elle voulut me rendre odieuse tout fut employé Heureusement pour moi qu'il ne fut pas la dupe des dispositions de ma mère à mon égard et qu'il trahit de m'en dédommager

Je passe une foule de petits événements Mon père en 1767 alla chez ma grand-mère et y resta quatre mois Nous demeurions alors rue Trinité Saint-Louis

tache, car ma mère et Mulino avaient le goût du changement de demeure. Mon père arriva le 1<sup>er</sup> octobre. Ma mère le reçut fort mal. Cependant il accompagna le ménage ambulant dans la rue Quincampoix, où il alla demeurer le 15 octobre. Ce fut dans cette demeure, la quatrième depuis mon séjour à Paris, que j'éprouvai les plus cruelles secousses, je faillis perdre la vie.

Ma mère était enceinte, et d'une humeur qui approchait de la fiénésie, surtout après le départ de Mulino, qui alla passer environ six mois à Mâcon. Pendant tout l'hiver, ma mère fut couverte de boutons ; cependant elle me faisait couche avec elle, l'oseraï-je dire ? parce qu'une femme de peau quier, sa voisine, lui avait fait entendre que je piendais toute l'humeur, et que je l'en délivrerais. Je ne sais si je l'en délivrai, mais au bout de quelques semaines je fus précisément comme elle : la démangeaison était alors insupportable, et j'en souffrais cruellement, surtout pendant la nuit. Une entière autre, au mois de mars, ma mère fut si impatiente de ce que je l'empêchais de dormir, qu'elle me frappa à chaque mouvement, avec une baguette qu'elle avait à côté d'elle. J'étais alors à terre sur un matelas. Je ne pus m'empêcher de pleurer. Mon père, qui couchait seul dans une petite chambre, m'entendit et se mit en colère contre ma mère, qu'il traita fort mal de paroles. Elle devint furieuse : elle bouda le lendemain, le sur-lendemain, pendant longtemps ! Mon père, qui ne la connaissait que trop, parut s'en embarrasser très peu, et il songea sérieusement à m'ôter d'auprès d'elle.

Ce fut ce qu'il exécuta au moyen d'un ami, avec lequel il était en relation d'affaires. On fit consentir ma mère à me mettre en pension chez une dame Manigre pour me traiter de mes boutons. Le traitement fut court : dès que j'eus pris le bon air, au haut de la Montagne Sainte-Geneviève, et quelques bains, les boutons

disparurent Je demeurai six mois dans cette maison c'est à dire tout l'été de 1768

Madame Mangre avait deux filles l'une (c'était l'aînée) était blonde comme sa mère l'autre était châmanté Il y avait des Anglais logés aux environs Un d'eux fort riche et qu'on traitait de mylord devint amoureux d'Isabelle Mangre et parvint à lui faire connaître ses sentiments avant que personne s'en aperçut dans la maison C'était moi qui elle menait avec elle lorsqu'elle se glissait chez lui le prétexte était de me mener promener On me donnait des bonbons et des joujoux un chien un jeune chat et je ne voyais rien Jamais Isabelle de tout mon cœur aussi lui restai je fidèle et jamais je ne dis un mot de ce qu'elle m'avait défendu de dire je n'en sentis pas la conséquence J'eus alors parfaitement guérie C'était mon père qui payait ma pension ainsi ma mère ne se pressa pas de me retirer Elle essuya d'ailleurs des suites de couches très fâcheuses car elle avait eu deux jumeaux mais d'une santé si mauvaise qu'on ne put les élever ni l'un ni l'autre à ce que j'entendu dire Elle fut à l'extrême toute la famille de mon père l'allai voir et on crut lui dire le dernier adieu On parla beaucoup de moi mais vu sa situation l'on ne trouva pas extraordinaire que je fusse meilleure on ignorait ma maladie

Mon père était alors en relation particulière avec un monsieur Rapenot libraire qui lui avait indiqué notre dame Mangre son amie Il nous proposa de venir loger chez lui parce qu'il tenait à bail une grande maison à moitié vide Mon père accepta et fut logé au cinquième dans un grand guéretas *fauteuil*

A peine y fut-il installé qu'il trouva un grand changement chez madame Mangre Isabelle se laissa enlever par l'Anglais qui la conduisit à Londres Cette femme en eut d'autant plus de chagrin que cette fille était par

faïtement jolie, et qu'elle espérait beaucoup de certains protecteurs, en les faisant solliciter par elle, ce fut une désolation dans la maison. Tous les amis vinrent la voir, pour la consoler et comme à Paris l'on ne se connaît pas aussi parfaitement qu'ailleurs, on me crut sa fille, et un de ses amis l'engageait à se remettre, en lui disant qu'elle m'élevât bien, afin que je pusse réparer sa perte. J'avais huit à neuf ans, et ma figure promettait. Depuis cet instant, la Manigre se mit à me choyer, elle m'habilla mieux que je n'avais jamais été, sans rien porter sur son mémoire, comme elle avait fait jusqu'alors, mais elle me remettait mes habits ordinaires lorsque mon père devait venir.

Un jour qu'il paraissait fort triste, madame Manigre lui dit « Mon Dieu ! monsieur Saxancour, que vous êtes à plaindre d'avoir une femme comme vous l'avez ! Tenez, vous me faites compassion ! Je vais faire arrêter le mémoire de la pension de votre fille par monsieur Rapenot, qui m'a toujours bien payée en votre nom, et j'en resterai là, je la nourrirai, je l'habillerai, comme si elle était à moi, et il ne vous en coûtera rien, rien du tout » Mon père la remercia, en lui disant que cela ne serait pas juste « Ah ! mais ! dit cette femme, j'y mets une condition c'est que vous ne pourrez me l'ôter avant l'âge de vingt ans » Mon père avait la plus grande confiance dans la Manigre, parce qu'il en avait eu la connaissance par deux dévots, monsieur et madame Rapenot, cependant, il lui dit que sa proposition demandait beaucoup de réflexions, et qu'il la priait de lui laisser le temps de les faire. Elle y consentit, et mon père alla consulter les amis communs. Monsieur et madame Rapenot ne lui répondirent qu'en lui disant qu'il était un fou de ne pas accepter, que je serais infiniment mieux avec madame Manigre, connue, respectée, dans tout le carré Sainte-Genevière, considérée des prêtres

de la paroisse qu avec ma mere femme mondaine et de mauvais exemple Mon pere convint qu ils avaient raison et comme il n avait jamais vu la fille cadette qu il ignorait son aventure parce qu il etait trop occupe pour frequenter ses voisins ou ses connaissances il resolut en lui meme de me laisser a madame Manigre Mais il attendit quelques jours pour lui rendre reponse Ce fut ce qui me sauva

Durant cet intervalle mon pere eut affaire chez un relieur deux couseuses dont une tres jolie qui a long temps ete depuis chez le libraire Vente causaient ensemble d Isabelle Manigre la jolie racontait a l autre l enlèvement la maniere dont il s etait fait et comment on etut passe a Londres Elle parla ensuite de la Manigre mere dans des termes si singuliers qu ils frap pèrent d etonnement mon pere qui n avait d abord donne a leur entretien qu une attention superficielle Mais combien sa surprise augmenta lorsqu il entendit la jolie continuer « Elle a une petite fille chez elle que monsieur Rapenot y a mise en pension et qui est fille d on ne sait qui car on ne voit jamais ses parents Madame Manigre dit ou fait entendre qu elle est tardive de monsieur Rapenot elle pretend s en emparer car elle la fait deja passer pour sa fille dans ses connaissances relevees et elle compte par la remplacer son Isabelle C est une fine mouche que cette grosse vilaine femme la ! On ne comprend pas comment elle peut avoir une aussi jolie fille qu Isabelle — Oh ! c est bien sa fille ! dit l autre couseuse car j ai ete au catechisme avec elle — Qu est ce que ça dit ? Elle l aura volee quand elle etait enfant »

Mon pere s approcha pour lors et demanda aux deux couseuses si elles parlaient de madame Manigre du carre Sainte Genevieve Elles parurent hesiter enfin la laide dit a la jolie « Eh ! qu est ce que ça fait donc ! Oui sans

doute, c'est elle — Eh bien ! mes filles, l'enfant dont vous venez de parler, qu'elle a chez elle, et qui se nomme Ingénue, est à moi C'est monsieur et madame Rapenot qui l'y ont mise en pension, et non pas moi, qui suis inconnu à madame Manigie, mais monsieur et madame Rapenot, que vous estimatez sans doute, sont ses grands amis — Il est vrai, dit la laide ! mais ne nous compromettez pas ! Tout ce que nous venons de dire est vrai, mais si vous nous mettez dans les discours, nous vous démentirions. Voulez, informez-vous par vous-même — Elle a une jolie fille enlevée ? — Cela est su de tout le quartier, allez vous informer, et ne parlez pas de nous » Mon père fut très inquiet, il alla dans différentes maisons, et surtout chez un chirurgien, qui lui apprit des choses étonnantes

Parfaitement convaincu, il comut chez monsieur et madame Rapenot, pour les instruire et les priver de me retirer sur-le-champ Mais ces bons dévots, au lieu de l'écouter, se fâchèrent violemment contre lui ce n'étaient que des calomnies qu'on avait débitées Mon père ne savait plus que penser Il ne pouvait douter de l'honnêteté de monsieur et madame Rapenot, ni de leur religion Il ne pouvait, d'un autre côté, concevoir leur aveuglement Il n'en eut la clef que quelques jours après

Ces gens avaient pour cuisinière une fine intrigante, que mon père n'avait encore qu'entrevue Mais comme, depuis ses découvertes au sujet de la Manigie, il venait souvent les demander, il la reconnut enfin pour l'avoir vue autrefois servante dans un endroit suspect Il pensa en lui-même qu'on pouvait changer, et qu'il n'était pas incroyable que cette fille fût ce qu'elle voulait paraître Mais en approfondissant, il reconnut qu'elle était la source de la connaissance de monsieur et madame Rapenot avec la Manigie, et que c'était cette

femme qui leur soufflait la bonne opinion qu'ils avaient de ma maîtresse de pension Ses inquiétudes redoublèrent alors et il résolut absolument de me ôter de cette maison dut il par la se brouiller avec monsieur Rapenot

Ce fut effectivement ce qui arriva le devot qui avait toujours payé ma pension depuis dix mois parce qu'il avait des relations d'affaires avec mon père lui fit faire un billet à ordre de 700 livres à un an d'échéance pendant lequel temps mon père le remplit par intervalles ce qui fit que monsieur Rapenot ne le lui rendit pas mais lui donna une décharge séparée Pendant ce temps là il faisait courir le billet dans le commerce ce qu'il n'aurait pu faire s'il y avait eu des acomptes au dos Le billet vint à échoir et fut réellement acquitté par monsieur Rapenot qui le retint quoiqu'il en eut reçu la valeur de mon père Celui fut dans la suite un titre aux consuls pour suspendre le puement d'une somme de 1850 livres qu'il devait il annonça un compte à faire et produisit le billet de 700 livres Mon père avait égaré la décharge et ne la retrouva qu'au bout de trois mois il la porta au libraire arbitre qui négligea d'agir de sorte que Rapenot est mort sans payer La succession se trouva dévorée par des gens de pratique et une pension de dix mois a été dans le fait à mon père la somme de 1850 livres au lieu de cent écus pris convenu avec la Magistrate car le billet de 700 livres était un billet de confiance Mais mon père a toujours été la dupe de ceux avec lesquels il a traité

Un homme seul loge dans un vaste galetas au cinquième ne pouvait me garder avec lui Mon père me rendit à ma mère alors retrouvé et il fut convenu qu'ils se réuniraient dans le même logement car monsieur Rapenot continua de traiter avec mon père

C'est ici une époque cruelle Je ne saurais sans la plus vive douleur la rappeler à mon souvenir J'avais

quitté la Manigre, malgré cette femme, qui sachant la situation de mon père et voyant l'affection que j'avais pour elle, tâcha de me ravoir par finesse Tout parut d'abord la seconder sa fille revint de Londres, où elle avait été entretenue, c'était un titre pour l'être ouvertement à Paris Il fut convenu qu'elle se logerait dans la rue Poissonnière, près celle Beauregard, presque vis-à-vis les casernes des gardes suisses c'était un quartier perdu pour mes parents, qui jamais n'étaient sortis de celui qu'on nomme l'Université Isabelle devait me prendre avec elle, et m'élever dans l'usage du monde, me donner des talents agréables, etc Pour y réussir, cette jeune et jolie personne vint voir mes parents Elle débuta par se plaindre de sa mère, qu'elle peignit sous les couleurs les plus désavantageuses Elle gagna ainsi la confiance de mes parents Elle leur dit ensuite qu'elle allait se marier avec un riche parti, mais âgé, qu'elle m'était attachée comme à sa propre sœur, m'ayant toujours tendrement aimée, et que, n'espérant pas d'avoir d'enfants d'un vieillard comme son prétendu, elle serait charmée de m'avoir, non en toute propriété, mais en commun avec mon père et ma mère Cette proposition parut avantageuse et fut goûtée mon père était si bon, si droit, qu'il avait la plus grande confiance dans une jolie personne qui paraissait ne respirer que l'honnêteté , il fut décidé qu'on me laisserait demeurer avec Isabelle dès qu'elle serait mariée

La trompeuse sortit de la maison comblée de joie, le jour qu'elle obtint ce consentement Dès le lendemain, à l'heure de l'absence de mon père, elle amena un vieux monsieur, décoré d'une plaque, qui monta jusque chez nous, avec beaucoup de peine Isabelle dit à ma mère « Voilà mon prétendu, Madame , c'est ce Monsieur dont je vous ai parlé hier Sur le bien que je lui ai dit de vous, et d'après l'amitié que vous me témoignez,

il a voulu vous visiter » Ma mère voyant un homme très comme il faut lui rendit tous les honneurs convenables On fit ensuite attention à moi Isabelle me caressa et le vieux Monsieur m'assit sur ses genoux il me donna des bonbons et quelques bijoux de prix dont ma mère s'empara très avidement aussitôt qu'il fut parti Cette visite parut d'un bon augure à une femme peu versée dans la connaissance du monde et qui d'ailleurs n'avait pas une certaine délicatesse outre qu'elle faisait très peu de cas de moi parce que disait-elle j'étais le bijou de mon père

L'escalier du Collège de Préle où nous demeurions alors était fort obscur surtout vers le bas avant la reconstruction de celui qui existe aujourd'hui Mon père montait comme Isabelle et le vieillard descendaient il se rangea sans bruit et sans reconnaître la voix de mademoiselle Manigre « Je m'accommoderai de cet enfant disut le vieillard elle me convient Tout s'arrangera laissez moi faire — Puisque c'est votre goût je le veux bien pourvu que vous soyiez exact à tenir vos promesses » Mon père n'entendit que ce peu de mots et quand il fut monté il n'en parla pas À son arrivée ma mère était occupée à me défendre d'ouvrir la bouche de ce qui venait de se passer De sorte que personne ne dit mot

Mon père était presque toujours dehors pour ses affaires il sortit le lendemain à son ordinaire pour ne rentrer que longtemps après Isabelle revint encore avec son vieillard Ils avaient avec eux une couturière qui fut chargée de me prendre la mesure pour un corps souple de la façon de monsieur Bourbon de la rue des Bourdonnais et de différents fourreaux des plus jolies étoffes de chaussures etc On annonça que je ne porterais plus que des bas de soie Ma mère écoutait avec une sorte de surprise Je ne sais si elle eut des inquiétudes

ou si, me haissant, elle ressentit un mouvement de jalousie des apparences de mon bonheur , ce qu'il y a de vrai, c'est qu'au retour de mon père, elle lui parla de la visite de la veille et de celle qu'elle venait de recevoir, enfin des projets de mademoiselle Manigie Mon père réfléchit un instant « A quelle heure hier sont-ils sortis ? -- Vers les sept heures — Comme je rentrais ? -- Un instant auparavant, vous devez les avoir rencontrés -- Oui, j'ai entendu au bas de l'escalier un homme, a la voix cassée, qui tenait un singulier langage (Il répéta ce qu'il avait dit ) -- Il faut s'assurer de ce que prétendent ces gens-là,dit ma mère » Mon père fut du même avis, et on les attendit venu

Il y avait à côté de la grande chambre un petit cabinet, qui n'était propre qu'à contenir un lit et qui avait une issue au dehors C'était où couchait mon père Ma mère s'y cacha, quand elle entendit frapper, et moi, qu'elle avait soigneusement instruite, j'ouvris la porte C'était Isabelle et son vieillard , nous n'attendions qu'eux , personne ne venait nous voir dans cette demeure, dont nous refusions l'indication, parce que nous y étions trop mal meubles, et plus mal logés Isabelle me demanda où était ma mère Je répondis qu'elle reviendrait bientôt On s'assit, et le vieillard me prit sur ses genoux Ce fut alors qu'on s'expliqua librement, persuadés que je n'étais pas capable d'entendre les choses qu'on disait Mais ma mère les entendait parfaitement Elle comprit alors l'arrangement d'Isabelle cette fille avait réellement été recherchée pour elle-même par le vieillard , mais celui-ci lui ayant témoigné ses regrets de ce qu'elle n'était pas plus jeune (elle avait alors dix-sept ans), elle lui avait dit, en plaisantant « Eh bien ! prenez ma petite sœur ! -- Quel âge a-t-elle ? -- Mais neuf ans, environ -- C'est précisément ce qu'il me faut ! s'était écrié le vieillard , je ferai votre sort , mais don-

nez moi votre sœur je veux former celle que j'aurai je veux la former toute enfant D'ailleurs c'est mon gout quel enfance a cause de sa nruvete vous êtes trop formées et si l faut le dire trop corrompues vous autres grandes filles ! Depuis ce moment il avait tant tourmente Isabelle qu'il l avait forcée de le conduire chez nous Toutes ces choses la furent à peu près répétées ensuite on en dit beaucoup d'autres une surtout qui dut irriter ma mère c'est qu'elle avait déplu au vieil lard qui lui trouvait la physionomie frusse « Nous fûmes bien ajouta t'il de lui ôter cette aimable enfant — Ah ! oui dit alors Isabelle elle sera très mal heureuse car sa mère ne l'aime pas c'est une très méchante femme » On parlait néanmoins de façon que je n'entendisse pas les choses les plus éhüres et on me laissa jouer et courir par la chambre

Ma mère rentra Dès l'abord elle prit un air de servante glaee Elle répondit par des réverences et des monosyllabes elle finit par me refuser absolument et de la manière la plus complète Le vieillard lui fit quelques reproches assez rigoureux sur ce qu'il nommait son manque de parole et mademoiselle Manigre avait les larmes aux yeux Mais on sent que ma mère devait rester ferme Elle ne compromit pas son secret et se défendit même avec politesse rejetant son changement d'avis sur mon père qui dit elle avait trop sa fille pour s'en priver On se quitta très froidement de part et d'autre

Mon père arriva quelques heures après Ma mère qui ne doutait pas qu'on ne s'adressât à lui tâcha d'en venir le peu qu'elle avait entendu ce qui ne lui fut pas difficile les discours du vieillard et d'Isabelle pouvant recevoir l'interprétation la plus odieuse Ce pendant monsieur Saxaneour qui connaissait ma mère ne répondit presque rien il se contenta de l'assurer

qu'il ne se pieterait pas à me confier à mademoiselle Manigie

Ce fut le lendemain, qu'il m'arriva une aventure que je tairais, si je ne m'étais pas fait une loi d'être absolument sincère. Ma mère m'envoya faire quelques commissions à ma portée. On arrangeait l'appartement au premier, pour une dame Babuty, mère du libraire de ce nom, qui devait l'occuper, il y avait en ce moment un menuisier. J'entrai auprès de cet homme, et je le regardai travailler, je ramassai même quelques-uns de ces rubans qu'enleva le sabot, et je m'amusai à les rouler. Il quitta son ouvrage et vint à moi. J'eus peur, et je voulus m'ensuiner, mais il me dit : « N'ayez pas peur, ma belle petite demoiselle, je ne veux que vous embêter, parce que vous êtes bien gentille. » Je me mis à crier. Dans le même moment, l'on entrouvrit la porte d'un petit escalier qui donnait dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, et j'aperçus Isabelle Manigie, qui vint à moi : « Laissez cette enfant, misérable ! » dit-elle au menuisier. Viens avec moi, ma bonne amie. » Elle me prit par la main, et nous descendîmes ensemble, par le petit escalier, de sorte que nous ne fûmes pas aperçues du portier. Lorsque je me vis dans la rue, je dis à mademoiselle Manigie qu'il fallait que je fisse les commissions de maman, parce qu'elle me gronderait. Et je lui détaillai ces commissions de l'huile, du savon, de la gomme pour les blondes. Elle acheta le tout avec moi, et l'envoya par un garçon, en faisant dire à ma mère que ma tante Sara venait de m'emmener chez elle.

Isabelle n'avait jamais vu ma tante Sara, mais elle m'en avait beaucoup entendu parler, non que je susse l'histoire au juste, mais je croyais alors réellement que c'était ma tante. Je fus promptement enlevée, du côté de la rue Neuve-Saint-Étienne, sans que je fisse trop de résistance, ni que j'allasse de trop bon cœur, je

sentais que je serais grondee par ma mere Nous allions entrer dans une maison neuve fort belle lorsque par le hasard ma pretendue tante que je n'avais pas revue depuis son mariage avec l'architecte se rencontra face à face avec nous Je quittai aussitôt la main d'Isabelle et je m'élançai en disant « Ah ! ma tante il est donc bien vrai que vous me demandez ? J'avais peine à le croire mais c'est bien vrai ! Vous empêcherez que maman ne me gronde ! » Et je l'embrassais Sara me rendait mes caresses car elle m'aimait beaucoup lors que son mari la joignit « C'est la petite Savancour lui dit elle que je viens de rencontrer avec une jeune personne Ou allez-vous ensemble ? ajouta t'elle — Chez vous ma tante — Comment chez nous ! — Mais oui ! Mademoiselle Manigre me l'a dit en envoyant mes commissions par le garçon de l'épicier ! » On se retourna pour parler à Isabelle mais elle était disparue « Tu connais cette demoiselle ? me dit Sara — Oui ma tante » Et je expliquai comment je la connaissais Monsieur Destaures l'architecte dit qu'il a remettait aussi et qu'il connaissait sa mère On s'en tint la sur les conjectures mais on fut bien surpris de sa disparition Sara et son mari me conduisirent chez eux où je dinai après quoi ma pretendue tante me ramena chez nous

Ma mère ne put se contenir en me voyant tant elle était irritée qu'on m'eût emmenée sans permission mais Sara s'étant expliquée on eut un long entretien qui ne fut pas à l'honneur d'Isabelle Sara se félicita de m'avoir rencontrée et il me fut signifié de ne jamais accompagner personne sous tel prétexte que ce fut qu'on n'en eut obtenu la permission de ma mère Ce fut ainsi que se termina cette aventure car apparemment ma mère fit parler ou parla elle-même à Isabelle puisque je ne l'ai pas revue depuis

J'étais dans ma dixième année, ma mère venait de quitter le cinquième de mon père, pour aller s'établir au second, rue de la Vieille-Boucherie, dans l'appartement d'un peintre dont nous avions acheté les meubles, lorsque mon père tomba dangereusement malade. Cependant il resta d'abord dans son logement, et j'allais lui porter du bouillon, le soigner, le garder, un matin, qu'il paraissait plus mal qu'à l'ordinaire, il me demanda une plume et du papier, il écrivit une lettre, qu'il m'envoya à porter vis-à-vis, à une jeune voisine nommée Agathe-George. La jeune fille lut la lettre et me dit : « Je n'ai pas de réponse à faire par écrit, mais dites à Monsieur votre père que ma cousine m'a parlé de lui, et que nous verrons ensemble ce qu'il peut y avoir à faire. » Je m'en revins avec cette réponse. Environ une heure après, j'entendis tousse à la fenêtre de la voisine. Mon père me dit d'ouvrir la nôtre et de regarder. C'était mademoiselle Agathe, avec une autre demoiselle fort brune, qui me demanda comment se portait mon père, et s'il y avait quelqu'un avec moi auprès de lui. Sur ma réponse que j'étais seule, on referma la fenêtre, et au bout de quelques minutes j'entendis frapper à notre porte. J'ouvris, par ordre de mon père. Aussitôt la demoiselle brune se précipita dans la chambre et sur le lit de mon père. Elle parlait fort bas, mais j'entendis qu'elle prononçait souvent le mot de *papa*, *mon cher papa* ! Quand elle lui eut parlé quelque temps à l'oreille, elle vint à moi, me regarda, et lui dit : « Elle est bien aimable ! Elle ne me quittera jamais, écrivez vos volontés, en cas de malheur. » Et elle m'embrassa. Cette jeune personne était une sorte de mulâtre, mais ayant de vives et belles couleurs, tout ce qui la distinguait des blanches, c'est qu'elle avait la peau extrêmement brune, mais si douce au tact, que je croyais toucher du satin. Elle laissa quelque argent à mon père. Pendant

qu'elle lui avait parlé mademoiselle Agathe était restée sur le haut de l'escalier l'oreille attentive si quelqu'un montait. Les deux jeunes personnes se retirerent ensemble après une visite précipitée. Je me rappelle que mademoiselle Agathe était bien jolie mais que la brune était encore cent fois plus aimable. Je n'ai jamais vu de femme que j'eusse autant aimée.

Après leur départ mon père était tout en larmes. Je voulus le consoler : « Non mon enfant me dit-il c'est une crise salutaire et je ne pleure pas de tristesse. » Ce qu'il y a d'étonnant c'est que depuis je n'ai jamais revu ni entendu un mot sur l'aimable brune. J'en ai souvent parlé à mon père mais il m'a toujours répondu que ma mémoire me trompait. Ce n'est cependant pas une illusion car je crois encore voir la brune et ses traits sont si profondément gravés dans ma mémoire que si je la revoyais je la reconnaîtrais d'abord.

Mon père allait mieux aussitôt après cette visite mais sa convalescence fut longue et il allait chez ma mère parce qu'elle le voulut. Elle disait que le vignier de si loin lui donnait trop d'embarras. Mon père eut beaucoup de peine à se laisser transporter mais il le fallut. Il resta trois semaines chez ma mère pendant lesquelles je le vis souvent pleurer. Ma mère le menait fort mal et dès qu'il fut assez fort pour marcher il retourna dans son logement au cinquième. Je ne suis pas sûr il y revit la brune. Ma mère ne voulut plus que j'y illusse et elle même n'y mit pas le pied. Mon père vécut à la berge ou chez monsieur Râpenot je ne sais lequel.

Depuis cette époque il n'y eut plus d'union plausible entre mon père et ma mère. La dernière cependant voulut qu'il quittât son cher cinquième pour venir loger avec elle rue du Louvre et malgré son extrême repugnance il fut obligé de céder. Ille n'en commença pas moins alors à nous parler contre lui à ma sœur et à moi nous le

représentant comme un homme incapable de conduire ses affaires, et qui nous laisserait dans la misère un jour. Elle l'accusait d'être un brutal à son égard, un injuste, qui ne l'admirait pas, elle qui était un *trésor* (car c'est ainsi qu'elle s'est toujours qualifiée). Nous la croyions, nous enfants sans expérience, quoique d'un autre côté la conduite journalière qu'elle menait nous étonnait beaucoup ! En voici un exemple, entre mille.

Un matin, que mon père était encore à la maison, et renfermé dans sa petite chambre au fond de l'appartement, il arriva chez nous un jeune homme, ami de ma mère. Il était tout défait. Je ne sais ce qu'il lui voulait, mais après un quart d'heure de conversation à l'oreille, ma mère éleva la voix, en lui disant que son mari était là et qu'elle l'allait appeler. « Appelle ! » répondit l'insolent. En effet, elle s'écria. Mon père, homme fort vif, accourut Asselin (c'est le nom de l'insolent) lui voulut parler, mais mon père, dès le premier mot, comprit qu'il ne pouvait l'entendre sans se compromettre. Il le pria très imperativement de se retirer, et, à son refus, il le mit à la porte par les épaules. Asselin, furieux, se répandit en invectives, non contre mon père, mais contre ma mère, qu'il traita devant tous les voisins de la manière la plus injurieuse et la plus déshonorante. On conseillait à ma mère d'en rendre plainte, mais elle préféra les moyens de pacification. Quant à moi, j'étais comme un lion, et à chaque infamie qu'articulait Asselin, je répondais du haut de l'escalier. « Non ! non ! cela n'est pas vrai ! Maman n'a jamais fait ce qu'il dit là ! » Ce trait me réconcilia un peu avec elle, car elle s'en est souvent applaudie, comme d'une preuve de son innocence et d'une marque de mon bon naturel. Cependant elle ne m'aima pas, je fus toujours, pour elle, un objet de jalouse, et c'est ce malheureux sentiment qui doit me perdre un jour !

A douze ans j'étais grande et forte Ma mère travail lait en modes et me faisait travailler pour suppléer au gain de mon père qui avait éprouvé des faillites et perdu presque tout le fruit de son travail Mais bientôt elle s'ennuya de la vie laborieuse qu'elle faisait payer bien cher à mon père ! Elle forma le projet d'avoir des pensionnaires et de les mener à la campagne Ce qui lui suggéra cette idée ce fut une espèce de fou son ancienne connaissance nommée Caraqua enfermée depuis sept ans et dont on venait d'obtenir la liberté Cet homme était veuf et père de deux enfants garçon et fille Il redevint amoureux de ma mère qu'il avait aimée autre fois en concurrence avec l'Anglais et il lui proposa de prendre ses deux enfants dont l'aîné Caraqua paierait la pension Tout s'arrangea de cette manière on ne fit plus qu'une famille Ma mère se regardait plus comme la femme de Caraqua que comme celle de monsieur Saxancour les intérêts du premier lui étaient même plus chers parce qu'elle avait coutume de se passionner et de s'exciter beaucoup dans toutes les occasions elle y mettait tant de feu qu'il était impossible qu'il se contente Je voyais tout cela d'un œil d'étonnement j'appelais mademoiselle Caraqua ma sœur le jeune Caraqua mon frère nous étions également traités si ce n'est que j'étais la servante de tout le monde ce qui ne plut pas à mon père qui en parla fortement à ma mère et qui adoucit mon sort par sa fermeté

Mais le plan de ma mère était d'aller à la campagne avec ses deux élèves on lui en faisait espérer une troisième cousine germaine des deux autres Elle calcula qu'elle pourrait vivre elle ma sœur et tout son monde avec les deux pensions en allant dans le pays natal de mon père Il fut décidé qu'on me mettrait en apprentissage chez une marchande de modes bijoutière du quai de Gevres femme très estimée et d'une famille honnête

dont le mari avait un emploi considérable Tout s'arrangea pour le départ, et au printemps de 1773, ma mère partit, j'allai en apprentissage, et mon père resta seul

J'avais douze ans et demi, pour engager la maîtresse à me prendre, ma mère l'avait assurée que j'en avais quatorze J'avais effectivement la force de cet âge Je ne savais pas me conduire moi-même, l'ayant toujours été fort mal par ma mère, qui ne me reprenait que par humeur, et me donnait des coups au lieu de raisons ce qui m'avait aigri le caractère Les premiers jours, j'étais tremblante j'obéissais vivement, croyant toujours voir la main levée, ce qui dut paraître singulier, à cause de mon air raisonnable Mais petit à petit l'extrême douceur relâcha mon caractère, je devins entière, paisible, je répondis, et au bout de deux mois, je n'étais pas reconnaissable Cette conduite m'attira bien des désagréments, dont je ne pouvais m'aller plaindre à mon père Ma mère, en partant, m'avait défendu, en présence de la maîtresse, d'aller le voir, parce que je n'aurais fait que le troubler J'étais donc absolument à moi-même, n'ayant que moi de conseil, contre toute la maison, qui ne m'aimait pas à cause de ma hauteur, à l'exception néanmoins de la maîtresse Mais elle avait à la maison une sœur de son mari qui ne pouvait me souffrir, depuis que je lui avais répondu un jour qu'elle n'était pas la maîtresse J'avais dit ce mot sans conséquence, comme je l'avais souvent dit à ma sœur, et comme elle me le disait plus souvent encore mais mademoiselle Aglaé ne me le pardonna pas Tout ce que je faisais fut trouvé mal par elle, et elle avait l'art de faire passer son sentiment à sa belle-sœur je le voyais, et je me dépitais Enfin, malgré toutes les défenses, j'allai voir mon père, avec une nièce de la maison, qui voulut bien m'accompagner

Je m'expliquai très vivement sur le compte de mademoiselle Aglae mais quelle fut ma surprise d'entendre mon père sur mon propre épouse lui donner raison en tout et me gronder de mon insubordination ! Je pleurai mon père employa la douceur pour faire entrer la raison dans ma tête et il y parvint en partie dès cette première visite. A mon retour à la maison ma première démarche fut d'aller faire des excuses à mademoiselle Aglae en lui promettant que je ne lui donnerais plus de sujets de plainte.

En effet dès le lendemain je me comportai de la manière la plus soumise et la plus active. « Ah ! je reconnaissais enfin mademoiselle Servincour ! » dit la maîtresse. Alors si vous continuez vous serez ma bonne amie. » Je continuai effectivement parce que j'aimais beaucoup la maîtresse qui l'avait toujours bien vu et à quelques inégalités près on fut content de moi.

Je me voyais heureuse tant qu'on put l'être à treize ans chez les autres et manquant à peu près de tout mais je ne le sentais pas. J'allais voir souvent ma tante qui demeurait tout proche et quelquefois mon père qui fortifiait mes nouvelles dispositions. Deux années s'étaient écoulées pendant lesquelles ma mère était venue deux ou trois fois à Paris pour ce qu'elle nommait ses affaires. Elle s'était beaucoup refroidie avec monsieur Carrigan père de ses élèves qui lui écrivit une lettre très dure que j'ai vue mais dont je ne me rappelle rien si ce n'est qu'elle était insultante. La raison de ce refroidissement n'était pas à l'avantage de ma mère si l'on peut en croire les bruits qui ont couru dans le temps qu'on lui retira ses élèves. Avant de continuer mon histoire il faut rapporter ce fut important.

Ma mère n'avait pas toujours demeuré dans le pays de mon père elle avait choisi un village dans un pays fertile y avait loué une maison et un jardin et moyen

nant une somme qu'elle avait tirée de son mari, lors d'un petit remboursement, elle s'était arrangée. Le propriétaire qui lui louait la maison avait deux fils : l'aîné, qui avait été clerc de procureur à Paris, en agit avec elle assez lestement, mais le cadet, jeune homme qui n'était jamais sorti de son village, fut ébloui par les attractions factices d'une Parisienne, qui avait du goût dans la manie de se mettre. Il l'adora. Il était beau garçon, encore dans l'âge de la candeur, il fut aimé, on ne put défendre son cœur contre cet Adonis. Sans doute monsieur Caraqua l'apprit par ma mère elle-même, car elle avait la manie, pour faire la philosophie, de se vanter souvent de ses écarts. Où il faut savoir qu'il y avait alors dans une ville voisine la femme très coquette d'un homme connu, de Paris, et que monsieur Caraqua, ami de cet homme, avait engagé la dame, à son départ, de savon ce qui se passait chez ma mère. Arrivée dans la ville, madame Laquil ne fut d'abord occupée que de ses plaisirs, mais enfin un jour le hasard lui fit rencontrer ma mère, qui revenait de la ville sur une bourrique, emportant avec elle quelques emplettes. Cette vue lui rappela les informations dont elle était chargée, et elle se proposa de faire une partie de plaisir en remplissant les vues de Caraqua. Elle put jouer pour aller voir ma mère, et elle se fit accompagnée par le frère et la sœur Ornefuri, auxquels ma mère avait toujours fait beaucoup de politesses à Paris. Aussi la compagnie fut-elle reçue sans défiance, et avec une joie franche et naïve. Malheureusement celle qui recevait était alors enceinte de plusieurs mois, et il y avait plus d'un an qu'elle n'avait été à Paris. Madame Laquil, ainsi que le frère et la sœur Ornefuri le savaient, mais ma mère ne se doutait pas qu'ils y fussent attention, au contraire, elle se figurait qu'on ignorait ses démarches, mais elles étaient éclairées plus qu'elle ne pensait. On se divertit, on se régala de

ce que l*à* dupe avut préparé et vers le soir on put congé d'elle en lui faisant des compliments ironiques qu'elle crut sincères. C'est qu'en effet les deux pensionnaires étaient mal tenus ainsi que ma sœur erdette la demoiselle Caraqui était en bonnet de nuit et le petit garçon en polisson de campagne tous deux étaient grossiers et ne savoient rien. On lui dit qu'apparemment elle les élevait à la Jeun Jacques ce qui la fit très beaucoup. Mais sa sécurité ne fut pas de longue durée.

Environs quinze jours après cette visite ma mère reçut une lettre de monsieur Caraqui par laquelle il lui marqua qu'elle n'avait pas eu la troisième pensionnaire fille de mademoiselle Hellier parce que la mère de la jeune personne dinant chez nous n'avait été choquée de la manière folle et non motivée dont elle avait corrigé mademoiselle Caraqui en la faisant sortir de table qu'il venait d'apprendre qu'elle lassait toujours ses enfants comme les poissons sans fruit qu'elle leur donnait mauvais exemple par sa conduite et que ses déportements étaient si faciles à prouver qu'elle en donnait elle même la preuve vivante. Ma mère fut très irritée de cette lettre elle y répondit violemment et huit jours après on vint lui reprendre ses deux élèves. Ce furent Ornefuri et sa sœur qui se chargèrent de cette exécution après laquelle ma mère resta sans autre ressource que son travail.

Elle fut obligée de quitter le village où elle avait une pension son amant et d'aller dans une petite ville où elle travaillait en modes. Mais elle ne pouvait se suffire à elle même quoique dans ses querelles avec mon père elle s'en fut mille fois vantée cette époque fut celle de persécutions qu'elle lui fit éprouver et à moi par contre coup.

Elle vient à Paris au commencement de 1776 et elle y resta cinq mois allant intriguer et s'occu-

pant très peu de ses pratiques de province, dont elle avait fait le plus grand étalage dans ses lettres, son but était de m'emmener avec elle, parce que je venais de finir mon appentissage de modes. Elle me fit sortir de chez une maîtresse qui m'aimait, et dont j'étais devenue l'amie, les larmes que nous répandîmes toutes deux furent dans moi un crime aux yeux de ma mère, qui m'en fit beaucoup souffrir dans sa chambre, où elle me retint en dépôt, en attendant son départ.

J'y souffris tant, que je déclarai à mon père que je ne pouvais me résoudre à m'éloigner de lui, et à m'en aller à quarante lieues, avec une mère qui me haïssait. Il pensa de même, et ayant par hasard touché un mot de son embarras à la dame dont ma mère tenait son logement, cette femme me trouva un magasin de modes, rue Saint-Denis, au premier, où mon père me conduisit la veille du départ de ma mère. Ce dernier trait acheva de nous brouiller irréconciliablement. Je restai donc à Paris. Hélas ! j'ignorais que les peines qui m'eussent attendue avec ma mère n'étaient rien, en comparaison de celles que le soit me préparait !

Madame Clane, ma nouvelle maîtresse, était jeune et très aimable. J'en fus bien accueillie, et je ne me trouvai pas malheureuse dans cette maison. J'y eus des compagnes de toutes façons, pour la figure et pour les mœurs, mais toutes étaient décentes, et il fallait avoir leur familiarité, pour descendre dans leur intérieur. Je me liai particulièrement avec trois mademoiselle Lebrun, jeune et charmante personne, tourmentée par une passion malheureuse, mademoiselle Schell, jeune Allemande, venue en France pour apprendre les modes et s'établir ensuite à Vienne, sa patrie, où ses parents étaient des marchands fort riches, et mademoiselle Cordeau, jeune provinciale, qui avait de la fortune, mais qui préférait le travail et la dissipation du commerce à

la tranquillité du couvent son but d'ailleurs était d'épouser un marchand et elle voulait se mettre au fait Il y avait dix autres filles car nous étions quatorze mais je ne leur parlais que de choses indifférentes nous étions quatre amies inseparables Il s'y en joignit une cinquième au bout de quelques mois mais elle resta peu c'était la fille de l'hôtesse de mon père grande blonde fort jolie qui occupa le même cabinet que moi parce qu'on crut me faire plaisir Le dimanche nous partions ensemble pour aller elle chez sa mère moi chez mon papa La raison pour laquelle cette liaison dura peu c'est que mademoiselle Élise Leeman aimait beaucoup ses premières maîtresses raccommodées de dentelles et qu'elle ne soupirait qu'après son retour auprès d'elles sa mère la satisfit enfin Elle voulut m'emmener avec elle chez les demoiselles Ame mais les circonstances s'y opposèrent d'ailleurs je tenais beaucoup à mes trois amies

Des les premiers jours de notre liaison mademoiselle Cordeau qui me parlait la moins des trois mais qui m'écoutes beaucoup me dit en m'embrassant « Ma bonne amie tu es la compagne qu'il me faut j'ai de la fortune je suis indépendante ou je le serai bientôt étant orpheline nous nous mettrons ensemble l'ouvrage viendra si il veut peu m'importe j'ai de quoi m'en passer tout nous sera commun je t'en réponds nous serons comme sœurs Mon intention a toujours été de me marier peut-être me marierai je c'est suivant mais sois sûre de ceci lor que nous serons ensemble si c'est toi qui es demandée ce qui pourrait bien arriver tu te marieras et je demeurerai avec toi et ton mari jusqu'à ce que je me marie ou bien à ce jour mon intention étant d'être très difficile dans le choix d'un mari c'est un maître et l'on doit y bien regarder quand il s'agit de se rendre indépendante !

Si nous ne trouvons pas l'une et l'autre ce qui nous convient, nous resterons filles, et alors nous nous ferons un don mutuel, par-devant notaire et bien cimenté, de sorte que, pendant ta vie, mes parents, tous assez éloignés, n'auront rien à te demander »

Je remerciai Adeline Cordeau de sa bienveillance à mon égard, mais j'étais trop jeune, à seize ans, que j'accomplissais alors, pour en sentir tout le prix. Mon amie, à mon air, me croyait au moins vingt ans, et elle me regardait comme une fille faite et solide. Il est vrai que je n'étais ni volage, ni étouffée, mais j'aimais tendrement et par inclination Caroline Lebrun.

Celle-ci était dans une situation bien difficile d'Adeline. Comme je l'ai dit, elle aimait un jeune homme, que ses parents ne voulaient pas qu'elle eut. C'était un musicien, le même qui avait été son maître, ce qui montre combien est dangereuse la coutume où l'on est, à Paris, de faire enseigner la musique à une jeune personne par un jeune homme souvent aimable, et que sa profession doit exalter. On l'avait placée chez madame Claire, parce que c'était un magasin où l'on n'était pas exposée en vue. Caroline ne pouvait ni sortir, ni écrire, sans qu'on l'accompagnât, ou sans qu'on le sût. Cependant tout cela n'était pas exact, et les parents ne doivent jamais se tranquilliser sur leurs précautions, les deux amants se voyaient et s'écrivaient avec toute la facilité possible. Mon amitié pour Caroline me faisait cependant la désapprouver. Son musicien m'avait déplu, et je ne lui dissimulai pas ma façon de penser. Elle en fut affligée, sans m'en vouloir. « Il faut, me dit-elle, un jour de fête, que nous n'étions que les quatre amies, que je vous conte mon histoire à toutes, vous me désapprouvez à présent, du moins vous me plaindiez, après m'avoir entendue »

HISTOIRE DE CAROLINE LEBRUN  
OU LA NOUVELLE HLOISE

« J'ai toujours été tendrement aimée de mes parents on me gâtait dans l'enfance et quand j'eus atteint quatorze ans on m'idolâtrait On me trouva la voix belle et on résolut de la cultiver on en parla dans nos connaissances et une dame vint beaucoup son maître de musique qui jouait de la flute à un de nos grands spectacles Elle offrit de le déterminer à être mon maître quoiqu'il fut fort recherché qu'il eut des écoliers *par dessus les yeux* et qu'il possédât le goût du chant à un plus sublime degré Tous ces éloges marquent le mérite de mon maître autant que les sentiments qu'avait pour lui celle qui le vantait On consentit chez nous que je prisse ses leçons Il vint

« Des sa première séance il dit qu'il me trouvait d'excellentes dispositions A la seconde il déclara qu'il ne voulait pas de paix et qu'il me montrerait pour l'honneur de faire une élève brillante On insista mais il refusa si fortement et si poliment tout à la fois qu'on fut obligé de céder Les soins que mon maître prit de mon instruction furent extrêmes Il prolongea ses leçons et me donna tout le temps qu'il pouvait ôter à ses occupations ordinaires Il me parla du ton le plus tendre et le plus agréable il ne me disut que des choses gracieuses Je m'attachai insensiblement à un maître si aimable et quand des affaires indispensables retardaient son arrivée j'étais dans une inquiétude insupportable

« Un jour que nous étions seuls ce qui n'arriva pas souvent il me dit « Mademoiselle Caroline vous « devez vous apercevoir que je vous adore J'ai des « talents je puis faire mon chemin mais peut-être

« vos parents ne voudraient-ils pas d'un musicien ? « Les beaux-arts ne sont pas estimés ce qu'ils méritent de l'âge, on leur préfère les professions à argent, le commerce, la finance, qui toutes sont bien infinieuses « cependant ! Quelle est votre façon de penser à mon égard ? » Je lui répondis que je l'estimais infiniment. « Il faut m'en donner une preuve, » continua-t-il. Je lui demandai ce que c'était. « Consentirez-vous à être mon épouse ? » Je lui fis comprendre que je me trouverais très heureuse d'être la compagne d'un homme de son mérite. « Il ne tiendrait qu'à vous, » ajouta-t-il. « J'en sais un moyen pourriez-vous m'accorder un rendez-vous ? » Je répondis en rongissant que cela serait bien difficile ! « Cependant, ajoutai-je, dites-moi où, je verrai. » Mon maître me dit que sa chambre, dont il me donna l'indication, serait l'endroit le plus sûr pour que nous puissions nous parler. Je consentis à y aller, c'est une marque de confiance et d'amitié que je ne pouvais guère lui refuser. Il me donna ma leçon. Jamais je n'eus tant de plaisir à chanter avec lui, jamais il ne mit tant d'âme dans son chant. Il partit sans pourtant me rien dire de plus, parce que ma mère fut présente au reste de la leçon.

« Le lendemain, je l'attendis en vain, il ne vint pas non plus le suivant. J'étais désolée. Je parlai de lui à mes parents, qui me répondirent, avec embarras, que mon maître s'était fait une mauvaise affaire, et que je ne le reverrais plus. Je pâlis, et je manquai de me trouver mal. J'ai été six mois sans entendre parler de mon cher maître.

« Enfin, un jour, comme je sortais pour aller à deux pas, chez une voisine, grande amie de ma mère, j'aperçus mon maître. Je courus à lui. « Ah ! ciel ! « Monsieur ! vous voilà ! N'êtes-vous pas exposé ? — « Non, Mademoiselle, répondit-il, si ce n'est à votre

« colere On m a dit que vous ne vouliez plus me voir  
 « ni entendre parler de moi depuis le jour que je vous  
 « proposai un rendez vous madame votre mere nous  
 « n'ait ecouté — Moi j u refuse de vous voir ! —  
 « On me l a dit mais je n'ose vous parler davantage  
 « venez chez moi des que vous le pourrez , Je lui re-  
 pondis par un signe d'acquiescement et il s'éloigna

« Des la même journee dans un instant ou je me  
 trouvais libre je voulus aller chez mon cher maître  
 Je sortis et j'approchais de sa demeure quand on me  
 saisit par le bras C'était un inconnu « Ou illez vous  
 « Mademoiselle ? me dit on — Céline vous regarde pris  
 « Monsieur ! — Avez la bonté de retourner chez vos pa-  
 « rents ou je vous ferai voir ce que je suis » Du monde  
 s'arrêta et je fus honteuse et je retournai chez nous  
 bien surprise de ce qui venuit de m'arriver Je restai  
 ainsi deux jours

« Enfin le troisième trouvant encore ma belle je  
 sortis seule et j'allai rapidement chez mon maître  
 en prenant un chemin détourné Mais je fus encore arrêtée  
 sur sa porte même par une femme qui me dit  
 « Ou illez vous Mademoiselle ? C'est joli à votre âge  
 « d'aller chez un garçon ! Retournez chez vos parents  
 « tout à l'heure ou vous allez assister à moi ! »  
 Je fus obligée de m'en retourner car je vis cette femme  
 prête à me donner un soufflet

« A mon entrée chez nous ma mère me demanda  
 d'où je venais ? Je fis un mensonge et elle ne me dit  
 plus rien Mais le lendemain on m'a mise ici

« Depuis que j'y suis j'y recontre deux fois mon  
 cher maître et j'ai tenté plus de quatre d'aller chez  
 lui mais toujours en vain ! J'ai toujours été arrêtée  
 par des inconnus qui me devaient et qui me disaient  
 les choses les plus piquantes Mais je suis résolue d'essayer  
 tant de fois qu'à la fin je réussirai »

Lorsque Caroline eut cessé de parler, mesdemoiselles Amélie Schell, Adeline Cordeau éclatèrent de rire. « Comment ! lui dirent-elles, tu ne vois pas que tu es épiée ! Ce sont tes parents qui te font arrêter sur le bord du précipice par le premier venu qui veut bien s'y prêter ! Ton maître est un miserable, qui veut t'enlever l'honneur, pour forcer tes parents à te donner à lui. C'est un gueux qui n'a rien, et qui aime beaucoup plus ta dot que ta figure, toute charmante qu'elle est ! » Caroline se fâcha contre ses amies, et soutint que son maître était l'homme du monde le plus aimable, le plus sage et le plus désintéressé. Agathe lui dit : « Veux-tu gagner qu'Adeline, qui est riche, te l'enlève en deux visites qu'elle se fera vendredi pour lui ? Nous serons cachées toutes trois, et tu seras témoin oculaire. » Caroline accepta. Mais en attendant, nous priâmes Adeline de nous faire aussi son histoire, car nous savions que sa fortune et son nez en l'air lui avaient donné quelques aventures. Elle ne demandait pas mieux que de parler un peu d'elle. Ainsi elle commença, dès qu'elle en eut été prie.

### HISTOIRE D'ADELINE CORDEAU, OU LA FILLE QUI SE VENGE GAITEMENT D'UN AMANT INTRESSÉ

« Je suis du Gâtinais, et je ne suis venue à Paris qu'à l'âge de vingt ans. Voici à quelle occasion :

« A quinze ans, j'étais fort jolie, et surtout très piquante, mais comme il n'y avait pas encore d'apparence que j'eusse de la fortune, la tante dont je tiens tout ayant alors des enfants, on me fit apprendre les modes. Il y avait dans ma ville un jeune homme d'une belle figure, et fort riche, qui me remarqua, mais tout en me faisant la cour, son hommage était outrageant. Il ne me parlait que de ses désirs, et du reste, il me faisait

assez clairement entendre que je ne pouvais être que sa maîtresse. J'en étais fort humiliée et les sentiments favorables qu'il m'avait d'abord inspirés se changèrent dans mon cœur en aversion ou plutôt dans la haine la plus forte.

« Je fus bientôt servie au gré de mes désirs c'est à dire que deux cousins germains s'étaient noyés après une partie de gouter avec leurs camarades et leurs deux sœurs étant mortes l'une en couches l'autre de la petite vérole je me trouvai contre toute apparence un parti avantageux. Ma tante qui jusqu'à ce moment m'avait fait croire pour être une grisette conformément à ma fortune me prit chez elle et me mit comme l'avaient été ses filles. Dès que mon sort eut changé l'on sent que les dispositions de mon amant s'épurent. Il vint respectueusement me offrir chez ma tante l'honneur de sa main. Je n'en fus flattée que par le plaisir de me venger. Il fut accueilli de madame Linard (c'est le nom de ma tante qui était veuve) et ce fut elle même qui me le présenta comme mon futur. Je dissimulai Je voulais humilier l'impertinent monsieur d'Ouaine toutefois qu'il m'avait avilie et je me proposai de donner à mon refus tout l'éclat possible. Ma tante qui ne se doutait pas de mon projet tomba malade dans ces circonstances. Elle sentit bientôt qu'elle n'en reviendrait pas. Elle fit avertir monsieur d'Ouaine de venir lui parler. J'étais auprès du lit de la malade quand il arriva. Ma tante lui témoigna le regret qu'elle avait de ne pas nous unir avant de quitter la vie. Elle prit ses conseils pour son testament et elle le fit le plus avantageux possible en ma faveur. Quand tout cela fut rangé elle ne s'occupa plus que de son ame elle reçut ses sacrements et mourut le surlendemain du jour auquel elle avait testé.

« Monsieur d'Ouaine se regardait comme mon mari

Par ses soins et ses lumières, toute ma fortune fut mise dans le plus bel ordre possible. Je le suivais des yeux, car l'extrême médiocrité où je m'étais vue me rendait ma fortune précieuse. Lorsque je suis que tout était bien clair, que je vis mes terres bien amochées et que j'étais à l'abri de toute chicane, je fis mes préparatifs, et un beau matin, sans en avoir averti personne, qu'une seule dame respectable, avec mon curé, je partis pour Paris, et je vins me mettre dans cette maison, dont je fus la première fille. Mon intention est de vivre d'économie, comme lorsque je n'avais que ma première fortune, et de faire l'avantage de ma bonne amie, et d'un homme honnête, qui m'épousera, ou elle, peu m'impose, ou de deux, dont l'un sera mon mari, l'autre le sien. Je veux que les deux ménages soient unis, comme si nous étions sœurs, et beaucoup mieux encore. Mademoiselle Lebrun a de la fortune, mademoiselle Amélie Schell n'est pas pour demeurer dans ce pays. Ainsi, je prendrai Ingénue Saxancur pour ma compagne éternelle, et pour ma sœur.

« J'oubiais de vous dire qu'après mon arrivée, j'écrivis à monsieur d'Ouame une lettre dont j'ai conservé le brouillon.

« *Je suis partie pour Paris, Monsieur, parce que mon intention n'a jamais été d'épouser un homme qui ne me recherche que pour mon bien. Le mépris que vous m'avez laissé entendre, quand j'étais pauvre, quoique ma figure vous plût, marque en vous une âme basse. Je vous ai pris en horreur, c'est vous, vous seul que je suis, je ne veux ni vous voir, ni songer à vous. Cette lettre que j'écris, est même un supplice pour moi. Je la cesse, monsieur le Curé sait mon adresse, ainsi que madame Moyen, ancienne amie de ma tante.* »

« On dit que cette lettre le foudroya, et qu'il a cherché tous les moyens de me déshonorer, en m'accusant

d'avoir fui avec un amant. Mais la vérité a triomphé par l'attention que j'ai eue à ne voir aucun homme depuis mon séjour à Paris. Je ne les aime pas et il en faudrait un bien estimable et tout pareil au père de notre amie Savancour pour me plaire. Si il devient veuf je l'épouserai et au lieu d'être ma compagne elle sera ma fille. »

Je fus si touchée de ce dernier trait que je me jetai au cou d'Adeline et que je l'embrassai de tout mon cœur en lui jurant un éternel attachement. Ce moment fut un des plus heureux ou peut-être le plus heureux de ma vie. Mes deux autres compagnes qui connaissaient mon père approuverent hautement les dispositions de mon amie et notre intimité fut resserrée par la. Cependant Amélie rougissait et paraissait embarrassée.

« Je vous dois aussi mon histoire, nous dit elle, mais je ne sais pas si je dois vous la faire. — Pourquoi non ? lui répondit Adeline. Si tu veux que nous t'aimions de tout notre cœur, il ne faut rien avoir de caché pour nous. — Allons, je vais donc parler, reprit elle, mais promets moi d'ajouter à elle en regardant Adeline que rien de ce que je pourrai dire ne changera les dispositions que tu viens de montrer. — Je le jure ! s'écria mademoiselle Cordeau. — Je vais commencer d'après cette assurance. »

#### HISTOIRE D'AMELIE SCHILL OU LA FILLE A L'AMANT INCONNU

« Je ne vous parlerai pas de ce qui m'est arrivé à Vienne ma patrie. J'en suis sortie à douze ans et il y en a six que je suis à Paris. J'ai passé les quatre premières années de mon séjour dans cette capitale de la France chez madame Monclar, marchande de modes.

rue Saint-Honoré, la femme la plus aimable et la plus exemplaire, je dois infiniment à ses bons exemples et aux sages avis qu'elle nous donnait Sa boutique était nombreuse, comme vous savez, outre quatre filles, ses enfants, elle avait une douzaine, tant filles de boutique qu'élèves J'étais au nombre des dernières

« Ce qui rendait le séjour de cette maison très avantageux pour une étrangère telle que moi, c'est qu'il y avait trois ou quatre personnes jeunes de bonne maison, que leurs parents avaient mises chez cette marchande estimable, et qui leur était parfaitement connue, pour apprendre les ouvrages de femme, et se disposer de loin à mener un joui dans leur ménage une vie occupée Ces demoiselles avaient toutes reçu la meilleure éducation, et leur familiarité me forma de la manière la plus agréable et la plus efficace Les filles de la marchande étaient également bien élevées, parce que leurs père et mère étaient riches, et j'eus les mêmes maîtres qu'elles

« Vers le milieu de la troisième année de mon séjour dans cette maison, et dans le temps où j'étais déjà suffisamment formée, il parut que j'avais fait la conquête d'un homme singulier, à en juger par sa conduite, car il se comportait bien singulièrement ! Il me témoignait la plus vive tendresse, et jamais il ne me voyait, ni ne me parlait En récompense, il m'écoutait, et surtout il me chantait beaucoup ses sentiments Cela vous paraît extraordinaire ? Il faut m'expliquer

« Vous savez comme est située la boutique où j'étais L'homme qui m'aimait venait poser sa bouche tout près du carreau qui était derrière moi, et là, il me chantait les choses les plus tendres, sur une musique qu'il faisait lui-même, car jamais je ne l'ai entendue, ni avant, ni après Il passait ses lettres, pliées en long, comme un éventail, par le trou de la clavette qui était

derriere moi je les prenais ou une compagne me rendait ce bon office et elle me les remettait Nous lisions ces lettres entre nous quand les filles de la maison etaient montees aupres de leur mere c est a dire un instant avant souper Nous etions toutes fort curieuses de voir un homme qui chantait fort bien et qui ecrivait encore mieux Souvent lorsqu il avait chante nous lui repondions par un air connu mais il est a presumer qu il nous entendait difficilement a cause du bruit exterieur dans une rue comme celle Saint Honore Cependant c etait pour nous tous les soirs un amusement qui devait paraître tres piquant a des jeunes filles aussi etions nous toutes tristes quand l inconnu ne s etait pas fait entendre

« Une fois dans une lettre il demandait a me dire un mot le dimanche suivant 6 octobre il marquait qu il viendrait sur les sept heures du soir et que la preuve que je voudrais bien l entendre c est que je serais seule dans la boutique Je n observai pas trop bien la condition mais des qu il parut ce que nous comprimes en voyant qu on nous observait toutes mes compagnes se retirerent Mais il vit bien qu elles restaient aux ecoutes Cependant il entr ouvrit la porte et me dit « Vous ne voulez pas reellement que je vous parle Je me retire » Je reconnus le son de sa voix qui etait tres doux et je fus fachee que mes compagnes n eussent pas cte plus adroites

Depuis ce moment il continua de nous amuser tous les soirs depuis huit heures et demie jusqu a la fermeture mais jamais il ne se montra et je ne le vis que par hasard

« Un soir entre autres que je revenais de chez une pratique avec une nouvelle eleve qui portait le carton je m aperçus qu il nous suivait pas a pas Je me retourne plusieurs fois et je le vis toujours les yeux fixes

sur moi Il s'approcha même fort près, dans une occasion où deux insolents nous dirent quelque chose, et nous observâmes qu'il les poussa rudement, en les menaçant d'un geste, sans parler Nous lui étimes obligation de ce service Nous rentrâmes, et nous le vîmes parfaitement, lorsque nous nous retournâmes Ma jeune compagne lui dit « Bien obligées, Monsieur ! » Et elle se mit à rire, en poussant brusquement la porte vitrée, mais nous remarquâmes qu'il nous considérait Un instant après, il me chanta, sur ce qui venait de se passer, un impromptu plein de sensibilité, sur la musique la plus touchante J'en fus attendrie, ainsi que toutes mes compagnes, qui savaient déjà ce qui nous était arrivé Voici à peu près ce qu'il me disait à travers mon carreau

Ah ! Quel monstre barbare  
 A donc pu t'offenser  
 Objet touchant et rare,  
 Que je voudrais presser  
 Contre un cœur qui t'adore !  
 Plus belle que l'Aurore,  
 Plus touchante qu'Hebe,  
 C'est une autre Pandore  
 Que le feu dérobe  
 Vient d'animer encore !  
 Non, non, vous n'êtes pas  
 De l'espèce mortelle,  
 Vos attraits, vos appas,  
 Annoncent l'étincelle  
 Du céleste flambeau  
 Qui vous donna la vie  
 Ma charmante Amélie,  
 Le ciel fut ton berceau,  
 Et tu n'es descendue  
 Du haut séjour des Dieux,  
 Que pour donner, par ta vue,  
 A l'âme emue  
 Un sentiment délicieux !

« Du moins voila ce que j entendis et ce qu une de mes compagnes ecrivit sur le champ Nous comprimes par la qu il composut toujours ce qu il chantut tous les soirs Et c etut la verite comme nous l avons su dans la suite

« Une de nos compagnes appelee Raymonde sœur d un jeune homme qui venait d épouser l aine des filles de la maison s avisa un jour de repondre a une lettre de l inconnu Elle lui marquait que e etait en vain qu il m adorut puisque j etais sur le point de retourner a Vienne et que mon père venait d arriver pour me remmener (ce qui etut vrai mis des r usons particulières l ont oblige a me l usser a Paris encore deux ans et a me placer chez madame Claire qui sera ma correspondante) L inconnu lui fit reponse d une mani ère tres detaillee parce qu elle lui avait fait beaucoup de questions et ce fut par là que nous sumes mille petites particuli ères Enfin je quittai la maison

« Jugez mes bonnes amies quelle a été ma surprise lorsqu un jour que j etais dans la pi ce du fond je vis mon inconnu dans le père d Ingénue ! De ce moment je l recherchai je devins son amie en un mot je l aimai comme si elle avait ete ma sœur Mais vous savez toutes qu il faudra bientot nous quitter il avance ce terme fatal auquel il faudra cesser de voir mes chères amies et quitter une ville que je pr fererai à ma patrie si mon sort etait à ma disposition Je ne vous oublierai jamais chères amies ni la ville charmante ou je vous ai connues Je vous pleurerai dans mon propre pays comme si j etais en exil c est le votre qui est mon sol natal »

La fin de l histoire d Amelie relative à mon père nous surprit étrangement surtout Adeline et moi Mais elle ne lui fit aucun tort dans l esprit de made

moiselle Cordeam, qui parut se sécher au contraire de ce qu'il avait l'ame sensible. Elle proposa même sérieusement à mademoiselle Schell de lui céder ses droits, ce qu'Amalie fit solennellement.

Tandis que nous prenions ces amusements de la jeunesse et de l'innocence, que je ne me rappelle qu'avec attendrissement, en les comparant aux temps qui les ont suivis, et que nous espérions de nous bien amuser aux dépens du musicien, nous vîmes arriver Sura Debey une grande jolie blonde, qui demeurait depuis quelque temps à la maison. Elle nous apprit qu'elle venait d'être poursuivie jusqu'à la porte par un homme qui, la voyant sortir dans l'escalier, lui avait crié d'en bas : « Accordez-moi donc quelq' chose ? » C'est Mamonet, lui dis-je, je me rappelle qu'un enfant, je l'entendis faire la même demande à ma mère, du bas de l'escalier. C'est un impudent original. Un jour que je l'ai suivi l'avait mené dîner dans une maison, il se fit mettre à la porte, au lieu de se mettre à table, pour avoir manqué essentiellement à la maîtresse de la maison. Ma mère disait à cette occasion que Mamonet n'avait aucune idée des moeurs, toutes les actions lui paraissaient égales, il demandait, du même ton, de l'argent à emprunter au maître, à dîner à la maîtresse, et des faveurs à la suivante. » Nous eûmes le plaisir de le voir du balcon, où il nous lorgna impudemment.

A cet instant même, un commissionnaire nous remit un paquet, avec une lettre pour Amalie, conçue en ces termes, car elle nous la lut :

« *Mademoiselle, Vous savez comme je pense à votre sujet, et combien je dois chérir l'amie de mademoiselle Ramonde ! Je ne saurais vous exprimer, combien je me trouve heureux de ce que ma fille aînée vit avec vous, profite de vos entretiens, et se trouve à même d'imiter vos*

graces touchantes ! Faites lui part également Mademoiselle des trésors de vertu qui sont dans votre cœur

Je prends la liberté de vous emoyer une pièce que j'ai composée d'après ce qui s'est passé durant votre séjour chez madame Monclar dont vous êtes l'élève. Vous y retrouverez une aventure qui vous a bien intrigué dans le temps et au dénouement de laquelle j'ai eu quelque part. Je souhaite qu'elle vous amuse. J'en ai fait un opéra en ariettes. Vos anciennes compagnes y sont chacune le rôle vrai que vous reconnaître. J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération Mademoiselle votre très humble et très obéissant serviteur

SAVANCOLP. »

Cette lettre nous fit pousser à toutes un cri de joie. Nous courumes au titre de la pièce que je suis chargée de lire. Je vais la rapporter ici. Je retarderai par elle le récit de mes infortunes.

### AVIS

« Un musicien mari d'une actrice des Italiens m'avait demandé une pièce d'un genre différent de l'ariette ordinaire et que ce ne fut pas un opéra comique. Je cherchai dans mon répertoire un sujet. Je le trouvai facilement en puisant dans la vérité. On a vu dans les Nuits de Paris que leur auteur s'amusait quelquefois à causer dans la boutique où était Raymonde, jolie personne d'une naissance moins commune que ne paraissait l'indiquer son état de fille de modes. Il arriva dans cette boutique une singulière aventure qui a déjà fait le sujet de la *LA V<sup>e</sup> Contemporaine*. Elle est racontée tout au long et sans romanesque dans les Nuits. Voici le sujet de ma pièce. La coupe en est en quatre actes : la marche, les couplets

*les ans, tout est d'un genre différent de ce qu'on a coutume de voir au théâtre Italien. Mais le mari de l'actrice ne trouva pas le sujet convenable au développement de son talent. J'abandonnai donc l'idée de la représentation. Puis ayant appris que ma fille avait le bonheur de vivre avec mademoiselle Amélie, qui savait au juste l'aventure, je m'empressai de la lui envoyer, persuadé qu'elle procurera un souvenir agréable à mademoiselle Amélie, et une récréation honnête à de jeunes personnes très sévèrement élevées. Ce n'est pas que je ne sois persuadé que cette pièce réussirait au théâtre, mais les peines avec les musiciens et les acteurs m'effraient. J'avais envie de m'associer quelqu'un, par exemple monsieur Favart le fils, pour lui donner la forme à la mode, mais tout considéré, je préfère de la faire imprimer quelque jour telle qu'elle est, afin qu'on voie ma composition dans son originalité. »*

D'après ce que vient de dire monsieur Saxancour, je prends la liberté de faire imprimer sa pièce avec mes Mémoires. On sera charmé sans doute que je mêle une des productions de cet homme estimable avec l'unique ouvrage qui doit sortir de ma plume, mais c'est qu'elle y donnera un prix. Puissé-je en découvrir encore d'autres, avant de terminer !

Comme je finissais d'exprimer ce vœu, monsieur Saxancour est entré. Il en a été flatté. Il m'a promis de composer un autre ouvrage puisé dans la même source et de me le donner, pour en enrichir mes Mémoires. Que l'union des productions de notre plume marque combien fut grande celle de nos cœurs ! Jamais tendresse filiale n'égala celle que je ressens, mes toits mêmes l'ont rendue plus entière. Jamais indulgence paternelle n'égala celle de mon père, pour une fille infortunée, qui l'est par sa faute, et pour lui avoir

resiste Les bons peres sont l'image de la Divinité  
c'est ce que le mien me prouve tous les jours Mais  
voici la pièce

La Marchande-de-Modes,  
ou  
Le Loup dans la Bergerie,  
*Comédie ariette en quatre Actes*

PERSONNAGES

*La Marchand de modes*  
*Félicité* sa fille  
*Sophie* jeune homme déguisé en fille  
*Raymonde* 1<sup>e</sup> fille à l'année  
*Amélie* 2<sup>e</sup> fille  
*Agnès* jeune élève  
*L homme singulier* amant de Raymonde  
*M d'Onecour de Préfleuri* arrivant de nos Colonies avec une  
fortune immense  
*Filles de modes et élées de tous les ages*  
*Un Valet de chambre* de monsieur d'Onecour  
*Madame de Piegriche* veuve laide et coquette  
*1<sup>e</sup> Petite maîtresse*  
*2<sup>e</sup> Petite maîtresse*  
*1<sup>er</sup> Petit maître suranné* 1 homme singulier déguisé  
*2<sup>e</sup> Petit maître suranné* homme de qualité  
*Nicaise* un garçon domestique de la marchande de mode  
*Un Nègre*  
*La scène est dans la boutique de modes et chez monsieur et ma dame d'Onecour de Préfleuri*  
*(On lève la 1<sup>e</sup> toile seulement Accompagnement de guitare)*

## PROLOGUE

MESSIEURS,

On va, dans un monologue,  
 Vous faire un petit prologue  
 Sur la piece et son objet,  
 Ce n'est qu'un mince sujet,  
 Et pourtant le dialogue  
 Fournit plus d'un apologue,  
 Qu'on sait y condire en sujet  
 Qui, d'amuser a le projet,  
 Il doit, fût-il mythologue,  
 Magnetiseur, astrologue,  
 N'entreprendre ce trajet,  
 Qu'autant qu'aux mœurs analogue  
 Il en porte le cachet !  
 He ! qu'est-ce qu'un chrysologue,  
 Disant d'or, sans un seul jet,  
 Qui meure au bien Maîtresse et Sujet ?  
 Ce n'est qu'un vain philologue,  
 Sur des riens vrai ncologue,  
 Qui n'a qu'un clinquant abject,  
 Et dont le travail mimologue  
 Doit être mis au rejet

Dans la *Marchande de modes*  
 Sont des abus frondes avec succès,  
 Par une simple méthode  
 On vous les montre, et vous êtes Français

(On lève la 2<sup>e</sup> toile )

## PREMIER ACTE

*Le théâtre représente une boutique de modes les filles occupent les deux côtés Felicie est à la première place à droite, ayant un petit registre et de l'ouvrage devant elle, Sophie à côté, puis d'autres filles, à gauche, sont Raymonde, Amelie, Agnès et des filles La place de la maîtresse est dans le milieu, sa table garnie des modes et du grand-livre Elle se lève avant que de parler*

## PREMIÈRE SCÈNE

LA MARCHANDE ET TOUTES LES IPÉCIDENTES

LA MARCHANDE (*à ses filles*) — Je ne sais plus qu'imaginer ! Autrefois l'on avait un dessinateur les doigts travaillaient et l'imagination était tranquille Aujour d'hui plus rien de régulier Il fuit du bizarre du ridicule de l'extraordinaire et c'est la mode la plus folle qui réussit Raymonde montez cette Tarare futes travaillez imaginez ! Je ne vous contredirai pas je vous assure !

RAYMONDE — A la bonne heure ! Je n'ai de génie que par la liberté

AGNÈS — Ah ! si j'avais carte blanche !

LA MARCHANDE — Je ne la donnerai qu'au talent

AVILLIE — Madame j'ai fini Nommez ? C'est un gout tout neuf mais le nom ferai beaucoup !

LA MARCHANDE — C'est une Boudeuse Achevez celle-ci

FÉLICITÉ — Et cette coiffure minuscule ?

LA MARCHANDE — He mais ! c'est une Langoureuse L'ouvrage s'attriste entre tes doigts ma fille depuis quelque temps

RAYMONDE — Pardon ! mais vous dérangez mes idées

LA MARCHANDE (*souriant et allant se remettre à sa place*) — Paix ! le Gout travaille !

RAYMONDE — Fehérite animez moi par votre voix touchante C'est le véhicule du génie et l'organe du talent

FÉLICITÉ — Que chanterai je ? (*Ce qui suit à demi voix pendant la ritournelle*)

SOPHIE — La romane que l'homme singulier vous a passée et que vous n'avez pas voulu me montrer

FÉLICITÉ — Oh ! non

SOPHIE, RAYMONDE, AMÉLIE, AGNÈS — Si, si !

FÉLICITÉ (*à Sophie*) — Je vais la chanter, pour vous punir

Il était un petit jeune homme,  
Qui désirait cueillir la pomme  
Dans le joli jardin d'amour !  
Ah ! bravo ! bravo le bon tour ! (*Bis*)  
Il a quitté ses parents comme  
Ils entraient dans leur premier somme  
On le chercha, quand il fut jour  
Hai ! Pecaire d'Onecour ! (*Bis*)

SOPHIE (*bas*) — Ciel ! c'est mon nom !

FÉLICITÉ — Vous l'avez voulu ! (*Elle continue*)

On dit qu'Hercule auprès d'Omphale  
Laissa la palme triomphale  
Pour tourner le fuseau d'amour  
Et voilà comme on fait sa cou ! (*Bis*)  
Celui dont je conte l'histoire,  
Grava ce trait dans sa mémoire,  
Pour être héros à son tour  
Bravo ! bravo ! cher d'Onecour ! (*Bis*)  
Est-il un cœur assez barbare,  
Pour mepriser un feu si rare !  
Oh ! non, l'amant est fait au tour !  
Le recevoit est le plus court (*Bis*)  
Mais un orage se prépare,  
Des perils, des dangers farare !  
On les surmonte par l'amour  
Bravo ! bravo ! cher d'Onecour (*Bis*)  
Auprès d'une beauté touchante,  
Il jouit d'un sort qui l'enchanté,  
Sans qu'on soupçonne son amour !  
La colombe couve l'autour ! (*Bis*)  
Il voudrait bien que sa maîtresse,  
S'abandonnant à la tendresse,  
Le rendît assez heureux pour  
Qu'on dit, bravo cher d'Onecour (*Bis*)

LA MARCHANDE (*qui s'est levée à la fin du dernier*

*couplet a Raymonde montrant le bonnet*) — Charmant !  
Vous etes entree dans mon idée !

RAYMONDE — Grace a Mademoiselle ! (*montrant Félicité*)

FELICITE (*bas a Sophie*) — Vous vous nommez  
Prefleuri ? (*Haut a Raymonde*) On ne peut mieux reus-  
sir mon amie ! Quel gout !

SOPHIE (*bas a Félicité*) — J ai deux noms !

LA MARCHANDE (*a Amélie*) — C est pour cette Ameri-  
caine ?

AMELIE — Il le faut ce soir

LA MARCHANDE — Je nomme cette coiffure une  
Douloureuse car la dame ne veut plus que du triste  
(*A Agnes*) Vous jouez ! (*A Sophie*) Comme vous bou-  
sillez ! (*A Félicité*) Vois donc ma fille ! (*Elle arrache  
l ouvrage a Sophie*)

FELICITE (*a Sophie qui s afflige pendant la ritour  
nelle*) — Ma bonne amie tu ne t appliques pas !

SOPHIE

Mais aussi toujours on me gronde !  
Je ne suis pas une Raymonde !  
Je fais ce que je peux

LA MARCHANDE

Soyez plus pudibonde  
Quitez cet air imperieux  
Pour l avoir decent serieux

AGNES (*a part*)

Sur elle si l humeur de bonde  
Tant mieux ! tant mieux !

(*a ses compagnes*)

Autrefois quand venait la ronde

(Moment facheux) !

C etait toujours pour moi la gronde !  
C est mal ! Vous jouez ! c est affreux !  
J aurais bien donne tout au monde  
Pour qu une seconde

Eût sa part des propos meilleurs  
Dont envers moi Madame abonde !

LA MARCHAND

C'est pour vos fils !

Je n'ai que deux mauvais sujets ici, mais je m'en débarrasserai (*Elle continue d'examiner l'ouvrage des filles*)

FÉLICITÉ — Maman ! une voiture !

AGNÈS (*en étouffant*) — Madame ! les bonnes chalandes vont pleuvoir chez vous !

RAYMONDE — Oh ! Madame, tenez-vous bien ! Ce sont deux coquettes du quartier du Palais-Royal ! Elles vont vous faire tourner la tête !

SOPHIE (*à Félicité*) — Mes parentes ! Où me cacher !

## DEUXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, 1<sup>re</sup> PLIIL-MAITRESSE, 2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE, 1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE SURANNÉ, 2<sup>e</sup> PETIT-MAITRE SURANNÉ, *le premier très anxieux*

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE (*à la 1<sup>re</sup> petite-maitresse*) — Il est disparu, le soir de l'arrivée, sans les avoir vus !

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE — C'est un bon fils !

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE — On ne sait ce qu'il est devenu ?

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE (*au 1<sup>er</sup> petit-maître*) — Il faut le faire mettre dans les petites affiches, vous gagnerez la récompense, car vous savez tout

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE (*à Félicité*) — Bonjour, Mademoiselle ! (*Aux petites-maitresses*) Mesdames, la mode la plus nouvelle ! C'est mon avis (*S'approchant de Raymonde*) C'est joli ! (*Il revient, regarde Sophie sous le nez, sourit à Félicité, redresse le menton de Sophie, qui*

se cache retourne auprès de Raymond et regarde comiquement Agnès qui se moque de lui)

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESS — Madame n'a rien de neuf ! Tout chez elle est d'un commun ! On a vu cela partout sur toutes les têtes !

LA MARCHANDE — Je vous assure Madame que voilà un chapeau à l'irmenienne qui n'est inventé que d'hier soir ! Vous ne l'avez certainement vu nulle part ! (à ses filles) Ouvrez les armoires les tiroirs ! Allons donc Sophie ! (Toutes les filles s'empressent excepté Félicité) On voit la grande taille de Sophie et son air gauche !

2<sup>e</sup> PETIT MAITRE — Vous avez la réputation d'être assortie Madame ?

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESS — C'est la boutique à la mode Madame envoie jusqu'à Londres jusqu'en Russie

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE (à la 1<sup>re</sup> petite maîtresse) — C'est le beau côté ! Mais on ne parle pas des maris qui sont ruinés par les modes de leurs femmes !

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESS (bas) — Pau ! vous êtes devant le futur de mon amie Pourquoi voulez-vous qu'elle épouse un homme de cet âge si ce n'est pour satisfaire ses fantaisies ?

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE — À la bonne heure !

LA MARCHANDE (retenant) — Je tâche de satisfaire tous les goûts et souvent de les prévenir (Pendant la ritournelle on présente les marchandises que la marchande propose en les recevant des mains de ses filles Sophie honteuse de la manière dont on la regarde retourne auprès de Félicité)

#### LA MARCHANDE

Cette Baigneuse

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESS

Ah ! si ! si donc !

LA MARCHANDE  
Et cette *Langoureuse* ?

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE  
N'est pas du bon ton

LA MARCHANDE (*en montrant une autre*)  
C'est une *Paressouse* !

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE  
Ah ! oui, oui, c'est bon !

LA MARCHANDE  
Cette *Folleuse* ?

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE  
C'est un chifon !

LA MARCHANDE (*impatientée*)  
Que voulez-vous donc ? (*Bis*)

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE (*riant*)

Votre corbillon,  
Dites, qu'y met-on ? (*Bis*)  
Pour moi je suis plus raisonnable,  
Mettez à part sur cette table  
Ce qui sera à l'ajustement

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE  
A Madame, une *Scoubidouuse* ?

2<sup>e</sup> PETIT-MAITRE  
A Madame, si je ne m'abuse,  
C'est faire un mauvais présent !

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE  
C'est aboyer une idée creuse,  
(*A Sophie, en faisant le geste de lui relever le menton*  
avec les doigts)  
N'est-ce pas, la velle enfant ?

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE  
Je veux un *Pouf en griffe* !

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE  
Un *Pouf à la Pandore* ?

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE (*a Sophie*)

Dit s donc nunois apocryphe ?

(*Il la fait lever*)

Bous que si vien le gout atifie ?

Mais elle e t faite au tour !

Sur cette chie

Quel est votre sentiement ?

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESSE

Un *Parlement* ?

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE

Une *Philadelphie* ?

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE

Troubez li j en deifie !

On a trop de deux enfants

De notre temps

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESSE

Je prends une *Sultane*

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE

Moi cette *Musulmane*

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE (*a la Marchande*)

Quel e t ce vonnet guerrier

Ceint de laurier ?

LA MARCHANDE

Mon ieu c est un chapeau casque

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE

C e t von pour aller en ma que

Ce Careme prenant

(*a Sophie*)

N est ce pas li velle enfant ?

LA MARCHANDE (*à la 1<sup>re</sup> Petite Maitresse*)

Voulez vous ce *T iomphant* ?

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE

Je veux lasser flotter ma chevelure

2<sup>e</sup> PETIT MAITRE

Ce beau cendre cette couleur i pure

Rien n est plus interessant !

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE

C'est eune seuperve pareure,  
 Quand jeusqu'a la ceinture  
 Ils bont ainsi vatant !  
 N'est-ce pas la velle enfant ?

(A Sophie )

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE

En Ariane abandonnce

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE

En bacchante desordonnce

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE

Pas tant, je crais !  
 C'est fait expres,  
 Comme les riunnes soignees  
 Et les landes peignees  
 De nos jardins anglais  
 Ma fille, etes-vous meuette ?

(A Sophie )

## LA MARCHANDE

Non, Monsieuri, elle est discrete

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE

Cela seit quelqufois

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE

Je suis lasse du chapeau chinois,  
 On a l'air engoncée !

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE

Moi, je ne suis pas embarrassee  
 Donnez-moi cette toque en carquois ?

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSEComment ! comment ! une *Chesonne* !2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE

Vous serez comme personne,  
 On n'a pas encor vu ça !

## LA MARCHANDE

Pardon ! elle passe deja  
 Mais j'ai fait une *Moscoue*,  
 Voyez comme ce tour fait la roue !  
 Il accompagne la joue ?

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE  
Non elle me fait faire la moue

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESSE  
Prenez ! prenez ! l'humeur cchoue  
Contre ce bizarre chapeau ?

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE (*a la Marchande*)  
Certainement il est nouveau ?

2<sup>e</sup> PETIT MAITRE  
Il est d'une forme rare !

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE  
Je veux un nom bien barbare

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE  
Cela contrastera !

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE  
*Tarare* ?

LA MARCHANDE  
Un Washington

2<sup>e</sup> PETIT MAITRE  
N'est pas commun !

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE  
On en troubrait cent pour un !

2<sup>e</sup> PETITE MAITRESSE  
Oui dans une autre hemisphere

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE  
Eun dus trois lais ez moi faire

1<sup>re</sup> PETITE MAITRESSE  
En amour comme en guerre  
Moi j'aime les heros

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE  
Chacun t ses defauts  
N'est il pas vrai ma chere ?  
Mais vous ne repondez guere ?  
Je n'ai pas le don de vous plure

LA MARCHANDE  
Mesdames les prenez vous ?

LES DEUX PETITES MAITRESSES  
Tous

(*A Sophie*)

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE

Tout !

Mais c'est veaucoup !

Prendre tout ce qu'on etale !

LA MARCHANDE

Allons, vite, qu'on emballe !

2<sup>e</sup> PETIT-MAITRE (*au 1<sup>er</sup> Petit-Maitre*)

Sois sans crainte, je regale

(*La 1<sup>re</sup> Petite-maitresse et lui font tout mettre dans les cartons, la marchande compte, les filles arrangeant et Félicité écrit*)

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE (*bas à Raymonde*)

C'est lui Je connais le galant (A Sophie)

A Des-sias, la velle enfant !

SOPHIE (*à Félicité*) — Ce maudit Gascon !

FÉLICITÉ (*bas*) — Paix ! Vous êtes d'une imprudence !  
(*Elle écrit*)

1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE (*sortant et regardant Sophie*). — C'est un Gascon déguisé !

2<sup>e</sup> PETIT-MAITRE — Je le crois !

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE — Elle le sent à pleine gorge !  
(*Ils rient*)

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE — Il n'est plus besoin de faire le Gascon Vous pensez que c'est Préfleur !

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE — Oui, mais que madame l'ignore (*Montant la 1<sup>re</sup> petite-maitresse*) Si vous vous intéressez au succès des amours de notre bon ami (*Montant le 2<sup>e</sup> petit-maitre*) Elle a eu des vues sur Préfleur, qui ne l'aurait pas refusée, comme il a fait madame de Piegrèche

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE — Je serai discrète Mais votre Raymonde est fort bien !

1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE — Je ne suis plus jeune, je suis un peu singulier, elle est aimable, douce, fille de qualité, ruinée par la mort de son père

2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE — Vous auriez le mérite de réparer ses malheurs

1<sup>er</sup> PETIT MAITRE — Il faut que tout s'arrange au jourd'hui La mere du jeune homme est au desespoir cette situation est trop violente Mais je veux servir Felicite Elle est fille d'un homme de merite mon ami mon parent qui me fit jurer a son heure dernière de veiller sans me montrer et comme un genie tutelaire au bonheur de sa veuve et de sa fille unique c'est ce que je fais Je vois tout parce que je ne passe pas une soiree sans tout examiner Tantot je reviendrai sous un grand feutre et si parfaitement deguise qu'on ne me reconnaîtra pas J'exciterai l'attention par quelques tours de Farfadet qui preparont le denouement Vos modes sont dans la voiture partons (*Ils sortent tous quatre en regardant Sophie*)

## TROISIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE FÉLICITÉ SOPHIE RAYMONDE  
AMÉLIE AGNÈS etc

LA MARCHANDE — Elles ont pris tous mes gardes boutiques ! On en voulait bien a Sophie !

SOPHIE — Ils m'ont impatientee !

LA MARCHANDE — Moins il y avait de gout plus les chapeaux etaient baroques plus elles les ont goutes !

RAYMONDE — C'est que tout va quand on est jolie

AGNES — Aussi je ne travaille que pour les jolies femmes

AMELIE — Une laide s'en prend a la coiffure ! Elle accuse notre gout et fait grace a son visage !

AGNES — Oh ! c'est drôle de voir ça ! (*La ritournelle pendant laquelle Agnes se leve et joue la pantomime*)

Ah ! fi ! l'horreur !

Vous n'attrapez pas ma figure !

Remportez votre coiffure !  
 Ni mine, ni façon !  
 C'est fait comme un bongon !  
 C'est un torchon,  
 C'est un chiffon !  
 Mais voyez, voyez donc !  
 Cette barbe est trop grande !  
 Je quitterai ma marchandise  
 Ne peut-on venir à bout  
 D'avoir du goût !  
 Ce fond n'a pas de grâce !  
 Il est mal ordonné  
 Ce papillon fait la grimace,  
 Il est brisé,  
 Rend le visage ride !  
 En vérité ! cela me passe !  
 De vous toutes je suis lasse !  
 Voyez, qu'il m'allonge la face !  
 — Madame c'est plutôt la glace !  
 — C'est votre bonnet !  
 Je veux tout net,  
 Qu'il soit défaït

C'est la conclusion, on le démonte, et Madame est encore plus laide ! On défaît, on refait dix fois de suite, pour le remettre comme il était

SOPHIE — Oh ! c'est bien vrai ! Au lieu qu'une jolie semble dire Voyez combien j'ai d'attraits naturels ! Cela n'a ni grâce, ni façon, et cela me va ! J'embelli tout Parbleu ! je ne veux aussi travailler que pour les jolies femmes

LA MARCHANDE (*pliant les épaules*) — Comme elle s'exprime !

FÉLICITÉ (*bas*) — Prenez donc garde !

RAYMONDE (*montant Félicité*) — Mademoiselle a des vers là-dessus (*Bas*) Ce sont les couplets que l'homme singulier nous chanta l'autre jour

FÉLICITÉ — Les as-tu, mon amie ? (*Raymonde les lui donne*) Si Madame le permet

LA MARCHANDE — Oui ma fille Il faut égayer le travail j'aime qu'on s'occupe mais je ne suis pas une pedante (*Pendant la ritournelle Félicité étudie un peu sur le papier et Sophie lit avec elle*)

## FELICITE

Voulez-vous juger une belle  
Et bien savoir ce qui dans elle  
    Vous a séduit ?  
Il faut vous mettre en sentinelle  
Pour la voir en bonnet de nuit  
Tachez aussi de la surprendre  
Iorsqu'elle est loin de vous attendre  
    Sortant du lit  
Et cherchez ce coloris tendre  
Qui ans les atours l'embellit  
La simple Grisette qui n'ose  
Se donner l'éclat de la rose  
    Sur ses habits  
Dans son teint vif à pleine dose  
Réunit les œillets aux lis

AMELIE — Ça fait endever les laides !

AGNES — Oui comme celle que nous vimes l'autre jour aux Champs Élysées suffoquer de dépit

RAYMONDE — Par Mademoiselle ! La voilà

SOPHIE (*à l'élégante*) — C'est madame de Piegrèche !  
Une veuve de mon voisinage ! a laquelle on voulait  
me marier C'est elle qui m'a fait fuir

## QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES MADAME DE PIEGRIÈCHE

(*La ritournelle commence pendant la prose  
mais en lointain*)

MADAME DE PIEGRIÈCHE (*d'un ton aigre fatigué*) —  
Je viens de chez le plumassier vis à vis Voilà mon

emplette,... des plumes couleur de feu, mariées avec du bleu et du citron

AGNÈS (*riant à ses compagnes*) — Comme ça sera doux sur sa figue !

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Avez-vous quelque chose de goût ?

LA MARCHANDE — Tout, Madame, à présent deux jolies femmes qui sortent, viennent de prendre mes rebuts

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Cela qui sort !

Cela jolie !

Des pastels sans vie

Qui vont par ressort !

Du mouvement

Sans sentiment

Quelque gentillesse,

Point de noblesse ! (*Riant argement*)

Ah ! ah ! vous vous y connaissez !

Oui ! oui ! vous paraissiez

Avoir le tact d'une finesse

He ! fi ! Madame, rougissez !

AUTRE MODE (*regardant Sophie*)

Quelle est cette morveuse ?

Elle a l'air doux,

Mais en dessous

Je serais curieuse

Depuis quand l'avez-vous ?

LA MARCHANDE

Mais du temps des étranges

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Environ six semaines ?

C'est un joli sujet !

Et je forme un projet (*Sophie travaille*)

LA MARCHANDE

Si vous saviez comme elle est gauche !

Voyez ! on dirait qu'elle fauche !

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Vous la rabâtiez ! (*Sophie s'impatiente*)

LA MARCHANDE

Et puis sa tête qu'elle hoche

MADAME DE PIEGRIECHE

He ! Madame ! laissez ! laissez !  
Vous la rabetissez !

LA MARCHANDE (*a sa fille*)

Comme elle est arrangee !  
Ma fille elle est sans gout !  
Oui votre protegee  
Ne sent rien rien du tout !

MADAME DE PIEGRIECHE — Vous outrez ses défauts !  
Elle m'en plait davantage Comment la nomme t'on ?

LA MARCHANDE — Sophie

MADAME DE PIEGRIECHE — Sophie levez vous  
venez me choisir des bonnets des chapeaux a votre  
gout quoiqu'on dise que vous n'en avez pas ?

(*La ritournelle pendant que Sophie se leve avec répugnance*)

Ma fille ou vous si je vue ?  
Aidez moi donc ? N'eteiez vous pas  
Quelque part ou souvent je vas ?

SOPHIE (*avec une feinte naïveté*)  
Mais Madame dans la rue  
Tout le monde porte ses pas

MADAME DE PIEGRIECHE  
Vous ne m'etes pas inconnue ?

SOPHIE

Comme une autre j'y suis venue  
Et j'ai bien couru ces jours gras

MADAME DE PIEGRIECHE  
Ah ! c'est cela sans doute !  
Je vous ai vue en route

SOPHIE

Juste ! vous y voila !

MADAME DE PIEGRIECHE  
Mais que prenez vous là ?

SOPHIE

Madame, ce *Colin-maillard* ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Non, cela m'ensevelirait !

SOPHIE

Ou bien ce chef-d'œuvre de l'art ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Il me ridiculiserait

SOPHIE

Je vois ce qu'il vous faut,  
Au lieu de ce vaisseau  
Muni de ses agres,  
De ce chapeau tout frais  
Ombragez vos attraits

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Mais, c'est une malbrou  
J'ai l'air d'un loup-garou !

SOPHIE (*lui essayant successivement trois chapeaux*)

Sous ce chinois,  
Votre minois

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Non pas cela !

SOPHIE

Comme il vous va !

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Otez-moi ça !

SOPHIE (*riant*)

Mais ce chapeau ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Il est trop haut !

SOPHIE

De ce bandeau  
Contentez-vous  
Il vous ira,  
Vous coiffera  
Comme un bijou

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Voyons les tous ! (Elle essaie elle même)  
 Rien ne me sied  
 Tout me déplait  
 Je me fais peur !

SOPHIE (contrignant le rire)

C'est une erreur

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Je n'en veux pas

SOPHIE (finement)

De vos apprêts  
 Vous vous défiez !

MADAME DE PIEGRILCHE

Mais vous râlez !  
 Vous persistez !

SOPHIE (avec impatience)

Parbleu ! rien ne vous accommode ?

MADAME DE PIEGRILCHE (irritée)

Rare museau !  
 Le bel oiseau !  
 C'est l'onipeau  
 Des filles de mode !

SOPHIE (en colère)

Je suis confus  
 Mais vos refus  
 Ni vos débâts  
 Ne empêchent pas  
 Qu'ici le goût  
 Ne soit en tout  
 (Je suis à bout)  
 Parfait Madame !  
 Oui sur mon âme !  
 Parfut parfut en tout !

MADAME DE PIEGRILCHE (furieuse et roulant sortir)

Ah ! c'est infame !  
 Adieu ! adieu Madame !  
 Un assiquet  
 Fille d'un paltoquet

Avec son air coquet,  
 Droite comme un piquet,  
 Avoir un tel coquet !  
 Insulter une dame !  
 Une femme  
 De financier !  
 Ah ! c'est grossier !  
 Fort grossier ! très grossier ! (Ils sort.)

### CINQUIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE (*à ses filles*) — Enfin, j'en suis débarrassée ! Mais voyez un peu ! Il faudrait que je changeasse les figures, comme si la coiffure pouvait donner un autre visage, et qu'une laideron coiffée ne fût pas toujours une laideron ! Cependant, une autre fois, Sophie, plus de politesse ! Vous venez d'avoir une certaine hardiesse, des manières, des mots, qui donneraient mauvaise opinion de vous (*À Félicité*) Ah ! monte un instant là-haut, ma fille, et choisis des rubans, des gazes pour ce son Mène Sophie

FÉLICITÉ — Non, mainan, non !

SOPHIE (*bas*) — Vous me refusez tout ! (Elle sort Félicité)

### SIXIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE (*à ses filles*) — Nous allons sortir  
 Appelez le garçon

AGNÈS (*courant*) — Nicaise ! Nicaise ! Madame vous demande !

LA MARCHANDE (*à Nicaise*) — Prenez la grande boîte (*À ses élèves*) Vous, les cartons (*À Raymonde et Amélie*) Vous, Mesdemoiselles, vous allez me remplacer dans les grandes maisons où je ne puis aller La duchesse m'attend

RAYMONDE — Nous ne pourrons jamais tout porter !

LA MARCHANDE — Gardez vous en bien ! Ne prenez que la moitié des ouvrages. Vous reviendrez avec Agnes et la petite Rosalie. Amélie, Josephine et Thérèse feront également une seconde sortie. (*Aux autres*) Prenez les maisons les plus éloignées, vous ne sortirez qu'une fois.

NICAISE — Tout le monde sort qui gardera donc ?

LA MARCHANDE — J'entends ma fille qui redescend (*Toutes les filles sortent et Nicaise avec la grande boîte suivent la maîtresse*)

## DEUXIÈME ACTE

### PREMIÈRE SCÈNE

FÉLICITÉ, SOPHIE (*entrant ensemble*)

FÉLICITÉ — Finissez ! Je ne vous mènerai plus avec moi !

SOPHIE — Je vous ai brisé la main !

FÉLICITÉ — C'est contre nos conventions

SOPHIE — Y manque je j'aurais ?

FÉLICITÉ — Et puis toujours des incertitudes qui vous feront reconnaître. Vous n'êtes pas fille du tout ! Vous regardez d'un air ! Vous vous arrangez ! Voyez, voyez !

SOPHIE — Je vous regarde tendrement ! et je m'arrange comme je puis. Félicité ! toutes les filles ne vous ressemblent pas ! Elles sont aujourd'hui plus hardies que les jeunes gens et je me cache dans mon effronterie.

FÉLICITÉ — Ce que vous dites là est trop fort !

L'homme singulier, qui a son mérite, assure.. qu'on a des mœurs, qu'autant qu'on respecte les femmes

SOPHIE — Je les adore !

FÉLICITÉ (*vivement*) — Ce n'est pas assez !

SOPHIE (*la regardant d'un œil dévorant*) — Que faut-il de plus ?

FÉLICITÉ (*ritou, nelle d'une note*)

Il faut que tout exprime,

Dans un amant préfère

L'attachement, l'estime

Envers l'objet adoré !

Pour bien aimer, il faut une ame,

Dont bien grande est la rareté !

Qui par la vertu s'enflamme

Plus que par la beaute !

Qui lom de dégrader sa dame,

Veuille du rang de simple femme,

L'ériger en divinité

SOPHIE (*vivement*) — Vous êtes la mienne !

FÉLICITÉ — Vous m'avez déjà trompée ! J'ignorais, quand vous êtes entre chez ma mère, qu'un déguisement Mais plus de reproche Je vous l'ai promis En consentant que vous restassiez sous cet habit, je me suis imposé l'obligation d'être sévère !

SOPHIE (*douloueusement*) — Vous n'avez rien a vous reprocher ! O ma chère Félicité ! quel bonheur pour moi de vivre auprès de vous ! de vous voir a chaque instant ! de lire dans votre cœur innocent et pur !

FÉLICITÉ (*se calmant*) — Mais aussi, soyez donc bien raisonnable

SOPHIE — Permettez que je vous rappelle mes motifs, pour venir ici déguisé ! Dès que je vous eus vue chez ma cousine, une des petites-maîtresses qui tantôt

FÉLICITÉ (*regardant avec inquiétude*) — Prenons garde que l'homme singulier ne nous écoute de quelque part ! Il voit, ou devine tout ! et je suis bien trom-

peut si ce n'est pas lui qui tout à l'heure ici était en Griscon avec ces dames ?

SOPHIE (*se levant avec inquiétude*) — Si je l'avais su !  
FÉLICITÉ (*naîtrément*) — Hé bien ! voilà encore que vous êtes garçon !

SOPHIE (*lui baisant la main qu'elle retire rapidement*) — Peut-on empêcher d'être ce que l'on est ? Ma belle ce que suit l'homme singulier il le voit l'entend ou on le lui dit Il rôde sans cesse autour de la maison et c'est pour Raymonde

FÉLICITÉ — Il a des soupçons sur vous ! Il y a quatre ans qu'il aime Raymonde mais on l'entendit rarement depuis que vous êtes ici c'est tous les jours

SOPHIE — Je le contrarie apparemment

FÉLICITÉ — Il m'écrit des choses que personne ne sait que moi ! Il vous connaît soyer en sur Voirai son heure le jour tombe Votre présence ici m'inquiète !

SOPHIE — Je n'ai pu faire autrement ! Mes parents étaient arrivés mon déguisement en fille était le seul qui m'approchait de vous Il vous prouve ma sincérité en vous rendant témoin de toutes mes actions On voulait me noyer Il ne suffisait pas d'éviter une union détestée il fallut m'assurer d'être à vous J't mon sejour ici ma conduite prouveront j'espère l'excuse de mon amour J'ai bien toute ma raison mais je veux qu'on la croie en danger pour tout obtenir de la tenue de mes parents ! Me pardonnez vous ?

FÉLICITÉ (*bonnement*) — Vous ne faites des fautes que pour avoir un pardon ! Je vous l'accorde mais point de remerciements ! Ils seraient aussi dangereux que la faute !

SOPHIE — Je n'ai de plaisir qu'à vous parler de mon amour (*Il tire un papier*) Je voulus vous causer ce soir une petite surprise J'avais mis ma voix avec des instruments placés ici tout à côté

FÉLICITÉ — Où l'homme singulier chante ?

SOPHIE — Justement ! Mais j'ai changé d'avis . J'aime mieux vous entendre Rendez-moi chère cette expression de mes sentiments, en prononçant les paroles que j'ai composées (*On entend les orgues ambulantes, une vieille organiste, avec le tambour, de basque et le triangle*)

FÉLICITÉ — Cet air est joli !

SOPHIE — C'est le mien !

FÉLICITÉ — Tu les as prévenus, mon ami ?

SOPHIE — Je me suis flatté qu'on pouvait la chanter .

FÉLICITÉ — Si elle a deux parties ?

SOPHIE — Oui ! Je vais lui donner le mot (*Il soit*)

## DEUXIÈME SCÈNE

FÉLICITÉ (*seule, étudiant*) — C'est charmant ! O mon cœur ! tu es trop tendre ! Profleuri ! si vous n'étiez qu'un trompeur, que vous seriez coupable !

## TROISIÈME SCÈNE

FÉLICITÉ. SOPHIE

SOPHIE — Allons, ma belle ! .. Mon âme est dans mes yeux et sui mes lèvres, pour vous voir, vous entendre, et vous adorer ! (*Ritournelle Il s'assied à côté d'elle, et passe un bras autour de sa taille*)

FÉLICITÉ (*accompagnement à demi-voix, par Sophie*)

Ah ! qu'elle est belle

Felicite !

Le premier jour que sa beauté,  
Qui, de tant d'éclat étincelle,  
Éblouit mon œil enchanté,  
Je dis cent fois je repetai ,

Ah ! qu'elle est belle  
 I'cheit  
 Ah ! qu'elle est belle  
 I'cheit !  
 Le lendemain je me hâtais  
 De montrer mon ardeur fidèle  
 J'étais alors plein de gaîté  
 Je m'en revins tout attristé !  
 Qui elle est cruelle  
 I'cheit !  
 Qui elle est cruelle  
 I'cheit !  
 Comme mon cœur fut agité  
 Comme la nuit fut éternelle !  
 Sur le bonheur j'avais compté  
 Mon amour était rebuté  
 Par la rebelle  
 I'cheit !  
 Par la rebelle  
 I'cheit !  
 Je ne fus point déconcerté  
 Quand l'amie franchie que crut elle ?  
 Je lui peignis la pureté  
 Du seu qu'elle avait exercé  
 I'ille chancelle  
 I'cheit !  
 I'ille chancelle  
 I'cheit !  
 Vivre sans vous jeune beauté  
 Me cause une douleur mortelle !  
 Permettez qu'à votre côté  
 Je garde l'habit emprunté  
 Qui me recèle  
 I'cheit !  
 Qui me recèle  
 I'cheit !  
 C'est une douce volupté  
 De voir toujours l'amant fidèle  
 Chacun de ses pas est compté  
 On ne crut pas de fausseté  
 L'amour démis  
 La vérité

(Elle s'interrompt.)

J'entends quelqu'un en dehors ! On chante ! .. C'est l'homme singulier !

L'HOMME SINGULIER (*à demi-voix, en dehors*)

Quelle imprudence,

Félicité !

Votre secret est écouté !

Qu'attendez-vous, quelle assurance

Peut donner un jeune éventé,

De son fol amour entêté !

Quelle imprudence,

Félicité !

FÉLICITÉ (*effrayée*) — Je suis perdue ! . Voyez, s'il ne devine pas ?

SOPHIE (*avec dédain*) — Cet homme est partout ! Il a les sens exquis, il vient de nous entendre !

#### QUATRIÈME SCÈNE

LES MÉMES, RAYMONDE et AGNÈS, *avec une élue, AMÉLIE, avec deux autres, revenant du dehors, les cartons vides*

AGNÈS (*à Félicité*) — Mademoiselle ! nous venons de voir l'homme singulier ! Il chantait, là, là ! . (*Elle montre le carreau, derrière la place de Raymonde*) Je me suis approchée doucement, doucement ! et je l'ai bien regardé ! Je vais vous le dépeindre Ces demoiselles l'ont vu aussi

(*Pendant la ritournelle, elle prend leur témoignage par signes Elle fait une caricature en gestes et en grimaces extraordinaires Elle commence fort animée*)

Une barbe remarquable

Par sa blancheur

Et sa longueur !

Son air est formidable !

Son œil épouvantable,

Par sa rigueur !  
 Pour a hauteur  
 Elle est considérable !  
 Il m'a fait peur  
 Par sa rigueur !  
 Un manteau misérable !  
 Un habit détestable !  
 Sur sa figure intraitable  
 Un sentier désagréable  
 Porte un objet de terreur !  
 Il est indécrottable  
 Imbordable  
 Insurmontable !  
 Sur mon honneur  
 A ma fraveur  
 Je crois que c'est le diable  
 En grand hurlent

*(Elle rit en montrant Raymonde par derrière.)*

AMÉLIE (a Raymonde) — C'est l'essor qui la fait  
 parler ! Non mon amie cela n'est pas vrai je l'ai  
 vu mieux qu'elle (Chantant)

Son air est vénérable  
 Il a le menton râs  
 Son aïl est doux astible  
 Je le trouve agréable  
 Du haut en bas !  
 Il n'est pas gras !  
 Cela rend il formidable  
 Epouvantable  
 Misérable  
 Detestable  
 Inraitable  
 Indécrottable  
 Imbordable  
 Insurmontable  
 Enfin un diable ?  
 Je ne le pense pas !

AGNLS — Elle le peint en beau parce qu'elle en a

peur ! C'est le rendre encoire plus laid ! (La ritournelle ne donne que le ton )

Je n'aime pas un curieux  
 Tous les jours changeant de forme !  
 Qui fait l'amour d'un an serieux,  
 En nous prêchant la réforme  
 L'amour bien loin d'avoir cent yeux,  
 Est aveugle de tous les deux (A Raymondde )  
 Ça fait bien voir, Mademoiselle,  
 Que tout n'en irait que mieux,  
 Si les amants n'en avaient qu'un,  
 Pour admirer leur belle,  
 Et messieurs les Mairs aucun

#### RAYMONDE

Pour n'aimer pas la jalouseie,  
 Les dames de Paris sans doute ont leurs raisons  
 C'est, dit-on, une franchise  
 Digne des Petites Maisons !  
 Mais, apprenez de moi, que je m'en accommode  
 Quand l'épouse aime son devoir,  
 Le mari qui pretend tout voir,  
 Au lieu d'être incommodé,  
 De l'amour double le pouvoir

#### AMÉLIE (à Agnès)

Eh bien ! qu'avez-vous à rire ?  
 Si Raymonde aime les jaloux,  
 Chacun a ses goûts ,  
 Qu'en voulez-vous dire ? (bis)  
 Si Raymonde aime les jaloux,  
 Qu'est-ce que ça vous fait à vous ?

La jalouseie ne fatigue que lorsqu'on n'aime pas, ou qu'on veut tromper , et l'homme singulier est fort aimable !

FÉLICITÉ — Amélie a raison ! il ne faut pas en dire de mal !

SOPHIE (d'un air dragon) — Parbleu ! je voudrais bien que ce monsieur se mêlât de mes affaires !

AGNES (*comiquement*) — Arretez la donc ! Tenez tenez Sophie ! je crois qu'il va vous repondre !

L HOMME SINGULIER (*en dehors apres un fort accompagnement des instruments de la Romantique*)

Cette imprudente bravade  
De la part d'un etourdi  
N'est qu'une vaine parade  
Ah ! Ah ! qu'il a bien ourdi  
Toute cette mascarade !  
Croyez moi mon camarade  
Il faut battre la chamade  
Un autre plus degourdi  
Voit votre salmigondi !  
Gros fichu sein rebondi  
Nous cachent une escapade  
Et le coup le plus hardi !  
Mais gare la revirade  
Après pareille incartade  
Si tout est approfondi !

AGNES — Ah ! Ciel ! que veut il dire ? De qui parle t'il ?

SOPHIE (*d'un air décidé*) — Je vais le faire expliquer

### CINQUIÈME SCÈNE

LES MÊMES L HOMME SINGULIER *en manteau coiffé d'un large feutre surmonté d'un hibou*

L HOMME SINGULIER (*a Sophie*) — Me voilà  
RAYMONDE AMELIE AGNES ET LES AUTRES FILLES  
(*poussant un cri*) — Ah !

L HOMME SINGULIER (*a Félicité*) — Pardon Ma demoiselle je previens le défi qu'on m'a porte ! (*A Raymonde*) Belle Raymonde rassurez vous ! *A (Sophie fierement)* Qu avez vous a me dire ?

SOPHIE (*avec feu*) — Je veux vous apprendre a vivre

L'HOMME SINGULIER — C'est une science que vous ne possédez pas encore. Je sais tous vos secrets. (A *Félicité*) Et les vôtres. (A *Sophie*) Je verrai vos parents.

SOPHIE (*animée*) — Moi ! ou ne vous en avisez pas !

L'HOMME SINGULIER (*pointement*) — Pourquoi ? Modérez-vous ! Cet empottement n'est pas du sexe (à l'oreille) que vous avez adopté. Ainsi (*Sophie*, confuse, baisse la voix, et paraît hésiter si elle va suivre *Félicité* la faire asseoir.)

## SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *ouï* ! L'HOMME SINGULIER

FÉLICITÉ (*à Raymonde*) — Oh, ma chère, il m'épouvanter !

RAYMONDE — Je lui parlerai.

FÉLICITÉ (*vivement*) — Non, ne lui parle pas !

RAYMONDE — Mais qu'avez-vous à craindre ?

FÉLICITÉ (*embarrassée*) — Ah ! mon amie ! tous les hommes m'épouvantent !

RAYMONDE — Vous avez bien raison de les craindre ! Mais nous faisons notre sorte à nous-mêmes. Je viens d'en avoir la preuve, dans les deux maisons où nous avons été ce soir. Une de ces dames prend les modes bonnement, simplement, parce qu'il faut être comme tout le monde, plaire à son mari, lui faire honneur, mais elle n'en fait pas le point capital de ses occupations, elle examine la grâce, la solidité, l'épargne de l'étoffe et du prix, elle nous félicite, et se félicite elle-même, lorsque nous faisons beaucoup avec peu ! Son mari n'est jamais consulté de bouche, mais elle étudie ses yeux. Souvent c'est lui qui la prie de faire telle et telle emplette.

FELICITE — Cette femme aime t elle la parure ?

RAYMONDE — Passionnément ! et surtout une exquise propreté. Elle nous dit quelquefois « Aimer la parure aimer à plaisir c'est être femme on n'est pas femme si l'on ne plaisir pas »

FELICITE — Ah ! que je l'aime ! Elle est raisonnable

RAYMONDE — Elle est adorée de son mari parce qu'elle prend tous les moyens de plaisir les grâces les qualités les vertus. Mais nous venons d'en voir une autre qui est une véritable folle courant après toutes les modes les demandant extravagantes bizarres couteuses. Elle veut qu'on remarque tous les vices dans sa parure l'impudicacité l'assietterie la prodigalité la coquetterie du cœur de l'esprit et des manières la frivolité l'insouciance. Son mari en est au désespoir !

FELICITE — Je le crois !

RAYMONDE — Remontrances prières ordres absous tout est également méprise. L'rigueur s'en mêle. Le bon mari devient méchant il condamne tout ce qu'il jette au feu ! La dame est furieuse ! Jugez ? elle qui croit n'être libre qu'autant qu'elle est folle ! Voici leur dispute

*(Retournelle à une note)*

— Madame ! soyez décente  
Une mode extravagante  
Ne paraît pas plutôt  
Qu'aussitôt  
Votre tête en est l'entrepôt !

— Il me prend pour une Grisette !  
Il vous siège bien  
Homme de rien  
Opulente dans la recette  
De prétendre à régler le ton

D'une fraude de ma femme  
Mélez-vous d'autre chose que  
Céleste, je vous prie  
Admettre que je suis  
Sous le feu des regards  
Mais je ne devrais pas  
Pouvoir accueillir plus  
L'abord d'autrui.

ELIECHL — Oui, vous avez raison pour l'assortir  
notre sort !

RAYMONDI (avec un rire) — Alors, nous devons être  
achevons de rendre les choses.

ELIECHL — Raymond, que Sophie va-t-elle faire  
vous

SOPHIE (tandis que tout le reste sort en riant) —  
Quoi !

ELIECHL (absolument) — Il le faut

(Elle sort. Eliechtl reste seul)

SOPHIE

Je n'aurai plus votre compagnie  
Je n'aurai donc plus votre amitié  
J'aurai un bien, votre présence  
Et l'on m'en paiera un p'tit  
Loin de vous, pour toute ma vie  
Plus de douceur dans ma vie  
Je n'aurai que de la douleur !

Comment ! comment retiens-tu je me sens pleur

ELIECHL

Console-toi ! dans ton absence,  
L'amour se fera mieux sentir !  
En tête à tête, la prudence  
Me défend de m'attendrir  
Mais loin de toi, chère Sophie,  
Plus de douceur dans ma vie,  
Je n'aurai que des douleurs !

Je t'attendrai, pour essuyer mes pleurs !

(Au moment où les Filles se rapprochent de Sophie et de Eli-

cite on entend jouer en dehors l'an d' *Malbrou* *L'Homme si i  
gulier chante* )

Je prefère la blonde  
(Le soir le soir je fais ma ronde)

Je prefere la blonde  
Et vous avez l'œil noir !

Et vous avez l'œil noir !  
Mais quand je puis vous voir  
O ma brune Raymonde !

(Pour vous pour vous je fais ma ronde)  
Tout mon amour se fonde  
Sur votre bel œil noir !

Sur votre bel œil noir !  
Mais surtout c'est le soir  
Que de feux il abonde  
(Je dis je dis faisant ma ronde)  
Il n'est rien dans le monde  
Beau comme son œil noir

Mais plus que son œil noir  
Ce qui la fait valoir  
C'est sa douce faconde  
(J'entends j'entends faisant ma ronde)  
Comme sa bouche fronde  
L'ennemi du devoir

AGNES — Mais il chante bien ! Moi j'aime cet  
air la comme tout ! On n'est pas si laid quand on  
exprime aussi bien !

RAYMONDE — Que vous êtes enfant pour une  
grande fille de votre âge !

SOPHIE (*bas à Félicité*) — Il a l'âme sensible il  
ne me découvrira pas !

FELICITE (*haut*) — Il faut prendre toutes les pre  
cautions

RAYMONDE — Oui oui Mademoiselle

FELICITE — Je vous entendis mon amie Elle sor  
tira

SOPHIE (à Félicité) — Je vous obéis Mais  
Cruelle !

RAYMONDE (à Sophie) — Prenez ces deux cartons  
nous allons nous trois (montant Agnès)

AGNÈS (à Sophie) — Venez ! venez ! nous rirons  
bien !

Contente !

Je chante !

(Elle sort en chantant, et toutes les autres filles la suivent.)

## SEPTIÈME SCÈNE

ILLICITI (seule retournelle)

Rien ne peut donc être secret !  
Ah ! je le sens trop j'ai mal fait !  
I aute d'expérience,  
Et ma haute imprudence  
Vient d'un amour indiscret !  
On fait un pas, puis un autre,  
On croit pourvu s'arrêter  
Mais holas comment dompter  
Un feu devenu le nôtre,  
Des qu'on a pu l'écouter !  
Pleureur regne sur mon ame,  
Comme je regne sur son cœur,  
Pour moi, plus de bonheur,  
Que par une constante flamme,  
Qui m'évitant le blâme,  
Conserve mon honneur !

Je vois un fatal écueil !  
D'un côté, naissance commune,  
De l'autre, dignité, fortune,  
Les prétentions de l'orgueil  
Cesse ! ah ! cesse, idée importune !  
Deux âmes tendres n'en font qu'une  
Jusqu'au cercueil

Mais quelles mortelles alarmes !  
 Sans cesse devorer ses larmes  
 Et ses douleurs !  
 Encore y trouve je les charmes

## L HOMME SINGULIER

Des tendres coeurs

## FELICITE

Ah ! ciel ! Allons cacher mes pleurs !

## HUITIÈME SCÈNE

I HOMME SINGULIER (*entrant*) — Belle Felicite je  
 ne veux que vous servir ! Amant de Raymonde qui  
 vous aime ! Personne ! (*Il cherche pendant la ritournelle*)

Mais ou donc est elle allée ?  
 Je lui fais peur !  
 La pauvre desolée !  
 Comme elle s'est privée  
 D'un cher trompeur !

O meres ! le dieu seducteur  
 Dans une fille enamouree  
 Detruit le jugement !  
 La boutique est abandonnée !  
 On la laisse au premier venant !  
 Pour que la maison soit gardée  
 Il faut y voir l'amant

J ai pris conseil de l occasion Laissons a sa place un  
 billet qui lui fasse connaitre que Sophie est chez ses  
 parents Raymonde est instruite elle me seconde je  
 vous la retrouver

(*La toile se baisse*)

## TROISIÈME ACTE

*La scène est dans l'appartement de madame d'Onecour de Plessis*

## PREMIÈRE SCÈNE

MADAME D'ONECOUR (*seule, éplorée. Elle appelle*) —  
 Lajeunesse ! Lafrance ! Quoi ! Personne ! Ils sont  
 harassés ! Tous les jours en quête Accablante idée !  
 J'étais mère, et je ne le suis plus ! A quoi, sans nos  
 enfants, sert la fortune péniblement acquise ! Il est  
 bien plus doux d'enrichir et d'illustrier un fils, que de  
 s'enrichir et de s'illustrer soi-même !

*(Elle s'assied affaissée, pendant la ritournelle)*

Mon fils ! ô mon cher fils !  
 Ah ! malheureuse mère !  
 Il n'entend pas tes cris !  
 Je me contiens devant ton père !  
 Il faut lui cacher mes pleurs,  
 Alors que tout indique  
 L'excès de mes douleurs !

*(Fin.)*

Le plus grand des malheurs  
 C'est la perte d'un fils unique  
 A l'âge de quarante ans !  
 Je n'ai plus d'enfants !  
 Je serai triste, isolée,  
 De ma perte désolée,  
 Tandis que des collatéraux  
 L'agressivité concentrée  
 Dans mon âme navrée  
 Plongera cent couteaux !

Après six ans d'absence,  
 Qu'exigera le devoir,  
 A l'instant de le voir  
 En perdre l'espérance !

*Il a trompé son gouverneur !  
Quelque dangereux suborneur  
A-t-il surpris sa confiance ?  
En décevant son innocence  
Aveuglé notre bonheur !  
Mon fils o mon cher fil etc*

*O mon tutélaire génie !  
Viens secours !  
Et dans ma peine infinie  
Prête moi ton puissant secours !*

## DEUXIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOEUR / L'HOMME SINGULIER

L'HOMME SINGULIER (se présentant) — Que me tou  
chez vous madame d'Onecour de Presleuri ?

MADAME D'ONECOEUR (effrayée) — Ah ! ciel ! Qui  
êtes vous ? On n'entre pas sans se faire annoncer !

L'HOMME SINGULIER — J'etus là pour mes affaires  
vous m'avez appelle je suis entré

MADAME D'ONECOEUR — Moi vous appeler ! Je ne  
vous connais pas !

L'HOMME SINGULIER — Voici vos propres paroles  
elles retentissent encore à mon oreille

*O mon tutélaire génie !  
Viens secours !  
Et dans ma peine infinie  
Prête moi ton puissant secours !*

MADAME D'ONECOEUR (troublée sonne) — En vérité  
Monsieur

## TROISIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOUR, L'HOMME SINGULIER, LE VALET DE CHAMBRE, UN NÈGRE

LE NÈGRE (*au valet de chambre*) — La marchande de modes

LE VALET DE CHAMBRE — Madame, votie marchande de modes

MADAME D'ONECOUR (*rassurée*) — Elle prend un mauvais moment Qu'elle attende

L'HOMME SINGULIER — Je vous laisse, Madame Je n'ai plus rien à vous dire, que ces filles ne soient parties Voyez-les J'attendrai dans cette pièce (*montant une porte*)

MADAME D'ONECOUR (*au valet de chambre*) — Quel est cet homme étrange ! Qu'on ne le perde pas de vue ! (*Haut*) Je passe dans mon cabinet J'avertirai quand je pourrai parler (*Elle rentre, et l'Homme singulier, suivi d'un laquais, passe dans la pièce qu'il a désignée*)

## QUATRIÈME SCÈNE

LE VALET DE CHAMBRE (*aux filles de modes*) — Vous pouvez entrer Ah ! Ah ! elles sont trois et charmantes ! (*Il se frotte les mains*)

## CINQUIÈME SCÈNE

LE VALET DE CHAMBRE, RAYMONDE, SOPHIE, AGNÈS

LE VALET DE CHAMBRE (*à Raymonde*) — Vous êtes

annoncées Je vous fus entrer ici pour vous tirer des mains des laquais

AGNÈS — Ils sont bien insolents surtout ces vilains negres !

RAYMONDE — C'en est qu'en tremblant qu'on vient ici !

LE VALET DE CHAMBRE — Je suis a vous dans l instant Madame sonne

### SIXIÈME SCÈNE

#### LES TROIS JEUNES FILLES

SOPHIE (à *Raymonde avec reproche*) — Je vous ai cédé Mademoiselle mais je vous en veux de m'avoir amenée dans cette maison

RAYMONDE — Voulez vous donc que j'entrasse seule parmi ce monde de valets blancs noirs avec une enfant ? J'aurais plutôt remporté les cartons ! (Pendant la ritournelle *Sophie boude Raymonde la suit et Agnès s'en amuse*)

Je le vois vous ne savez pas  
 À quoi s'expose une jeunesse  
 Qui se trouve dans notre cas !  
 Pour peu qu'elle ait de gentillesse  
 C'est cent propos dits tout bas !  
 Le laquais dans l'antichambre  
 Fût l'insolent  
 Puis vient le valet de chambre  
 D'un air galant  
 Le maître parfumé d'ambre  
 En fut tant  
 Car on attend  
 Si longuement  
 La maîtresse !  
 Que tous ses gens  
 De vous faire piece  
 Ont le temps !

AGNÈS — Oh ! c'est vrai ! Si vous saviez ce qui m'est arrivé ! Combien ne m'en a-t-on pas fait ! (*La ritournelle*) C'est terrible !

Je portais seule un jour  
Une belle coiffure  
Je trouvai dans la cour  
Un monsieur fait au tour,  
Qui me dit « — Je vous jure,  
Vous êtes un amour ! »

A ce beau compliment,  
Je fis la reverence  
— Venez, ma belle enfant,  
Dans mon appartement  
J'étais sans défiance,  
J'entrai tout bonnement

Oh ! qu'il était méchant !  
Je tremblais quand j'y pense !  
Sous un dehors touchant,  
Aller toujours cherchant  
A tromper l'innocence !  
C'est un mauvais penchant !

SOPHIE (*soupirant*) — La pauvre petite ! Vous n'y serez plus attrapée ?

AGNÈS — Ah ! Sophie ! ne faut jurei de rien !

## SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE — Vous parlerez bientôt Madame vient de m'envoyer avertir Monsieur, pour un original (*S'approchant familièrement de Raymonde*) Vous embellissez tous les jours

RAYMONDE (*avec dignité*) — D'un peu plus loin, Monsieur !

LE VALET DE CHAMBRE — Toujours farouche ! (*D'un air pincé*) Cela ne va pas à cette jolie figure ! (*Accompagnement de guitare*)

Iris me dit toujours quand je veux l'embrasser  
 Fî donc ! arretez vous ! Finissez ! soyez sage !  
 « Si malheureusement quelqu'un du voisinage

M'aperçoit

Ou me voit

Je vous laisse à penser  
 Comme l'on jaserait  
 « Comme on me prônerait  
 Tout le long du village !  
 Et maman qui saurait  
 Me repasser !

Mais moi qui connais le langage  
 Des filles du bel âge  
 Je vas toujours mon droit chemin  
 « Et quoique d'une main  
 Elle fasse semblant de cacher son visage  
 Et pretendre arrêter un si doux badinage  
 Je lis dans le fond de ses yeux  
 « Qu'elle ne demande pas mieux !

(Il va pour l'embrasser)

RAYMONDE (*veulement*) — Finissez !

AGNES (*avec dédain*) — Votre air est nouveau !  
 Ma grand-mère le chantait dans les repas de cérémonie

LE VALET DE CHAMBRE (*allant vers Agnes*) — Eh ! voici la petite rusée ! Qu'elle est jolie ! (*Il tente de prendre les mains*)

AGNES (*un peu comiquement*) — Ah ! ça ! finissez vous ? Allez badiner avec vos pareils

LE VALET DE CHAMBRE (*offusqué*) — Ma déesse ! quels sont mes pareils ?

AGNES — Mais des hommes apparemment !  
 Vous êtes tous des vauriens !

LE VALET (*riant fadement*) — Elle est adorable quand elle dit des injures !

AGNES (*naivement*) — Oh ! je vous connais ! vous ne m'attaperez plus !

LE VALET — Elle est unique, pour la naïveté !

SOPHIE (*airgement*) — Cela divise monsieur !

LE VALET — Eh ! voici du nouveau ! Quelle égilaide ! (*Il Raymonde*) Je ne vous connaissais pas ce minois-la ! Mais elle se tient à l'écart ! Approchez donc, qu'on vous voie ! (*Il veut lui toucher le menton La ritournelle*)

SOPHIE (*se défendant, et lui donnant un coup*)

Li ! bas la main !

LE VALET

Quel air malin !

SOPHIE

Mais, ce faquin !

LE VALET

Il me prend envie

(*Sophie se met en défense*)

RAYMONDE (*au valet*)

Laissez Sophie !

LE VALET

Quelle mamie !

SOPHIE (*en colère*)

Pour un valet,

Quelle hardiesse !

LE VALET (*s'approchant*)

Belle tigresse !

Ah ! un soufflet !

(*Autre mode, plus grave*)

SOPHIE (*avec dignité*)

Retenez-vous, je vous l'ordonne !

## LE VALET

Je crois Dieu me pardonne  
Qu'elle prend de la dignité !

## SOPHIE

Retirez vous je vous intime  
Ma volonté (*4 Paymonde et a 1gnes*)  
Vous verrez comme je reprime  
D'un valet la temérité !

## LE VALET

Ceci passe la raillerie !  
Eh ! dites moi je vous prie  
Douce beauté  
Qui faites tant la rencherie  
Sur quelle herbe avez vous marché ?  
Je crois que vot e pruderie  
Avec tout ce grand air fache  
Sont de votre galanterie  
Un effet recherche !

SOPHIE (*furieuse cherche des yeux et se jette sur une canne*)

Je veux que ce maraud apprenne

LE VALET (*la désarmant*)

Ah ! doucement ma reine !  
Vous n'en auriez pas bon marché !

(*Sophie saisit un épée et la tire avec intrepétidite elle poursuit le valet qui fuit*)

## LE VALET

Mais est elle lunatique ?  
Ah ! vous aurez la pratique !  
Elle va comme le vent !

## PAYMONDE

Sophie !  
Je vous en prie !

## AGNY

Sophie !  
Quelle furie !

LE VALET (*parlant*)

C'est une tête à la mort  
L'amour dans votre bouton  
Madame devient amie  
Se faire à la droiture  
Il faut à tout du bœuf  
Un petit coquelin  
On boit au plaisir  
On est mis au repos

SOPHIE (*de l'assassinant Raymond*)

Tu devras le détruire  
Soit un nouveau assassin

AGNÈS — Sophie ! voici Madame ! (*Se tournant vers Raymond*)

RAYMONDE — En voilà Monsieur ! Mais aussi, Sophie

## HUITIÈME SCÈNE

LES MÊMES, MONSIEUR ET MADAME D'ONTCOUR

MADAME D'ONTCOUR — Qu'est-ce ? Comment ?

RAYMONDE — Ma compagne est vive et monsieur (*montant le valet de chambre*) se croyait en Amérique avec les esclaves de madame

MONSIEUR D'ONTCOUR — Que veut dire ? (*au valet*) Je vous parlerai

MADAME D'ONTCOUR (*au valet*) — Allez

## NEUVIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *sauf* LE VALET DE CHAMBRE

MONSIEUR D'ONTCOUR — Ce diable-là !

MADAME D'ONECOUR (*à Sophie*) — Que vous disait il ? (*Sophie baisse la vue sans répondre*)

RAYMONDE — C'est la première fois que ma compagne sort. Elle n'est pas accoutumée.

AGNES (*étourdiment*) — Aux gentillesses de Messieurs de la chambre et de l'antichambre.

MADAME D'ONECOUR — Enfin que lui a-t-elle fait ?

AGNES — Un soufflet bien appliqué !

MADAME D'ONECOUR — Je le gronderai !

MONSIEUR D'ONECOUR (*à part*) — Et moi je le battrai.

MADAME D'ONECOUR (*examinant Sophie*) — Comment nommez-vous cette grande fille ? (*Ritournelle en attendant que Sophie réponde signes de Raymonde et d'Agnes*)

RAYMONDE

On l'appelle Sophie

MONSIEUR D'ONECOUR

Elle est vraiment jolie !

MADAME D'ONECOUR (*à son mari*)

Je vous souhaite à tous  
Un objet aussi doux !

MONSIEUR D'ONECOUR (*à sa femme*)

Voyez donc mon amie  
Avec tant d'appas  
Cet air d'embarras !

RAYMONDE

Elle dit tout bas  
Qu'elle est décontentée  
Et que sa langue est glacée  
Quand elle ne connaît pas

MADAME D'ONECOUR (*à son mari*) — C'est vous qui l'avez gêné mon ami. Laissez-nous. J'ai à parler d'ouvrages de femmes. Cela vous ennuyerait !

MONSIEUR D'ONECOUR — Soit (.1 part) Cette enfant m'intéresse ! (*Il soit*)

## DIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *excepté* MONSIEUR D'ONECOUR

MADAME D'ONECOUR (*levant les yeux au ciel*) — Comme les hommes sont insensibles ! Il a perdu son fils et il n'en est pas plus réservé ! (.1 Sophie) Je veux savoir au juste, si mes gens vous ont donné des sujets de plaintes ? Vous m'intéressez ! Je ne sais quoi me parle pour vous au fond du cœur

SOPHIE (*qui s'approche timidement, pendant la rétournelle Madame d'Onecour l'encomage, par un air de bonté*)

Je ne saurais vous exprimer  
Combien, en vous voyant, Madame,  
J'ai senti de trouble, dans l'âme  
I aite pour vous amer !  
Mais achetez de me calmer  
En punissant un infame  
Qui sans doute plus d'une fois  
A mis la pudem aux abois !  
On doit respecter une femme  
Et l'on mérite double blâme,  
Quand, malgré l'hospitalité,  
On blesse la pudicité  
D'une pauvre et simple ouvrière,  
Qui n'a que son honnêteté  
  
On vient chez vous en sûreté  
Vous n'êtes pas une barrière  
Contre l'audace des valets !  
C'est à travers leurs camouflets  
Que l'on arrive au sanctuaire,  
Ou l'on ne craint plus leurs filets !  
  
Quand vous nous mandez pour vos modes,  
Choisissez vos heures commodes ,

Qu on vous aborde en arrivant  
 Ne voulez vous pas qu une fille  
 Qui vous consacre on uguille  
 Demeure honnête en vous servant ?  
 Et vous lui triplez son ouvrage  
 Par l'attente par le voyage  
 C'est faire un marche décevant  
 Qui la décourage  
 Doublement !

MADAME D'ONECOUR — Comment ! elle est philosophe ! Je ne voulais rien recevoir aujourd'hui je suis accablée de douleur mais je profite de ses avis Voyons mes modes Mais non Je reçois tout Portez cela dans mon cabinet de toilette vous y trouverez ma femme de chambre (*Elle retient Sophie*)

## ONZIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOUR SOPHIE

MADAME D'ONECOUR — Aimable enfant ! quel âge avez-vous ?

SOPHIE — Dix huit ans Madame

MADAME D'ONECOUR — J'avais un fils tendrement aimé ! Il aurait votre âge ! Un malheur sans doute me l'a ravi ! Nous ne savons ce qu'il est devenu Ah ! mon fils est mort ! il serait dans mes bras !

SOPHIE (*touchée*) — Espérez Madame qu'il vous sera bientôt rendu ! Ne se peut-il pas qu'en apprenant votre arrivée quoiqu'il vous aime tendrement il ait redouté la sévérité paternelle ? Il a peut-être de l'amour pour une jeune personne plus riche en attractions qu'en biens de la fortune ? Peut-être voulait-on le marier à une femme qu'il n'aurait pu souffrir ?

MADAME D'ONECOUR — Son père ayant donné sa

parole à une riche veuve, mais il venait de changer d'avis, d'après des informations Madame de Picgrèche ne nous convenait pas

SOPHIE — S'il aimait une jeune beauté d'un état ordinaire

MADAME D'ONECOUR — Mon fils est trop bien né pour s'avilir ! Nous arrivons d'Amérique avec une fortune considérable, acquise, en servant l'État, . et nous n'avons plus personne ! Ma fille, vous touchez mon cœur au delà de toute expression Si mon fils ne se retouve pas Et quand il se retouverait, comme j'ose l'espérer, je désirerais de vous avoir N'y consentez-vous pas ?

SOPHIE (*à ses genoux*) — Ah ! Madame ! tant de bonté

## DOUZIÈME SCÈNE

LES MÊMES RAYMONDE et AGNÈS *entrant d'un côté*, LE VALET DE CHAMBRE *de l'autre*

AGNÈS — Madame, tout est sur votre toilette.

SOPHIE (*à part*) — Qu'allais-je faire ! J'étais prêt à me trahir !

RAYMONDE — Les oïdies de Madame ?

MADAME D'ONECOUR — Je verrai la maîtresse

LE VALET DE CHAMBRE — L'homme que sait Madame s'impatiente

MADAME D'ONECOUR — C'est un fou ! peut-être pis Je n'ai pas le temps

LE VALET — Il prétend que c'est pour une affaire importante, et qui devient pressée

MADAME D'ONECOUR — Voyons donc (*Au valet qui se retire*) Si jamais il vous arrive de manquer à mes ouvrières, quelles qu'elles soient, vous serez puni,

comme en Amerique Signifiez mes ordres a vos co  
marades Allez Vous resterez a quelque distince  
quand l'homme me parlera (A Sophie et aux deux  
autres) Mes cheres enfants j'avais encore quelque  
chose a vous dire Je vous reverrai le plus tot pos  
sible Adieu Sophie! (Elle lui baise le front et Sophie  
se jette sur sa main)

## TREIZIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOEUR LE VALET DE CHAMBRE  
*À l'écart* L'HOMME SINGULIER qui tout sortir SOPHIE  
 AGNÈS et RAYMONDE sans en être un

MADAME D'ONECOEUR — Voyons donc Monsieur !  
 Votre importunité tient de l'impolitesse !  
 L'HOMME SINGULIER — Le mot est fort Madame !  
*(Ritournelle)*

Je passe pour devin !  
 Mais toute ma magie  
 Est le plan de ma vie  
 Jamais de vin  
 Il trouble la memoire  
 Je suis très fin !  
 Comme un lutin  
 Sans user de grimoire  
 Je me glisse partout  
 Et je veux jusqu'au bout  
 Suivre une histoire  
 T'prouvez moi  
 Je suis d'aloï  
 Vous verrez comme quoi  
 Je saurai vous dire  
 Ce qu'en ce moment  
 Fait le pauvre enfant  
 Que votre cœur desire

MADAME D'ONECOUR

Ah ! Monsieur !

Quel bonheur,

Si vous me tirez de peine !

L'HOMME SINGULIER

L'attente ne sera pas vaine !

Mais avant que je l'entreprene

Il faut me promettre ici,

Qu'en mettant à votre merci

Une beauté douce et naïve,

De son âme craintive

Vous calmerez l'effroi

Donnez-m'en votre foi ?

MADAME D'ONECOUR

Vous m'en faites la loi ?

Mais la belle est sautive ?

L'HOMME SINGULIER

Je ne le pense pas

Elle a tous les appas,

Une innocence native,

La candeur, l'ingénuité,

Une aimable simplicité,

Son âme est douce, expansive

On la nomme Félicité

MADAME D'ONECOUR

Parlez ! parlez ! je vous en prie

(*Elle fait signe au valet de chambre de se retirer*)

Vous voyez mon anxiété ?

L'HOMME SINGULIER

Mais le serment que j'ai dicté ?

MADAME D'ONECOUR

Par tous les serments je me lie !

L'HOMME SINGULIER

Eh bien ! voici la vérité

## QUATORZIÈME SCÈNE

LES MÊMES MONSIEUR D'ONECOUR *arrivant avec précipitation*

MONSIEUR D'ONECOUR — Madame on dit qu'un insolent

MADAME D'ONECOUR — On s'est trompé mon ami ! Vous avez un très honnête homme qui vient nous donner des nouvelles de notre fils

MONSIEUR D'ONECOUR — Ah ! c'est autre chose ! Mille pardons Monsieur ! *(Il le regarde avec étonnement)*

L'HOMME SINGULIER *(accompagnement bruyant et de tempête)*

Depuis longtemps  
Sorti des champs  
Tout le fracas  
Les embarras  
Et le tracas  
Qu'on voit céans  
Règlent mes pas  
Je veux tout voir  
Et tout savoir  
Les bonnes gens  
Et les méchants  
Et les billards  
Et les basars  
Ont tour à tour  
Chacun leur jour  
Toujours debout  
Je suis partout  
La nuit au bûl  
Je vois le mal  
Je vais au jeu  
J'y parle peu  
Mais en deux mots  
Des fins escrocs  
J'ai le propos

De vers le soir,  
 En habit non, (Il le montre, en ent'ou-  
 Je vais, je cours, vant son manteau )  
 Suivant le cours,  
 Des bons hasards,  
 Tous les earts  
 Des jennes gens  
 Frappent mes sens  
 Je vois, j'entends,  
 Je touche et sens

MONSIEUR D'ONECOUR (*à part*)

Ah ! Grand Dieu ! quel verbiage !  
 Ce n'est que du cliquetis

(Haut) Monsieur un mot de mon fils .

L'HOMME SINGULIER (*gravement*)

Monsieur, a l'instant j'y suis  
 Preparez tout votre courage !

MADAME D'ONECOUR

Quel est cet effrayant langage ?

L'HOMME SINGULIER (*plus gravement*)

Sachez que Picflem  
 N'est plus au nombre des hommes

MADAME D'ONECOUR

Ciel ! notre enfant cheri  
 Aurait-il donc peri ?

L'HOMME SINGULIER

C'est par l'habit que nous sommes,  
 Dans la societe,  
 Homme ou femme compte  
 Pour remplir votre attente,  
 C'est en fille charmante  
 Objet modeste et doux,  
 Qu'il paraîtra chez vous

MADAME D'ONECOUR

Quoi ! mon fils etait fille !  
 On me l'avait cache !

Et moi j'avais cherché  
 Dans la beauté qui brille  
 La bru jeune et gentille  
 Qui doit le rendre époux !

MONSIEUR D'ONECOUR (*à demi voix à sa femme*)

Bonnement croyez vous  
 Des propos aussi fous !

L'HOMME SINGULIER  
 Pensez vous donc que j'affronte

MONSIEUR D'ONECOUR  
 Ma femme c'est un conte  
 Pour se moquer de nous !

L'HOMME SINGULIER (*souriant*) — Je ne prendrais pas cette liberté ! Préparez vous nous allons chercher votre fils ! (*à Madame d'Onecour*) Vous venez de renvoyer trois filles une surtout vous a dit de bonnes choses !

MADAME D'ONECOUR — Sophie ? Elle est charmante ! Elle m'a parlé d'une façon tout extraordinaire !

L'HOMME SINGULIER — Je le crois ! C'est une fille étrange que cette Sophie !

MADAME D'ONECOUR — J'en suis éprise. Vous la connaissez ?

L'HOMME SINGULIER — Beaucoup !

MADAME D'ONECOUR — Qui est elle ?

L'HOMME SINGULIER — Occupons nous de votre fils. Il est tellement change que vous même ne le reconnaîtrez pas s'il ne reprend des habits d'homme.

MADAME D'ONECOUR — Je ne reconnaîtrai pas mon fils ! Dans cent mille Apprenez que le cœur maternel a un instinct qui ne le trompe jamais.

L'HOMME SINGULIER — C'était bon autrefois ! Mais depuis quelque temps la nature ne parle plus du tout dans ce pays ci. On y voit dans la société la mieux composée des peres qui ne reconnaissent pas

leurs enfants, tant ils se respectent peu devant eux, et des enfants qui montrent tant d'assurance et d'egoïsme, qui persistent la vieillesse avec tant d'impudence, qui lui marquent tant de mépris, que des gens mal informés des nouveaux usages affirmeraient que ce ne sont pas des fils qui parlent à leurs pères

MONSIEUR D'ONECOUR — Vous m'affligez ! Puisiez-vous nous tromper en ceci !

MADAME D'ONECOUR (*à son mari*) — Je l'espèce, mon ami, du moins notre enfant aimé conserve la bonté du cœur, le mien m'en répond

L'HOMME SINGULIER (*à part*) — Son cœur a mieux reconnu son fils que ses yeux (*Haut*) Le temps presse, partons (*Un valet de chambre*) Prenez un des habits de votre jeune maître, et suivez-nous (*1<sup>e</sup> part*) Le trouble et la douleur les ont précédés chez la jeune amante (*Il se promène*)

MONSIEUR D'ONECOUR (*à sa femme*) — J'ai vu quelque part cet homme obligeant, mais original !

MADAME D'ONECOUR — Son visage ne m'est pas étranger ! Allons !

L'HOMME SINGULIER (*à part*) — Ah ! qu'un amour inconsidéré cause d'alarmes ! (*Tout le monde sort, le valet de chambre emporte un habit sous son bras*)

## QUATRIÈME ACTE

*La scène, dans la boutique de modes, comme au 2<sup>e</sup> acte*

### PREMIÈRE SCÈNE

LA MARCHANDE, FÉLICITÉ, AMÉLIE, ET LES AUTRES FILLES, *excepte* RAYMONDE, AGNÈS et SOPHIE

FÉLICITÉ — Vous avez raison, ma mère ! Je suis au

desespoir de l'ivoir fait sortir ! Mais vous m'ap  
prouveriez si je pouvais exposer mes motifs (A part)  
Le fatal billet ne m'a que trop instruite ! (Retournelle)

## LA MARCHANDE

Une fille d'une hardiesse  
Et d'une maladresse !  
L'air hautain !  
Un libertin  
Bien vain  
Croira faire prouesse  
En trompant sa sagesse !  
Car enfin  
Elle n'est pas l'utrèce  
Et l'on ne servit pas bien fin !

## FELICITE

Oui j'ai fait une folie !  
Ah ! Ah ! quel cruel tourment !  
Pourquoi ma petite maman  
Gronder votre fille chérie ?  
Non de toute ma vie  
Je n'eus un si fatal moment !  
Pensais je que mon amie  
Choisirait justement  
Pour y conduire Sophie  
Une maison

## LA MARCHANDE

Je sais comment  
Partout une fille jolie  
Se voit poursuivie  
Avec acharnement  
Elle veut une compagne  
Mais Raymonde l'a mal choisie !  
Agnès est une ctourdie  
Sophie est sans discernement

FELICITE (à part tandis que sa mere s'occupe  
de son ouvrage)

Ma chère ô ma chère Sophie !  
A quoi donc avais je songé ?

Dans quel poul t'ai-je engagé ?  
 Ma chère, o ma chère Sophie !  
 A toi, désormais je confie,  
 Sans cointui le prêuge,  
 Mon repos, mon honneur, ma vie !  
 De mon étoiderie  
 Tu seras bien venge !

## DEUXIÈME SCÈNE

LES MÂMES, RAYMONDE, SOPHIE  
 ET AGNÈS, *arrivant un instant après*

RAYMONDE — Madame D'Onecour de Piéfleuri doit passer ici nous avons tout laissé

AGNÈS (*vivement*) — Vive, vive Sophie ! Ah ! c'est elle qu'il faut envoyer ! Les laquais, les valets de chambre et les maîtres, comme elle les traite ! comme elle les repousse ! Ah ! ils ne s'y frottent plus ! Ces messieurs s'imaginent qu'une fille de modes est, par état, une complaisante ! Et puis, elle a fort bien remonté à la dame qu'on nous faisait faire l'ouvrage trois fois, ici, par la longueur du chemin, et par l'attente à l'hôtel. Cela n'a pas eu de mauvais effet ! La dame l'a traitée oh ! avec une bonté !

SOPHIE (*bas à Félicité*) — O mon amie, quelle scène ! Je vous dirai cela

LA MARCHANDE (*à Sophie*) — Il faut ménager les expressions, ma fille avec trop de liberté, l'on pourrait perdre d'excellentes pratiques !

SOPHIE — Je savais à qui je parlais Madame d'Onecour est bonne

FÉLICITÉ (*à Sophie*) — Que je suis contente !

RAYMONDE — J'aime à présent Sophie de tout mon cœur !

FELICITE (*bas à Sophie*) — On m'a donné une vive alarme ! Ils ne vous ont pas reconnu ?

SOPHIE (*bas*) — Voilà si longtemps qu'ils ne m'ont vu ! Mais le cœur d'une mère ne peut se tromper

LA MARCHANDE — Allons Mesdemoiselles à vos places Il est huit heures C'est l'instant le plus brillant de la soirée on va sortir des spectacles Que les passants voient une boutique bien animée (*Elle distribue de la gage*) Rymonde prenez votre plus bel ouvrage (*aux étoiles*) Vous ételez ce qui est fuit Amélie achevez le chapeau que je nommerai demain afin qu'il soit plus nouveau Felicite donne à Sophie cette Triomphante toute fuite et qu'elle parusse y travailler elle apprendra dans le jour Si Agnès voulut s'appliquer elle mettrait la dernière main à cette Tasque De la grâce point de solidité c'est pour une élégante du Palais Royal ! (*1 Felicité*) Toi ma bonne amie prends ton chef d'œuvre ce chapeau de marie qu'il faut pour demain (*1 ut autres filles*) Achievez cette Capricieuse Vous cette Provoquante Vous cette Indulgence Vous ce Collet monté (*1 ut étoiles*) Vous autres futes des ourlets et des sourcils d'harpon Allons que tout soit en pleine activité La vogue nous rend bientôt ce que nous paraissions être

SOPHIE — Je gâte ce bel ouvrage sorti des muns de Felicite Donnez moi une Indulgence ? J'ai si envie de réussir que je crois la bien faire !

FELICITE (*la lui donnant*) — Allons mon amie travaille bien !

SOPHIE (*bas*) — Encouragez moi ! (*Il lui baise la main*)

FELICITE (*bas*) — Soyez tranquille ou

LA MARCHANDE (*à sa place*) — Nous n'entendons pas l'homme singulier ce soir ?

FELICITE (*avec un soupir*) — Nous avons eu de ses nouvelles !

LA MARCHANDE — Je l'entends ! Un papier ! (*On voit un papier à plis d'éventail passer par le trou d'une cheville de fermeture*) C'est une de ses lettres ! A qui s'adresse-t-elle ?

FÉLICITÉ (*la regardant*) — Mais elle est sans adresse !

LA MARCHANDE — C'est pour Raymonde, sans doute ! Ma fille, prenez garde ! Vous avez de la naissance, de la beauté, des talents, de la sagesse, et point de fortune ! ce sont autant d'appâts pour les séducteurs !

RAYMONDE — Croyez, Madame, qu'à l'exception de quelques vers, que j'ai reçus, on ne m'a rien écrit

LA MARCHANDE — Je le crois C'est l'amitié, l'estime, l'intérêt que je prends à vous

RAYMONDE (*remettant la lettre à Félicité*) — Lisez, Mademoiselle C'est pour vous et pour moi

FÉLICITÉ — O maman ! tout cela est bien innocent ! Voyez !

LA MARCHANDE — C'est une ariette notée Chantella, ma fille Raymonde, passez auprès de Félicité

SOPHIE — J'accompagnerai

AGNÈS — Et moi ?

LA MARCHANDE — Vous t'availlerez

AGNÈS — Voyez donc ! Sûrement je ferai mal (*Félicité, Raymonde et Sophie se lèvent, pendant la rétournelle, et elles étudient l'air*)

SOPHIE (*lisant*) — Pour Félicité C'est pour vous, mon amie

LA MARCHANDE — Pour ma fille ! Ah ! voyons ? (*Toutes trois, Raymonde et Sophie à demi-vouz, et Félicité déployant toute la sienne*)

Dans ce charmant asile  
De l'amour et du plaisir,  
Ah ! qu'on serait tranquille,  
Sans le trouble du désir !  
On le voit, comme un zéphir  
Voler sur la double file,

Et du zenith au nūdir  
 Ex ter la tourmente  
 On voit rougir  
 On voit pâlir  
 Plus d une figure innocente  
 Dans l attente  
 Pour le saisir

(Fin)

Ah ! faut il que l on mente  
 Un entiment dicte  
 Par la simple nature !  
 Pense tout bas Fehcîte  
 Dont l ame est douce et pure  
 Comme sa touchante beaute  
 Dans ce charmant asile etc

SOPHIE Pour Raymonde (*toutes trois*)

Ah ! faut il que l on vante  
 Un triste sentiment  
 Qu approuve la nature  
 Et que la raison nous defend !  
 Est ce lui faire injure  
 Quand c est le cœur qui la dement ?

Sur ce charmant assemblage  
 L amour est comme un zéphîr  
 Qui va commencer l orage  
 D abord ce n est qu un soupir  
 Mais bientôt le vent rruage  
 Par la tempête on est battu  
 On perd courage  
 Tel est l ouvrage  
 D un desir mal combattu

Je brave le desir  
 L amour et le plaisir  
 On n entendra pas un soupir  
 Amollir mon courage  
 Sur leur trophée abattu  
 J élèverai pour temoignage  
 Un temple à la vertu

Dans ce charmant asile etc

LA MARCHANDE — Si l'homme singulier s'exprime d'après vos caractères, Raymonde doit être flattée ! Mais il paraît claire que ma fille est sensible, et je ne vois pas

L'HOMME SINGULIER (*s'accompagnant d'une guitare, entendue en dehors*)

Tremblez ! tremblez, brebis chérie !

Dérobez-vous à sa fureur !

Pour devorer vos appas,

Sa dent est prête, il suit vos pas !

Entendez-vous comme l'on crie

Le loup ! (Bis) Le loup est dans la bergerie ! (Bis)

LA MARCHANDE — Ah ! ciel !

### TROISIÈME SCÈNE

LES MÊMES, L'HOMME SINGULIER

L'HOMME SINGULIER (*se présentant*) — Tout va s'éclançhi, dans un instant, Madame !

LA MARCHANDE — Quoi ! Monsieur ! sans nous connaître, ni mes filles, ni moi, vous agissez, vous écrivez En vérité, cette conduite est étrange !

L'HOMME SINGULIER (*Pendant la ritournelle, il fait entendre que c'est par zèle et par amitié qu'il agit*)

Vous êtes la bergerie

Du plus joli des troupeaux !

Gardez vos brebis, vos agneaux !

L'attention légère

Ne preserve pas des loups,

Et je veille pour vous

Sous la verte fougere,

Je vois prendre à ces filous

La forme mensongere

Du mouton paisible et doux !

Leur douceur est passagere  
 Fillettes n'y croyez pas !  
 Ils guettent la bocagère  
 Pour devorer ses appas !  
 Tremblez ! tremblez ! Brebis cherie !  
 Derobez vous à sa furie  
 Sa dent est prête il suit vos pas  
 Entendez vous comme l'on crie  
 Le loup ! (Bis) Le loup est dans la bergerie ! (Bis)

LA MARCHANDE — En verite Monsieur vous m'epou  
 vantez !

L'HOMME SINGULIER — Vous me remercierez bien  
 tot J'aime mademoiselle Raymonde Pour etre heu  
 reux a mon age il me faut une epouse aimable douce  
 a laquelle je fasse la fortune et qui daigne en etre re  
 connaissante Je l'ai trouvée cette fille mais elle est  
 dependante et c'est à vous Madame que je m'adresse

LA MARCHANDE — Son pere est ici

L'HOMME SINGULIER — Je lui parlerai des ce soir

LA MARCHANDE — Mais Raymonde vous agree t'elle  
 Monsieur ?

L'HOMME SINGULIER — Son pere me le dira

LA MARCHANDE — J'entrevois votre delicatesse et  
 elle me donne de l'estime pour vous

L'HOMME SINGULIER — A present il s'agit de ce  
 qui vous regarde (Il ouvre la porte) Entrez s'il vous  
 plait monsieur et madame d'Onecour de Prefleuri

#### QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES MONSIEUR ET MADAME  
 D'ONECOUR DE PRÉFLEURI

MADAME D'ONECOUR (*à l'homme singulier*) — Que  
 pretendez vous Monsieur ? Me voilà chez ma mar  
 chande de modes !

L'HOMME SINGULIER — Il est vrai, Madame. Vous y verrez votre Sophie.

MADAME D'ONECOUR — Où se cache-t-elle ? (*Pendant la ritournelle, il fait donner des sièges*).

L'HOMME SINGULIER (*affectant la sensibilité, en montant le côté où est Sophie*)

C'est là, que honteux et perplexe  
De manquer de certain annexe,  
Un malencontreux Jeuneveau  
A son changement de sexe  
Est venu mettre le sceau !

MADAME D'ONECOUR — Nous allons voir ô Cicl !  
qu'entends-je !

L'HOMME SINGULIER (*gravement*)

Il faut enfin vous reculer  
Le mystère le plus étrange !  
Ici dessous une fontaine  
Doux et modeste comme un ange

MADAME D'ONECOUR  
Achevez ! vous n'osez parler !

L'HOMME SINGULIER  
Votre fils, pour donner le change,  
En fille est venu s'affubler !

(*Madame d'Onecou, cherche des yeux Sophie qui se cache*)

## CINQUIÈME SCÈNE

### LES MÊMES

MADAME DE PIEGRIÈCHE (*entrant vivement*) (*à la marchande*). — Avez-vous toujours votre insolente, Madame ? Eh oui ! la voilà qui se cache ! Je suis bonne, et

MADAME D'ONECOUR — C'est ma Sophie !

MADAME DE PIEGRIECHÉ — Eh ! c'est ma chère madame d'Onecour de Prefleur ! (*Elle l'embrasse*) Vous n'avez pas de nouvelles de ce petit libertin ? Il ignore tout son bonheur

MADAME D'ONECOUR — Hélas ! Madame on m'assure que c'est une fille que j'avais !

MADAME DE PIEGRIECHÉ — Une fille ! une fille ! Vous m'aviez fait faire des propositions pour une fille ! .. Mais c'est fort déplacé ! On doit savoir ce qu'on fait ! Je suis veuve riche sans enfants Mon mari était si révélé ! Je suis d'un âge

MONSIEUR D'ONECOUR (*a part*) — Ou la raison doit parler Madame

MADAME DE PIEGRIECHÉ — Volez ! volez quel parti vous perdez ! (*A la marchande*) Je vous l'avoue je reviens ici pour cette impertinente (*Montrant Sophie*) Si elle voulait être plus honnête plus décente (*Aigrement à monsieur d'Onecour qui s'approche*) Voilà monsieur d'Onecour ! Vous devez être bien chagrin ! (*Apercevant l'homme singulier qui se couvre*) Quel est cet original ? (*Elle paraît en avoir peur*)

#### L'HOMME SINGULIER (*rudement*)

Il est bien temps de ja et !

Nous avons autre chose à faire ! (*Avec emphase*)

Il faut rassurer une mère

Rendre un fils unique à son père

De la nature disposer

Ft tellement interposer

Mon pouvoir mon art ma science

Que j'annonce sans trop oser

La plus heureuse chance

Ou on puisse proposer

(*D'une voix forte à son couper*)

Il n'est plus temps o Sophie !

(*Fais le reste confuse les yeux baisses*)

De nous cacher votre sort

(*Il la tire au milieu de la scène*)

Paraissez, tout vous convient  
A reparer votre tort !

MADAME D'ONECOUR (*avec explosion*) — Mon fils !  
C'est dans ma Sophie que je te retrouve ! Eh bien !  
je te chérirai fille, comme je t'aurais aimée garçon

MONSIEUR D'ONECOUR (*pliant les épaules*) — Elle  
est crédule ! (*A sa femme*) Hé ! vous êtes trop indul-  
gente !

PRÉFLEURI, OU SOPHIE (*aux genoux de sa mère*) —  
C'est l'amour et la haine, qui m'ont rendu coupable  
(*Montant Félicité*) Voyez comme elle est belle !  
(*Montant madame de Piegrièche*) Elle m'a fait peur

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Mais il est donc garçon ?

PRÉFLEURI — Hélas ! oui, Madame !

MADAME D'ONECOUR (*avec transport*) — J'ai tou-  
jours un fils ! Ah ! que je suis heureuse ! (*Elle la  
presse dans ses bras*) Mon cœur t'avait reconnu !

PRÉFLEURI — J'ai tantôt été prêt à me découvrir

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Je crois que je les bat-  
trai tous ! Hum ! Mais son inclination me vengera

L'HOMME SINGULIER (*à Préfleuri*) — Allez dans  
l'appartement de Madame (*montant la marchande*) vous  
habiller convenablement (*Il fait signe au valet de cham-  
bre de le suivre, et Préfleuri sort avec cet homme, qui  
porte un paquet*)

LE VALET DE CHAMBRE (*se mordant les doigts*) —  
Je m'étais tantôt bien adressé, ma foi !

## SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *excepté* PRÉFLEURI

MADAME D'ONECOUR (*vivement*) — Où va-t-il ?

L'HOMME SINGULIER — S'habiller On le suit A

présent Madame quel sera le sort de Félicité ? Elle est belle et sans la prudente sagesse de sa conduite votre fils égaré par une passion violente courrait le danger de perdre ses mœurs !

MONSIEUR D'ONÉCOUR — Je conviens que Mademoiselle est charmante !

MADAME D'ONÉCOUR — Mais elle est crue de la folle passion de mon fils !

L'HOMME SINGULIER — Oui le soleil fut mal aux têtes fubles

MONSIEUR D'ONÉCOUR — Je sens ce que nous devons à Mademoiselle et tout ce que nous pouvons lui devoir encore. Je suivrai sa conduite et celle de mon fils pendant une année ils peuvent beaucoup attendre si je suis content !

L'HOMME SINGULIER — Il serait injuste d'exiger davantage Votre parole d'honneur ?

MONSIEUR D'ONÉCOUR — Je la donne

L'HOMME SINGULIER — Je la reçois (*Il lui serre la main*)

MADAME DE PIELGRILCHE — Ah ! cela sera joli !  
(*A madame d'Onecour*) Vous souffrirez

MADAME D'ONÉCOUR — Je lui dois trop si elle me conserve mon fils (*Elle embrasse Félicité*)

MADAME DE PIELGRILCHE (*à l'homme singulier*) — Vous avez réussi charlitan !

L'HOMME SINGULIER (*jetant son manteau et son feutre*) — Je suis parent de monsieur d'Onecour je suis le vôtre Madame. Je me nomme d'Aigremont c'est aussi votre nom de famille. Quoique marchande de modes cette femme est veuve d'un homme qui l'eleva jusqu'à lui. C'était notre parent à tous. Voici des gens qui l'ont connu (*Il disparaît*)

## SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES LES DEUX PETITS-MAÎTRESSES,  
LES DEUX PETITS-MAÎTRES

LA 1<sup>RE</sup> PETIT-MAÎTRESSE (*à madame d'Onecour*) — Nous avons été charmés de voir votre voisine à la porte, Madame ! (*Elle l'embrasse*)

LA 2<sup>RE</sup> PETITE-MAÎTRESSE (*à la même*) — Recevez mon compliment, ma cousine !

LA 1<sup>RE</sup> PETITE-MAÎTRESSE — Et le mien, Madame

LE 1<sup>ER</sup> PETIT-MAÎTRE (*entrant*) — Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? Le monde est amassé ! L'on regarde de dehors ce qui se passe ! (*apercevant son frère et son manteau*) Hé ! je vois ! Vous avez ici cet original ! (*À madame d'Onecour*) Tout est découvert, ma cousine ? vous avez votre fils ?

MADAME D'ONECOUR — Mais mais c'est vous, qui

L'HOMME SINGULIER — C'est moi-même Je suis venu tantôt ici, avec ces dames, pour voir de plus près votre joli Sycophante (*aux deux petites-maîtresses et aux deux petits-maîtres*) Le mari de Madame (*montrant la marchande*) était connu de vous c'est M de Clarmont

LA 1<sup>RE</sup> PETITE-MAÎTRESSE — Oui, je sais qu'il était marié secrètement, et qu'il se louait beaucoup de son épouse

L'HOMME SINGULIER — C'était mon ami le plus intime, j'avais sa confiance, mais je ne venais pas chez sa femme Voilà sa fille (*Montrant Félicité*) Vous savez le reste

LES DEUX PETITES-MAÎTRESSES ET LES DEUX PETITS-MAÎTRES (*à la marchande*), — Ah ! Madame !

LE 2<sup>RE</sup> PETIT-MAÎTRE (*à Félicité*) — L'amour va join-

dre la fortune aux presents qu'il vous a déjà faits (*Il remet Félicité à madame d'Onecour*)

MONSIEUR D'ONECOUR (*à part*) — A présent je crois que je pourrai pardonner à mon fils (*La ritournelle*) (*Il s'approche de sa femme et de Félicité*)

#### L'HOMME SINGULIER

J'admiré la belle nature  
Le matin le soir d'un beau jour !  
J'aime la flamme douce et pure  
Qui allume un vertueux amour  
A voir la souueuse jeunesse  
Aisément se laisser charmer  
Et parfois la froido vieillesse  
Hasarder le plaisir d'umer !

#### MADAME D'ONECOUR

Moi j'admiré la sensitive  
Qui redoute l'attouchement  
J'aime la beauté nüe  
Qui peut modérer son amant  
J'aime celle qui sut mieux faire  
Et sans danger charmer les cœurs  
Mais par dessus tout je préfère  
Celle qui conserve les mœurs !

#### MONSIEUR D'ONECOUR

J'admiré au sein de la détresse  
L'incorruptible probité  
Dans une bouillante jeunesse  
La prudente sagacité  
J'aime dans la grande richesse  
La douce liberalité  
Dans une sensible maîtresse  
La noble générosité

#### MADAME DE PIRGRIÈCHE

J'admiré comment tout le monde  
A du poët pour ces minois là !  
Certes ! ce n'est pas que je fronde !  
Mais comment outenir celà !

J'aimerais un homme paisible,  
Qui s'attachat tout bonnement !

LE 1<sup>er</sup> PETIT-MAITRE (*riant*)

Une laide est persuasive,  
Et donne plus au sentiment

LA 1<sup>re</sup> PETITE-MAITRESSE

J'admire comment la vieillesse  
Montre toujours tant de penchant,  
Pour cette indoule jeunesse,  
Dont le cœur dur est si mechant !  
Il est moyen, Messieurs et Dames,  
De rencontrer un sort plus doux !  
Unissez vos solides trames,  
Faites du bonheur entre vous !

LA 2<sup>e</sup> PETITE-MAITRESSE

J'admire comment mon amie  
Vient de donner très lestement,  
A l'homme dont elle est cherie,  
Un conge que son cœur dément !  
Prenez garde, jeune étoimdie,  
A ne perdre pas un bon lot,  
Par la ridicule manie  
De vouloir lâcher un bon mot !

RAYMONDE

J'admire avec quelle prudence  
Un homme sage a tout conduit ,  
J'aime surtout sa prevoyance,  
Et l'heureux succès qui la suit !  
Que l'époux auquel je me donne  
Ait ma confiance et ma foi,  
Mon cœur, ma main et ma personne ,  
Voilà le vrai bonheur pour moi !

AMÉLIE

J'admire fort la bonhomie  
Dans les amants, dans les maris,  
Et si par des noeuds je me he,  
J'aimerai bien qu'on soit soumis

## RAYMONDE

Oui j'entends ma jeune compagne !  
 Ah ! comme ton sort sera beau !  
 Je vis un jour à la campagne  
 I a vigne soutenir l'ormeau !

AGNES (*montrant Préfleurie qui revient*)

J'admiré moi que rien n'étonne  
 Comme il a bien joué ses tours  
 On me nomme double friponne  
 Et sans m'en douter tons le jours  
 Je voyais sa mine capone  
 Soupirer ses tendres amours !  
 Convinez donc que je suis bonne !  
 Méchante c'est pour le discours

PREFLEURI (*habille*)

J'admiré la beauté touchante  
 Qui pour jamais me fixera  
 J'aime la tendresse indulgente  
 D'un père qui pardonnera  
 Mais j'adore la mère tendre  
 (Il se réunit la main de sa mère à celle de Félicité)  
 Qui par instinct me préfère  
 Toute deux vous allez me rendre  
 Fils époux qui vous cherira !

## FELICITE

J'admiré la force de l'âme  
 J'aime un cœur d'amour agité  
 Je brûle d'une vive flamme  
 Des que l'amant l'a mérité  
 J'espere la perséverance  
 De mon jeune et tendre vainqueur  
 Mais j'adorerai l'indulgence

(*A monsieur et à madame de Préfleurie*)  
 Qui me donnera votre cœur !

LA MARCHANDE (*au public d'un air d'impropre*)

Mes seur j'admiré le suffrage  
 Qu'à ma fille vous accordez !  
 C'est qu'il fera son mariage  
 Si toujours vous le secondez !

On conchera pour avantage  
 Sur l'acte qui les doit unir. (Item.)  
*(Moultant les deux amants)*  
 La future dans chaque onzième,  
 A l'art de le faire applaudir

## CHŒUR

Esperez,  
 Espérons, tendres amants,  
 Un bonheur sans nuage  
 Il ne faut qu'être sages  
 Pour captiver nos parents  
 Une ame simple et neuve  
 Soutient toujours l'épreuve  
 Qu'on fait de ses sentiments !

Esperez  
 Espérons, tendres amants  
 Un bonheur sans nuage,  
 Il ne faut qu'être sages,  
 Pour captiver nos parents

## MONSIEUR D'ONLCOUR

Oui, oui, je me rends, je consens

## MADAME D'ONLCOUR

Oui, oui, je consens, je me rends

## CHŒUR

Allons célébrer la fête,  
 Pour la noce tout s'apprête  
 Allons célébrer la fête  
 De ces aimables enfants !  
 Jouissez, heureux amants,  
 Du bonheur qu'on vous donne,  
 Les tresses d'une couronne  
 Forment des nœuds charmants !

## L'HOMME SINGULIER

Quand un amant devient l'époux  
 De sa bergère chérie,  
 Elle ne craint plus les loups

Personne à sa mère ne crie  
Le loup (Bis) est dans la bergerie<sup>1</sup> (Bis)

## CHŒUR

Personne à sa mère ne crie  
Le loup (Bis) est dans la bergerie<sup>1</sup> (Bis)

*Fin de la marchande de modes*

Nous fumes enchantees de cette lecture Adeline surtout se recriait qu elle serait bien glorieuse d etre l amie de cœur d un homme capable de faire une pièce aussi belle Amelie assura que ce qu elle admirait c etait la verite des caractères Mais elle ajouta en riant qu elle savait de science certaine que monsieur Saxancour faisait un rôle encore plus important dans cette pièce qu il ne le disait et qu il avait mis en œuvre et madame Piégrieche et les pretendues petites maîtresses Quant à madame d Onecour son rôle était naturel Schell nous fit le récit de toute l aventure qui nous amusa beaucoup

Cependant Lebrun était réveuse elle pensait à son musicien et le voulait éprouver Nous la tirâmes de l aparte en lui parlant de son amant et il fut arrêté qu Adeline lui ferait subir l épreuve proposée et qu en suite elle se moquerait de lui après avoir détroussé son amie Mais il ne faut jamais badiner avec l amour quand on a les sens aussi inflammables que les avait la camuse Cordeau

Le jour fut pris au dimanche suivant qu une de nous était encore de garde et que les trois autres devaient lui tenir compagnie Caroline donna rendez vous à son musicien pour ce jour là lorsqu il se montra sous nos fenêtres comme il ne manquait pas de le faire tous les jours Elle laissa tomber un petit billet qu il alla

lire sous une espèce de hangai vis-à-vis Il fit signe qu'il était comblé Le dimanche attendu arriva enfin

Lebiun était fort chagriné ! Un secret pressentiment semblait lui annoncer l'infidélité de son amant J'avouerai que je ne comprenais pas comment on pouvait s'attacher à un homme d'aussi peu de mérite Mais les passions ne dépendent pas de nous, et quelquefois nous nous étonnons nous-mêmes d'un goût que rien ne justifie J'en aurai un pareil, qui me fera bien souffrir et que je surmonterai Quant à Lebiun, son intéressé musicien lui joua un tour sanglant ! Il voulait lui-même l'éprouver Il s'avisa, le même jour, de lui envoyer Jean de Nivelle, cet homme si méprisable, auteur de quelques mauvais ouvrages, le même qui avait poursuivi Sara Le prétexte était quelques explications Toutes mes compagnes éclatèrent de rire, même Lebiun, à la vue de ce Mamonet, qui fut ébloui de la beauté de notre jeune compagne ! Il balbutiait Il lui dit en nasillant les choses les plus extraordinairement soûtes et sales tout à la fois Lebrun riait d'abord, ensuite elle se fâcha Schell, qui n'était pas endurante, prit les pincettes pour chasser l'insolent, qu'elle poursuivit sur l'escalier Mais s'étant engagée imprudemment dans l'obscurité, elle en fut la dupe le Mamonet se glissa sous elle, et la traîna de manière à la faire crier Nous écoutâmes d'abord, nous avions peur, personne n'osait descendre Mais enfin nous prîmes de la lumière, et nous allâmes toutes ensemble, armées d'un manche à balai, de la pelle, d'une broche Nous arrivâmes à propos Schell était presque étouffée par la bête noire Ce fut moi qui donnai le premier coup, en prenant bien garde de frapper mon amie, Lebrun voulut l'embrocher Debée allait lui fendre la tête avec la pelle à feu, quand heureusement quelqu'un monta Le Mamonet voulut fuir C'était monsieur Clerc, notre marchand, et son neveu Ils le

saisirent et le ramenèrent Schell était furieuse ! Nous nous plaignimes toutes Alors il fut décidé que Mamonet aurait une rigoureuse correction Il fut lui mis sur la grande table nos mains furent armées de nerfs de bœuf qu'on alla emprunter dans le voisinage et nous frappées en détournant les yeux Schell fut cruelle elle donnait plus de vingt coups de suite Pour moi qui en voulais déjà un peu à Jean de Nivelle depuis ce qu'il avait fait à ma mère au bas de l'escalier dans la rue de la Harpe et à cause de sa conduite avec la bouche Lefort je frappais aussi Cependant je fus la première qui me trouvai touchée de quelque pitie Tout le voisinage hommes et femmes fut accouru dans notre salle de travail inadmissible Clerc fut arrivé tout le monde voulut dauber le Mamonet Après quoi les hommes se parlèrent bas Je ne sais ce qu'ils dirent mais j'entendis Mamonet qui s'écriait « Messieurs ! ne bridinez pas ! » Les hommes l'entourèrent les femmes se haussaient par derrière sur la pointe du pied On envoya chercher un chirurgien Nous ne voyions rien mes compagnes ni moi Mais enfin nous entendîmes un grand cri Apres quoi tout le monde se mit à rire « Messieurs et dames dit le chirurgien le Monsieur vient de recevoir la cérémonie juive il est (je ne sais quel mot il dit) Dans trois ou quatre jours il en sera quitte Le Mamonet fut délié le neveu de monsieur Clerc lui donna un petit coup de pied tandis que son oncle lui tirait les oreilles puis on le mit à la porte Ainsi finit l'aventure du Mamonet Revenons à l'amant de Caroline qui suivit de près son envoyé



# INGENUE SAXANCOUR,

OU

## LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre à démontrer,  
combien il est dangereux pour  
les Filles, de se marier par en-  
tretien, et avec précipitation,  
malgré leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Seconde Partie

---

A LIÈGE,

*Et se trouve à Paris,  
Chez MARADAN, Libraire, rue des  
Noyers, N° 33*

---

1789



## SECONDE PARTIE

---

À l'heure où nous l'aperçumes de loin Caroline Ame lie et moi nous nous enfermames dans une es pece de soupente ou couchaient deux eleves et nous nous tinmes dans une tranquillite profonde Le musicien entra d'un air pensif Adeline le reçut d'un air riant « Je suis bien fâchée Monsieur de vous annoncer une mauvaise nouvelle ! Mais mademoiselle Lebrun n'y est pas ses parents l'ont envoyé chercher je suis seule ici comme vous yoyez Mais asseyez vous Monsieur ! Vous me paraïssez bien emu ! — Pardon Mademoiselle ! — Vous etes bien traverse dans vos amours ! Il est vrai que mademoiselle Lebrun est charmante et qu'elle aura de la fortune mais vous avez bien du merite ! — Ah ! Mademoiselle ! qu'est ce que je merite sans la fortune ? — Votre état est bon ? — Il est vrai et je suis content mais pour les parents de mademoiselle Lebrun ce n'est pas un état solide — J'en conviens mais si elle était libre Mon Dieu ! que je voudrais qu'elle fut à ma place ? Vous seriez bientot heureux ! Je suis orpheline maîtresse de moi même j'ai quatre mille livres de rentes et point de passion dans le cœur Je voudrais pouvoir changer de situation avec ma chere Caroline puisque ma liberte m'est inutile ! Ici le musicien avait rougi de plaisir ses yeux s'étaient animés sa reponse se sentit de ses nouvelles dispositions

« Ne désirez pas, Mademoiselle, d'entrer dans l'esclavage de mademoiselle Lebrun ! Lorsqu'on est d'une figure aussi intéressante, on est toujours à la veille, ou même à l'instant de faire un malheureux ! — Oh ! pour cela, Monsieur, je suis tranquille — Je ne sais trop si vous devez l'être quand on vous a vue, on ne vous quitte pas indifférent — Il se peut que je plaise, mais on ne m'a jamais plu, et il faut que cela soit reciproque — Il n'est que trop vrai, Mademoiselle mais je ne conseillerais pas à une jeune personne qui voudrait conserver son amant, de souffrir que vous la remplaciez, quand elle est absente ! — Comment donc, Monsieur ! mais voilà une déclaration ! — Pourquoi ne la ferais-je pas ? Je sens tout ce que je dis — Je ne me crois pas des charmes capables d'effacer tout d'un coup ceux de Caroline ! — Je ne vous dirai jamais que la vérité, Mademoiselle, et la voici vous n'effacez pas ceux de Caroline, mais vous êtes aimable, je suis malheureux depuis longtemps, sans espoir de voir mon sort changer, une douce consolation se présente, je sens que je vous adorerai, par reconnaissance autant que par goût, parce que votre génie de beauté est toujours celui qui m'a plu davantage Vous allez guérir mon cœur d'un tourment insupportable Que dis-je ? je sens qu'il l'est déjà Ah ! Mademoiselle ! que je vous devrai ! car ma chaîne est bien pesante ! »

Des larmes coulèrent des yeux du perfide, et nous nous aperçûmes qu'Adeline était touchée Mais que nous étions loin de prévoir le dénouement ! Elle renvoya le musicien, sans doute après une convention particulière, car elle lui parla longtemps, en le reconduisant Mais nous étions toutes sans défiance Enfin, elle revint Caroline descendit vivement « Ah ! ciel ! que les hommes sont faux ! il dit qu'il t'aime ! mais n'en crois rien ! ce sont tes quatre mille livres de rentes qui l'ont

charme nous nous en sommes aperçues toutes trois ! » Adeline voulut rire mais je voyais quelque chose de constraint dans ses manières. Le reste de la journée se passa froidement elle ne me fit presque plus d'amitiés elle fut réservée avec Caroline. Amélie fut la seule qui n'éprouva pas de variation. Mais je le repète nous ne soupçonnions guère une rupture absolue et le renversement de toutes nos espérances !

Le lendemain Adeline sortit seule contre son usage je l'accompagnai toujours. Elle fut silencieuse sans être triste à son retour. Le soir sa froideur pour moi fut si marquée que je lui demandai si j'avais pris mal garde fut ou dit quelque chose qui lui eut déplu ! « Mon Dieu ! non Mademoiselle ! — Ah ! ce mot me prouve que si — Il ne prouve rien du tout — Si si mon amie — Comme il vous plaira — Bon Dieu ! que vous ai je fait ? lui dis-je presque en pleurant — Mais rien rien du tout me répondit elle d'un ton radouci. Tiens Ingénue il faut que je te dise quelque chose suis-je songer dans huit jours pas plus tard ? » Je l'embrassai nous croyant réconciliés. Mais je m'aperçus le lendemain que sa froideur pour moi n'était que trop réelle. Je le dis à nos amies « Je vois ce qu'elle veut cacher dit Amélie ma pauvre Savancour tu ne tiens plus rien ne compte plus sur l'amitié d'Adeline c'est le musicien qui a tout je la devine je lis dans son cœur. Elle va l'épouser. Et tu sens bien qu'un homme aussi bas qui ne la prend que par intérêt ne souffrira pas qu'elle ait une amie ! » Je ne pus m'empêcher de répondre à mademoiselle Schell qu'elle prenait trop vite et très gratuitement mauvaise opinion de notre amie ! Elle sourit en me repliquant « Veux-tu venir à Vienne avec moi ? Dans ta position c'est ce que tu as de mieux à faire. Les Françaises ne sont pas d'aussi constantes amies que les Allemandes crois moi viens avec moi ! tu ne m'en

seras que plus chère, par l'infidélité que tu éprouves de la part d'Adeline ! »

Amélie avait raison mais ce fut dans la même semaine que son père la ramena en Autriche, je n'eus pas assez de force pour l'accompagner, et le lendemain de son départ, mademoiselle Cordeau nous quitta pour toujours. C'était le jour même qu'elle devait me faire sa confidence. Je ne l'ai plus revue, que mariée, et en passant. Elle épousa le musicien, qui fut bientôt ingrat. Elle est morte, il y a quelques années, très malheureuse, mais non pas plus que moi. Nous avions mené ensemble une vie si douce, si elle avait persisté dans son premier projet ! C'est ce qu'elle m'a dit deux jours avant sa mort. Elle avait tout donné à son odieux mari.

Cependant Caroline avait été indignée contre mademoiselle Cordeau, et j'avais partagé sa disgrâce. mademoiselle Lebrun me fut invitée, et de concert avec Cordeau. Il n'en était rien, et Amélie n'était plus là pour me justifier. De trois amies, je n'en eus plus aucune, mais en place, une implacable ennemie, qui ne voulut rien écouter. Désolee de ma situation, je quittai la maison de madame Claué, pour venir demeurer avec ma tante, nouvellement veuve.

C'est ainsi que tout s'achevait pour me rendre malheureuse. Hélas ! je ne le voyais pas alors ! J'envisageais la maison de ma tante comme un asile assuré ! et ce fut au contraire pour moi un coupe-gorge, puisque je ne pus y éviter mon malheur.

Je fus d'abord tranquille dans ce nouveau séjour, comme je l'avais espéré. J'eus même la satisfaction de revoir Caroline, et de me justifier pleinement. Nous regrettâmes ensemble la perte de nos deux amies, et Adeline, déjà malheureuse, fut plainte à l'envi. « Elle m'a fait éviter mon malheur ! » dit mademoiselle Lebrun, et je dois la considérer, aujourd'hui, comme s'étant

sacrifice pour moi tu es la seule qui ut à se plundre d elle »

« Pourquoi m en plundrus je ? répondis je Elle ne me devait rien et elle est dans le malheur j en souffre autant qu elle » Cet entretien fut le dernier que j eus avec Caroline On la maria et je ne l u revue que long temps après son mariage

Elle n etut pas heureuse Son mari etut horloger et etat un grand et bel honime Dus les conveniencemens de leur union il se plusait à se promener avec sa femme que tous les hommes admiraient tandis qu il etat de toutes les dame Tout cela alla bien tant qu il y eut de l'argeut mais lorsque le besom commenga de se faire sentir les querelles l accompagnent Caroline fut obligee de lever une boutique de modes et de travailler après avoir fait la duchesse Dus ce nouvel etat des hommes qui l avoient pris pour une femme de qualite au Palais Royal aux spectacles la voyant dans sa vraie situation tentèrent sa vertu qui ne se isti pas Elle obtint un emplois pour son mari en Allem et elle demeuri la complicesse du protecteur Cest un etat bien humiliant et bien triste i ce qu elle ni i fut con naître quoiqu il pûtisse rirent i de jeunes m en ces Encore ne fut ce pas le pire pour l infortunie Caroline ! Elle s etat ecartee de la voie de l honneur elle s etoit de plus en plus en devenant amoureuse d un beau jeune homme qui la rendit infidèle au protecteur Celui et l ayant decouvert abandonna Caroline et se venger en faisant revenir le mari qui trouva sa femme en etat assez mal mesible Elle vendit tout et se plia chez une marchande de modes pour se debarrasser de son mari Elle avait commençé à se minquer i elle même elle continua Elle accepta les offres d un vieil lard et garda son amant Cest dans cette triste situation que je l u vue et ce spectacle douloureux dans un

temps où j'étais moi-même la plus infortunée des créatures, me fit sentir la différence du vice au malheur, je m'applaudis de n'être accablée que du dernier. Je ne sais pourquoi je viens de m'éloigner de mon sujet, pour achever l'histoire de Caroline, qui est aujourd'hui mère de deux filles, qu'elle élève pour le monde. Je reviens à moi.

Je fis alors connaissance avec une jeune personne, qui m'avait prise en amitié, avant que de me parler. Mademoiselle Agathe Lenoirmand ne manquait pas une occasion de me saluer, ou de me parler, si elle pouvait. Je ne fus pas insensible à l'empressement visible qu'elle me marquait, et nous nous le dîmes, mais non avec autant d'intimité que lorsqu'on a la même demeure. Plût à Dieu qu'Agathe eût demeuré dans la même maison ! Mais ce fut une autre personne, cause de tout mon malheur !

Ma tante, dans sa jeunesse, avait été en apprentissage pour les ouvrages de femme, chez une dame Brocard, devenue depuis veuve et pauvre. Cette femme avait une fille, très délicate, assez jolie, que ma tante avait vue toute enfant, et qu'elle avait beaucoup aimée. La mère et la fille, renvoyées de leur demeure, faute de payer, vinrent, dénuées, demander à madame Bitez, un logement dans la maison dont elle était la bailliste. Quoique assurée de n'en pas être payée, ma tante ne put se refuser à les loger. Elle les reçut avec attendrissement, et leur fournit le mobilier absolument nécessaire, car on leur avait tout retenu, en les renvoyant. Lorsque ces deux femmes furent installées, ma tante me dit : « Ma nièce, je ne vous conseillerais pas de voisiner, si madame Brocard et sa fille étaient dans l'aisance, nous avons besoin de notre temps, et les fréquentations sont toujours dangereuses, mais elles sont dans la misère, ne passons pas un jour, vous ou moi, sans leur rendre

visite Il faut respecter la pauvreté » Je promis à ma tante de me conformer à ses vues Je montai de deux jours l'un voir madame Brocard et je me lus insensiblement avec la fille quoiqu'elle eut quinze ans de plus que moi

Il y avait six mois que l'ancienne maîtresse de ma tante était logée dans la maison lorsqu'un jour à mon arrivée je les vis toutes deux fort ennuies Je ne m'informai pas du sujet mais elles se parlent souvent à l'oreille et j'abrégeai ma visite Je sortis quand elles me retinrent « Auriez-vous de la répugnance pour le mariage ? me dit la mère — Je ne suis pas madame tout dépend du sujet Au reste si vous avez quelque chose à me dire là-dessus parlez-en d'abord à ma tante — C'est fort bien ! reprit madame Brocard qui avait été honnêtement élevée Mademoiselle à raison c'est madame Bitez qui doit entendre les premières paroles » Je descendis aussitôt

Le lendemain comme c'était le tour de ma tante à aller chez madame Brocard on eut toute la facilité pour lui parler On le fit très amplement sans doute car le soir à souper madame Bitez me tint le discours que voici Je ne puis jamais l'oublier

« Ma chère nièce vous connussez la position de votre père le peu d'économie de votre mère c'est une muson perdue et sur laquelle il ne faut pas compter Il se présente un parti très avantageux qui a parlé à madame Brocard et que je connus par moi-même puisque l'homme qui se présente étant enfant ses parents de meururent au dessous de madame Brocard Ce sont des gens usés encore vivants tous deux Le fils est enfin unique il aura tout et ces gens la jouissent au moins de mille écus de revenus sans l'emploi du père Le fils est veuf mais il est notoire que pendant dix ans de mariage il a rendu sa femme très heureuse ! Il a lui

même un emploi, et l'espérance de celui de son père Je ne crois pas qu'on puisse jamais rien trouver de plus avantageux Réfléchissez-y l'homme a trente-cinq ans, vous n'en avez que dix-neuf mais on risque tout avec la jeunesse ! C'est un homme fait Il n'est pas beau mais qu'est-ce qu'un beau, qui s'aime plus et se pare avec plus de complaisance qu'une femme ! C'est une pauvre chose ! Cependant, tout dépendra de vous »

Tel fut le discours que me tint ma tante Il était plein de raison, du moins en apparence, et je m'y laissai prendre, comme elle s'était laissée prendre elle-même C'est que madame Biocard, triomphé, avait séduit ma tante personne ici n'était coupable, que le monstre qui cherchait à satisfaire une passion brutale, par tous les moyens possibles moyens ineptes, qu'on pouvait aisément détruire, mais d'une part, si effrontés, que jamais il ne tomba dans l'esprit qu'ils fussent destitués de tout fondement

C'est donc ici où le fourbe, le brutal, le fou, le vil, le lâche Moresquin commence à paraître sur la scène Je ne l'avais pas encore vu, quoiqu'il m'eût remarquée, quoiqu'il m'eût déjà condamnée en lui-même au malheur de lui appartenir ! Hélas ! ne peut-on donc éviter son sort !

Ce fut chez madame Biocard que je le vis pour la première fois Sa laide et basse figure me déplut Je me dis en moi-même « Je ne serai jamais rien à cet homme-là » C'était mon bon génie qui m'inspirait Je reçus froidement ses compliments amphigouriques, que je trouvai très embarrassés, j'entrevis que cet homme ne s'entendait pas lui-même Je dis le soir à ma tante « Votre parti ne me convient pas — Oh ! voilà comme sont les jeunes filles ! Parce qu'un homme n'est pas un petit-maître, un damoiseau bien fat, joliment coiffé, ayant

l air impudent il ne leur plait pas ! Allez allez ma niece un homme est toujours assez beau quand il est honnête homme et qu'il peut nourrir sa femme lui donner le nécessaire avec l agreable par dessus le marche » Ces raisonnements fusaient impression sur mon esprit et la vérité est que ma tante qui nie aujourd hui d avoir contribué à mon mariage en fut le premier auteur

Je n apportai plus autant d obstacles après les autres entrevues Madame Brocard epuisait aussi avec moi sa rhétorique et je me trouvai embarrassée dans des raisonnements multiples beaucoup plus que convaincue Je ne savais de quelles armes me servir pour me défendre Hélas ! je le sais aujourd hui ! c était de tout nier et de demander la preuve des avantages qu on me vantait toute l illusion serait alors tombée de elle même et j evitais mon malheur ! Mais je ne doutais pas Je voyais deux femmes dont l une était ma tante agees toutes deux toutes deux prudentes qui connaissaient Moresquin et sa famille depuis trente ans m assurer le bon caractere la bonne conduite et la fortune je n en doutais pas je ne pouvais douter Je relentissais donc insensiblement mes refus On obtint alors de moi de présenter Moresquin à mon père

Ma tante crut ne pouvoir mettre trop de faveur pour Moresquin dans cette présentation Elle l invita à dîner avec son père c était une chose contre toutes les règles et qui ne devait pas se faire Mon père en dit son sentiment Mais enfin comme ce n était pas chez lui qu il n avait aucune part à une pareille démarche et qu il ne voulait pas mortifier ma tante il se trouva au dîner Moresquin lui déplut d abord comme cela devait être Cependant il voulut attendre Il l écouta pendant le dîner et comme la présence de son père l empêcha de chercher à briller il fut d une sottise supportable Quant à Moresquin père c était un bon homme franc droit

et à qui je n'ai jamais su d'autre défaut que d'avoir donné le jour à un mauvais sujet Monsieur Saxancour goûta le père mais il resta indécis sur le compte du fils Celui-ci osa bien, au sortir de table, lui demander ma main « Doucement ! Monsieur ! je ne vous connais pas encore — Mais, Monsieur, madame Bitez, qui est une femme respectable, me connaît, ainsi que madame Biocaud — C'est parce que ma sœur vous connaît, que j'ai dîné avec vous mais il faut que je vous connaisse, moi, personnellement, pour vous donner ma fille en mariage » Moresquin voulut encore repliquer mais mon père fit un geste d'impatience, qui lui imposa Ma tante vint à son tour lui demander son sentiment « Je n'en ai point encore mais j'attends que j'en aie un — Pour cela , il faut que vous lui permettiez de nous voir, et vous y trouvez quelquefois — Je défends à ma fille de fréquenter Quant à vous, il vous est libre, sans ma permission, de recevoir qui bon vous semble — Je vois qu'il ne vous plaît pas ? — Je vous déclare, ma sœur, que je n'ai pas de sentiment encore Cet homme ne prévient pas en sa faveur , mais il faut plus de temps pour prendre une opinion, en bien ou en mal » Tel fut le langage de mon père

Monsieur Saxancour était alors fort occupé. Il se refusa aux entrevues que Moresquin voulait avoir avec lui C'est pourquoi celui-ci crut devoir lui écrire Sa lettre est un chef-d'œuvre de ridicule il faut la rapporter, sans changer un seul mot, sans y ajouter une seule ponctuation (On ne rapportera point ici cette lettre, imprimée dans *la Femme infidèle*)

Cette lettre décida mon père absolument Il prit la résolution d'éconduire Moresquin, poliment, mais d'une manière ferme Il ne connaissait pas cet homme , il ignorait à quel point, malgré son manque d'esprit et de bon sens, il avait su captiver ma tante , à quel point

il était seconde auprès de moi par madame Brocard  
On croyait faire mon bonheur et tout le monde se réu-  
nit pour tromper mon père Hélas ! c'était moi qu'on  
trompait !

Lorsque monsieur Savancour montra la lettre de  
Moresquin à ma tante elle en rougit mais elle ne de-  
meura pas sans réponse « Dame ! lui dit elle vous avez  
de l'esprit vous en êtes vous plus riche ? Allez allez !  
ce n'est pas l'esprit qui fait les affaires et les sots de  
ce côté là vont plus loin que les gens d'esprit Ce qu'elle  
disait là n'était malheureusement que trop vrai ! Mon  
père le sentit et sans que sa résolution chancelât il  
résolut de ne pas employer trop de rigueur dans son  
refus Cependant il démentit ce propos de patience  
dans une occasion

Moresquin n'ayant pas reçu de réponse à sa lettre osa  
la venir chercher lui-même chez mon père qui demeu-  
rait alors chez madame Jeeman la mère de cette jeune  
élève qui avait été quelque temps ma compagne chez  
madame Claire Il frappa Mon père avait un moyen  
facile de voir ceux qui venaient à sa porte il reconnut  
Moresquin et ne répondit pas Cet homme s'impatienta  
enfin et se retira J'arrivai un instant après ignorant  
que Moresquin fut venu Je frappai Mon père ne re-  
pondit pas Je me fis entendre plusieurs fois en disant  
« Mon papa je sais que vous y êtes ouvrez moi donc ! »  
Monsieur Savancour est fort vif il crut voir dans ma dé-  
marche un accord avec Moresquin il fut indigné il  
ouvrit mais ce fut pour me traiter avec la plus grande  
rigueur Je me jetai à ses genoux je lui demandai par  
don je lui protestai une soumission entière à ses volon-  
tés et je le fis à cette condition Il me défendit de  
voir et d'entendre Moresquin Je suis obligée de tout  
dire parce que depuis l'indigne mari que le sort m'a  
donné a reproché à mon père de ne pas être opposé

à sa recherche. Mon père me frappa, pour la première et la dernière fois. Je voulus fum il me rappela d'une voix terrible, et un jeune voisin, garçon très fort, s'étant avancé, pour demander ce que c'était, mon père le repoussa si violement, qu'il le fit presque tomber. Le jeune homme souffrit, et se retira. Il m'a dit depuis, qu'il avait éprouvé un mouvement de colère, en se sentant traité aussi mal, mais que la crainte d'riter une fureur dont je serais la victime, l'avait fait sourire, pour désarmer mon père.

Depuis cette scène, ma tante fut très irritée contre mon père ! elle n'osait plus lui parler de Moresquin, mais elle le recevait, mais il venait chez madame Brocard, où l'on me faisait quelquefois monter, sous différents prétextes. J'y trouvais Moresquin, je voulais redescendre, mais on me montait discrètes choses, qui me forçaient à rester. Ce fut ainsi, que s'écoula tout l'hiver, jusqu'au mois de février. Mais j'allais oublier, qu'au mois de janvier 1781, je reçus de Moresquin une lettre d'amour, qui aurait dû produire sur moi le même effet que celle écrite à mon père (Cette lettre, digne de son auteur, se trouve dans *la Femme infidèle*.)

On y voit par l'affectation avec laquelle il parle, dans le *postscript*, d'un château et de ses alentours, que Moresquin voulait se faire regarder comme un homme qui avait de belles relations. La vérité est qu'il ne connaissait ni monsieur Lebègue, qui en est le maître, ni même le concierge. Moresquin avait alors, de sa première femme, un petit bien de mille écus de fonds, aux Andelys. Il avait fait valoir cette modique fortune, comme une terie, il parlait de sa terie, et en donnant son adresse, comme on vient de le voir, son but était de faire croire qu'il était reçu familièrement chez un seigneur de ses voisins. Ma tante, bonne mais bornée, en eut cette idée, malheureusement, et me la fit aisément.

ment passer a moi fille sans expérience ! Cependant j'observe qu'elle ne voulut jamais consentir que je montrasse cette lettre a mon père Ce n'est pas qu'elle ne la trouvait admirable elle la lut cinq ou six fois en me disant « Votre père dit que Moresquin n'a pas de père ! Je le lui donne en six pour faire une lettre aussi bien tournée » Je souris car je sentis bien le vice de ce style amphigourique et des idées mal digérées qu'il ne pouvait exprimer mais je me faisais illusion j'en perus même (l'oseraï je dire ?) J'espérais de primer avec un sot Je ne réfléchissais pas qu'un sot à prétention est le plus avantageux des fils

Au mois de février ma mère était en province pour la mince succession de sa mère pendant que tout cela se passait car ainsi qu'elle ne pouvait partir quand elle avait des assurances elle ne pouvait aussi revenir quand une fois elle était partie elle fut six mois pour arranger une succession de sept cent cinquante livres a sa part Mais enfin elle arriva le 21 janvier Mon père quoiqu'il sut que je n'en crus pas mince se crut obligé de lui parler du parti qui se présentait pour moi c'était le trois ou quatrième quoique je n'en ai rien dit parce que c'étaient des inconnus et que ces demandes n'ont influé en rien sur ma vie Ma mère écouta ce que lui disait mon père avec beaucoup d'attention elle dit qu'elle verrait par elle-même Des que ma tante qui ne pouvait souffrir ma nièce eut appris qu'elle était instruite son premier mot fut « Ah bien le mariage ne se fera pas des que ma belle sœur s'en mele » Ce fut ce discours et quelques autres qui commencèrent a me faire envisager l'alliance de Moresquin comme un avantage il ne me venait pas dans l'idée que cet homme nous trompait qu'il fut sans fortune sans emploi sans ressources qu'il fut exclu de la survivance de son père a raison de son peu de

mérite ces idées ne me tombèrent jamais dans la tête, non plus qu'à ma tante. Je craignis enfin de manquer un bon mariage. Je consentis qu'on tourmentât mon père, qu'on l'excédât, qu'on lui fit croire que j'aimais. J'ignorais qu'un homme occupé, d'une santé faible, est facilement impatiente, j'ignorais qu'une dangereuse seductrice travaillait à m'enlever son cœur, que cette fille, jeune et jolie, profitait des plaintes qui lui échappaient contre moi, pour s'empêcher de sa confiance, de son amitié. Ma sœur alors était dans sa disgrâce complète par les calomnies dont ma mère l'avait couverte, moi-même je haussais alors cette sœur innocente et si aimable. Ainsi mon père était livré à une séduction presque inévitable, parce que, outre la beauté frappante d'Élise Leeman, cette jeune personne était secondée par une mère adroite et sans délicatesse. Telle était ma position, lorsque ma mère, ayant tout examiné, tout reconnu, tout penché, mit dans sa tête qu'il fallait me marier à Moresquin, pour me punir de tout ce qu'elle nommait mes torts à son égard.

Il est impossible de bien exposer avec quelle adresse elle sut mener cette odieuse intrigue ! Pour gagner la confiance de mon père, elle dit comme lui, au sujet de Moresquin, elle blâma ma tante, elle me supposa un entêtement que je n'avais pas. Et c'est ici que réellement elle s'est rendue coupable à mon égard. Elle abusa de son autorité de mère, pour me dicter des lettres qui devaient irriter mon père, parce qu'elles étaient réellement impudentes. Je souffrais en les écrivant, et quoique ce fût à l'insu de ma tante, néanmoins je sentais que tout ce que ma mère faisait faire, rentrait dans ses vues. Mon père s'aliéna insensiblement. Il vit en moi une fille ingrate, révoltée, que la passion du mariage portait loin des bonnes du respect et de l'obéissance. Et que l'on songe que dans ce même temps,

le jolie Leeman grande fute au tour ayant ce charme provoquant des jolies blondes lui disait « Vous êtes mécontent de votre femme de vos enfants attachez vous a une fille adoptive qui va vous amer vous cherir faire le charme de vos derniers jours » Mais tout cela n'aurait pas suffi pour alhancer le cœur d'un père tel que le mien Ce fut le vil l'odieux Moresquin qui tcheva de m'enlever le cœur paternel

Ma mère qui fuisut jouer tous les ressorts etudirut mon père pour savoir quand il servit temps de frapper les grands coups Avec une espèce de fou comme Moresquin l'occasion devait bientôt se présenter Il vint à la muson au moment où mon père dînait Il en fut reçu plus que froidement on ne lui offrit pas même un siège Cependant il resta pendant tout le dîner de mon père qui fut d'un demi quart d'heure Monsieur Savincour lui renouvela son refus l'assura qu'il ne voulut pas me marier et que lorsqu'il me marierait il me donnerait une dot Moresquin marqua le plus grand désintérêtement Mon père lui répondit « Il peut vous convenir d'épouser une fille sans dot mais à moi il ne me convient pas de la marier denue et dans ma position actuelle je ne pourrais faire autrement ainsi Monsieur je refuse toutes vos offres » Tel fut tout l'entretien Mon père se leva et sortit

Des qu'il fut dehors Moresquin déclara contre lui de la manière la plus outrageuse il osa dire que la conduite d'un homme qui l'avait toujours refusé de la manière la plus nette la plus précise la plus forte et la plus humiliante avait été double qu'on l'avait amusé qu'une pareille conduite méritait des coups Je n'ose achever Ces propos ces excès furent rendus à mon père comme ayant été tenus devant moi Ma mère alla jusqu'à me prêter une réponse affreuse selon elle interpellée si je renverrais Moresquin pour ce qu'il

venait de due à mon père, j'avais eu l'âme assez dénaturée pour répondre « Je ne le remercierai pour rien de ce qu'il fera aux autres, mais pour ce qu'il me ferait à moi-même » Mon père fut transporté de colère, mais plus contre moi, contre moi innocente, qui étais absente, lorsque Moresquin avait parlé, contre moi, qui l'ignorais absolument, que contre Moresquin lui-même Dans sa juste colère, mon père me maudit, et déclara qu'il ne voulait plus me voir Et en effet, il ne me vit plus jusqu'à l'instant de mon funeste mariage

On me demandera pourquoi je n'allais pas trouver mon père ? D'où vient que je ne bannisais pas Moresquin de ma présence ? Hélas ! j'étais obsédée par ma mère, par ma tante elles se haissaient, et s'accordaient en ce point seul, je ne croyais pas que ma tante pût se tromper, du moins aussi lourdement, je ne croyais pas qu'une mère pût vouloir le malheur éternel de sa fille, pût la perdre de gaîté de cœur ! Cependant, j'écrivis à mon père, on supprima mes lettres, on les intercepta ma mère, depuis sa violente ennemie d'Élise Leeman, s'entendait avec la mère de cette jeune fille, pour ne rien laisser paraître à mon père, qui contrariait leurs vues, si différentes, mais qui s'accordaient en un point, celui de faire mon mariage, de le faire malgré mon père, et par un effet de son indisposition.

Il se fit donc, ce mariage fatal ! Mon père, en fulminant sa malédiction, signa un consentement entre les mains du notaire, il ne put pas à la célébration, il n'en signa pas les actes, il ne voulut pas me revoir après, comme il avait refusé de le faire avant, ma mère avait flatté le méprisable Moresquin, de ramener bientôt mon père, mais elle n'y put réussir !

Je suis arrivée à l'époque de mes malheurs, tout ce qui vient de précéder n'en est que l'avant-propos trouverai-je la force de continuer !

Mon intention est de n'omettre aucun détails ils sont tous importants et les plus minutieux auront souvent une relation puissante avec l'avenir

Ma mère eut la fausseté de ne pas m'accompagner à l'autel. Cette conduite fut pour moi d'un mauvais augure. A peine ma tante cette tante qui avait fait le mariage voulut-elle assister à la célébration, elle s'en retourna précipitamment chez elle dès que la bénédiction fut donnée. Je demeurai seule avec la famille Moresquin c'est à dire son père le seul honnête homme de la compagnie sa mère très méchante femme une espèce de basse intrigante sa tante et deux ou trois autres parents. J'étais accoutumée à voir meilleure compagnie ! Je fus étonnée une sorte de frayeur s'empara de moi et je me demandai plusieurs fois « Ou suis-je ? » Les discours les manières tout me paraissait étrange ! Moresquin et son père étaient les seuls que je connusse le second était constamment le même doux poli le premier commençait à ne pas se gêner. Mais je sens qu'il faut faire le portrait de toute cette famille pour que mes lecteurs puissent en prendre une idée juste.

Moresquin père était un homme de cinquante cinq ans doux par caractère ayant peu d'esprit mais du bon sens les manières franches mais communes la conversation et le style comme les manières.

Madame Moresquin était une petite vieille ratatinée noire l'œil étincelant méchante comme la fée Cara bosse à laquelle elle ressemblait impatiente hautaine bavarde etc. Voici un trait de ce jour même. On servit un plat de petits pois alors dans la primeur. Lorsque chacun en eut eu une petite cuillérée servie par elle-même elle appela sa cuisinière « Marie ! Marie ! » La fille trop occupée n'entendait pas cependant quelqu'un reprit une cuillérée de petits pois et m'en servit une.

autie Alois la mrie Moresquin s'élangla poui appeler « *Marie! Marie! venez donc ôter ces pois! ils ne m'en laisseront pas pour demain mon dîne!* » Ce trait fit rougir Moresquin fils, qui traita sa mère soit mespectueusement. Ainsi, on se fâcha, des ce premier repas, car le père se mit du parti de sa femme contre son fils, et je vis le moment où l'on allait s'en prendre a moi, de ce que j'avais reçu la cuillerée de petits pois, que je n'avais pas demandée. Heureusement, achim qui me l'avait servie, ami de la maison, fit rougir toute la mesquine famille d'une parille dispute on se tint, mais la fille emporta le plat contentieuy.

Moresquin fils, le héros de la fête, est un petit homme nou, l'œil fau, le visage ignoble et laid, la bouche dégoûtante. Quant aux qualités morales, c'est un monstre! Il est lâche, plat, brutal, rampant, plein d'insolence, il n'a ni capacité, ni verté, c'est le plus impudent et le plus maladroït des menteurs, le plus bavard, le plus médisant, le plus calommateur des hommes la nonceui de son âme surpasse celle de son corps, il est méchant, pour le plaisir de l'etie, il fait les choses les plus odieuses, les plus infâmes, les plus cruelles, dans l'obscurité, pour le plaisir de mal faire, mauvais fils, mauvais mari, mauvais père, c'est un sujet que la sagesse des lois devrait étouffer, parce qu'il ressemble en un point à ces infortunés, que le plus terrible des accidents a plongés dans une rage sans guison.

La tante de Moresquin, tronchierie à la porte d'une église, parce qu'elle avait perdu la vue en partie, est une espèce d'ancienne entretenu qui, après avoir passé entre différentes mains, a fini par épouser un vieillard veuf, le premier amant de sa jeunesse elle a été jolie et basse intrigante, elle est aujourd'hui petite, ratainée, méchante, jalouse, comme toutes les femmes de son espèce.

Tels sont les personnages principaux de la noce c'est avec de pareils etres que se trouvait une fille accoutumee a vivre avec un homme d'un merite distingue avec une tante pieuse et poele qui avait eu des compagnes bien elevees Un sentiment de frayeur de de gout d'horreur meme s'eleva au fond de son ame et elle se dit obscurément « Je suis perdue ! » Elle regarda autour d'elle seule isolee sans appui elle ne voyait que des etres odieux Le pere Moresquin etait le seul qui lui inspirat quelque confiance par son air de bonte l'honneteete de ses discours et la moderation de sa conduite

Moresquin fils s'aperçut de ma situation penible Il avait pris ses precautions pour me faire une sorte d'illusion en faisant l'homme d'esprit l'homme de lettres Il s'etait procure un vieux manuscrit de Piron qui nous dit il n'avait jamais ete imprime il assura qu'il le tenait de ce poete celebre dont il se vanta d'avoir ete connu Dans un moment d'ennui ou toute la compagnie baillait car on ne dansait pas et personne n'osait proposer des cartes vu que la mere Moresquin etait la plus mauvaise des joueuses et plus emportee plus tracas siere que son fils lui meme dans un moment dis je ou l'ennui gagnait Moresquin proposa de lire le manuscrit « Vous lisez fort mal lui dit aigrement sa mere donnez le a ma bru qui lira mieux que vous » Moresquin lança un regard de fureur sur sa mere et me donna le manuscrit J'y jetai un coup d'œil et trouvant l'ecriture difficile je le priai de lire au lieu de moi Il exigea que j'essayasse J'annoncai le plus qu'il me fut possible ne doutant pas que je ne lui fisse plaisir Je reussis mais il me reprit fort aigrement et sa mere eut un ton de hauteur en me disant « Vous n'etes pas aussi habile que je croyais ! — Je ne me suis jamais donnee pour habile » On en resta la parce que Moresquin lut du

ton le plus bête, la pièce que voici , car je l'ai conservée, Molesquin ne s'en étant plus embarrassé, depuis la lecture

### AVIS

*Le morceau ci-joint et vraiment original qu'on donne ici au public, ne se trouve imprimé dans aucune édition des œuvres de Puon il a été tiré d'une collection précieuse de différents manuscrits de ce génie, que possède monsieur Delmasse, jeune avocat au Parlement de Dijon qui joint à beaucoup de talents pour le barreau, et aux plus profondes connaissances en jurisprudence, un goût pour les lettres, sans lequel on n'acquiert jamais dans son état de célébrité complète Puon le remplissait, cet état, lorsqu'il ecrivit la lettre suivante, mais il le remplissait malgré lui, et sans y être proprie il donna bientôt tant de preuves d'un génie étrange au barreau, et d'une vocation marquée pour la poésie, qu'enfin sa famille cessant de contraindre ses talents, le laissa aller à l'immortalité, par la voie que la nature lui indiquait On verra sans doute avec plaisir comment il commença à déployer cet esprit de causticité, d'autant plus remarquable en lui, qu'il le posséda éxcelllement, et qu'ayant sans cesse l'épigramme à la bouche, il se vit craint à la vérité, mais n'eut point d'ennemis Toujours heureux et gai, il jouit constamment de sa gloire, et termina paisiblement une longue et douce carrière, comme sans troublé soit différent de celui d'un grand homme son contemporain, contre qui l'envie suscita toutes les espèces de persécutions, et dont la haine empoisonna par ses viles trahisons le repos et les derniers moments ! Mais il avait révolté les sages du siècle, en enseignant la vertu , la supériorité de son génie sur les talents des beaux esprits, s'était trop*

faite sentir il devrait être traité comme Socrate (1) au lieu que Piron attaquant simplement les ridicules et se jouant légèrement des vices fut la terreur des sots sans blesser les gens d'esprit ni trop irriter les méchants pour qui l'agrement de ses bons mots en adoucit toujours la pointe

ODE DE PIROU AVOCAT SUR LE PRIX DU JEU DE L'AR  
QUEBUSE REMPORTE A DIJON PAR LES BEAUNOIS  
EN 1715

Il faut Muse que tu degoies !  
Tu bras bien tu peux t'en vanter !  
C'est la voix qu'il faut pour chanter  
I a gloire des armes Beaunoises  
Soutiens I iron dans son projet  
N'attends pas que sur ce sujet  
Sa veine reste la dernière  
Il aime à râiller tu le sais ?  
Quand son nez flaire une matiere  
Sa dent ne l'échappe jamais

De Mars la trompette fatale  
Avant donne signal à tous  
I t Bacchus pour ce rendez vous  
Avant ouvert sa capitale  
Les tenants vinrent a grand flot  
De l'Ouche les superbes eaux  
S'en enflerent jusqu'au rivage  
Et Suzon sur ses nobles bord  
Plus dores que le fond du Tage  
En deploya tous ses trésors

(1) On parle ici de J J Rousseau Tous les Grands hommes ont été persécutés quelquefois même on fait cet honneur aux Petits hommes Dans les deux cas la honte retombe sur les Persecuteurs (Note d'Ingénue )

Que de ces guerriers pacifiques  
 J'administrai le brillant essaim !  
 Quand je les vis le glaive en main,  
 Traverser les places publiques !  
 Mais vinrent surtout les Beaunois,  
 Le dos bien fait pour le harnois  
 Le bel air a porté les armes !  
 Du premier jusques au dernier,  
 Tous semblaient nés pour les alarmes  
 Qui nous font crier au meunier

Durant cette cérémonie  
 La discorde ne s'endort pas !  
 Et voici, pour l'honneur du pas  
 Qu'elle sème la zizanie !  
 Nos chevaliers mal aguerris,  
 Moins par des coups que par des cris,  
 Se disputent le privilège  
 Rien n'en patit qu'un étendard  
 Qui, par un Dolois sacrilège  
 Se vit percer de part en part

Le hivie ne gît pas là, Muse,  
 Ne nous impatientez plus,  
 Évitez propos superflus,  
 Et viens au jeu de l'arquebuse  
 Entrons dans ce cirque fameux,  
 Où l'on voit l'amour et les jeux  
 Aux côtés du dieu de la Thrace,  
 Et voyons a qui le destin  
 Croit faire aveuglement la grâce  
 De mettre la palme à la main

Mais quelle imprudence est la nôtre !  
 Où diable me suis-je engagé ?  
 Je crois que l'on est enrage,  
 Pour se pousser de part et d'autre !  
 Quelle horrible foule, grands dieux !  
 Que d'importuns, de curieux !  
 J'étouffe, Muse, sors, dépêche !  
 On ne peut Eli bien ! demeurons

Mais malheur à qui nous empêche !  
Bientôt nous nous en vengerons

Vois la troupe qui nous arrête  
Ce sont les rustres du pays  
Les voilà tous bien éblouis  
De se trouver à telle fête !  
Examini un peu ce pied plat  
Comme il est surpris de l'éclat  
Des trompettes et des timbales !  
Voir bailler ce autre innocent  
On dirait qu'il atten le balles  
Pour le avaler en passant

Comment ? par Amadis de Grèce !  
Je vous prends les étrieux !  
Quel discourtois ose en ces lieux  
Si bruyamment fendre l'presse  
Dijon ce sont tes chevaliers  
Diable ! ils sont fiers sur leurs paliers  
Passez heros de la contrée  
Vous garderez votre prix ? Bon !  
Tout comme le jour de l'entrée  
Vous garderez votre guidon

Que d'animaux à la pature !  
Que de gens couchés sur le pré !  
J'y remarque un muguet acre  
En assez galante posture  
Ses regards chargés de langueur  
Sont moins attentifs au marqueur  
Qu'aux yeux de celle qui l'écoute  
Ah ! ventre bleu ! s'il était nuit  
Monsieur l'abbé ferait sans doute  
Plus de beaux coups et moins de bruit !

Passons un peu sous ces allées  
Jeunes fillettes Dieu vous garde !  
Que de fontanges ! que de fard !  
Que vous voilà bien étalees !  
À quoi sert tout cet attifet ?  
Vous flattez vous de faire effet

Sur nous, là, tous tant que nous sommes,  
 Quittez, quittez ce sol espou !  
 Vos yeux frappent au cœur des hommes  
 Comme un Dijonais frappe au noir

Cependant, je vois qu'on vous lorgne,  
 Tant il est vrai, pauvres humains !  
 Qu'au Royaume des Quinze-Vingts,  
 Le sceptre est dans la main du borgne !  
 Gentils cavaliers, appiochez  
 Les beautes qui vous ont touchés  
 Ne sont pas si diables que noires  
 Vous n'essuierez point de refus,  
 Qui remporte peu de victoires  
 Menage un peu mieux ses vaincus

Mais cette scène est disparue  
 Passons Muse, un autre sujet ?  
 Empoignons le premier objet  
 Qui vient s'offrir à notre vue  
 Olimpicoles tous puissants !  
 La surprise glace mes sens  
 Oh ! que vois-je ? quelle bête est-ce ?  
 C'est le pesant  
 On n'en vit point de cette espèce  
 Dans toute l'arche de Noé !

C'est un moine deux, trois et quatre,  
 Ces porcs fermes sur leurs jambons,  
 Sont les uns plus noirs que charbons  
 Et les autres plus blanches qu'albatre  
 Ah ! je reconnaïs celui-là !  
 Eh ! bonjour, Père, que fait là  
 Votre reverence inutile ?  
 Voyant tant de maris ici,  
 Dont les femmes sont à la ville,  
 Vous y devriez être aussi ?

Donnons-en tout du long de l'aune  
 A ces insectes odieux  
 Mais un bruit soudain vole aux cieux  
 Dit-on, vive Beaune, ou la Saône ?

C est Beaune ou je suis bien surpris !  
 Comment donc ? Berune aurut le prix ?  
 Non non jugement temerire  
 Vive Berune ! ours ! encore ? abus !  
 Sibaoth ! Hélas j entendis l raire  
 Pour le coup je n en doute plus !

Quoi ! le chétif ruisseau de Beaune  
 Tie du renom de ses enfants  
 Les vera venir triomphants  
 Malgré le Doubs ! Ouche et la Siône ?  
 Sur tous les Bourguenons umis  
 Un Berunois remporte le prix !  
 Ah ! rare et cruelle aventure !  
 Un Berunois nous a tous vaincus !  
 Et Silène voit sa monture  
 Triompher des fils de Bæchus

Venez Martin que je vous brûle !  
 Il faut vous faire quelque dou  
 Que l on courre aux bords Suzon  
 Cueillir à Monsieur une frise !  
 P cheurs qu on jette les filets  
 Tirez nous quelques beaux brochets  
 Pardon si l on vous fait attendre  
 On y court comme vous voyez  
 Mais si ils sont si longs à prendre  
 C est qu ils n ont pas les fers aux pieds (1)

Clairons qui brisez nos oreilles  
 Et vous impertinents tambours  
 Allez aux moulins d alentours  
 Porter le bruit de ces merveilles !  
 C est là qu an nom de nos vainqueur  
 Vous verrez tressaillir des coeurs  
 Par un effet de sympathie  
 Et que pour le prix remporté

(1) Qui se fut jamais douté que l auteur de telles platiitudes de vait un jour faire la Métromanie Si les Journalistes avaient vu cette Ode Piron était coussé au berceau de la poésie (Note de M. Saxancour)

Chacun chantera sa partie,  
En signe de fraternité

Pour moi, sûr de ma renommée,  
Je donne à lire mes couplets,  
Du funeste bruit des sifflets,  
Ma Muse n'est point alarmée,  
Allez, mes vers, bons ou mauvais,  
Ne craignez rien, allez en paix,  
Chez moi une gloire assurée !  
De quoi me pourrais-je effrayer,  
Quand je vois dans cette contice  
Les anes cueilli du laurier !

*Piron, après cette ode, s'avisa de faire un voyage à Beaune, où lui sont arrivées les aventures qu'il va raconter*

LETTRE DE M. PIRON A M. JEHANNIN L'AINL, CONTENANT LE RÉCIT DE SON AVENTURE DE BEAUNE, DU MOIS D'AOUT 1727

*Indulgē Gēmō*

*Persicē*

MONSIEUR ! *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores, prolongaverunt iniquitatem suam* En deux mots, voilà le résultat du voyage, dont j'eus l'honneur de faire les premiers pas avec vous Je trouve parmi mes papiers une lettre, que Monsieur Michel m'écrivit, à l'apparition de l'Ode *Il faut, Muse, que tu dégoises* Il finit par ces mots *Si vous avez à passer par Beaune, croyez-moi, n'y passez qu'incognito* Tout le monde me renouvelait cet avis à mon départ mais on ne peut éviter sa destinée Rien, comme vous le vîtes, ne me put retenir je voulus toujours croire les Beau-

nois trop scrupuleux sur les droits de l'hospitalité a l'egard d'un fils d'Apollon

Je me suis cru sincère dans toutes les provinces  
 Jadis *Pierre le Riche* fut respecté de princes  
 J'espérais d'un tel peuple encor plus de bonté  
 (Pardonnez chère épouse à ma crédulité )  
 Je n'ai pu soupçonner cet ennemi d'un crime  
 Malgré lui même enfin je l'ai cru iniquitame

Tout aurait si placé il ne faut pas commencer par la peroraison Au début vous savez ce qui m'arriva jus  
 qu'à notre séparation bien que d'honorable rien que  
 d'heureux Voici le reste Il n'est pas besoin de vous faire ressouvenir que vous me l'assisteres vis à vis de  
 Chenove A peine vous eus je perdu de vue que je fus accosté par le vieux curé de \*\*\* Nous fîmes ensemble un entretien qui me fit passer deux ou trois heures bien vite il roula sur les dogmes de la Loi

Et nous jouâmes l'un et l'autre  
 Un rôle selon notre état  
 Messire Jean faisait l'apôtre  
 Et moi je faisais l'apostat  
 D'abord la dispute plausible  
 Se fit raison contre raison  
 Mais bientôt on changea de ton  
 Et le combat devint terrible !  
 Je redouble mes arguments  
 Dépourvu de raisonnements  
 Notre homme s'enfuit dans la Bible  
 Et fait la ses retranchements  
 Je cours après je viens j'assiége  
 Alors le furieux cassard  
 Derrière ce sacré rempart  
 Scrie « Indivolt sacrilège !  
 De gens au bout de leur état  
 L'invective eût le privilège  
 Je ris et toujours plus malin  
 Je presse On capitule enfin

Ah ! le bel apothé de nœur !  
 Sa voix commençait à basser,  
 Et sa foi déjà confondue  
 Paraissait prête à s'clip er,  
 Quand j'eus un peu de rétrume  
 Dieu, que je crains ! en fut nœur,  
 Mais sans la peur de l'offenser  
 Ma foi, sa cause était perdue !

Il commençait véritablement à me demander quartier, par un lâche cloge, lorsque, pour l'honneur de la vérité, je lui demasquai mes sophismes, et lui donnai de quoi les faire evaporer, en cas qu'un Libertin s'en osat servir, à plus mauvaise intention que moi. Nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeot, où nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter — je restai avec une compagnie taciturne et sensible aux incommodités du voyage. Vous savez que les courses de nuit sont presque toujours ennuyeuses, celle-ci surtout, avait je ne sais quoi de plus sombre et de plus rebutant que les autres.

Du haut de la voute azuré,  
 La maîtresse d'Endymion  
 À peine éclurant d'un rayon  
 Notre marche mal assurée  
 La nuit d'un vaste ciel qui enveloppait les cieux,  
 Tout, jusqu'à la verdure, était noir à mes yeux  
 Aucun ruisseau voisin, de son teindre minime,  
 N'gayait les tristes pissants  
 Mille oiseaux de mauvaise augure  
 De leurs cris aigus et perçants  
 Semaient l'effroi dans la nature  
 Les presages facheux, noirs enfants de la nuit,  
 Me la rendaient encoi plus lugubré et plus noire,  
 J'eus des pressentiments de je ne sais quel bruit,  
 Et vous verrez par ce qui suit,  
 Si je ne devais pas les croire

Pour surcroît de malheur, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée ! Vous pouvez vous peindre quel vernis

cela donne aux horreurs de l'obscurité ? Chacun mau-  
disait l'instant auquel il était sorti de Dijon moi seul  
inebranlable je gageai

Contre le ciel et sa fureur  
De conserver ma belle humeur

En effet ma gaîté s'obstina si courageusement contre  
la tempête et les ténèbres qu'elle tint bon jusqu'à  
Nuits où nous nous rafraîchîmes je ne respirais que  
desordre et remue menage Malheur à qui s'avisa de  
s'endormir ! Pour ranimer mon monde et l'éveiller je  
composai cette chanson sur l'air de la Joconde

A moi garçon ! vide un grand trait !  
Verse toute la bande !  
A toi Pontoise ! à toi Maret !  
A ta santé Deslande !  
Pour savourer un peu si bon  
Que ce pays nous donne  
Que n'ai je le col au si long  
Qu'on à l'oreille a l'eaune !

Il est des conjonctures où les chansons du Pont Neuf  
l'emportent sur celles du Palais Royal chacun voulut  
savoir la mienne On la repeta durant deux heures à  
gorge déployée au bout duquel temps la station finit  
et nous decampâmes voulant nous rendre à Beaune un  
peu de bonne heure je fis ces trois dernières lieues un  
peu moins gaiement que les premières La vive image  
d'un heureux passe le ressentiment d'un présent dou-  
loureux et la prévoyance d'un avenir encore plus  
funeste arrêtaient mes réflexions

L'aurore comme dit le merveilleux Père Lemoine  
avait chassé la nuit avec un fouet de pourpre et ouvrait  
la porte de l'hémisphère avec une clef vermeille

Quand on aperçut le poulet  
Du plus haut clocher de la ville

Qu la Patricie un peu trop habile  
 A pensee couper le fillet  
 Des jours de votre humble vie

A l'aspect de ce redoutable autre de Silène, mon cœur battit comme celui de l'insensé Regulus quand, a son retour de Rome, il découvrit les toms de Carthage ! Mais il n'était plus temps de reculer : après avoir donc arboré pavillon blanc, c'est-à-dire, après avoir épousé les couleurs de Dijon sur mon chapeau, et l'avoir enfoncé martialement sur mon oreille, j'entrai sur les terres ennemis, en me recommandant a la Dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fut que 7 heures, nous trouvâmes les rues déjà toutes pluies de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple noir  
 J'avais l'oeil et le mibot  
 De me prendre pour un Ulys.  
 Entrant dans le cou de Cire

L'an du pays me surprit. Il m'échappa deux ou trois pensées qui avaient fait le goût du tonon ! Comme c'est fete le dimanche a Beaune, aussi bien qu'ici, je demandai aux passants si l'on y disait des messes le matin. On me répondit par un éclat de rire, qui ne me revilla que pour une autre chute plus que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étais bien hâle, je lui répondis : « Que c'est qu'il avait fait un soleil de diable toute la nuit ! » Le second éclat de rire que cette bêtise m'attira, me fit tenir sur mes gardes, je reconnus que le génie abrutissant de Beaune m'avait déjà fait avaler de son au empoisonné. Je sus bien où trouver du Moly : je courus purger mon esprit au logis des Trois-Maures, où les médecines me parurent si bonnes, que j'en pris quinze ou vingt, sans les rendre. Ainsi muni d'un déjeuner de trois ou quatre heures, je fus à ma toilette, et de là, à je ne sais quelle église, mais du moins

suis je bien que tel qui s'y trouva pour y lorgner fut obligé d'y prier Dieu

Non pas qu'il y manquait de femmes  
 Tout en était plein jusqu'au chœur  
 Mais c'est qu'en vérité ces dames  
 Avoient effrayé Jean sans Peur !  
 Mes yeux qui partout galopuent  
 A en rencontrer que d'effroyables  
 Et sans le bâton ou leurs mains e trempluent  
 J'aurais cru que c'était des drables

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la dévotion d'une trentaine de jeunes gens qui les environnent ! On ne les gratifia pas d'une distraction et jamais Dieu n'eut à des messes de deux heures et demie des coeurs moins partagés. Aller pas lui de sus tirer des conséquences contre le sac de Poitiers ! la honte n'y est pas générale comme la bêtise (1). On trouve de la fleur et du son dans un sac de farine musulmane, je pense qu'on l'avait blutée et que le diable l'avait emporté la fleur et Dieu le son. En sortant de lui un vieil ami de mon père averti de mon arrivée m'emporta chez lui pour y dîner.

Le buffet était prêt et la nappe étendue  
 I hôte nous régala des mienx  
 Surtout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux  
 furent plus heureux qu'à l'église

Depuis deux heures de scame nous ne songions  
 guère à dire grâce quand tout à coup

*Exortetur clamorque virum clam orque tubaque*

(1) L'une et l'autre y sont également rares. Beaune est un des premiers vignobles et peut-être la plus belle contrée de la Bourgogne malgré les plaisanteries de l'Iron. La vérité exige qu'on rende à ses habitants le témoignage qu'il serait difficile de trouver dans aucune autre ville de France plus de gens d'esprit que parmi eux.

Chacun courut de la table aux fenêtres, hors moi, qui pour vous de plus près, voulus descendre dans la rue, rien ne m'échappa. Je puis dire que je vis une fois plus que les autres. Ce tintamaire agréable annonçait l'ouverture du prix, où les chevaliers de dix villes, s'acheminaient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les étrangers les plus éloignés, avaient le pas. Nos Dijonnais suivaient. Ils vouluient, en passant, m'emmener à toute force avec eux, en me disant à l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrement de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée. Quant aux menaces, je leur dis

Allez je ne crains point leur impuissant courroux,  
Et quand je serai seul, je les battrai tous

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra Châlons, Chagny, Nuits, Châtillon-sui-Seine, Semur, et deux autres villes dont j'oublie le nom, passèrent après. Les chevaliers de Beaune, enfin, parurent sous la lisière verte, dès que j'en fus aperçu, mon nom courut de bouche en bouche, et vola dans les airs. On porta d'un bout à l'autre la main au cimetière en un moment. J'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes se tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu? Tant s'en faut! Toutes ces pointes baissées avec l'étendard, m'honorèrent d'un salut militaire, qu'au milieu d'un vacarme enragé, je reçus d'un air reconnaissant, le bonnet au poing, et l'index de la main droite sur la bouche, en signe de discrétion. Et j'aurais sans doute gardé cette promesse, si la jeunesse outrecuidée qui suivait ces bons et joyeux chevaliers, n'eût rompu le traité de paix. Ces rossignols, la plume sur l'oreille, et le fusil sur l'épaule, allaient cinq à cinq, et comme le ruisseau de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu, pour ne point

rompre son rang marchait dans la partie du colo de Khodes. La superbe infanterie me fit une décharge de regards terribles que je pris d'un air de mauvaise figure. Nous ne nous fimes pas pour l'or d'autre mal. Tout se coula et le torrent des curieux m'enleva jusqu'aux Puttes où s'allut de payer le prix.

Un soldatage ait a z le a qu a t  
 Formant un long rang, l'ordre que  
 Servant de face a pointe  
 De l'ordre fr le et ruriques  
 Deux long ait son cheval appuyé par l'autre  
 Tremblant a l'ordre des deux  
 Et dans aent au sens l'ordre aux  
 Des chevaux ait sur a l'ordre le rur  
 En la que ur au rur l'ordre le rur  
 Ait la dan enghant rur l'ordre  
 Un fruy pant l'ordre l'ordre l'ordre l'ordre  
 Signifiant ait ait ait ait ait ait ait ait

Il n'est tel que d'être crachte pour affronter les bouliers. Vous allez voir que je trouvai la plus belle occasion du monde pour aller dans l'autre pays en vouloir profiter. Une rencontre me donna quelques instants de reverie d'où des deux environnées de guirlandes me tirèrent. La première que je vis fut morte du moins son corps fut épars de son ame<sup>1</sup> et voilà ce que semble ce qu'on appelle être mort. Et devant deux turquebuses en s'entour avec cette légende: *Quamquam di isa tendunt eodem*. Intendant par ces mots les différentes troupes de chevaliers qui quoique divisées tendaient au même but. Cette pensée ne s'offrit-elle pas bien par deux armes dont l'une porte à l'Orient et l'autre à l'Occident? Je passais aux autres quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers et d'amis qui m'emportèrent sous les loges pour y boire vie qui dura jusqu'à 5 ou 6 heures du soir que je quittai pour me trouver à un souper où d'honnêtes gens m'at-

tendaient En passant par la grand'ue, je vis un âne attaché a des barreaux Je lui ajustai sur l'oreille une touffe de rubans veits (couleur de Beaune), et le détachant, je lui dis *Marche aux Buttes* Les témoins qui n'étaient point de Beaune en rirent mais j'ai su que des gens aux fenétres en avaient juré vengeance ! En attendant, je soupirai ce soir-là le mieux du monde

Avant d'en etre a la chanson,  
 Je fatiguai bien l'echanson !  
 Pour satisfaire en tout les dames,  
 Au son du hautbois nous dansames  
 Et pour fermer enfin le divertissement,  
 Avec ma mine attristee,  
 Je racontai nonchalamment  
 Les effets merveilleux de la bague enchantee

Voilà bien des mouvements pour une journée, précédée d'une nuit assez fatigante ! Aussi me dispensai-je d'aller au feu d'artifice, qu'on devait tirer aux Buttes, avec une décharge d'artillerie. Après un profond sommeil de sept ou huit heures, je fus éveillé par les instruments de guerre, qui rappelaient les chevaliers aux pas. Les plaisirs recommencèrent avec le bruit des armes. A quoi bon vous les spécifier encore ?

Dans un esprit pareil au vôtre  
 Puis-je de nouveaux traits dépendre un second jour,  
 Que je fis couler comme l'autre,  
 Dans les plaisirs du vin, des jeux et de l'amour ?  
 Sauter, chanter, manger et boire,  
 Boire, chanter, manger, sauter,  
 Ressauter, remanger, rebondir et rechanter,  
 Ce fut toujours la même histoire

Je m'informai du succès des feux d'artifice de la veille, auprès de quelques Beaunois, qui me dirent que le bruit du canon avait donné un beau spectacle, et que le feu des serpentins avait brûlé toutes les épitaphes

entourées d'Irlande qui ornaient le jeu Que dites vous de ce rapport ? Ce jour là je fus traité splendideusement aux Peres de l'Oratoire en considération d'un frere aine que j'ui chez ces messieurs Ils m'inviterent en sortant à venir à des theses qu'ils faisaient soutenir le lendemain à leurs Jeunes pensionnaires sur l'histoire des douze Cesars Il me passa un trait de cette histoire par l'esprit qui me leur fit dire en prose ce que je vais mettre en epigramme au sujet des aneris de la Maison de ville de Beaune si celebres par tout le Royaume

Pour consul à Rome autrefois  
D'un cheval le Sénat fit choix  
Ainsi le rapporte Suetone  
Après un tel evenement  
Je ne m'étonne plus que l'on ait vu souvent  
Des anes magis trâts à Belune<sup>1</sup>

*Extrema gaudii luctus occupat* Voici le commencement de mes infortunes J'en precipiterai le recit parce qu'il vous chagrinerait si vous m'aimez et qu'il vous en nuierait si je vous suis indifferents Je m'avais sur les 10 heures du soir après souper d'aller à la Comedie La premiere et la meilleure scène que j'en eus fut la reponse d'un Beaunois du bel air à qui je demandai quelle pièce on jouait « *Les fureurs de Scapin* » me répondit il gravement — On m'avait dit repris je que ce seraient *les Fourberies d'Oreste* A ce mot qui fut hébreu pour lui nous entrâmes tous deux lui sur le théâtre et moi dans le parterre J'y fus reconnu d'un troupeau de jeunes bourgeois qui se carraient sur la scène aussi fiers que si on les eut « trilles » Ils m'envoyerent des quolibets tels quels et je n'y répondais que trop quand les comédiens qui commencerent nous firent finir au grand regret des rieurs ! « Telle chevre telle laitue » c'est à dire que la pièce fut jouée selon les spectateurs pitoyablement Cependant comme il y a

bien des coups de donnes dans cette farce, elle emporta l'applaudissement général. Un petit-maitre de Beaune, et de ceux qui m'avaient entier pris avant la pièce, enthousiasme de la scène du sac, cria : « Pauv' donc la ! On n'entend rien ! » Je lui criai sur le même ton : « Paibleu ! ce n'est pas faute d'oreilles ! » Ce fut la ma condamnation. Tous les offenses jurent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage. A peine eus-je mis le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente coups nues. Je ne pus si bien faire, qu'en un moment je ne me visse en prison. Je n'avais qu'une canne, qu'après un instant de folle résistance, je jetai contre terre, pour déshumer cette meute astamée de ma caisse : mais quand je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant alors au travers de tous ceux qui se trouvaient devant moi, j'esquivai la moitié des coups, j'essuyai l'autre, et je disparus, c'est-à-dire que mes pieds me mirent à l'abri de cet orage, avec un seul coup de pointe très léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, et la lune y donnait à plomb. Le *hic* était de regagner mon logis. Je le cherchais pas à pas dans l'ombre : je l'apercevais déjà, et je commençais à me de mon aventure, quand je vis courir mes gens à moi, flambeige au vent. Il fallut donc fuir encore, ou mourir. Je tournai gaiement les talons, et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai, pour les complimenter sur leur grand courage, et leur aversion pour le duel. Mes discours redoublèrent leur course : leur course redoubla la mienne. Je me fis bientôt perdre de vue, et je recommençai à respirer.

Mais admire avec moi le sort dont la poursuite  
Me fait tomber encore au piège que j'évite !

Au détour d'une rue, je me retrouve bec à bec avec

mes chasseurs S'imaginant alors que je voltigeais au tour d'eux pour les braver ils firent plus d'efforts que jamais pour m'atteindre

Pour me dérober à la troupe  
De ces lache persecuteurs  
Prébase auteur de mes malheurs  
Que ne me tendais tu la croupe ?

C'était fut de moi ! Je n'espérais plus rien ! Pour suivre depuis pres d'une heure par une légion d'épées au travers des rues inconnues qui me remettaient à tout moment au milieu de mes bourreaux sans armes en un mot sans secours je songeais *au libera* et je fus saisi des réflexions bien lavatives quand je me vis secouru de la plus belle main que j'eusse pu choisir Une jeune demoiselle regardant par une fenêtre basse et me voyant fuir à la pointe de tant d'épées secrètes qu'on allait tuer un homme ! Son frère qui regardait à la fenêtre haute lui dit d'ouvrir vite Elle le fit j'entrai on referma et j'offris visage de bois à mon escouade assassine Comme j'étais fort abattu je me laissai mener sans compliment dans une chambre où l'on me fit coucher Le lendemain matin cherchant dans la maison qui remercier avant d'en sortir j'entrai dans l'appartement où couchait ma libératrice Au bruit que je fis elle ouvrit son rideau belle et rare conjoncture pour un esprit romanesque ! c'était là l'endroit de mettre tout Cirrus dans ses longs compliments Je les fis les plus précis et les plus énergiques que je pus Et mon adieu fini je vins à mon auberge où je trouvai ma mère qui me fit partir sur le champ Voilà Monsieur la fidèle histoire que tout le monde commente à sa fantaisie Mon père me témoigna un mécontentement inflexible Un petit nombre de bons esprits ne m'en estiment pas moins d'autres plus simples me plaignent plusieurs

me raillent, et la plupart me blâment, quoique après tout,

Je trouve qu'il est honorable  
De me voir hair dans un lieu  
Où l'ânerie est estimable  
Car comme, enfin, sans plaisir à Dieu,  
Je ne saurais deplaire au diable,  
De même quand vous me chassez,  
Illustres habitants de Beaune,  
Il me semble que c'est assez  
Pour me faire entrer en Sorbonne

Mes fâcheux supérieurs ne se payent pas de ce raisonnement ! Leur mauvaise humeur et mes chagrins finiront quand Dieu voudra. Jusqu'à présent l'une et les autres m'ont si bien persécuté, que je n'avais pas seulement le courage de vous écrire, c'est-à-dire de me consoler. Je le fais enfin, unique plaisir et seule douceur que mon cœur ait goûts, depuis quinze ou vingt jours. Il est bien temps que ce plaisir finisse !

Je m'y suis trop abandonné !  
Revenez, sombre ennui ! c'est assez vous suspendre !  
Peut-être vous ai-je donné,  
En tardant trop à vous reprendre !

*A Dijon le 10 septembre 1717*

*N — A son retour à Dijon, et deux ans après son Ode, Pinon reçut, en réponse, de la part de MM de Beaune, une Chanson, qui est perdue pour la Postérité mais à laquelle il répondit par les quatre couplets suivants, sur la même mesure*

Brave et savant peuple de Beaune,  
Fils de Phebus et de Bellone,  
Qui suivez les deux tour à tour,  
Glorieux des exploits célèbres,  
Que vous fites dans les ténèbres,  
Vous les produisez donc au jour !

Chanson digne de vos écoles !  
 Le sujet l'air et le paroles  
 Rien n'en dement le nom Beaunois !  
 Pour nous la rendre encor plus belle  
 Que ne pouviez vous avec elle  
 Envoyer ici votre voix !

De la part de vos libraires  
 J'en ai reçu cent exemplaires  
 J'avais besoin d'un tel envoi  
 Il ne pouvait m'être inutile  
 M'en eussiez vous donné dix mille  
 J'en aurais fait un bon emploi

Lorsque sans verge et sans épée  
 Sur ma carcasse constipée  
 Je vis briller vingt gâchées nus  
 Je le contesse à votre gloire  
 Vous me fîtes venir la foire  
 Vous me devîez des torches culs (1)

Après que Moresquin eut fini d'écorcher la prose et les vers il s'étendit en commentaires dont je ferai grâce. Je remarquai seulement qu'il insista beaucoup sur sa parenté avec Piron du côté de sa mère ce qui ne fut pas contredit. Pour moi la lecture m'avait amusée bien que je n'y eusse trouvé qu'une plaisanterie provinciale qu'un Parisien ne sent pas entièrement. Cette triste journée s'écoula vite quoique denuee d'amusement c'est qu'une soirée plus désagréable encore devait la suivre.

Moresquin homme vil bas le plus corrompu des petits commis qui le sont plus que les autres hommes se trouva enfin seul avec une jeune personne modeste innocente timide sans expérience. On s'imagine qu'il va se livrer à la brutalité de son goût de ses manières de son caractère. Non. Je ne le calomnierai pas je ne

(1) Ces deux pièces n'avaient pas encore à ce moment été recueillies dans les éditions de Piron.

veux dire que la vérité pure, simple, nue Moresquin était ivre de joie, et il vérifia cette maxime que j'ai lue dans Shakespeare « Le plaisir est le baume de la vie, c'est la vertu sous un nom plus gai » Il semblait que le plaisir eût purifié sa vilaine âme, ou que me trouvant jolie, il ne voulût essayer, pour la première fois, d'un plaisir délicat Dès que nous fûmes seuls, il se mit à mes genoux, et me dit une suite d'amphigouris, qu'il s'efforçait de rendre polis, tendres même J'étais si troublée, que je ne m'apercevais pas de son ridicule Il voulut me déshabiller je le repoussais machinalement, et sans trop savon ce que je faisais Il employa une sorte de violence, et déchira mes manchettes, ainsi que mon tour de gorge Je me mis à pleurer Il me demanda pardon, et continua jusqu'à ce qu'il eût achevé Il m'enleva pour lors, et se jeta sur moi Je m'écriai involontairement, le priant de m'épargner, et d'avoir pitié de moi Il sourit, en me disant « Je ne veux pas te tuer » C'était la première fois qu'il me tutoyait J'étais étonnée, comme l'est une jeune personne qui s'est toujours respectée, et qui jamais n'avait été exposée à aucune attaque, par la sévérité de son air et de ses manières de von et d'éprouver les libertés que prennent les débauchés les plus corrompus Je me défendis Moresquin ne se fâcha pas il tâchait de surmonter les obstacles, en n'employant que la douceur et les caresses, mais j'ai su depuis qu'une partie de ces caresses étaient les libertés les plus criminelles, même de mari à femme Des obstacles naturels, qu'il vantait alors, et même depuis, comme une perfection, reculèrent ce qu'il nommait son triomphe, pendant trois jours Ce fut aussi le terme de son honnêteté

Dès que Moresquin fut parvenu au terme de ses désirs, et qu'il eut renouvelé ses plaisirs jusqu'à la satiété, je vis sa brutalité presque sans voile Il m'avait déguisé

jusqu' alors si pauvreté mais des le quatrième jour il me réussit à voir qu'il était obligé d'aller vendre quelques restes de dépouilles de sa première femme. Je voulus l'en empêcher. Mais il me répondit crument : « Avec quoi veux-tu dîner ? » Ce mot fut pour moi comme un coup dans la poitrine. Je tombai sur ma chaise et je ne pus me relever. Il sortit. Des que je fus seule mes larmes coulerent. Mais bientôt l'attendant revenir je tachais d'en effacer les traces. Elles étaient trop visibles pour qu'il ne les aperçut pas. Il me jeta quatre louis en me disant : « Je n'ai pu avoir que cela quoique la chose en valut au moins six. — Il est vrai lui dis-je c'est ce qui m'a fait de la peine. Je suis combien on perd ! il aurait mieux valu prendre quelque autre moyen ou vivre de peu en attendant. — En attendant quoi ? La mort de mes parents ? Car je n'ai que cette espérance là. — Vous avez vos appontements ? Ici Moresquin secoua la tête. Je lui dis : « Auriez-vous reçu des avances ? » Il ne me répondit pas et sortit.

Il avait alors une fille pour le servir. « Madame me dit-elle je ne conçois rien à Monsieur il fallait qu'il fut enragé de vous pour vous épouser il n'a pas de quoi vous soutenir il est sans emploi il a vendu pièce à pièce tout le fonds de commerce de sa femme et même de ses effets à lui. » J'écoulus avec saisissement. Enfin je m'écriai : « Il est sans emploi ! — Oui Madame depuis trois mois. Et quand je lui disais : « Mais Monsieur vous voulez épouser cette jeune femme malgré son père avec quoi la nourrirez-vous ? » Il me répondait : « — Il vaut mieux qu'elle soit malheureuse qu'à dire que j'en perde la tête comme je fais je me jette dans l'eau si je ne l'avais pas. — Ah ! lui faisais je il le vaudrait mieux à présent qu'après car vous en viendrez là quand vous aurez fait une malheureuse et des enfants si elle reste avec vous assez longtemps

pouï ça ! » J'étais au désespoir ! Je me voyais perdue, perdue sans ressource. Je comis chez ma tante, lui tout conter. Elle ne pouvait en revenir, et elle finit par me dire : « Prenez garde, ma nièce ! cette fille est enragée de ce que son maître s'est marié ! elle est méchante, car il me l'a dit plus d'une fois, et elle invente tout cela pour s'amuser et vous faire de la peine. — Peut-être est-elle de concert avec lui pour vous éprouver ! — Ce serait là une singulière éprouve, répondis-je. — Vous savez que ce n'est pas un génie, dit ma tante, au reste, ce qui doit vous rassurer, c'est qu'il a rendu sa première femme heureuse. » Ma tante me calma entièrement par ce discours, je n'eus d'autre peine que l'humiliation d'être éprouvée par un mari et par sa servante. Je revins chez moi tranquille, mais avec un petit air fier, qui donna beaucoup à penser à Catherine, à laquelle je ne parlai plus du reste de la journée.

Moresquin rentra sur les 10 heures. Je ne doutais pas qu'il ne vînt de ses occupations. Par la conversation du souper, j'entrevis qu'il avait passé la soirée au café. Mais je gardais cette idée en moi-même, craignant que cela ne fût encore dit après, pour m'éprouver. J'étais rêveuse. Moresquin me demanda ce que j'avais : « Rien, lui dis-je, au reste, vous auriez pu vous dispenser de me faire dire je ne sais combien de choses inutiles par Catherine. — Il a bien fallu que tu susses la vérité. — A la bonne heure, je la sais, qu'il n'en soit plus question puisque vous n'avez rien, et que vous êtes sans emploi, il faut que je travaille en modes. Catherine rapportera mon ouvrage, et fera la cuisine. » Moresquin me répondit qu'il n'en était pas redouté là, que ses parents étaient riches, et qu'il ne souffrirait pas que je travaillasse en mercenaire. Je vis dans cette réponse la confirmation des idées de ma tante, et je me tranquillisai.

Mais des le lendemain pour sortir de mon incertitude j'envoyai Catherine chez différentes connaissances me chercher de l'ouvrage. Elle y fut et m'en apporta. Je le préparai et me fis aider par cette fille qui me dit : « Madame, je vous avertis qu'avec ce train de vie je ne resterai pas chez vous il y aura trop de peine à avoir d'ailleurs vous aurez beau travailler Monsieur fera comme du temps de sa pauvre première il aura plutôt fait de manger que vous de gagner — A quoi sert tout ce que vous me dites là ? Je sais que sa première femme a été heureuse — Heureuse ! Il l'a fait mourir de chagrin ! — Taisez-vous Catherine ce que vous dites là est trop fort et si monsieur Moresquin est d'accord avec vous pour m'éprouver cela est fort indecent ! — Oh ! Madame ! n'allez pas vous aviser de lui redire ce que je vous dis pour vous rendre service ? Au reste vous le connaîtrez à vos dépens mais je ne le verrai pas car je vous quitte dès aujourd'hui je m'en vais je ne veux pas rester — Vous attendrez au moins que monsieur Moresquin ait une autre fille ? — Eh ! pourquoi faire ? Allez illez Madame vous vous en passerez bien ! » Je ne savais que penser de tout ce que j'entendais. Souvent je voyais Moresquin grincer des dents d'impatience pour un moment de retard il ne s'en prenait pas encore à moi mais il employait des expressions générales c'est à dire qu'il parlait au pluriel afin de m'englober. Je le voyais incapable de s'occuper à la maison Rassassie de moi il dormait s'il ne grondait pas Catherine au pluriel ou il jouait stupidement avec son chien qu'il se plaisait à faire crier. Il était d'une inutilité si profonde que souvent il me jetait mon ouvrage à moitié fait et me faisait à l'accompagner à la promenade. Je lui demandais si les heures de son bureau ne le gagnaient pas. Il me dit enfin avec humeur qu'il allait changer d'emploi.

que celui qu'il avait n'était que de six cents livres, et qu'il ne suffisait pas Je lui observai qu'il aurait fallu différié son mariage Il me serrâ la main, en grincant des dents, et ne me répondit rien Six semaines s'écoulèrent ainsi Mais avant de parleï de la première scène qui me regarde, il faut en rapporter une autre qui m'effraya, en me faisant connaître Moresquin

Quelques semaines après le mariage, environ la troisième, nous allâmes dîner chez ses parents la fille qui servait son père était un peu maussade, et sujette à se prendre de vin Elle portait un plat , la mère Moresquin, femme impatiente et acariâtre, s'écrie, en s'adressant à moi « Mon Dieu ! mon Dieu ! ôtez-lui donc ce plat, qu'elle va laisser tomber ! » J'y courus La fille s'y opposa, et me dit des injures, dont je me mis à rire, m'apercevant qu'elle avait bu Dans ce moment, Moresquin fils tenta il entendit cette fille m'apostropher , la fureur le saisit , il était naturel, j'en conviens, qu'il la mit hors de la pièce où nous étions, mais il se jeta sur elle, l'assomma de coups, sans que nous puissions la retenir de ses mains, et il la traîna sanglante par les pieds, pour la jeter par-dessus la rampe de l'escalier Ici, le père Moresquin arriva, qui s'emporta vivement contre son fils, qu'il connaissait , il lui donna tout le tort, quelque chose que nous puissions dire, sa mère et moi, pour l'excuser La fille rendit plainte le lendemain, et le père Moresquin paya l'accommodement, qu'il proposa lui-même Il faut convenir ici, que je ne fus point étonnée de voir éprouver une fille qui m'injurait, mais je fus effrayée de l'excès des mauvais traitements, et de l'espèce de science qu'il montait à blesser, à faire du mal , il le paya cher Tout le monde assure que cette affaire obligea ses parents de vendre leur dernier plat d'argent, ce fut aussi la cause première de leur résolution de quitter Paris, pour aller demeurer en province

Un jour que Catherine fut allée reporter de l'ouvrage elle s'amusa exprès pour ne pas arriver à l'heure du dîner. Je mis le couvert. Le pain se trouvait dur parce qu'on n'avait mangé chez les parents de Moresquin. Il arriva, se mit à table et demanda Catherine. Je lui dis qu'elle devrait être revenue depuis plus d'une heure. Lorsqu'il eut mangé sa soupe, il prit le pain, le regarda, se mit en colère et me le jetant au visage, il s'écria : « Voilà de beaux pains ! » Tremblante le visage en sang, peu s'en fallut que je ne m'évanouisse de frayeur de douleur de tous les sentiments pénibles qui peuvent affester une femme livrée pour le reste de sa vie à un brutal qui se porte sans raison aux extrémités les plus revolantes. Moresquin fut effrayé lui-même de ce qu'il venait de faire ; il vint se jeter à mes genoux et me demanda pardon. « Je vois que je suis perdue ! lui répondis-je. Vous êtes trop emporté, un rien vous met en fureur ; j'en ai déjà vu l'exemple le plus effrayant dans cette malheureuse fille qui servit vos parents et qui vous poursuit aujourd'hui. Vous ne pouvez modérer votre fureur, et cela est bien malheureux pour vous et pour moi ! »

Moresquin donna quelques signes d'impatience pendant ce discours ; cependant il prit sur lui de ne pas s'emporter et moi je me tus. Mais il avait commencé les mauvaises façons qui lui étaient naturelles ; prirent insensiblement la place de la politesse contrainte. Je perdus tous les jours à ses yeux à mesure que sa passion brutale s'affublissait. Il se familiarisa avec une femme qu'il avait brouillée avec tout le monde en l'épousant et qui n'avait plus d'appui. Pour un autre homme, c'aurait été un motif d'attachement et de tendresse pour Moresquin ; c'était une tentation de me priver de me réduire au plus dur esclavage.

Pour y parvenir il gradua les mauvaises façons : il

commanda durement à Catherine, sa servante , il nous assimilait, dans ses fâcheries, qui étaient fréquentes, en parlant au pluriel , il alla bientôt plus loin, et je fus seule l'objet et le plastion de ses injures , les discouis les plus obscènes me furent adressés , ils assaillonnèrent ses biutales caresses je fus traitée de façon que le sort de Catherine me parut de beaucoup préférable au mien, puisque son indigne maître n'aurait osé lui parler et agir avec elle comme il faisait avec moi, sous prétexte que j'étais sa femme On aurait dit, à voir sa conduite, que j'étais une vile prostituée, obligée à supporter tous ses caprices, à souffrir toutes les libertés que cet homme corrompu voulait prendre, même devant la fille, qui ricanait ou soignait Ma résistance m'attirait toujours des brutalités, qui n'étaient pas proprement des coups, mais il me renversait, me contenait, me découvrait, et m'exposait dans cette situation, tandis que la fille rentrait ! et, ce qui est horrible, pendant que ses amis arrivaient chez lui, à son invitation ! Il jouissait ensuite de ma honte, de ma rougeur , de l'humeur que je ne pouvais manquer d'avoir il badinait, à sa manière, de la façon la plus obscene et la plus grossière, en disant « Elle est de mauvaise humeur, parce qu'elle n'a eu que deux, trois, ou quatre, au lieu de six, etc » Ses vils amis demandaient ordinairement grâce pour moi , ils m'ont souvent défendue contre lui , surtout un soir, après souper, qu'ayant bu au delà des bornes, il voulut jouir, devant eux, de ses droits de mari Il devrait y avoir des lois contre de pareils excès , il n'est pas permis à un mari d'attenter ainsi à la pudeur de sa femme ! On sent comme je devais me défendre, dans ces occasions Mais j'étais déjà enceinte, et je pouvais me blesser Ce soir-là, je fus contrainte, par la violence, et par les menaces, de passer dans une alcôve vitrée, où Moresquin s'assouvit, ses amis n'étant qu'à deux pas, et

tenant encore la table Il me ramena ensuite par force au milieu d'eux Ce n'est qu'en frissonnant que je me rappelle la scène qui manqua d'arriver C'étaient tous des gens sans principes ils étaient échauffés par le vin ce qui venait de se passer presque sous leurs yeux les avait enflammés le désordre où je fus obligée de repartir les provoquait davantage encore L'un d'eux osa proposer à Moresquin de suivre les mœurs de Sparte J'entendis cette expression sans m'affrayer n'en connaissant pas le sens Les autres appuyèrent Moresquin demanda l'explication car il est très ignorant ! Heureusement il la prit mal et se facha car j'entendis qu'il disait « C'est bien ma femme ! croyez-vous donc que ce soit ma P ? C'est ma femme et vous êtes des gredins de me faire une pareille proposition ! » Ils lui observèrent qu'il ne s'était pas conduit de façon à leur persuader que je fusse sa femme ou qu'il était donc un miserable ! Ils se fâchèrent on fut près à se battre et tout le monde sortit en me disant « Madame vous avez un gueux pour mari et jamais nous ne remettrons ici les pieds davantage si vous demeurez longtemps avec lui vous serez bien malheureuse ! »

J'avais le cœur navré je me voyais plus sûrement perdue que jamais je ne fis que soupirer pendant la nuit Le lendemain matin le brutal qui voyait que ses dépenses et son incapacité le mettaient dans la gêne et qu'il n'avait pas avec moi les ressources du commerce de sa première femme me dit les choses les plus dures Je versai des larmes amères ! Sa mère arriva dans ce moment elle me demanda ce que j'avais Je lui repeati les injures dont son fils m'accablait et j'ajoutai que je souffrais de ce qu'il venait de perdre son emploi chez le receveur de la Capitation Il vint alors sur moi comme un furieux et me frappa devant sa mère si outrageusement que j'en eus le visage meurtri

pendant trois semaines Sa mère était tremblante, et paraissait tout étonnée , elle ne dit cependant que ces mots « Celle-ci sera comme l'autre » Elle le pria de nous laissez seules

Dès que Moresquin fut parti, j'achevai de tout détailler à ma belle-mère , je fis un récit exact et inconsistant, non seulement de ce qui s'était passé la veille, mais de tous les autres jours, depuis la scenc du pain jeté a la tête Tandis que j'étais occupée a ce récit, Moresquin rentra , il en avait écouté une partie, sans se montrer, et il parut a la fin, écumant de colère, suivant son usage Il debuta par me donner un coup violent sur la main, qui me la tint engourdie plus de deux heures Sa mère me prit sur elle, en lui disant « Monstre, ose la frapper dans mes bras ! » C'est la seule fois qu'elle m'ait soutenue Moresquin s'empoita contre elle autant que contre moi il lui fit mille reproches déshonorants « O Dieu, m'écriuai-je, s'il parle ainsi a sa mère, à quoi dois-je m'attendre ? — Non, dit-il alors, je ne parlerai pas contre ta réputation , j'ai été trois jours à prendre ton pucelage , tu étais une fille honnête, et tu es une honnête femme, mais cette g -là (parlant de sa mère), avait fait des siennes avant, et elle en a fait encoire après , c'est pourquoi je ressemble si peu à mon père, qui est un honnête homme , il lui convient bien de me faire des reproches, tandis que c'est elle qui est cause de tous mes vices ! » Je frissonnai d'horreur à ce langage Moresquin cependant se calma peu à peu Il vint nous demander pardon, et promettit de se mieux comporter à l'avenir Sa mère ne lui pardonna pas , elle m'assura en particulier qu'elle ne lui pardonnerait jamais, et qu'à sa mort, elle substituerait ce qu'elle pouvait avoir, en ma faveur, et en celle des enfants qui existeraient

Moresquin, pour consolider la paix, reconduisit sa

mère et resta pour souper Nous ne sortimes de chez ses parents qu'à 10 heures du soir En chemin et lorsque nous fumes arrivés Moresquin me tint le discours qu'on va lire

« Tu ne me connais pas encore j u raconte plusieurs traits de ma jeunesse a ta tante Bitez qui auraient du la degouter de moi et me faire donner mon conge mais c est une buse qui n entend rien quand une fois on l a captee Il faut d abord que tu saches qu il est très dangereux de me mettre en colere je m appelle *Trappe d abord* et j ai pris l habitude étant commis aux Aides de donner les coups de façon a blesser ou tout au moins a faire trouver mal Ainsi tu t exposes beaueoup en me résistant Le plus court pour toi puisque tu es ma femme et qu il n y a plus pour toi d asile dans le monde c est de faire tout ce que je te dirai ou tu peu te flatter qu il n y aura pas de negresse esclave dans tout le Nouveau Monde aussi miserable que toi On t a dit que j avais rendu ma première femme heureuse Cela se peut mais c est qu elle m aimait des l enfance elle tremblait devant moi et elle met tait son bonheur dans tout ce qui pouvait me faire plaisir C est ainsi qu elle a été heureuse Elle n en eut guere menagee et il n y avait pas autant de temps que j etais son mari qu il y en a que je suis le tien que je l avais déjà tapotée de la bonne maniere ! mais elle gardait le silence et elle se prechait heureuse a tout le monde Par ce moyen elle eut honoree respectee et moi je me retenais devant le monde Mais en parti culier je me contraignais si peu que le jour de sa mort je lui ai encore donne un soufflet J en ai été fache parce que les efforts qu elle fit pour ne pas pleurer quand on entra auprès d elle l ont sufoquée je ne voulais pas la tuer mais seulement l empêcher de trop se plaindre parce que cela m impatientait je

le lui avais défendu trois ou quatre fois, avant de la frapper Mais ce n'est pas la ce que je te voulais dire, pour te faire entendre combien mes coups sont dangereux

« Tu sais, puisque ma mère te l'a dit, que j'ai été très méchant dans mon enfance Ma mère, qui est une méchante femme, me gâta, pour avoir le plaisir de contrarier son mari et ma gouvernante Je demeurai noué jusqu'à sept ans, à cet âge, je commençai à croître, et ma mère en parut folle de joie Je n'étais pas beau, un certain philosophe vint chez nous, me regarda et dit à mes parents « Est-ce là votre fils ? Oui, car il ressemble un peu à Madame, mais en laid Il ne sera pas beau, je ne crois pas qu'il soit bon, car son génie de laideur est toujours le symptôme de la méchanceté Si vous voulez m'en croire, vous éloignerez de vous cet enfant, qui empoisonnera votre vie, et vous le confierez à des personnes sages, qui ne le perdront pas de vue, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à reformer son caractère Je lis dans ses yeux, dans ses traits, il a une âme noire, et la plus méchante possible » Il me regardait fixement, en parlant ainsi Mon père gardait le silence, ma mère pétillait, mais elle n'osait parler, parce qu'on avait besoin de l'homme qui me jugeait si sévèrement J'étais alors dans ma huitième année, je l'entendais, et le regardais non, je m'approchai doucement derrière lui, et je lui donnai un coup de pied dans l'os des jambes Il se retouma vivement et dit « Il prouve ce que je vous disais il m'a fait du mal ! » Et il y porta la main « Pienez garde ! ajouta-t-il, cet enfant vous causera bien des peines ! » Il sortit aussitôt, et ma mère ne voulut jamais permettre que je fusse corrigé, pour ce que j'avais fait, elle soutint à mon père que j'avais eu raison, que j'avais du cœur, de la conception, de ne pas souffrir qu'on pailât ainsi de moi

Mon père ceda et depuis ce moment il me prit en haine  
Je le lui ai bien rendu !

« A mesure que je grandissais on voyait combien je devenais mechant ma mère se plaisait pour contrarier mon père a me voir battre la servante et a lui manquer a lui même s il avait ose me toucher elle l aurait devisage il ne s y exposa pas Je parvins ainsi jusqu a l age de douze ans battant mordant donnant des coups de couteau de camif de ciseaux aux servantes ou leur enfonçant a l improviste des epingle dans la chair Ce qui m attira souvent de leur part de bonnes corrections mais aussi elles etaient chassées des que ma mère s en apercevait a son retour

« A l age de douze ans on me donna un maître a danser pour m apprendre a marcher et a saluer Je n etais pas docile comme bien tu penses et le maître qui ne jugeait pas a propos de souffrir de moi me traitait comme un ecolier rebelle et mauvais sujet Il eut un jour la hardiesse de me donner un coup de pied parce que je me moquais de lui et que je l empêchais de donner leçons a d autres ecoliers car j allais chez lui Un coup de pied dans les jambes fut ma repartie Le maître me poursuivit Je m echappai Le lendemain je vins sonner a sa porte Il ouvrit « — Ah ! te voila ! me dit il en prenant un baton » Je descendis rapidement les escaliers mais je revins une heure apres muni d une corde que je tendis a un pied d elevation dans l endroit le plus obscur Je sonnai ensuite tres fort Le maître se douta que c etait moi Il sortit precipitamment un baton a la main et en voulant descendre il trébucha dans la corde sa tête tomba sur une corniche et il se la fendit de sorte qu il en mourut Il n y avait pas de preuves contre moi mes parents pour empêcher l éclat donnèrent de l argent a la veuve et l on parla de m envoyer aux Iles Mais il ne fut pas possible d y deter

minei ma mère, quelque chose que lui dit le philosophe mon ennemi , elle me défendait, en disant que c'était un enfantillage, que je ne me doutais pas qu'un pareil tour causerait la mort au maître de danse, et beaucoup d'autres raisons Mon père céda, pour avoir la paix

« J'apprenais alors à lire et à écrire Mon maître venait à la maison, et à chaque visite il se plaignait à ma mère de ce que je ne m'appliquais pas en sa présence, et de ce que je ne faisais rien du devoir qu'il me donnait, pour remplir l'intervalle des leçons Je lui signifiai un jour très sérieusement qu'il eût à ne pas continuer ainsi, ou qu'il aurait affaire à moi La première chose qu'il fit, en voyant ma mère, dans un moment où mon père était à la maison, ce fut de rendre compte de ma menace, et de son motif Mon père me traita de monstre, de mauvais sujet , ma mère elle-même n'était pas contente elle me reprocha la perte de l'argent qu'on donnait à mon maître, et de ce que je fournissais peut-être une excuse à son incapacité Elle m'exhorta plusieurs fois à travailler, pour faire voir que c'était plutôt la faute du maître que la mienne, si je n'apprenais rien Elle faisait en même temps des signes à ce dernier, de peur qu'il ne se fâchât de ce qu'elle disait Il l'entendit bien, mais il était indigné de sa faiblesse Cependant il dissimula, et sourit avec mon père Je ne sais pas ce qui fut décidé entre eux , mais le soir, mon père me signifia que j'irais prendre ma leçon chez mon maître Je ne demandais pas mieux, espérant beaucoup de la liberté que j'aurais de sortir Mais je fus conduit par un grand écolier, qui venait me chercher, et qui me ramenait Je m'appliquai les premiers jours, afin de faire comme les autres , et parce que ne connaissant encore personne, je ne savais trop à qui m'adresser, pour polissonner Mais au bout de la semaine, ayant à peu près deviné les mauvais sujets de la classe, je tâchai de m'aboucher

avec eux et de leur souffler l'esprit de revolte qui devait me venger de mon maître. Je cessai en même temps de m'appliquer, je n'étudiai plus, je n'écrivis mal. Le maître paraissait guetter l'occasion de me corriger d'une manière exemplaire et il la saisit avec empressement comme si il avait eu peur qu'elle ne lui échappât. Dans un moment où j'étais en pourparlers avec un des plus grands écoliers il me frappa en me disant : « Ah ! je vous « y trouve à déranger les autres ! » Et sur le champ il m'appliqua cinq ou six coups de nerf de bœuf ajoutant : « Voilà le martinet qu'il fût à un mauvais sujet « tel que vous ! » J'étais furieux mais je dissimulai

« Des que nous fumes sortis de la classe je réunis les plus forts et les plus méchants de mes camarades je leur représentai que la manière dont je venus d'être traité les attaquait tous dans ma personne que leur tour pouvait arriver dès le lendemain à la volonté du maître despote qui venut de faire sur moi à la recommandation de mon père un essai de ce qu'il pouvait oser. Mon discours fit une impression prodigieuse. Ils pousserent un cri de fureur surtout un dénommé Chabert dont tu as sans doute entendu parler à cause de sa fin malheureuse<sup>1</sup>. Il jura que si son père lui avait attiré un pareil traitement il ne lui aurait jamais pardonné il m'excita vivement à tirer vengeance du mien. Je l'approvai mais je ne me sentis pas la résolution nécessaire toute ma vengeance se porta sur le maître. Nous imaginâmes Chabert et moi d'engager nos camarades à le lier à le fustiger jusqu'à satiété de notre part et à le lasser ensuite en désertant pour jamais l'école. Nous fûmes trois jours à concerter notre projet entre nous deux seulement. Nous observâmes qu'après la classe le maître qui était garçon demeurait seul pour observer tranquillement nos progrès et préparer les reprimandes ou les encou

ragements pour le lendemain Nous résolûmes de choisir cet instant

« Quand notre projet fut bien mûri, l'occasion se présenta pour l'exécuter, non pas d'elle-même, mais amenée par nous Chabert détourna un des meilleurs écoliers, et lui fit faire son devoir d'écriture au plus mal possible Le maître, après notre départ, vint observer les différents papiers Nous nous étions cachés quatre pour écouter Chabert, moi, le jeune écolier détourné malicieusement, et un quatrième très mauvais sujet, fils d'un contrôleur de barrière Nous vîmes le maître tenir le papier du fautif, et le rejeter d'indignation, l'œil étincelant Il le nota ensuite, avec son crayon, sur le petit livre qui lui servait de mémorial, et qu'il enfermait sous clef Il le posa par hasard, en continuant, sur le bout de la table, et tandis qu'il avait le dos tourné, l'un de nous eut le secret de le prendre Nous nous retîmes vite sans bruit

« Notre premier soin, lorsque nous fûmes dans un endroit sûr, fut de lire la note qui concernait le fautif Elle était ainsi conçue « *Colson, pour excès de mauvaise écriture, et négligence impardonnable, le fouet, 23 juin, privé de récréations pendant trois jours, et plaintes à son père* »

« Mes amis, leur dis-je, vous voyez que nous sommes vexés par un tyran, il faut nous venger ! » On délibéra mon avis fut de retourner tous quatre, de nous jeter sur le maître, dès qu'il aurait ouvert, de le lier, de le fesser, et de le laisser ainsi gaiotte sur son lit « Il crierait le fautif — Nous lui mettrions un bâillon ! » répondit Chabert Et en même temps, il tira une espèce de petit brûlon de sa poche Nous retournâmes, nous tapâmes Le maître ouvrit, sans défiance, et nous entrâmes Nous le saisîmes à l'improviste, il voulut crier, Chabert le brûla, il fut déculotté, fessé à ou-

trance renverse le visage sur son lit les bras et les pieds garottes Nous lui en donnâmes tant que nous pûmes puis nous le laissâmes presque sans mouvement et ayant a peine la force de nous demander grâce Les martinets étaient usés jusqu'au manche Nous sortimes ensuite nous fermâmes sa porte a double tour et nous jetâmes la clef dans les latrines

« Le lendemain matin nous vinmes comme les autres La classe n'était pas ouverte on n'entendait pas le maître répondre parce qu'il était dans une seconde pièce dont nous avions fermé la porte nous nous en retournâmes tous et nous dîmes chez nous que le maître était absent Ce ne fut qu'à midi que les voisins firent ouvrir la porte par un serrurier On trouva le malheureux maître dans la même position où nous l'avions laissé meurtri de coups On le délia le déborda et il parla, pour tout le temps dont il s'était forcément tu Il nous nomma mes trois camarades et moi On accourut chez nous nous fûmes saisis chacun par nos parents on voulut nous faire avouer mais nous nîmes tous trois effrontement et sans le fautif qui découvrit toute la traîne on aurait pu regarder le maître comme un fou L'affaire devint sérieuse Chabert fut broyé à coups de nerf de bœuf par son père le quatrième fut mis à Bicêtre à la *Correction*

« Pour moi je fus envoyé aux *Îles* et j'eus même un petit grade parmi les captifs mes camarades on m'appelait Monsieur le lieutenant Je les mordîais assez bien et je faisais ainsi la cour à notre conducteur Jac quis sa confiance et la haine de mes frères qui machinèrent de me étouffer Heureusement je fus averti de leur complot Je profitai de l'espèce de liberté dont je jouissais pour m'échapper Je fus aperçu par une nègre elle me promit le secret Cependant sachant combien peu l'on doit compter sur cette espèce je

I'obligeai de m'accompagner jusqu'à un bois Elle m'y servit de guide, et quand nous fûmes prêts à en sortir, je la tuaï d'un coup de couteau entre les deux épaules, pour plus grande sûreté

« J'eus le bonheur de trouver un vaisseau prêt à repasser en France , je me présentai comme mousse , j'étais petit, puisque je ne suis pas grand, fort noir, puisque je le suis encore , on me prit pour un enfant de matelot, et comme on avait extrêmement besoin de monde, on ne fut pas difficile sur les informations

« Arrivé à Bordeaux, j'écrivis à mes parents un récit à ma fantaisie de ce qui s'était passé, leur assurant que nous avions fait naufrage On m'envoya de l'argent, je désertai, et j'arrivai chez nous un sou, fait à effrayer On m'éloigna sur-le-champ de Paris, en m'obtenant une petite commission aux Aides

« Tu entendras dire qu'on m'avait envoyé aux *Iles* parce que j'avais volé dix louis en or, dans le secrétaire d'un ami de mon père , mais cela est faux , quand j'ai volé, c'était mes parents, ou tout au plus leur servante, que je mettais à contribution Quant aux dix louis, s'ils ne se sont pas retrouvés, ce n'est pas ma faute , je m'en vanterais, si je l'avais fait, parce que j'aurais eu des motifs , comme, par exemple, de mortifier mon père, qui allait toujours disant qu'il était un honnête homme , cela m'ennuyait, et me donnait comme des nausées

« Mes petits escamotages chez mon père avaient souvent occasionné du bruit c'était la seule chose dans laquelle ma mère ne me soutint pas Je cherchais depuis longtemps une occasion de prouver à mes parents qu'ils pouvaient être volés par d'autres , j'épiais surtout les servantes, j'aurais été charmé d'en faire expédier une, pour rendre ma justification plus célèbre L'occasion s'en présenta même Une jeune fille, assez gentille,

laissa prendre quelque chose et je l'accusais de l'avoir volé Mes parents ne me croyaient pas et ils se regardaient comme sûrs que j'avais moi même pris ce qui ne se retrouvait plus Ils me le dirent très durement et je m'emportai Cependant la fille était au désespoir elle vint un jour me trouver dans ma chambre dans un moment où mes parents étaient sortis « Pourquoi « voulez vous me perdre ? me dit elle que vous ai je « fut Monsieur ? — Tu es une coquine et je sais que tu « es coupable — Je ne les suis pas en vérité croyez moi « — Tu les — Non en vérité Monsieur je n'ai rien « pris — Si tu veux que je te croie tu es jolie Il « faut » La fille voulut résister Je lui donnai un soufflet qui la renversa et je lui déclarai que si elle ne cédait pas j'allais m'écrier et dire à tout le monde que je la venais de prendre sur le fait à me voler Elle fut si effrayée qu'elle ceda Tandis que je m'amusais d'elle mon père et ma mère rentrèrent Ma mère vint se jeter sur moi Je lui dis « Que voulez vous ? elle m'a offert sa personne pour la cacher dans ses vols et j'ai succombé » Ma mère me crut et voulait faire arrêter la fille Mon père s'y opposa Il prit la fille en partie culier avec ma mère et l'interrogea Elle dit la vérité Cependant on n'était pas sur Mais mon mauvais ange fit que j'avais été entendu par deux voisines qui entrerent quand elles s'aperçurent que j'avais été surpris ce qu'elles comprirent en me voyant sortir tout en colère Elles vinrent tout déclarer à mes parents Mon père était furieux ma mère convaincue ne savait que dire pour me défendre On renvoya la fille en la payant bien et l'on en prit une vieille et laide

« J'étais enrage de mon mauvais succès Une des deux voisines qui avait parlé contre moi car ma mère me les nomma avait un père âgé qui demeurait à trois lieues de Paris Il vint un jour pour la voir j'étais chez

le perruquier, quand il passa Un gaiçon dit : « Tenez, « voila le père de mademoiselle Rosette , il va voir sa « fille » Je sortis Je montai dans l'escalier, sur les pas de cet homme, qui venait voir sa fille pour la première fois, depuis qu'elle avait loué dans la maison Il entra chez nous, en se trompant , il avait trouvé la clef, et parvenu au milieu de la première pièce, il regardait s'il reconnaîtrait les meubles de sa fille, lorsque je me jetai sur lui en criant « Au volant ! » Je le renversai d'un coup de poing, je l'assommai, le foulai aux pieds, toujours en m'écriant Mes parents, qui étaient chez une voisine, accoururent , ils me trouvèrent sur le misérable, qu'on ne reconnut pas, et qui ne pouvait parler Il fut porté à l'*Hôtel-Dieu*, et ne put s'expliquer que le lendemain On sut alors qu'il était le père de la petite fleuriste, mademoiselle Rosette J'avais triomphé, auprès de ma mère, en lui disant « Vous voyez bien qu'on vous vole, et vous m'accusez ensuite, pour avoir plutôt fait, parce que mon père me déteste sans moi vous étiez pourtant volés ! » Elle avait dit comme moi Mais quand on sut qui était l'homme, ce fut autre chose ! Il fallut assoupir l'affaire en donnant de l'argent à Rosette, pour qu'elle soulageât son père, et gardât le silence Le bonhomme mourut au bout de trois jours, et je fus vengé

« Ce fut alors que mon père déclara qu'il ne voulait pas me garder à la maison Il voulait me faire enfermer Mais ma mère obtint, par le moyen d'un parent, un petit emploi en province, dans les Aides C'est là que je me suis donné carrière ! C'est un charmant état, pour un jeune homme, que celui de commis aux Aides ! Il n'est rien qu'il ne puisse faire impunément ! Il peut battre, guetter, assassiner, faire des faux, pourvu qu'il montre du zèle pour les droits de la Ferme, tout lui est permis, même ce qui ne regarde pas les intérêts de ses

commettants on appelle cela un sujet précieux et on fait tout pour le conserver. J'en vis eu la preuve dans une occasion.

« Je m'étais distingué dès mon installation par une sorte de fureur contre les prêtres friudeurs je passai des nuits pour les guetter je les surpris je fis des procès verbaux j'obtins des condamnations Ma réputation parvint par mon directeur jusqu'aux armiers généraux je reçus une gratification et un avancement Mon emploi n'eut que de six cents livres J'en eus un de mille francs C'est à cette époque que me trouvant dans la ville d'A\*\*\* je rencontrai le facteur de la poste Je lui demandai s'il avait des lettres pour moi ou mes confrères « Mes lettres sont par ordre me dit cet « homme quand je serai dans votre quartier je les trouverai à leur place s'il y en a et je les remettrai à la « maison » Je voulus l'obliger à défaire son paquet il s'y refusa nous nous disputâmes et comme c'était un marin il me dit des injures Je lui passai mon épée au travers du corps Je fus obligé de me enfuir Lui j'érme me soutint parce que j'étais un sujet précieux et mon affaire s'accorda Il est vrai que l'homme n'en mourut pas Il en couta deux mille francs à ma famille

« Je fus alors dans la ville de S\*\*\* où je continuai à faire le bon valet Je ne fus pas aussi heureux qu'à A\*\*\* Une nuit je fus surpris et battu à me laisser pour mort On me rapporta chez mon hôte qui me soigna fort bien ainsi que sa fille jeune personne assez jolie appelée Madelon Destroches Ma convalescence fut longue ! Mais enfin je me fortifiai assez pour sentir que Madelon était aimable Je lui fis ma cour Elle rit d'abord de ma déclaration Je m'enhardis et elle se fâcha Cette rigueur me donna des soupçons Je l'éprouvai et je m'aperçus qu'elle avait un galant nom Je fus alors guéri et je sortais Je publiai partout que Madelon n'était pas

sévere, que je l'avais eue, et que je ne voulais plus d'elle, parce que je l'avais surprise en flagrant délit avec Tel je nommais son galant Ces bruits vinrent à l'oreille de la mère et de la fille Elles furent toutes deux très en colère contre moi, surtout la vieille Destroches, qui résolut de me punir, et de se venger

« Pour cela, elle vint un matin dans ma chambre, tandis que j'étais encore au lit Sans préambule, elle jeta la couverture et les draps aux pieds, et déployant une poignée de verges, elle commença de me fouetter de toutes ses forces Je ne savais où j'en étais, étant à peine éveillé J'entendais seulement que la vieille me disait « Mauvaise langue ! gueux ! ingrat que j'ai soigné, tu parleras mal de ma fille ! » Je me reconnus enfin, et m'élançant à terre, je sautai sur la vieille, que je désarmai J'allais lui rendre ce qu'elle m'avait prêté, quand sa fille, qui probablement écoutait à la porte, entra, munie d'un manche à balai, avec lequel elle m'émoustilla les épaules Je quittai la mère pour me jeter sur la fille Je renversai celle-ci La mère courut chercher du secours, pendant ce temps-là, voyant l'occasion belle, parce que la fille était suffoquée de colère, je lui pris ce qu'elle m'avait refusé La mère revint à ses cris Je me trouvai assailli par les deux à la fois Mais quoique petit et grêle, je parvins à les mettre hors de ma chambre La mère avait ressaisi le manche à balai Je le pris par le bout, et le courbant entre les jambes de la fille, je fis tomber celle-ci avec tant de force, qu'elle s'ouvrit la tête contre l'angle d'une marche Je profitai du trouble pour m'échapper

« Je fus envoyé à T\*\*\*, quand on sut que la fille n'en reviendrait pas On craignait de perdre un sujet *précieux*

« Il n'y avait qu'environ trois mois que j'étais à T\*\*\*, quand j'y devins amoureux de la fille d'un menuisier Elle était jolie, mais sans fortune Un garçon perru-

qui la recherchait auparavant Mais ses parents ayant entendu dire que j etais fils unique de gens comme il faut ils me preferaient Le *frater* et la fille qui etaient d accord resolurent de me faire expliquer il fut meme convenu entre eux que si je tendais au mariage et que la chose fut possible le raseur se retrerait Ce garçon vint donc me trouver un jour que j etais a la promenade Il m aborda poliment « Monsieur me dit il vous rendez « des visites a mademoiselle Julien ? — Oui qu en est il ? « — Rien Monsieur mais je lui en rendus avant votre « arrivee dans le pays cependant comme je suis raisonnable et que vous etes un meilleur parti que moi je « vous cederais la place si vos vues sont comme les « miennes — He ! quelles sont vos vues ? — Mais « d epouser mademoiselle Julien — Il ne faut y rien « changer mon ami je m amuserai et tu t'pousseras « quand ma fantaisie sera passee » Le *frater* prit mal cette reponse noble et fiere Il fit un geste Je tirai mon epee et je lui en portai un coup qui lui coupa un nerf un tendon je ne sais quoi Il est reste la tete tournee sur l epaule de sorte qu il a le visage en face de son omo plate Je ne saurus m empêcher d en tire a present Mais alors je fus encore oblige de m enfuir et mes parents de payer Neanmoins mes commettants me firent avoir un autre emploi mais inferieur il n etait que de cinq cents livres a Ch\*\*\* S\* S\*\*

« C est dans cette dernière ville que j ai donne le meilleur soufflet qui puisse partir de main d homme J avais un talent particulier que j avais appris en Amerique de *crever le cœur au ventre* en me battant Cela m etait souvent arrive avec les paysans fraudeurs dont plusieurs sont morts des coups que je leur ai donnees quoiqu il ne paraisse pas de blessure La maniere de donner ce coup est d employer le pouce d une certaine façon en frappant au corps il penetre entre les cotes

et blesse les parties intérieures Cela est très utile en Amérique, et dans les batteuses, où les *Rats de cave*, au nombre desquels j'étais, se trouvent souvent compromis avec des gens grossiers et beaucoup plus forts qu'eux Pour en revenir à mon fameux soufflet, j'étais un jour à la messe, dans un village où il y avait souvent de la fraude et rébellion J'avais été rossé, mais j'avais envoyé *ad Paties* le plus terrible des paysans, par ma science au coup de poing ! Le vicaire surtout, dont le défunt était l'amie, m'en voulait beaucoup ! Il arriva que pendant la messe, derrière le maître-autel, où j'étais, les jeunes gens badinaient avec les quêteuses, parce que cet endroit était caché Je crus pouvoir faire comme les autres Je voulus prendre de l'eau bénite au bénitier de la plus jolie, qui me donna un soufflet, et alla se plaindre Tout devait finir la Mais le vicaire m'envoya l'ordre de sortir de l'église Je n'en fis rien La messe achevée, je le trouvai sur mon passage, en dehors, ayant encore l'aube sur le corps Lorsque je fus à sa portée, car je ne l'évitais pas, il me donna un soufflet, en me disant « Si Jesus-Christ chassa les vendeurs qui profanaient le Temple, à coups de fouet, que doit-on faire au profanateur le plus indigne ! » Je remontai trois marches, et j'assommai mon homme si fort, que je le renversai du coup Il alla tomber à dix marches Il n'en est pas revenu, et c'est le cinq ou sixième à qui j'ai fait mordre la poussière Il fallut déguerpir bien vite Je me sauva à Paris Par un bonheur inouï, je n'étais pas connu par mon nom dans ce village, et le directeur esquiva les informations On comptait m'employer encore Mes parents financèrent, et ils obtinrent le silence à force d'argent Mais cette dernière aventure les épuisa, il leur en coûta la moitié de leur fortune, encore ne parvinrent-ils pas, et mon nom, ainsi que mon pays, sont toujours restés ignorés

« De retour à Paris je me trouvai enfin tranquille mon imagination se calma je sentis du gout pour la vie paisible Je voyais la gene ou mes folies avaient reduit mon père je lui promis de me bien comporter On me fit avoir un emploi dans un des bureaux semblables à celui dont monsieur Moresquin était chef Je parus d'abord assez bien répondre aux vues de mes parents on fut content de moi Il faut dire que j'étais devenu amoureux et dans ces occasions je suis capable des plus grands efforts sur moi-même c'est comme lorsque je suis devenu amoureux de toi il n'est rien que je n'eusse fait pour donner bonne idée de moi à ton père s'il avait voulu me voir et m'entendre Il est vrai que je me serais ensuite moqué de lui mais qu'importe? Je ne l'en aurais pas moins adroitement trompé

« Il y avait dans la rue et la maison que j'habite aujourd'hui une femme ancienne amie de mon père qui avait une nièce fort aimable Dans notre enfance on nous appelait le mari et la femme et la jeune Manette en grandissant n'avait perdu ni le souvenir ni le gout de ces amusements de notre enfance je lui étais cher et elle conservait ce sentiment au fond de son cœur Mon père et surtout ma mère voyant une apparence de changement dans ma conduite en étaient combles Ils parlèrent de moi à la tante de Manette comme d'un jeune homme sur lequel la maison commençait d'opérer « Nous désirerions bien dit ma mère « profiter de ce moment pour le marier une femme aimable et qui l'aimerait acheverait de le ranger » La tante savait les dispositions de sa nièce elle approuva ma mère « Ce n'est pas tout ajouta madame Moresquin c'est de vous Madame que dépend notre tranquillité je suis sûre que votre nièce est de toutes les femmes celle qui aurait le plus de pouvoir sur mon

« fils Il l'aime ? — Et elle ne le hait pas ! dit la tante  
« — Ah ! voilà un grand bonheur ! reprit ma mère Plût à  
« Dieu que nous puissions terminer un si beau projet de  
« mariage en huit jours ! — Cela serait un peu trop  
« prompt, répondit la tante, mais s'il faut vous dire la  
« vérité, je ne crois pas qu'il y ait d'obstacles de la part  
« de ma nièce, ni de la mienne Ainsi, ne nous précipitons  
« pas, et laissons nos jeunes gens se fréquenter un peu »  
Ma mère ne goûta pas trop ce retard ni cette fréquentation, non qu'elle présumât ce qui devait arriver, au contraire, mais elle craignait qu'en me connaissant mieux, Manette ne changeât à mon égard, ou que je ne fisse quelque escapade, ou qu'enfin, des gens qui s'intéresseraient à elle, ne l'instruisissent si bien, qu'ils ne l'effrayassent sur ma conduite et sur mon caractère. Rien de tout cela n'arriva. J'étais aimé. Je le vis, et dès que j'en fus sûr, je pris avec Manette le ton qui me convenait celui de maître. Plus je l'affectais, plus elle paraissait contente, elle se soumettait à toutes mes volontés avec un plaisir sans égal. Je crus alors que je pouvais tout oser. Je voulus que ses faveurs précédassent le mariage. Ma promise s'y refusa. Mais je lui signifiai que si elle n'y consentait pas, et que si elle ne me donnait pas sur elle le droit de lui faire des reproches un jour, je croirais qu'elle ne m'aimait pas, et que jamais je ne lui serais rien. Elle céda enfin à cette menace. Et dès qu'elle eut cédé, je la menai comme il convenait. Je me fis même prier pour l'épouser, et je n'y consentis qu'autant que la tante me donnerait, à moi, en propre, un bien qu'elle possédait en Normandie. Il fallut qu'elle souscrivît à ma demande, car je lui signifiai que sa nièce était grosse, et que je m'enfuirais en Angleterre, si les choses n'allaien pas à ma fantaisie. Ce fut donc moi qui fus son donataire, de sorte que je suis le propriétaire absolu de tout ce que m'apporta

ma femme J'en ai dispose a sa mort et j'en disposerai encore par la suite

« On t'a dit que ma première épouse avait été heureuse. Tu peux en juger par ce commencement : elle avait un commerce de marchandise légère que sa tante lui remit. Elle travaillait et soutenait la maison indépendamment de mon emploi. Ce que je pouvais gagner ne servait qu'à mes menus plaisirs et souvent ma femme y ajoutait. Mais j'avais soin de tenir la main haute. Au moindre manque de complaisance ou d'égards je soufflais et j'otais aussi l'envie de recommencer. À la vérité Manette devint mélancolique mais elle était soumise et souriait dès que je l'ordonnais. La tante seule se permettait quelquefois des observations mais je les recevais de manièrre à les rendre modérées car lorsqu'elles étaient trop vives une pure de soufflets appliqués à la nuque rendaient la tante souple comme un gant.

« Tu vois que j'étais le plus heureux des hommes : j'avais une femme qui faisait aller la maison, j'étais maître absolu tout tremblait devant moi. Mais ma femme était d'une santé déchirante. Elle tomba malade et je ne pouvais me persuader que ce fut sérieusement. Pour essayer si un peu de rigueur lui ferait prendre sur elle-même un matin qu'elle se plaignit plus qu'à l'ordinaire je hasardai de lui donner deux soufflets. Elle se tut. Je sortis ensuite presque sur de la trouver de bout à mon retour : je ne revins que le soir. Elle était à l'agonie et elle expira après m'avoir bâise les mains.

« Je ne m'attendais pas à ce coup ! J'étais furieux contre la tante que je traitais fort mal l'accusant de n'avoir pas soigné sa nièce. Ma mère la malmena aussi. Cette femme nous répondit à tous deux très insolument : J'en étais si outré qu'en arrivant à mon bureau je fis à mes confrères la promesse solennelle de leur

payer un bon dîner, le jour qu'elle irait rejoindre sa nièce Je ne languis que quinze jours dans cette espérance Je payai le dîner de bon cœur mais le receveui des Tailles, mon commettant, ne trouva pas cette action belle, parce qu'il ignorait mes motifs je fus remercié , ce qui m'a fait beaucoup de tort, vu que depuis ce moment je suis sans emploi car il ne faut pas compter l'occupation que m'a donnée un receveur de Capitation , il ne le fit que pour attraper ton pere, au cas où il aurait voulu s'informer si j'avais un emploi

« Par tout ce que je viens de conter, tu vois que je ne suis pas un gaillard qu'on mène Ainsi, le conseil que j'ai à te donner, c'est de charroyer droit, car je suis accoutumé à dominer, à ne jamais être contredit , a être servi par une femme, à pied bâise , songe aussi à t'occuper utilement, et à faire venir l'aigent à la maison, n'importe comment C'est tout ce que j'ai à te dire Il est 3 lieues ! Mon récit a été long Je vais me coucher , bassine mon lit »

Telle fut la confidence que me fit Moresquin Je n'en garantis pas l'entièrre vérite ! Tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait un plaisir infini à se targuer des crimes les plus atroces, et que sa conduite postérieure va prouver qu'il était capable de les commettre

La scène infâme devant ses amis était souvent répétée, avec des circonstances un peu différentes C'était journellement, en présence des libertins de sa connaissance, des discours et des descriptions à faire horreur Je recevais journellement un soufflet, un coup de poing, ou j'avais la chair des bras tordue Sans le récit que Moresquin m'avait fait des beaux faits de sa jeunesse, j'aurais été dans un étonnement profond ! Mais je trouvais sa conduite toute naturelle, parce qu'il était un scélérat je n'en étais pas moins au désespoir d'en être la victime

Comme c'est une espèce de fou il voulait que je travaille et il m'en fit tous les moyens Souvent lorsqu'il arrivait et qu'il s'ennuyait parce qu'il n'avait rien à faire il me disut « Habille-toi et sortons » Je lui représentais que j'avais à finir telle ou telle chose Mais il était sourd aux observations raisonnables Il ne me fut pas sortir par amitié mais par ostentation pour qu'on dise dans le voisinage qu'il me rendut heureuse et plus encore pour me montrer c'est ce monstre avait la sotte envie d'être glorieux de mon peu de figure On le voyait se gonfler quand il rencontrait quelques uns de ses amis ou de ses connaissances en leur disant « Voilà ma femme » Ce mot était prononcé comme si il eut dit « Volez ! admirez ! considérez l'adresse que j'ai eue d'avoir cette créature malgré son père ! Suis je un homme fin ruse ! » Il racontait aussitôt tous les obstacles qu'il avait eus à surmonter il nommait mon père il tirait l'envie de ses talents ensuite il en disait un mal infini s'exprimant tout à la fois comme un homme glorieux et honteux d'être son gendre Je souffrais cruellement mais je commençais à savoir par expérience qu'il fallait me faire Si j'en avais douté j'en aurais été bientôt convaincue de la manière la plus cruelle !

Il y avait cinq mois que j'étais la plus malheureuse des femmes et j'étais enceinte de quatre lorsque j'éprouvai un trétement inouï Moresquin se faisait coiffer auprès du feu où l'on faisait la cuisine Je le priai de se éloigner un peu à cause de la propreté qui le demandait Il ne jugea pas à propos d'avoir l'égard à ma prière au contraire il s'approcha davantage et m'empêcha par la d'avoir l'œil à ce que l'on faisait cuire Je pris mon parti et j'allai déjeuner avec des poires cuites Un instant après le pot bouillant trop fort s'en alla rien de plus naturel Cependant Moresquin

quin, qui tenait tout le feu, se mit en fureur Il laissa le pot tel qu'il était, mais il déclama contre ma gourmandise, de manger une poire cuite, il me traita de chatte, de friande, qui avait tous les défauts des catins (en employant un plus vilain mot), et après une longue kyrielle d'injures, il m'ordonna de venir et tirer le pot Je passai comme je pus, sans répliquer, et tandis que je lui obéissais, il me donna un coup de pied dans les reins, puis ne me trouvant pas assez maltraitée, il se leva, et m'en donna un second, si violent, que depuis cet instant, jusqu'au terme prématué de ma grossesse, j'ai souffert de douleurs continues Le garçon perruquier me tira de ses mains, car il aurait continué de se livrer à sa rage, et j'eus l'humiliation de me voir avilie, devant un homme de cette espèce qui, par son état, pouvait répandre le bruit de mon malheur dans cinquante maisons.

Trois semaines après cette cruelle scène, comme je souffrais beaucoup, puisque j'étais blessée, il s'en prit à moi de ce que j'étais languissante Il me dit les choses les plus dures Je pleurai il me tordit la chair des bras, en feignant de rire Je voulus m'éloigner il me retint, et me fit asseoir à côté de lui, en me donnant un coup du côté de la main sur le cou, ce qui me fit un mal infini Il m'assura qu'il avait cassé le col à un homme de cette manière, étant commis aux Aides, et je ne savais en vérité si je n'en avais pas autant Mais il ne me laissa pas à mes réflexions, un torrent d'injures succéda Je ne m'en rappelle qu'un trait, parce qu'il me revolta, et qu'il peint son caractère Il me dit que j'étais pire que les catins (toujours en employant un plus vilain mot), parce que ces sortes de femmes soutenaient leurs amoureux (il dit un terme révoltant), et que moi je détruisais sa maison Je pleurai beaucoup, et je tâchai de le toucher par ma douleur Il n'en parut que plus

dur A la fin je lui dis en sanglotant « Vous voulez me faire mourir de chagrin comme votre premiere femme ! » A ce mot transporté de fureur il me donna un coup de tenailles sur les mains des coups de poing sur la tete et un entre autres si fort sur une fluron que j avais alors qu il me causa un abces qu on a ete force de faire aboutir par la joue apres mes couches Tout mon lait se porta la Qu on imagine quelles douleurs j ai du sentir ! J ai ete plus de trois ans dans les souffrances encore ne suis je pas entierement guerie je m en res sentirai le reste de mes jours !

Malade languissante je n etais plus pour ce monstre qu un objet de degout il me reduisit dans le plus dur esclavage Je devins sa servante et la servante fut ma maîtresse ! et telle fut l extremite incroyable a laquelle je fus reduite qu on m a vue decrotter les souliers de la domestique et du maître le baton leve Moresquin me forçait a m acquitter de ce bas service il me frot tait le nez de la brosse noire si l ouvrage n etait pas aussi parfait qu il le desirait et ainsi barbouillée je devenus l objet de la dension du maître et de la ser vante ! Observez que j etais alors enceinte pouvant a peine me remuer defiguree par la douleur et par ma joue enflée qui n avait pas encore abouti plongee dans la plus amere douleur sans appui sans soutien brouillée avec mon pere trahie par ma mère ! L ima gination s epouvante et l on fremit Ce n etait pas encore l extremite la plus cruelle Moresquin connais sait deux hommes aussi vils et aussi mechants que lui tous les deux ennemis jures de monsieur Saxancour L un etait un ivrogne crapuleux mais qui avait quelque talent il etait garçon et se nommait Criher L autre etait Jeandenivelle ce Mamonet dont j ai deja parle deux fois alors marie a une femme qu il a rendue mal heureuse et qu il venait de forcer a coups de baton a

se donner à un homme, dont elle avait été aimée avant son mariage Ce furent ces deux hommes que Moresquin invita, pour leur faire voir l'humiliation de la fille de leur ennemi Je servis ces trois monstres à table, debout, tandis que la servante était assise avec eux Il ne me fut permis de manger qu'après Le vil Criher, le plus vil Jeandenivelle firent des gorges chaudes de ma triste situation ! Moresquin voulut qu'ils me tutoyassent ! Je ne souffris pas les autres choses, si ce n'est une infamie, que Moresquin me fit par surprise, et qui pensa me causer la mort Il en est une autre à laquelle je me refusai, malgré les coups de baguette, celle de tenir le pot Je n'ose achever Mais ces trois crapuleux ayant fait autant d'ordures qu'ils en avaient dites, je fus forcée de les nettoyer Jamais je n'ai vu de scène si cruelle, et si elle était à recommencer, je préférerais la mort J'en fus malade plusieurs jours, pendant lesquels Moresquin, à chaque repas, rappelait ces infamies crapuleuses, en riait, en faisait rire sa servante, et quelques libertins, ses dignes amis J'en frémis encore !

J'accouchai avant le terme fixé par la nature, et ce fut une suite de traitements cruels que j'éprouvai Je croyais mourir Le ciel, qui enlève à de tendres époux des épouses heureuses et chères, me conserva des jouis abreuivés de douleur ! Je languissais, je souffrais, j'étais dans une situation affreuse, par le dépôt que me fit mon lait sur la joue maltraitée, mais je ne mourrais pas ! Moresquin s'impatientait de me voir languir et de me nourrir dans cet état Il délibéra de m'envoyer à l'Hôtel-Dieu, où disait-il, je serais bientôt *troussée* Mais une réflexion le retint Il pensa que ma mort serait bien plus assurée, s'il me gardait chez lui, et les ordres déjà donnés furent révoqués Un instant après cette révocation, il m'accabla d'injures, en me traitant de *vermine*, et m'accusant de n'être malade que parce que

j étais atteinte d'une maladie honteuse Il s'enflammait lui même par les reproches infames qu'il me fusait et sa fureur étant parvenue au comble il eut la barbarie de me frapper de me tordre la chair pour la raison que j'avais eu l'audace de me plaindre « Crève » s'criait il « je n'entends pas me ruiner pour une g... qui ne m'a rien apporté ! » (Je lui n'as apporté la malédiction de mon père et fut une dot digne de lui) La garde que j'avais alors existé elle peut dire dans quelle situation elle me trouva en rentrant car des qu'elle n'a tourné le dos pour exécuter ses ordres il se donna un affreux plaisir de me maltrater L'accoucheur pourrait en dire autant

Qui le croirait ? Je me remis ! Les soins de la garde qui m'affectionnait me retrouvèrent et lorsque mes forces commencèrent à revenir avec quelques couleurs l'odieux Moresquin reprit pour moi une brutale passion Il témoigna ses désirs de la manière la plus obscène il me forçait de me parer de revoir J'éprouvai la plus cruelle violence un soir après souper qu'il avait invité trois de ses amis pour faire sa noce disut il Pendant le repas les propos les plus libres et en même temps les plus dégoûtants furent tenus par Moresquin ses amis souriaient mais répondirent avec une sorte de pudeur Enfin lorsqu'on eut vidé quelques bouteilles et qu'on fut au dessert il saisit l'instant où j'étais levée pour changer d'assiettes il me suivit doucement dans la cuisine à côté de laquelle était son lit et des que j'eus posé ce que je portais il me saisit de la manière la plus obscène me renversa si brutalement que je crus avoir les reins cassés et voulut m'assouvir Je résistai Il tira une épingle de mes cheveux et me l'enfonça dans les bras Je cédu à cette attaque de cannibale Qui peut raconter tout ce qui se passa les discours de Moresquin les réponses et les rires de ses amis Après

un quart d'heure entier d'humiliations, je fus obligée de venir achever de servir, et d'écouter les horribles récits du monstre

Ce fut quelques mois après cette infamie, que je m'aperçus que j'étais enceinte pour la seconde fois. J'en frissonnais de crainte et d'honneur ! Dès que Moresquin s'en aperçut, il employa les plus infâmes sollicitations, pour m'obliger d'aller parler pour lui à un directeur. Il ajouta que ne risquant rien, puisque (cet homme n'employant jamais de mots honnêtes, je ne saurais employer les siens), il entendait que je ne fisse pas la bégueule, et que tout lui était égal, pourvu qu'il eût un emploi. Un habile coiffeur fut amené par lui. Je fus arrangée à ravir tout le monde le dit, en me voyant. Mais j'avais la mort dans le cœur. Je ne fus prête qu'à 4 heures, je croyais qu'il allait me conduire en voiture chez le directeur, mais je fus bien surprise de le voir m'ordonner de sortir à pied avec lui. Il me donna le bras, me fit presque faire le tour du quartier, et me dit ensuite qu'il allait me mener à une comédie bougeoise, où le directeur devait se trouver. « Il te verrà, continua-t-il, et il est certain que tu lui donneras dans l'œil Paile ! (il me dicta ce que j'avais à dire), et si tu n'obtiens pas l'emploi, c'est à toi que je m'en prendrai ! » J'étais plus morte que vive. Il s'en aperçut, et s'en applaudit, j'en étais plus piquante. Il me serva ensuite les poignets à me les faire claquer, en me disant : « Voilà un petit avant-coureur de ce qui t'attend, si je n'ai pas l'emploi. *J'entends manger mon pain*, mes enfants seront à moi, mais tu seras catin, quand je te le dirai, sage, quand je le voudrai, tu n'existes que pour moi, entends-tu ? Ta famille t'a abandonnée, tu m'es vendue comme une négresse, et je me servirai de toi tout de même. A qui auraïs-tu recours ? Obéis-moi, et si tu fais mon bien, tu en seras plus doucement ! » Je frissonnais, et j'avancais

comme un criminel qui on mène au gibet. Nous arrivâmes la pièce fut commencée Moresquin avait une loge il me fut placé avec grand bruit. Tous les yeux se portèrent sur nous et le monstre eut la satisfaction de voir approuver à mes tristes attrits.

Pour faire diversion aux horreurs qu'on a vues il faut que je place ici la dernière pièce qui ouvrit non seulement elle tout nouvelle mais j'appris qu'elle fut la lourdeur de mon père ! Sous ce point de vue elle fut ce que je pouvais entendre et voir de plus intéressant ! Mais quelles tristes pensées elle m'occasionna ! quelles cruelles réflexions elle me fit faire sur mon déplorable sort ! moi fille d'un homme de mérite dont j'avais été chassée pour voir l'esclavage la vile esclavage d'un Moresquin d'un homme qui sans ma mère et l'esprit borné de ma tante n'aurut osé jeter les yeux sur moi ! me voir avilie par un vil commis par un homme sans mœurs sans honneur sans autre réputation que celle d'un scélérat être méprisé par lui et transmettre son nom flétris par le crime à un être destiné à rougir de l'avoir pour père ! Toutes ces idées me déchirerent le cœur lorsque je vis donner des exemplaires même écrits de la petite pièce Moresquin en arrachant un au distributeur et me le citer en disant « C'est de ton père ! il est bien juste que tu en aies un » Je vis tout le monde me regarder Mais celui dont Moresquin voulut que je le fusse n'eut pris encore arrivé Il parut en ce moment et la pièce commença Je vis la placer ici parce qu'elle est très courte Elle avait été faite par un homme en place qui l'avait jouée avec ses deux fils et un secrétaire l'avait donnée au directeur de la Comédie bourgeoise

# La Matinée du Père de famille.

*Pièce en un acte*

## PERSONNAGES

Un amateur	Dubois, un tabl de chanoine
Un jeune peintre	Les amis de la maison
Un jeune musicien	

*La scène est dans le cabinet du père de famille*

## PREMIÈRE SCÈNE

L'AMATEUR, seul devant une table, ayant un pupitre à côté de lui

IL y a là de l'intention ! ce dessin est correct ! Mais il manque un peu d'invention C'est ce qu'on voit partout Le père n'a pas assez de gravité, dans la physionomie, en faisant à son fils des remontrances trop méritées ! si l'on en juge par l'air et la situation de l'homme qui se plaint Le fils est trop hardi Il n'est pas assez pénétré Je tremble que le jeune peintre n'ait pris ses modèles plutôt dans son cœur que dans la nature ! Il faudra qu'il rectifie tout cela De la vérité ne suffit pas en peinture ! il faut la vérité dans les convenances, la vérité qui en sort n'est vérité que dans un tableau d'histoire, parce qu'alors, il faut dire ce qui est Voyons la musique de l'autre jeune artiste Tous deux sont peintres, tous deux sont musiciens, les Beaux-Arts sont fières Ah ! Voici un morceau dans le genre de Gluck ! (*Il sortie quelques notes, à son choix*) Cela peut avoir de l'effet, en saisissant bien l'esprit de la composition (*Il sonne*) Dubois ? J'aime la musique, j'aime la peinture Ces deux jeunes élèves me sont chers, je veux les rendre parfaits

## SECONDE SCÈNE

L'AMATEUR DUBOIS

L'AMATEUR — Vous vous faites longtemps attendre !

DUBOIS — J'executais un ordre que Monsieur m'a vait donne auparavant

L'AMATEUR — Bon ! celui est régulier j'aime qu'en tout on me mette une belle ordonnance. Quand ces deux jeunes artistes que j'affectionne parviendront vous les ferez entrer ici dans mon cabinet voilà mes crayons ma palette mes pinceaux pour celui qui voudra peindre ou dessiner voilà mon pupitre et du papier réglé pour celui qui voudra faire de la musique. Si je suis sorti qu'ils m'attendent

DUBOIS — J'exécuterai les ordres de Monsieur

## TROISIÈME SCÈNE

L'AMATEUR *seul recourrant le tableau qu'il a critiqué*  
— Je vais un peu les examiner de ce boudoir ils ne soupçonneront pas que je m'y suis retiré. Je veux connaître leur naturel sans aucun déguisement et distinguer les nuances délicates qui se trouvent entre eux. Mais on vient

## QUATRIÈME SCÈNE

LE JEUNE PEINTRE LE JEUNE MUSICIEN DUBOIS

DUBOIS — Vous pouvez rester ici voilà tout ce qu'il vous faut Monsieur m'a bien recommandé de vous dire que vous l'attendiez

## CINQUIÈME SCÈNE

LES DEUX JEUNES ARTISITS, seule

LE JEUNE PEINTRE, se placant auprès de la table à dessiner — Voici de quoi m'occuper !

LE JEUNE MUSICIEN — Voici de quoi m'amuser

LE JEUNE PEINTRE — Mon art est le premier de tous il crée, autant qu'il imite, il multiplie les objets chéris, il les rends immortels Il trace les actions des grands hommes, il enflamme du désir de les imiter. Rien n'égale la peinture

LE JEUNE MUSICIEN — Ce sont des paroles que vous dites là c'est par les effets qu'il faut prouver Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE PEINTRE — Je vous en dirai autant Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE MUSICIEN — Commencez

LE JEUNE PEINTRE, détournant le tableau qu'il a laissé la veille dans le cabinet — Voyez C'est un père de famille ! Tout annonce la peine qu'il ressent, d'être obligé de gronder son fils Celui-ci compte sur sa tendresse, il est confus, mais la confiance perçue Voyez si la musique peut rien cicer qui égale ces expressions vivantes

LE JEUNE MUSICIEN — J'ai deux manières de vous répondre Tout en convenant du mérite de votre composition, j'y trouve des défauts, que je vous détaillerais, si je voulais vous mortifier Mais loin de moi cette idée mesquine et désobligeante ! Tenez, je suis peintre, aussi, moi, quelquefois Voyez ce dessin c'est Dryope portant dans ses bras son fils, qu'elle vient d'allaiter elle a cueilli cette blanche de lotos fleuri, pour le faire rouer le sang coule de la tige, et de l'aïble Voyez ces nymphes en courroux Dryope veut fuir elle ne le

peut apercevez ces racines qui l'fixent déjà sur le sol humide Sa jeune sœur s'écrie Son père et son époux accourent effrayés Je dispute avec vous par votre art même et notre sage Meeue va nous juger C'est un mortel éclat plein de lumières !

LE JEUNE PEINTRE — Je pense comme vous sur le compte de cet homme respectable Mais vous parlez pour moi ! ce ne sont pas mes talents que je vante c'est l'art que je cultive

LE JEUNE MUSICIEN — Je ne perds pas de vue la question J'ai commencé par vous prouver que je sens comme vous toutes les beautés de la peinture que je la connais puisque je l'cultive et c'est après cela que je vais tâcher de mettre la musique au dessus de l'art de peindre le dernier parle aux yeux la musique parle à l'esprit à l'ime au cœur

LE JEUNE PEINTRE vivement — La peinture parle à l'ime par le premier des sens

LE JEUNE MUSICIEN — La musique parle à l'intelligence par le sens qui en est le plus proche

LE JEUNE PEINTRE — On voit la pensée par la peinture par l'écriture comme on l'entend par les discours ou par le chant

LE JEUNE MUSICIEN — Ah ! quelle différence ! je ne dirai pas entre ce qu'on lit et ce qu'on entend prononcer mais entre tel et tel homme qui prononce entre un excellent orateur et un homme ordinaire entre un auteur économme qui remue l'ime et un auteur entre le musicien qui emploie toutes les re sources de son art pour toucher attendrir et l'auteur qui de chame Voyez ou plutot sentez la musique dans *Ar mide* dans *Alceste* dans *Orphée* dans les *Iphigénies* dans *Œdipe à Colone* agiter l'ime et lui peindre les passions Voyez Saint Hubert dans *Phidre* ! En tendez chanter la céleste et mélodieuse Renard ! I a

## CINQUIÈME SCÈNE

LES DEUX JEUNES ARTISTES, *seuls*

LE JEUNE PEINTRE, *se plaçant auprès de la table à dessiner* — Voici de quoi m'occuper !

LE JEUNE MUSICIEN — Voici de quoi m'amuser

LE JEUNE PEINTRE — Mon art est le premier de tous il crée, autant qu'il imite, il multiplie les objets chéris, il les rends immortels Il retrace les actions des grands hommes, il enflamme du désir de les imiter Rien n'égale la peinture

LE JEUNE MUSICIEN — Ce sont des paroles que vous dites là c'est pas les effets qu'il faut prouver Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE PEINTRE — Je vous en dirai autant Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE MUSICIEN — Commencez

LE JEUNE PEINTRE, *découvrant le tableau qu'il a laissé la veille dans le cabinet* — Voyez C'est un père de famille ! Tout annonce la peine qu'il ressent, d'être obligé de gronder son fils Celui-ci compte sur sa tendresse, il est confus, mais la confiance perce Voyez si la musique peut rien créer qui égale ces expressions vivantes

LE JEUNE MUSICIEN — J'ai deux manières de vous répondre Tout en convenant du mérite de votre composition, j'y trouve des défauts, que je vous détaillerais, si je voulais vous mortifier Mais loin de moi cette idée mesquine et désobligeante ! Tenez, je suis peintre, aussi, moi, quelquefois Voyez ce dessin c'est Dryope portant dans ses bras son fils, qu'elle vient d'allaiter elle a cueilli cette branche de lotos fleuri, pour le faire boire le sang coule de la tige, et de l'arbre Voyez ces nymphes en courroux Dryope veut fuir elle ne le

peut apercevez ces racines qui lì fixent déjà sur le sol humide Sa jeune sœur s'écrie Son père et son époux accourent effrayés Je dispute avec vous par votre art même et notre sage Médecine va nous juger C'est un mortel teluré plein de lumières !

LE JEUNE PEINTRE — Je pense comme vous sur le compte de cet homme respectable Mais vous parlez pour moi ! ce ne sont pas mes talents que je vante c'est l'art que je cultive

LE JEUNE MUSICIEN — Je ne perds pas de vue la question J'ai commencé par vous prouver que je sens comme vous toutes les beautés de la peinture que je la connais puisque je la cultive et c'est après cela que je vais tâcher de mettre la musique au dessus de l'art de peindre le dernier parle aux yeux la musique parle à l'esprit à l'âme au cœur

LE JEUNE PEINTRE *vivement* — La peinture parle à l'âme par le premier des sens

LE JEUNE MUSICIEN — La musique parle à l'intelligence par le sens qui en est le plus proche

LE JEUNE PEINTRE — On voit la pensée par la peinture par l'écriture comme on l'entend par les discours ou par le chant

LE JEUNE MUSICIEN — Ah ! quelle différence ! je ne dirai pas entre ce qui on lit et ce qui on entend prononcer mais entre tel et tel homme qui prononce entre un excellent orateur et un homme ordinaire entre un acteur consommé qui remue l'âme et un orateur entre le musicien qui emploie toutes les ressources de son art pour toucher attendrir et l'acteur qui de clame Voyez ou plutôt sentez la musique dans *Armide* dans *Alceste* dans *Orphée* dans les *Iphigénies* dans *Oedipe à Colone* agiter l'âme et lui peindre les passions Voyez Saint Hubert dans *Phèdre* ! En tendez chanter la céleste et mélodieuse Renard ! La

musique, dans sa jolie bouche, trouver l'unisson du cœur, charmer l'âme, l'enivrer, après l'avoir délicieusement émue ? Mais pourquoi vous aller chercher les chefs-d'œuvre ? Je ne veux pas vous citer une romance de ma composition, sur un air trivial, et que je n'ai pas fait. Nous allons la chanter, vous y ferez votre partie, et je veux que ce soit vous, qui vous convainquez vous-même de la supériorité du bel art que je cultive, comme vous, et que je préfère.

L'amour crée la peinture,  
D'abord l'inventa  
Ce ne fut pas la nature !  
D'une petite aventure  
En Grèce elle resulta

#### LE PEINTRE

Croyez-moi, c'est une fable,  
Car je sais un autre trait  
Une mère inconsolable,  
Qui perdait un fils aimable,  
Traça le premier portrait

La délicate Artemise  
But la cendre d'un époux  
Et sa figure fut mise,  
Pour le voir à chaque prise,  
Sous l'onde qui l'a dissous

Ainsi la peinture exprime  
Les plus nobles sentiments  
Et si l'amour est son crime,  
La Piété, l'Hybris, l'Estime  
Sont ses dédommages !

LE JEUNE MUSICIEN — Voyez comme le charme de votre voix rend ces paroles agréables et pénétrantes. Vous venez de plaider contre vous-même !

LE JEUNE PEINTRE — Vous n'y pensez pas ! Je n'ai

jamais nie les effets de la musique je dis seulement que la peinture l'emporte Mais qui penètre ici ?

## SIXIÈME SCÈNE

L'AMATEUR *déguisé en paysan*

LE FAUX PAYSAN — On m'a dit à la porte le portier ou le suisse comme on l'appelle que notre bon seigneur était ici et que je pourrais lui parler

LE JEUNE MUSICIEN — Il va venir dans un instant

LE JEUNE PEINTRE — Il est triste !

LE FAUX PAYSAN — Ah ! Messieurs j'ai bien du chagrin !

LE JEUNE PEINTRE *vivement* — Qu'est ce qui le cause ? Si je puis y porter remède je suis tout à vous

LE FAUX PAYSAN — Je viens me plaignre à Monseigneur de maudites bêtes qui me broutent tout jus qu'à mes choux dans mon petit jardin

LE JEUNE PEINTRE *au jeune Musicien* — Demandez la permission de chasser nous rendrons service à ce bonhomme ! Pour moi je veux en une matinée détruire tous ces incommodes dévoreurs

LE JEUNE MUSICIEN — Detruire ! détruire ! c'est bientôt dit ! on ne tue pas un être vivant sans le faire souffrir !

LE JEUNE PEINTRE — Parbleu j'aime mieux voir souffrir les lèvres et les lapins que l'ingratitude un honnête cultivateur sa femme et ses enfants ! A l'instant même je vais demander la permission de chasser

LE JEUNE MUSICIEN — Voilà cet amateur des arts ! la dissipation se présente-t-elle ? il en saisit l'occasion ! Les arts mon camarade veulent et la tranquillité des prit et la douceur des mœurs

LE JEUNE PEINTRE — Vous vous croyez vertueux parce que vous êtes naturellement tianquille, paresseux C'est même ce qui vous fait préférer la musique à la peinture, le travail de la main, les mouvements du corps coûtent à votre indolence . Pour moi, j'ai la véritable bonté du cœur , je suis sensible pour les hommes, et très peu pour les bêtes

LE JEUNE MUSICIEN, *souriant* — Je crois entrevoir la cause de votre humanité Vous aimez la chasse , car je ne vous ferai pas l'injustice de croire que vous aimez le sang (*Au faux paysan*) Bonhomme, désirez-vous bien foit qu'on vous délivre de vos petits ennemis ?

LE FAUX PAYSAN — Oh ! mon cher Monsieur, ce n'est pas que je leur en veuille, et quand ça broute, ça fait plaisir à von mais c'est qu'en broutant, ça ôte le pain de ma famille

LE JEUNE MUSICIEN — Allons, me voilà décidé, j'irai à la chasse , mais au lacet je ne puis me résoudre à tirer

LE JEUNE PEINTRE — Fausse délicatesse ! L'homme autrefois ne fut-il pas obligé de conquérir la terre sur les bêtes sauvages ? Parbleu ! il n'aurait eu qu'à les ménager ! nous n'aurions aujourd'hui, ni villes, ni palais, ni châteaux, ni beaux-arts

LE JEUNE MUSICIEN — Je me suis rendu à vos raisons mais du moins, qu'on n'ait pas la cruauté de tirer sur les rossignols, et de détruire leurs nids !

LE JEUNE PEINTRE — Oh ! Cela est trop juste, et je voudrais qu'il y eût une peine contre tous les destructeurs cruels des animaux innocents

LE JEUNE MUSICIEN, *se jetant dans ses bras* — Ah ! je reconnais mon ami, mon émule, mon frère, à la bonté de son cœur ! (*Le faux Paysan est sorti, pendant que les deux jeunes gens s'embrassaient*)

## SEPTIÈME SCÈNE

LE JEUNE PEINTRE — Je ne vois pas ce bonhomme !

LE JEUNE MUSICIEN — Il est sorti sans que je l'en tendisse !

(*On entend chanter dans le cabinet de l'Amateur sur l'air de la romance de Marlborough avec l'accompagnement de la harpe de la guitare ou du violon*)

Il ont perdu leur mère  
Ces deux pauvres enfants !

Comme ils s'en vont pleurant !  
Chacun se dé espère  
Et si pourtant ils ont un père  
Dont la main bonne et chère  
Soutient leurs jeunes ans !

## Air du Boudoir d'Aspasie

Une belle au titre d'amie  
Réunit le nom de leur sœur  
Elle est aimable elle est jolie  
Des colombes c'est la douceur  
Mais c'est moins le sang qui les lie  
Que le secret instinct du cœur

## HUITIÈME SCÈNE

DUBOIS tenant d' *d'courir deux portrait qu'on n'avait pas encore vus*

LE JEUNE PEINTRE — Cela est touchant !

LE JEUNE MUSICIEN *regardant un des portraits* —  
Ah ! voilà toutes les richesses de l'art !

LE JEUNE PEINTRE *examinant l'autre portrait* —  
Celui ci l'emporte ! Quel air de douceur uni aux  
charmes de la jeunesse et de la beauté !

## NEUVIÈME SCÈNE

LE PÈRE DE FAMILLE, *ayant quitté son déguisement* — Mes chers enfants, nous avons tous fait nos rôles moi celui d'amateur et de paysan, vous, celui de peintre, et vous celui de musicien, notre extérieur était déguisé, mais nos sentiments étaient ceux que nous avons réellement Bénissez la peinture ! c'est elle qui vous retrace dans leur printemps, deux femmes respectables, à qui vous fûtes chers Voilà votre mère, à votre âge Voici votre sœur, aujourd'hui mariée, et mère elle-même, comme elle était à quinze ans. Bénissez la musique ! à l'aide des airs les plus simples, elle fait passer dans l'âme un sentiment délicieux elle peut inspirer le courage et l'humanité, elle ouvre l'âme à toutes les passions, et sous ce point de vue, elle est quelquefois dangereuse ! Mais que la peinture sa sœur ne s'en prévale pas ! Combien de fois, se déshonorant elle-même, n'a-t-elle pas rendu le vice aimable, d'une façon plus dangereuse encore les arts n'ont un but légitime, qu'autant qu'ils font aimer la vertu !

LE JEUNE PEINTRE — O mon père ! que vos leçons sont agréables ! Elles charment, elles amusent ! Vous faites entrer dans mon cœur les bonnes résolutions, par le plaisir !

LE JEUNE MUSICIEN, *plus modérément* — Je suis attendri, mon père ! Que mon émotion vous exprime ma reconnaissance ! Ah ! que j'aime la peinture, puisqu'elle me rend ma mère, et multiplie ma sœur ! Les voilà toutes deux Voyez, mon fière, comme je rends justice à votre art (*Il baise la main de son père*)

LE JEUNE PEINTRE — Et moi, j'aime la musique, qui vient d'exprimer si bien les regrets qui sont au fond de mon cœur

LE PÈRE — Mes chers enfants ! vous me rendez tout ce que j'ai perdu ! Quant à la chasse j'apprrouve vos dispositions à tous deux elle doit être utile sans cruauté. Faites en autant un travail qu'un amusement c'est le seul moyen de la légitimer.

LE JEUNE MUSICIEN — Un travail !

LE JEUNE PEINTRE — Oui par son utilité.

## DIXIÈME ET DIXIÈME SCÈNE

### TOUT LA COMÉDIE DES SPECTATEURS

*entrant sur le théâtre par l'orchestre*

UN AMI DE LA MAISON — Embrassons les jeunes acteurs et partageons la joie qu'ils éprouvent d'avoir le meilleur et le plus éclat des pères !

UN AMI DE LA MAISON — Nous n'avons pris de billet ! Mais dansons ne fut-ce qu'une ronde. La joie franche est un peu bruyante mais elle en est meilleure à la sainte. (Tous les spectateurs dansent la ronde sur place.)

Ma mère m'envoie au marché. (Bis.)

C'est pour des robots acheter. (Bis.)

Mes robots sont digne d'un lèvre.

Digne d'ordre ! et mes robots

Eh ! ne pas je pas bon marchand. Ma James ?

Ne suis je pas bon marchand des robots

Tour un tambour acheter etc.

Tour une braise acheter etc.

(Tout le monde connaît cette ronde.)

J'ai dit que je rapporterai cette pièce pour mettre une interruption aux horreurs que je raconte. En effet on a du s'apercevoir que j'en avais retardé le récit par tous les moyens possibles avant de le commencer. Je

le suspens, à la moindre occasion que je puis en avoir, afin de reposer l'imagination C'est un art, dans ce malheureux ouvrage, que d'y mettre des épisodes, et ce qui serait un grand défaut dans tout autre, est ici le plus haut degré de perfection !

Pendant la petite pièce, on m'avait montrée au directeur, qui me regarda beaucoup On lui dit que j'étais la femme de Moresquin « Oh ! l'infortunée ! » répondit-il Et le monstre l'entendit Il changea sur-le-champ sa résolution il pensa que si je venais à plaire à cet homme, on pourrait bien, au lieu d'un emploi, le faire renfermer Il convenait, lui-même, qu'il n'y avait que trop de forfaits dans sa vie, pour cela Il me ramena donc Mais c'est ici le comble de l'horreur

En route, il alla songer à un autre directeur de Bureau, qui ne me connaissait pas, et dont il n'avait pas été vu Il m'ordonna de me dire femme d'un frère, qu'il nomma, et de me présenter le soir même, pour demander un emploi Il me monta la porte, me força d'entrer, en me désignant l'endroit où il allait m'attendre J'étais bien embarrassée ! surtout je ne voyais pas à quoi pouvait aboutir un pareil mensonge Mais je n'avais pas à hésiter Je demandai le maître, et mon malheur voulut qu'il fût chez lui On était à table A ce mot, « une jeune dame ! » il sortit de la salle à manger, où il était avec sa famille, et vint dans son cabinet, où le domestique m'introduisit « Que me voulez-vous, belle dame ? — Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous mon mari est un employé sans bureau On m'a flattée que vous étiez humain, nous sommes dans un grand embarras ! — Je serai humain, la belle, si vous êtes humaine, si je vous suis connu, on vous a dit que j'aimais les jolies femmes » En parlant, il me touchait la joue et le menton Je me jetais à ses genoux, en lui disant « Ayez pitié de moi, Monsieur, que mon

mari ait un emploi de votre main ou je serai assommee de la sienne — Diable ! c'est donc un fier brutal ! Serez vous humaine ? » J'avouerai que je n'entendais pas alors ce mot fatal Je dis que je me faisais un devoir de l'etre quand je le pouvais « Cela me suffit Envoyez moi demain votre mari Quant a vous la belle tandis qu'il sera ici je vous ferai savoir où je devrai vous parler tête à tête » Il me prit un baiser en achevant ces mots et se retira en me montrant la porte de sortie

Je vins retrouver Moresquin qui fut transporté de joie En chemin il se fit detailler tout ce que le directeur avait osé Il n'en parut pas fort affecté il s'attendant à pis A notre arrivée il me donna ses ordres pour ma conduite lorsque le directeur me manderait et il employa les expressions les plus revolantes m'ordonnant les plus grandes infamies les détaillant et me forcant d'en faire un indigne apprentissage avec lui Il alla jusqu'à me donner quelques soufflets sur ma joue malade quand je ne m'acquittais pas à son gré ou assez promptement Cette soirée fut je puis le dire une des plus cruelles de ma vie après celle du dîner des deux ennemis de mon père La haine la repugnance le dégoût les soulevements du cœur furent un supplice dont on ne peut se former d'idée Mais il fallait obeir ou se voir broyée la chair tordue etc

Le lendemain le coiffeur revint Je fus pârée encore mieux que la veille car j'eus tout neuf Moresquin prit à crédit Il alla se présenter J'étais dans le fiacre qui le mena et je devais paraître si l'était nécessaire En effet Moresquin fut employé sur le champ mais ses nouveaux confrères l'ayant reconnu il allait être renvoyé lorsqu'il eut un moment pour me faire avertir J'entrai chez le directeur qui a ma vue se dérida et dit imperativement qu'il voulait que mon mari fut installé capable ou non bon ou méchant sujet

A cet ordre, le premier commis s'inclina, et Moresquin le suivit

Dès que je fus seule avec le directeur, je sentis qu'il fallait parle net. Je lui dévoilai toute la conduite du monstre, ses ordres, qui ne souffraient jamais de réplique, enfin ses abominables conseils. Cet homme fut touché de mon sort. Il me proposa de m'aimer de bonne foi, pour me soustraire à un monstre. Je ne demandais pas mieux que d'être soustraite à Moresquin mais je ne voulais pas me déshonorer. Je parlai de mon père, homme estimé. Au nom de Saxancour, le directeur fit un cri — Hé ! c'est le frère d'un de mes amis, d'un homme vénérable ! d'un saint ecclésiastique, que j'honne, malgré mes défauts ! Allons, allons ! si vous faites un petit péché avec moi, les prières du saint oncle l'effaceront. Il faut absolument que vous soyez ma maîtresse ! Et ne craignez plus rien de Moresquin » Surprise de ce langage, n'ayant plus de confiance, je voulus fuir. Il me retint — Vous êtes véritablement vertueuse. Je garderai votre vilain mari, sans rien exiger de vous, par considération pour votre père et pour votre oncle. Il va être mis sur-le-champ à 1 800 livres » Je fus très contente, et ce fut le premier moment de joie que j'éprouvai, depuis mon mariage.

De retour à la maison, car je ne pus pas au bureau, j'attendis Moresquin avec quelque impatience, pour lui apprendre son sort. Il arriva sur les 8 heures (c'était environ une heure après être sorti de son bureau). Je trouvais extraordinaire qu'il ne fût pas venu sur-le-champ, par curiosité. Mais il avait fait autre chose. Il avait payé bouteille à un laquais du directeur, pour en tirer les secrets du maître. Il n'apprit autre chose, sinon, que tout le monde était contre lui, et qu'il ne garderait pas sa place. Il entra en se frappant le front. Comme il ne parla pas, je commençai, contre mon usage. « J'ai

de bonnes nouvelles a vous apprendre Vous avez 1800 livres et vous serez surement conserve de preference — Comment ? comment ? » J entraî dans les details qu il ne me laissa pasachever « Ne va pas chercher a me persuader que c est par consideration pour ton oncle ou pour ton pere que Monsieur L T m accorde ce que tu dis la c est que tu as ete sa catin Je n en suis pas la dupe ! Ah ça ! songe a present que tout va rouler sur toi et qu il ne faut pas que j en reste la ! « Tout ce que je pus dire ne fit aucune impression sur cet homme vil Soit qu il feignit soit qu il le crut il me soutint que j etais la complaisante du directeur et cette idee lui donna occasion de me faire mille questions infames que je ne puis ecrire et que j ai tache d oublier « Quel homme ! pensais je Quelque chose que je fasse tout devient dans sa main un poison qu il me force de prendre ! » Je versai des larmes Moresquin les regarda comme une confirmation de ses conjectures et pour me consoler il me debita sa detestable morale Je niai Il m approuva de mer Enfin il fut presque raisonnable a sa maniere

Le lendemain il retourna au bureau Persuade que tout lui etait permis il montra de la morgue a ses confreres Il reçut d un air insolent la nouvelle de son avancement subit enfin des le premier jour il degouta tellement Monsieur L T que peu s en fallut qu on ne le renvoyat

Le surlendemain ce fut pis encore Monsieur Moresquin tranchait du maitre On ne lui disait mot par excess d etonnement Il parla de dejeuner ses confreres accepterent Lorsqu on eut bu quelques coups l imprudent Moresquin ne put retenir sa langue Il donna clairement a entendre qu il etait protege de la bonne maniere et que j etais la maitresse du directeur On etait muet d etonnement on se tut Mais des que le dejeuner fut

achevé, un commis, homme de confiance, alla trouver Monsieur L T et lui fit part de ce qui venait de se passer. Le directeur ne pouvait le croire mais enfin on le convainquit. Il donna ses ordres on laissa sortir Moresquin, à l'heure du dîner, mais il fut défendu au suisse de le laisser entrer. Il dîna tout tranquillement à la maison, en me tenant ses discours de la veille au soir. Il partit tout gai. Environ une heure après, je le vis arriver furieux. Il débucha par briser une chaise. Il écumait. Je crus voir un emmêlé. Comment oser hasarder une seule question, avec un pareil homme ? J'étais tremblante. Il ne m'avait pas encore regardée. Enfin, il jeta les yeux sur moi. « Malheureuse ! » s'écria-t-il, tu as parlé contre moi ! » Je crus être à ma dernière heure. Je me jetai à ses genoux pour lui dire, lui protester, que je n'avais rien dit contre lui. Sans doute, il allait me maltraiter cruellement, quand un garçon marchand de vin entra. Cet homme ignorait que Moresquin fut renvoyé du bureau. « Je viens, lui dit-il, pour vous instruire, qu'il y a un complot contre vous. Je vous avertis, en apportant du vin dans votre quartier, parce que vous m'avez paru bon garçon. On veut vous desservir auprès du directeur, parce que vous avez dit imprudemment, que Madame votre femme était bien appuyée auprès de lui, ou par lui, et beaucoup d'autres choses, qu'on a mal interprétées. C'est pourquoi je vous préviens de prendre les devants, si vous ne voulez pas être bientôt remisé. On doit parler aujourd'hui. Ainsi, vous n'avez pas de temps à perdre, car je sais qu'ils ont déjà fait agir, mais vous êtes à temps, défendez-vous. » Moresquin écouta ce récit, l'air concentré. « J'allais te frapper, me dit-il, ce n'est pas ta faute, c'est la mienne. Tu retourneras parler pour moi. » J'y sentis une grande répugnance, mais quand je sus comment Moresquin venait d'être renvoyé, je n'hésitai

pas Je mourais de honte cependant Néanmoins je partis sur le champ

Lorsque je me présentai l'on me dit que monsieur L. T. etut sorti Je demeurai jusqu'au soir a l'attendre Je le vis sortir enfin et je compris qu'il n'avut pas voulu me recevoir Je courus a la voiture et je lui dis « Au nom de Dieu et de l'humanité Monsieur écoutez moi ! — Non je ne vous entendrai pas mais demain je vous ferai parler par quelqu'un » Je me retrai a ce mot parce que la voiture partit et je vins rendre cette réponse a Moresquin Il put foudroyer Cependant l'espérance le soutenait encore Il me parla doucement et bonnement le reste de la soirée

Le lendemain matin il sortit pour laisser la liberté de venir dit il a la personne qui devait me parler En effet il s'etait a peine écrite un quart d'heure que je vis entrer un capucin imberbe qui me suivit d'un air benin en me demandant si j'étais seule Sur l'assurance répétée que je lui en donnai il s'assit a côté de moi et me pria de l'écouter attentivement « Ma jeune dame quelque envie qu'ait Monsieur L. T. de vous obliger c'est une chose impossible Votre mari s'est vante hier en déjeunant de choses déshonorantes pour vous et pour Monsieur le directeur qui est obligé maintenant pour sa réputation de cesser absolument de vous voir et de s'intéresser à vous Voilà ce que je suis chargé de vous dire — Ah ! Monsieur ! que deviendrai je ? Dites mon Père Je puis me confier à vous repris je je suis la plus malheureuse de toutes les femmes je suis malheureuse pour toutes les raisons possibles ! Je suis mariée à un méchant homme que j'ai pris malgré mon père dont j'ai fait le supplice — Eh bien je sais un moyen de vous tirer d'embarras Laissez vous aveuglément conduire — Je ferai mon Père tout ce que vous me prescrirez — Cela est fort bien ! Il

faut quitter votre maison, entrer dans un couvent, où je vais vous conduire, et y demeurer comme pensionnaire, mais inconnue Vous jouirez de la liberté de sortir, quand vous le voudrez (Ici, j'entendis un petit bruit dans le cabinet qui servait de cuisine, mais je n'y fis pas beaucoup attention Cependant, je me tins sur mes gardes) — Je vous préviens qu'il est des circonstances, comme celle où vous êtes, par exemple, qui dispensent d'être scrupulcuse Votre mari est un infâme, qui vous vendrait volontiers ce serait une abomination, il ne faut pas vous y piéter — Certainement mon Père, je ne m'y prêteraïs jamais, s'il avait cette intention criminelle ! — Il l'a, soyez-en sûre, et ce que je viens de vous dire, ne le prouve que trop clairement Cependant, Madame, vous êtes dans un cruel embarras ! Monsieur L. T vous estime, vous pouvez recevoir ses secours Quant à votre monstre, on saura lui fermer la bouche Que répondrai-je à monsieur L. T ? et à quand votre sortie d'ici ? — C'est une démarche bien scabreuse, Monsieur, que celle de quitter sa maison, et un enfant ! Je ne m'y prêteraïs qu'à deux conditions, qu'on donnerait à mon mari un emploi, capable de le faire vivre, et à moi, l'assurance de pouvoir rester décentment dans une maison religieuse — Il est inutile de vous cacher plus longtemps que je viens ici pour lever vos scrupules, et que je parle pour Monsieur L. T que vous pouvez écouter, vu votre position sans aucun scrupule Quant à votre monstre, il y a de quoi le faire séquestrer, et il le sera, si vous voulez avoir quelques complaisances pour Monsieur L. T Voilà tout — Je ne consentirai jamais à être la maîtresse de personne, mon Père — Vous le pouvez, en conscience ! — Cela ne sera jamais — Laissez-vous persuader ? — Non, non, Monsieur ! Comment un homme de votre robe, peut-il se charger d'une pareille commission ? Comment

pouvez vous dementir ainsi les principes que vous devez avoir reçus ? — C'est que la nécessité est au dessus de la loi. Vous êtes perdue si vous n'acceptez pas — Je toucherai Monsieur L T répondis je et il ne sera pas inévitable aux prières d'une infortunée sans ressource — Non vous ne le toucherez pas Il veut que vous cediez et a cette condition il vous assure un sort Bicêtre sera celui de votre indigne mari C'est un parti pris et le seul raisonnable on le connaît mieux que vous ne le connaissez sa langue est encore plus meurtrière que sa main quoiqu'il ait ôté la vie à plusieurs personnes à ce qu'il dit lui même — Je persiste Monsieur je ne toucherai Monsieur L T — Non je vous le répète vous ne le toucherez pas Connaissez combien il désire vous être utile et combien cependant il est ferme dans ses principes ! C'est Monsieur L T qui vous parle ! A ce mot je frissonnai ne doutant pas que Moresquin ne fut dans le cabinet et n'écouterait la conversation Je serrai la main de Monsieur L T en lui disant « Ce déguisement est dangereux Monsieur ! sortez et dis paraissez le plus promptement possible » Un coup d'œil expressif accompagné cet avis

Monsieur L T se leva et il était déjà entre les deux portes quand Moresquin parut Il sortait du cabinet par la porte extérieure « Mon Pere dit il en riant vous sortez de chez moi ! Je serus charmé de vous dire un mot rentrons » En même temps il le poussa dans la chambre « J'ai tout entendu mon Pere je sais qui vous êtes Il me faut un emploi ou je vous fais arrêter chez moi et conduire au couvent Vous êtes à ma disposition et je ne suis pas disposé à vous faire grâce Allons Pere L T point de façons ! Un emploi un écrit qui me mette en sûreté de votre part et cent louis en nature ou en bons effets Voilà ce qu'il me faut » Monsieur L T pris au trebuchet et connaissant l'homme fit de bonne

grâce l'effet de cent louis , mais il sut esquiver les deux autres espèces d'engagements, par des promesses et des observations Moresquin le laissa sortir, et après néanmoins l'avoir assuré qu'il s'y prenait mal de s'adresser à moi, pour m'avoir , que lui seul pouvait disposer de ma personne et de mes faveurs Que cela était si vrai, que s'il voulait prendre les engagements convenables, il ne sortirait pas sans avoir tout obtenu Monsieur L T parut effrayé de cette offre imprudente il se hâta de sortir en disant qu'il ne refusait pas, mais que dans le moment, il était trop troublé

Lorsqu'il fut parti, Moresquin éclata de rire d'une manière affreuse, en me disant que je ne préparasse pas le dîner, que je m'habillasse, et que nous allions manger une matelote à la Rapee Il fallut obéir Je tremblais Je ne savais pas si Monsieur L T accepterait ou refuserait l'infâme proposition J'étais concentrée Il me fut ordonné de rire , et je fis comme ces enfants, qui rient des lèvres, en pleurant encore, parce qu'ils voient le fouet levé Moresquin fut très content pendant cette partie, dont il mit en sortant deux de ses confrères Il n'est pas possible de rendre ses discours C'était un délire d'obscénités et de projets de l'intérêt le plus bas ! les deux hommes en étaient dans un étonnement de dégoût !

Moresquin attendait le lendemain des nouvelles de Monsieur L T Il n'en eut pas Il ne doit jamais en avoir, si ce n'est pour des témoignages d'indignation et de mépris Je fus forcée d'y retourner , mais la porte me fut refusée Moresquin était un homme trop dangereux, et l'excès de sa scélérité fut, en cette occasion, ce qui me préserva

Les cent louis escroqués ne durèrent pas trois mois Moresquin, sans emploi, jouait et perdait Il traitait ses amis , il prodiguait, pour faire croire que j'étais

entretenue par Monsieur L T Il réussit à me diffamer sans nuire à monsieur L T On me crut la complaisante de quelque autre Enfin l'argent finit et le jour du dernier écu il arriva une scène cruelle On se rappelle que j'étais alors enceinte C'était de ma fille qui est morte en langueur Moresquin voulut aller à la comédie et m'y emmener Je lui représentai que nous n'avions rien et qu'il conviendrait mieux qu'il allât seul au parterre que de me mener pour dépenser un écu Il m'ordonna de partir Mais ma représentation l'avait irrité Il me traitait en route comme une esclave ou plutôt comme une fille qu'un libertin fait marcher devant lui Tout le monde nous regardait et je mourais de honte

Je profitai d'un embarras qui survint et qui nous sépara pour m'en revenir à la maison Je croyais qu'il continuerait sa route et je me disposais à m'en aller chez ma tante quand il arriva presque aussitôt que moi Je me sauvei par une des deux portes Il me rattrapa néanmoins par la jupe et me donna un si grand coup de poing que j'en tombai évanouie Il m'abandonna dans cet état crovant m'avoir tuée J'étais dans un endroit obscur hors la porte Il s'enferma et se mit au lit Je revins à moi je ne sais à quelle heure mais c'était dans la nuit et tout était tranquille Je me haisardai de frapper n'en pouvant plus et me sentant mourir Mais il refusa d'ouvrir Une locataire m'entendit C'était une méchante femme mais elle fut touchée elle vint me prendre m'aida à rentrer chez elle me rechauffa et me préservra de la mort Mais l'infortune fruit que je portais dut ses incommodes et sa destruction qui les a suivies à son abominable père La femme me ramena le matin aux pieds du monstre Je l'avoierai j'attendais la mort Il se contenta de me accabler d'injures si atroces que les cheveux en dressaient à la tête La femme fut obligée de lui dire « Bat

tez-la, tuez-la, vous seriez pendu, faites-la coucher à la porte, elle y crèverait que je ne la regarderais pas Apprenez que je suis honnête femme Mais vous, qu'est-ce que vous êtes ? Et si votre femme est ce que vous dites, qu'êtes-vous tous deux ? » Elle se retira, en achèvant ces mots, et, tout en s'en allant, elle disait « Si le plancher tombait, et qu'il les écrase, ce serait bien débarrassé ! Des gens comme ça sont mieux morts qu'en vie »

J'étais redevenue languissante, depuis le coup violent qu'il m'avait donné, j'approchais du terme, et je n'étais plus présentable Aussi étais-je traitée comme un chien Moresquin avait pris chez lui une fille fort laide, et fort mauvais sujet, d'environ seize ans Son plaisir fut de donner autorité sur moi à cette fille du commun, sa filleule A son retour, il se faisait rendre compte par elle de toutes mes actions, pour me corriger, disait-il Le monstre, trop ressemblant à son parrain, empoisonnait tout, et je recevais des soufflets en sa présence Je dinais à terre, tandis qu'elle était à table, et je souffrais d'autres indignités, comme de me trousseer, et de recevoir par elle des coups de fouet, comptés par son infâme parrain, qui criait souvent « Plus fort ! plus fort ! » Ces indignités, dont je n'osais parler, furent connues néanmoins, par l'indiscrétion de cette filleule, qui s'en vanta dans le voisinage Mais elle fut la dupe de son bavardage La femme à laquelle le trait du fouet fut raconté, renvoya la filleule séchement, et sur-le-champ alla faire part à trois ou quatre voisines de ce qu'elle venait d'apprendre Ces femmes, toutes du commun, furent indignées, elles vinrent, au nombre de cinq, et entrèrent chez Moresquin, précisément dans un moment où la filleule me traitait fort mal J'étais révoltée, et je la menaçais d'un soufflet Elle m'apporta sa joue, en me disant « Donne, donne-le donc ! » En

effet je n'osai pas le donner « Tu fais bien reprendit la petite car *tu serais arrangée tout de roti* ! tu aurais plus de coups de pieds et de coups de poing que tu n'as de cheveux a la tête » Comme elle achevait ces mots elle reçut un soufflet si violent qu'elle fut renversée sur sa chaise Elle se releva en s'criant « Ah ! chienne ! tu m'as frappée ! » Mais en même temps les cinq femmes l'environnerent en s'criant « Il faut faire justice de cette petite gredine là ! » Et elles la souffleterent tant qu'elles en eurent la force La filleule tomba d'épuisement a leurs pieds Mais elles étaient si enragées qu'elles la frappaient encore Enfin elles cessèrent On la releva mais pour lui dire « Allons fais ton paquet salope et pars Allons allons ne fais pas tant la carpe pamee ! fais ton paquet ! » La fille trouva des forces quand elle vit les mains levées pour la frapper encore Elle arrangea tout ce qui lui appartenait et partit en recevant pour adieux un coup de pied accompagné des epithètes convenables

J'étais tout étonnée de cette exécution qui se faisait chez moi par des étrangères ! A peine me regardaient elles comme quelque chose Elles ne me dirent presque rien elles parlaient entre elles Je vis par là dans quel mépris j'étais tombée ! Je compris par leurs discours qu'on me prenait pour une femme sans cœur qui restait par stupidité avec un monstre tel que Moresquin Hélas ! Elles ignoraient que j'étais alors sans ressources ! Elles ignoraient qu'une mère ma plus cruelle ennemie m'aurait repoussée dans l'abîme si j'avais voulu me sauver dans les bras de mon père ! Cependant leurs discours me firent naître pour la première fois une idée qui pouvait m'être salutaire et que j'eus occasion d'exécuter le soir même

Moresquin ne rentra qu'à minuit Je venais de me coucher accablée de mes souffrances et du trouble de

la jouinée Il demanda sa filleule Je lui racontai mot pour mot tout ce qui s'était passé Il est impossible d'exprimer dans quel excès de fureur il se mit , c'était une rage Il leva la canne pour me frapper, en me disant « Salope, poison, vermine, il faut que tu périsse mais auparavant, il faut que tu me fasses a souper Lèvetoï » Comme il grinçait des dents, écumaït de la bouche, ma frayeur fut si grande, que je m'évadai, pour me sauver chez ma tante Bitez, la même qui a fait mon malheur J'y arrivai à 1 heure du matin Moresquin vint sui-le-champ m'y chercher , mais je ne pus me résoudre à retouïnei, qu'avec la servante de madame Bitez, dont la présence contint le brutal, à un certain point J'eus encore par là un autre avantage , c'est que les indignités que me dit Moresquin, à notre retour, et pendant la nuit, persuadèrent de ce qu'on avait eu peine à croire auparavant Il fut demasqué

Peu de temps après, j'accouchai de ma fille Moresquin la trouva jolie, et s'en félicita d'une manière révoltante Elle fut mise en nourrice, toujours d'après les vues de ce misérable, que je serais une ressource pour lui, par le reste de mes attraits, qu'il ménageait si peu ! Mais il avait un motif pour me maltraitei, que son extrême bassesse lui suggérait, malgré sa sottise , il avait compris, qu'en m'avilissant, en m'inspirant une crainte qui allait jusqu'aux convulsions, j'aurais moins d'énergie dans l'âme, pour résister à ses vues criminelles Ainsi, rien de ce qui aurait pu le porter à me ménager ne faisait sur lui qu'une impression subordonnée D'ailleurs, il était si brutal qu'il n'aurait pu suivre un plan de douceur, s'il avait eu l'esprit assez juste pour le concevoir En voici la preuve, car le trait que je vais raconter ne pouvait être prémedité , c'est une vraie boutade de brutalité

Il y avait quatre jours que j'étais accouchée de ma fille, et c'était le jour de l'an 1782 Moresquin se faisait

accommoder le matin il demanda deux biscuits a la garde pour lui et son perruquier Je repondis en riant n ayant pas ete maltraiet depuis mes couches que les hommes ne mangiaient pas de biscuits Et en meme temps je les lui fis servir Je eus tort il est vrai de jouer avec un tigre Comme j avais badine je ne pensais guere que je venus d exciter un orage terrible ! Moresquin repousse les biscuits s elance sur moi comme un furieux et allait m assommer sans le perruquier et la garde Retenu par eux il se livra aux plus grands excès d injures m accusant d avoir le sing pourri de mes pere et mere etc J etais tremblante et pale un frisson mortel fut suivi d une sueur froide universelle Mon etat semblait exciter sa brutalite ! Dès que le perruquier fut parti le monstre renversa la table avec ce qui etait dessus prit le tiroir d une commode ou etaient les choses propres a mon etat les jetta au feu et brisa le tiroir contre terre ferma la porte a double tour prit son epee disant qu il allait me tuer et se poignarder ensuite La garde etait occupee a le retenir il n etait que 6 heures du matin Il faisait tant de bruit qu il ne m entendit pas ouvrir la porte Je m ensuis nue chez ma tante qui me fit promptement mettre au lit et qui me sauva la vie par ses soins Elle a pense mourir du saisissement que cette scene lui causa Moresquin a dit depuis qu en apprenant mon evasion il en avait ete enchante ne doutant pas que par la et sans s exposer je ne le debar rassasse de la niece et de la tante Il est vrai que ce miserable est accoutume a causer la mort des étrangers et des personnes qui le touchent de plus pres Si ses propres parents après la retraite de son père des Bureaux n avaient pas pris le sage parti de s eloigner il les aurait fait mourir de douleur Il est certain qu ils n ont quitte Paris que pour n etre pas continuallement exposes a ses violences ou a l en faire punir

Il est temps de raconter comment il se fit que Moresquin ne succéda pas à son père, et de faire valoir quelle idée on avait de lui dans les bureaux

Moresquin père, affaibli par l'âge, et presque hors d'état de remplir ses devoirs, différait cependant à demander sa retraite, dans l'espérance que son fils lui succéderait, mais les déportements de ce dernier, depuis son mariage, joint aux brutalités dont il s'était rendu coupable, dans le temps qu'il était chez son père, avaient aliéné les supérieurs. Et en dernier lieu, l'affaire avec Monsieur L T qui était sué de toute la gent à Bureaux, le faisait regarder comme un infâme. Il n'y avait aucune espérance. Cependant, le vieillard Moresquin osa parler. On lui ferma la bouche, dès le premier mot. Mais pour lui montrer qu'on était parfaitement content de lui, on augmenta sa retraite de 400 livres sur 1 200. « Vous nous servirez de ce succroît, lui dit-on, pour nous faire respecter de votre fils. » Le triste vieillard accepta, désespéré d'avoir donné le joujou à un monstre, qui déshonorait son nom. Moresquin apprit avec rage qu'il n'avait rien à espérer, pas même la dernière place, dans le bureau de son père. Il chercha quelquelle à l'auteur de ses jours, l'accusant de l'avoir desservi. Tous les soirs, il allait dire des injures à ses parents et les tourmenter, pour leur tirer l'argent dont il avait besoin. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'y suffiraient pas, ils résolurent de mettre douze lieues entre eux et lui. Sans en rien dire, ils firent tous leurs arrangements, et Moresquin ne sut leur départ qu'à l'instant même, par les précautions qu'ils avaient prises. Sa fureur, sa rage allèrent à l'extrême. Mais les voisins s'étant jetés sur lui et menaçant de le faire arrêter, malgré sa mère, il fut obligé de s'éloigner, et ses parents quittèrent Paris. Il ne tarda pas à les relancer où ils étaient, mais là, et par tout le reste de la province, on n'est pas isolé, comme à Paris, où

chacun ne s'occupe que de soi même Moresquin pere avait interesse ses voisins et il avait prevenu le juge de police qui se fit un devoir de lui donner assistance Des la premiere visite qu'il fit a ses parents Moresquin fils eut la preuve de l'efficacité de tous ces arrangements il fut severement reprime Il s'en revint plein de rage il avait une victime a Paris c'est elle qui va souffrir de tout ce qu'il n'avait pu faire chez ses parents

J'étais traînée depuis mes couches et la scène qui les avait suivies de si près Moresquin ne voyant plus jour à tirer parti de moi à cause de ma triste situation se livrait à toute l'atrocité de son caractère et tâchait de me rendre la vie insupportable par un supplice continu Il me donnait des noms infâmes et j'entendai trois fois par jour les plus execrables injures Au moindre mot j'étais frappée tenaillée j'avais la chair tordue Il n'est pas possible de raconter les infâmes auxquelles il se livrait dans le même temps Il lui prit une sorte de rage lubrique car je ne puis dire amoureuse Il semblait que mon état souffrant l'excitait à me tourmenter Il employait avec moi les expressions brutales dont les libertins se servent avec les filles il me força à des choses également repoussantes et criminelles Une nuit que je souffrais beaucoup de ma joue et d'une colique il se plut à jouter de mes douleurs et des convulsions qu'elles me donnaient disant brûlément et en d'autres termes que je valais beaucoup mieux malade qu'en santé Une autre fois que j'étais dans un état d'angoisse et de mort au milieu de sa brutalité il me tordit cruellement la chair ce qui me fit pousser un cri accompagné d'un mouvement violent Le monstre applaudit recommença et tandis que je me renouissais de douleur il achevait sa détestable volupté J'étais entre ses mains un être passif de l'existence duquel il disposait au gré de ses passions avec plus de despo

tisme, que le colon le plus cruel du Nouveau-Monde ne dispose d'une négligence Que faire ? J'étais sans appui Ma tante, femme faible, osait à peine me garder un jour, quand je fuyais chez elle Je souffrais Mais ce qu'on a vu n'était pas le comble du malheur pour moi Le monstre va devenir jaloux ! Cet homme vil et criminel, qui m'eût vendue au plus odieux des libertins, pourvu qu'on l'eût payé, va il faut le dire, feindre la jalousie, pour me déshonorer, pour me rendre plus soumise à ses abominables vues sur moi !

Nous étions en automne, c'était le jour de Saint-Denis Il faisait beau Je me portais mieux Une épouse chérie serait morte de ce que j'avais souffert ! Moi, je me portais mieux pour avoir eu seulement un peu de relâche Moresquin, en se levant, voyant l'annonce d'un beau jour, me dit « Habille-toi c'est aujourd'hui la dernière promenade des *catins* de Paris, si tu ne l'es pas, tu le seras bientôt, allons-y Tu ne reviendras pas sans avoir fait un *miché* » J'étais accoutumée à des discours plus horribles encoûte, puisque je n'ai pu les rapporter Je m'habillai Nous sortîmes à 11 heures, et nous allâmes à l'Arsenal, où Moresquin trouva un de ses confrères, grand garçon, fadement beau Il le tutoya, et lui dit de me donner le bras, que nous rions sur les Boulevards Le jeune homme me présenta poliment la main J'hésitai Un coup d'œil de Moresquin me força d'accepter Le monstre, depuis ce moment, affecta d'aller à dix pas devant nous Il s'arrêtait quelquefois pour nous attendre, et nous dire des obscénités dont j'observai que Fromentel ne riait pas Bientôt même il me dit qu'il n'était pas l'ami de Moresquin, que leurs sentiments ne s'accordaient pas, ensuite, en me demandant pardon de sa sincérité, il ajouta qu'il le méprisait Je pris confiance dans ce jeune homme, dont l'air me parut honnête J'ignorais que toute cette clique

de commis ne renferme pas un honnête homme que tous sont des scelerats sans moeurs les uns ouvertement les autres avec quelque decence et par la plus dangereux Tromentel etut de ces derniers

Nous passames ensemble le reste de la journee qui se termina par la Comedie c est a dire cette Comedie bourgeoise ou Moresquin et son ami avoient tous deux des connaissances On vint souper a la maison et l on ne se quitta qu a minuit Par un phénomène extraordinaire Moresquin fut tranquille a souper et parla rai sonnblement Ce ne furent que des politesses d un assez mauvais genre a la verite mais enfin ce furent des politesses

Apres le depart du jeune homme Moresquin me demanda ce que j en pensus Je repondis qu il etut fort umable Le monstre ne repliqua pas mais a peine au lit il me dit en se livrant a sa brutalite qu il ne tenut qu a moi de repondre a sa passion en me figurant que je tenais Tromentel dans mes bras Je n osai rien dire Mais n executant pas les ordres du brutal je reçus des coups de pouees dans les eotes ce qu il appela des coups d eperon et j eus la clavicule des bras tordue Il s en dormit ensuite et je fus tranquille le reste de la nuit car le matin j etais levee avant qu il se eveillat

Les deux jours suivants jusqu au dimanche pas sèrent assez paisiblement Je ne fus même pas tourmentee par Moresquin qui se livra comme il lui etut souvent arrive pendant mes maladies a un vice particulier qui me repugnait extremement a cause des choses que le monstre disait tout haut en s abandonnant a cet egarement Enfin le dimanche arrivai jour terrible et que je ne puis me rappeler sans en fremir en eore Mais Moresquin n est pas seulement un infame un scelerat c est un fou car il y a de l alienation dans ce qu on va lire apres neanmoins que j aurai dit que

ce misérable, longtemps sans emploi, venait d'être placé dans les *bois à brûler*, espèce de commission fort basse, et qui n'est remplie que par les sujets les plus incapables  
Voici comment

On tâchait un feu d'artifice à la Giève Une marquise, des connaissances de mon père, vint à notre croisée Moresquin, toujours bas, lui parla de sa misère, et la pria de s'intéresser pour lui faire avoir un emploi La dame parla des *bois à brûler*, et Moresquin accepta cette place, qui est de six cents livres Il y fut installé, mais il n'y resta pas longtemps Ces espèces de commis sont quelquefois chargés du recouvrement de certaines sommes, pour du bois vendu en quantité à des personnes connues Le dimanche où nous en sommes, Moresquin avait été le matin faire un de ces recouvrements, et on lui avait donné à déjeuner dans la maison où il avait reçu de l'argent Il s'était grisé Revenons maintenant à la scène que j'ai annoncée

Fromentel vint nous voir, suivant l'invitation pressante qu'il en avait reçue Moresquin le vit avec transport ce qui me ferait croire que les scènes affreuses ont un charme particulier pour ce monstre, et qu'elles sont véritablement un charme pour lui On dîna galement Moresquin qui avait copieusement déjeuné, et dont la tête était déjà embarrassée, but beaucoup, sans doute pourachever de s'enivrer En sortant de table, il proposa une promenade au Jardin du Roi Il dit à son ami de me donner le bras, et d'aller toujours devant, parce qu'il avait de l'argent à prendre, afin de le porter au marchand de bois Il fut convenu que nous remonterions le petit bras de la rivière, le long de l'ancien Mail, et que nous passerions l'eau à l'apée Moresquin devait nous joindre avec son fils, qu'il aimait à porter mais il n'eut garde de nous suivre, dans l'horrible dessein qu'il avait formé Il passa le pont Marie, et

prit par le qui Sunt Bernard. Nous avions beau l'attendre à l'endroit du passage ! Nous entrâmes enfin dans le bateau presument une partie de ce qui fut arrivé ! c'est à dire que Moresquin moitié ivre avait oublié le chemin indiqué par lui même qu'il avait pris l'autre et qu'il était arrivé. En effet nous le trouvâmes au Jardin du Roi. Il était furieux ! Il m'aborda en grinçant les dents et me dit à l'oreille « Ga\* pu\* tu es montée chez Fromentel et dans sa chambre je le vois à la rougeur de tes oreilles et si j'etais chez moi je trouverais d'autres preuves mais tu seras rondeine ce soir avec un autre rondin que celui qui t'a fait tant de plaisir ! » A ces insinuées je répondis qu'il n'y pensait pas qu'il oublierait que c'était la seconde fois que je voyais ce jeune homme et que fut ce la centième je savais me respecter. Qu'il ne m'avait pas dit un mot d'amour et qu'il y aurait été fort mal reçus. Que je détestais les commis en général. Que j'aimais je ne le reverrais et que j'allais le prier de se dispenser de nous rendre visite. « Si tu lui dis un mot je t'écrase même dans ce jardin » Moresquin n'était pas véritablement jaloux mais il lui passait alors par la tête une étonnante folie qu'il n'avait pas encore dévoilée et c'était là ce qui m'attirait la scène qu'il me faisait. On en sera bientôt instruit. Il alla ensuite auprès du jeune homme qui tenait notre fils et il lui parla en riant. Le soir il le retint à souper et il se fit un sot plaisir de faire le rôle d'Arnolphe dans *l'Ecole des femmes*. Il apprit à Fromentel que je l'aimais. Il seignit de plus inter en disant

Si j'ai à l'être il vaut mieux que ce soit par un joli garçon comme toi que par un autre » et mille propos semblables tenus avec la brutalité la maladresse la sottise d'un homme sans éducation. Je palissais le jeune homme rougissait il abrégea le souper et se retira.

Après son départ, Moresquin me demanda si je me souvenais de ce qu'il m'avait promis « Je ne vous crois pas injuste, lui répondis-je, au point de me frapper pour une chimère de votre imagination ! » Il me répondit par un soufflet Je me récriai Il se jeta sur moi, me donna des coups de pied et de poing, en me répétant « Ça ne vaut pas les coups de Fiorentel, Basse, mais après le beau temps, la pluie, après le plaisir, la peine Allons, put<sup>1</sup>, comment trouves-tu celui-là ? » Et il frappa Je faisais des hululements horribles, ne pouvant m'échapper Il voulut ensuite me visiter, disant qu'il trouverait des preuves Il me saisit Et la douleur qu'il me causa me fit trouver mal Il prétendit avoir trouvé des preuves Voilà des horreurs inouies elles ne sont rien, comparées à ce qui va suivre

Moresquin me déclara que j'étais convaincue, qu'il n'y avait plus qu'un moyen de mériter mon pardon Je crus l'entendre, et qu'il s'agissait de me vendre à quelque libertin Mais je ne pus répondre Il ouvrit les portes, me força de raccommodeer ma coiffure, et me dit qu'il allait faire un tour avec moi pour dissiper les noires vapeurs de son ceï veau Je ne pouvais avoir de volonté, je sortis Il était 11 heures et demie mais souvent Moresquin s'était promené jusqu'à 2 heures du matin, avec moi et d'autres Il me mena sur le Poit au-bled, et nous montâmes dans une maison d'une petite rue fort sale Parvenus à un *troisième*, Moresquin frappa Une petite femme proprement mise, mais l'air effronté, vint nous ouvrir Je ne la reconnus pas d'abord, mais aux libertés que prit Moresquin, et au tour de sa marche, je me rappelai bientôt que c'était une *fille* que j'avais vue souvent devant nos fenêtres Je frémis de me trouver chez une pareille créature ! Après que Moresquin eut pris quelques libertés, il lui parla fort bas à l'oreille. Elle l'écoutait, et me regardait à chaque mot Lorsqu'il

eut cesse de parler elle lui répondit tout haut que cela ne se pouvait pas que si cela venait à se savoir elle serait enfermée pour le reste de ses jours Moresquin l'assura que cela ne se saurait jamais et qu'il me ferait agir de façon qu'elle ne serait pas exposée « Je voudrais bien t'obliger comme ancienne connaissance lui dit la *fille* mais arrange-toi loue une chambre Pour chez moi cela ne se peut pas Si elle voulait s'associer librement et de bonne amitié à la bonne heure nous partagerions comme sœurs mais je ne m'en préterai jamais à ce que tu dis — Eh bien sors lui dit Moresquin quand tu reviendras elle sera déterminée à tout » La *fille* sortit

« Ah ça ! put\* me dit Moresquin des qu'elles fut partie je t'ai dit que tu n'avais qu'un moyen de te faire pardonner tu es ici chez une catin qui gagne bien sa vie et qui est bonne fille elle a des pratiques tu n'es pas connue ayant peu sorti je n'ai que six cents livres toutes mes ressources sont à sec tu n'es pas assez adroite pour être entretenue cette fille ci gagne ses deux louis au moins par semaine il faut que tu me profites Je t'ai proposée hier au soir pour être son associée elle a demandé à te voir Elle ne veut rien faire si tu ne consens de bon cœur mais si tu consens tu gagneras plus qu'elle c'est ce qu'elle m'a dit Tu ne sortiras jamais elle amènera les hommes Tu peux compter que je te traiterai avec une douceur qui t'étonnera Je t'ai merai cent fois plus que si tu n'étais qu'à moi J'ai le goût de ces femmes là et si tu l'es pour mon intérêt et pour me faire plaisir je serai fou de toi Tu verras que je suis aussi bon que je suis méchant mari Voilà ton sort entre tes mains Parle » Je tombai à ses genoux en lui disant « Y songez vous mon cher mari ! Et vos parents ! Je ne vous parle pas des miens et le monde ! et vos connaissances ! — Personne ne le saura !

Comment donc ! je serais au désespoir qu'on le sût ! Personne ne le saura ! Je te couvrirai toute bonne union fermera la bouche à tout le monde Tiens, tu verras de ce cabinet tous ceux qui entieront, et il sera convenu que, quand tu ne sortiras pas, la *Zaire* ne parlera pas de toi »

Que dire à un pareil homme ? Je ne pouvais parler ni de la religion, ni de l'honneur J'insistai sur ce que je serais bientôt connue et déshonorée Le monstre ne s'emporta pas, comme je m'y attendais, car je pouvais crier, faire du bruit, et le démasquer ! Infortunée ! je ne pensais pas que, si cela fût arrivé, le monstre me perdait Il aurait dit qu'il venait de me surprendre dans ce mauvais lieu , il m'aurait fait conduire par la garde chez le commissaire, à Saint-Martin, à l'Hôpital Je tiens de lui ces horribles détails de la conduite qu'il aurait tenue ! Il ne s'emporta pas, au contraire, il me parlait avec douceur, me représentant que nous étions sans ressources, et que si je l'obligeais en ceci, je serais sa bienfaitrice adorée Comment faire ? Il me vint à l'idée de le prier d'ouvrir une fenêtre, de lui demander un verre d'eau, et de me précipiter sur le pavé Comme je roulais cette pensée dans mon esprit, nous entendîmes monter, et tourner la clef de la première porte Moresquin me fit cacher avec lui dans le cabinet secret, dont il m'avait parlé Et bien lui en prit C'était Fromentel, qu'amenaît la *Zaire*

La fille et l'homme s'assirent, et commencèrent un jeu infâme Fromentel me nomma deux ou trois fois La *Zaire* lui demanda ce que signifiait ce nom Alors Fromentel lui conta tout ce qui s'était passé dans la journée, en disant qu'il se moquait bien les pouces de n'avoir pas fait ce qu'il avait entendu le maill me reprocher ! Que c'était un avis au lecteur, dont il espérait bien profiter une autre fois Que sûrement le maill s'était

moque de lui en parlant comme il avut fut puisqu'il devait bien penser qu'on n'est pas aussi hardi une premiere fois avec une honnête femme comme j'étais La Zaire qui avait parfaitement compris que c'était de moi qu'il s'agissait exhorte Iromental à profiter de la première occasion l'assurant qu'il me rendrait service Le jeune commis lui répondit que j'étais si provocante qu'il ne pouvait moderer son feu qu'il allait pincer la nuit La Zaire le voulut bien et tout en s'arrangeant elle nous fit adroitement sortir Il fut près de 1 heure lorsque nous rentrâmes chez nous

Moresquin était pensif « Je vois me dit il enfin que tu avais raison Eh bien puisque tu n'es pas coupable ta générosité en sera plus grande de faire ce que j'ai demandé ma petite femme Fais cela pour moi que j'aurai le plaisir de te voir au nombre des femmes que je mets au dessus de toutes les autres Tu verras comme je te respecterai ! Je tiens à cette idée et je veux obtenir de toi cette complaisance par la douceur J'étais près que déshabillée lorsqu'il me parlait ainsi Je ne répondis pas Il vint m'embrasser en me disant « Consens ! consens ! dis que tu consens ! J'étais en larmes Tu pleures ! ah ! tu vas consentir ! Je n'osais dire non Moresquin se mit à mes genoux me baissa les pieds m'appela sa déesse sa maîtresse son adorable P\*\*\* Je lui dis alors timidement « Mon ami » Il ne me réussit pas achever ce mot il me couvrit de bûchers le cœur m'en soulevait il me faisait horreur il écumait de la bouche par l'action avec laquelle il venait de parler « Mon ami repris je après qu'il eut cessé vous n'y pensez pas ! vous vous repentirez vous même de ce que vous me demandez aujourd'hui » Je le vis grincer des dents la frayeur me prit « Mais puisque notre malheur veut que vous ne soyiez pas riche n'y aurait il pas moyen d'être entretenue secrètement sans

scandale » (Je proteste ici que j'avais horreur de ce moyen, que je proposais, mais je voyais les coups, peut-être la mort, j'étais seule, au milieu de la nuit, avec un homme vil, bas, semblable aux assassins) Il me semble, qu'en me laissant quelque tranquillité, je me deviendrais assez bien pour captiver un honnête homme et ne pas vous exposer à être déshonoré de la manière la plus infâme » Je me tus pour attendre sa réponse Elle fut, qu'il serait jaloux d'un entreteneur honnête homme, et qu'il ne le serait pas du public Qu'ainsi tout était arrangé, qu'il prétendait être obéi « Choisis, les coups, ou les bons traitements, encore avec les coups, n'éviterais-tu pas ton sort Il est décidé dans ma tête, et tais-toi »

Il n'était plus possible de répondre J'étouffai mes sanglots Le monstre se jeta sur moi, et (ce fut son mot), il me donna des leçons de Ces détails ne peuvent se rendre, il souilla toutes les parties de mon corps, et je crus que j'en mourrais de dégoût J'en fus quitte, à la dernière infâmie, pour un soulèvement de cœur Il s'endormit alors

J'étais si harassée que je succombai au sommeil à mon tour Je ne sais combien il dura, mais lorsque je m'éveillai, j'étais dans une obscurité profonde, et Moresquin me caressait, d'une manière plus tendre, plus décente, je crus même l'entendre soupirer J'étais dans le plus grand étonnement ! des heures s'écoulèrent, j'étais anéantie de fatigue et d'épuisement Enfin, on se leva, et l'on tira les rideaux, sans ouvrir les volets, je vis alors qu'il était grand jour Moresquin vint se remettre au lit, et s'assoupit J'en fis autant A mon second réveil, il me poussa hors du lit, et me fit tomber Je ne pouvais plus me soutenir, je me traînais, quand il descendit furieux, et me foulà aux pieds Je lui demandai grâce « Salope, j'entends que tu sois la dernière des ser-

vantes que tu rampes devant moi Tu n'as ni père ni mère ton gredin de père t'abandonne à moi et tu n'as aucun secours à attendre de lui Si l'on n'avait pas voulu que je te maltraite il t'aurait donné une dot Songe à cela vermine ! Il partit

Je n'ai jamais pu rien comprendre à ce trulement ni à ce qui s'était passé durant la nuit ou plutôt le matin car après son départ étendue sans mouvement je comptai midi Il n'avait pas ouvert les volets J'appelai une voisine qui les ouvrit et qui me demanda ce qui s'était passé chez nous à 10 heures du matin qu'elle avait entendu menacer mon mari et le truiter comme un miserable à la porte de la cour qu'on parlait de moi et qu'on lui disait qu'on l'aurait l'œil sur sa conduite à l'avenir ! Je répondis que je n'avais rien entendu Mais je frémis en songeant à tout ce qui m'était arrivé ! Il fallait je le dis avec horreur que trois hommes au moins

J'étais au désespoir Je surmontai la honte enfin et j'écrivis à mon père mais on lui ne reçut pas ma lettre ou il ne me crut pas digne d'une réponse ou peut-être cette lettre a-t-elle été l'occasion de la visite qu'il me rendit le 25 novembre suivant Je demeurai sans se cours Mais cependant mon sort n'était plus supportable Je fus réduite dans le plus dur esclavage Je décrotais le monstre je l'appropriaïs je travaillais en modes pour les femmes du commun de notre voisinage je reportais mon ouvrage en un mot j'étais devenue petite ouvrière blanchisseuse de blondes et de bas de soie je tachais de gagner mon pain en servant un maître dur qui souvent me faisait quitter un savonnage pour le décroter je soignais mon fils qui méchant et gâté par lui faisait mon supplice j'étais une partie de la nuit sur pied pour cet enfant qui criait d'un rien et j'amassais des rhumes des fluxions parce qu'au pré

mier ci, Moresquin me jetait hors du lit, sans me permettre de rien prendre pour me couvrir Mais il ne me parlait plus de son détestable projet Loin de là, il affectait de mépriser les *filles*, en parlant à ses confrères , en un mot, il commençait son rôle d'hypocrite Il ne me permettait plus de m'approprier , il fallait que je fusse en déshabillé sale Un jour il m'en salit un blanc, avec ses pieds crottés, qu'il me força de souffrir sur moi, une autre fois, il mit du cambouis en plusieurs endroits d'un déshabillé de soie, que j'avais fait d'une de mes robes de fille, et il me forçait de le mettre ainsi, m'obligeant en outre d'avoir autour de moi les torchons, pour paraître comme un paquet Mais je dévorais tout cela , seulement, je ne pouvais m'accoutumer aux coups , Moresquin les donnait de façon à causer la plus vive douleur pendant plusieurs jours Qui l'obligeait à tenir cette conduite ?

*Fin de la seconde partie*

# INGENUE SAXANCOUR,

*ou*

# LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre a demontrer,  
combien il est dangereux pour  
les Filles, de se marier par en-  
têtement, et avec precipitation,  
malgre leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

*Troisième Partie*

---

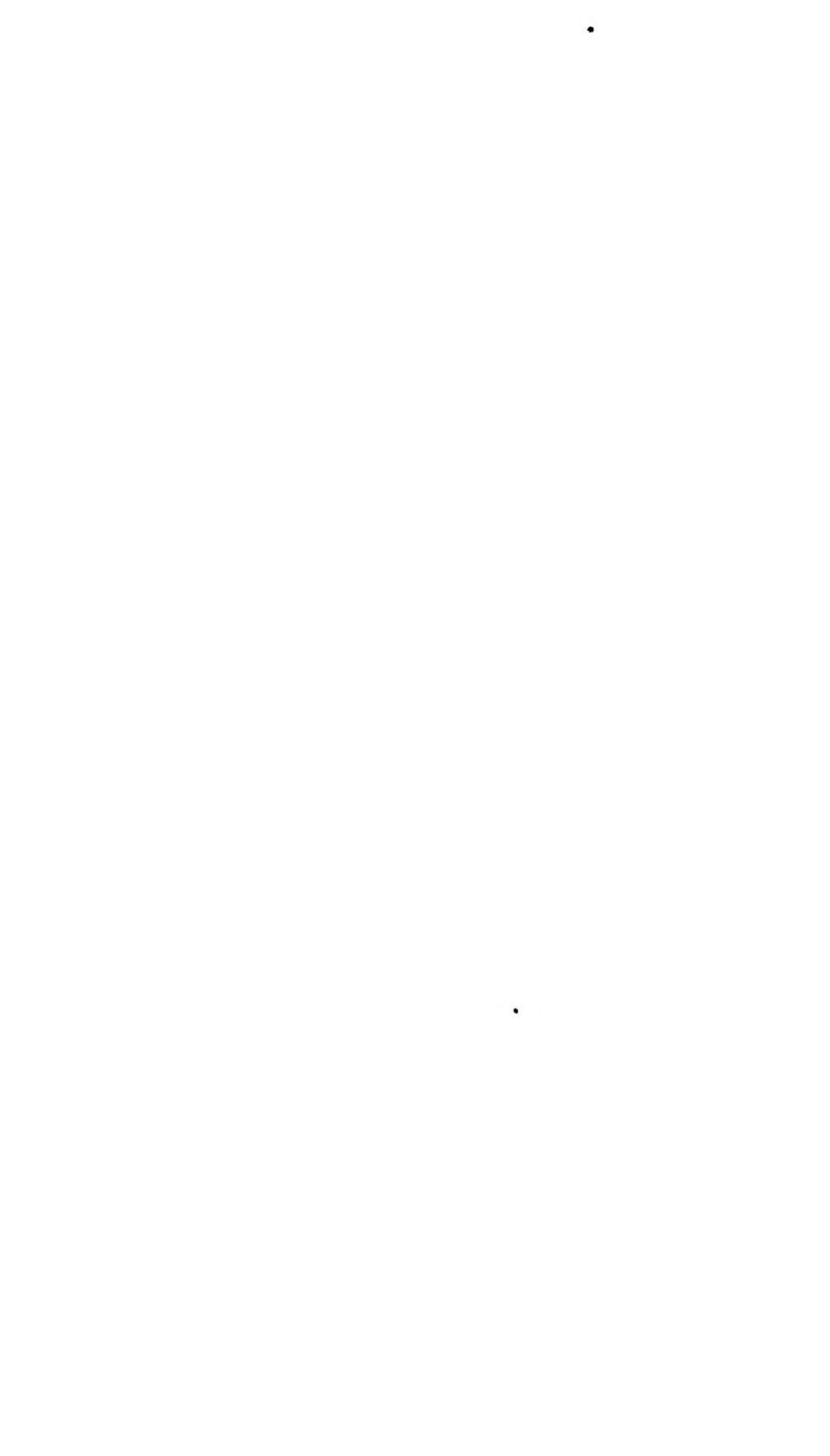
A LIÉGE,

*Et se trouve a Paris,*

Ches MARADAN, Libraire, rue des  
Noyers, N° 33

---

1789.



## 1 ROISIÈME PARTIE

---

TELLE était ma situation lorsque mon père me rendit une visite le 25 novembre jour de la publication de la paix. Il fut surpris de mon extérieur négligé mais la honte m empêcha de lui découvrir mes malheurs. Je me contentai de le supplier de venir me voir. Je pensais qu'à une seconde entrevue je pourrais lui dévoiler mes souffrances. Hélas ! il fut huit mois entiers sans reparaitre ! Il ignorait à quelles extrémités j'étais reduite.

Que se passa-t-il pendant ce long intervalle ? Des choses moins horribles que celles qu'on a vues mais cependant intolérables. Je rapporterai quelques unes.

Il y avait parmi les amis de Moresquin un nommé Champdepines cicatrisé d'humeurs froides le plus laid le plus méchant comme le plus dégouttant des hommes après Moresquin. Ce commis prit l'habitude de venir à la maison il s'y trouvait quelquefois avec Fromentel. C'était devant ces deux hommes que Moresquin se plaisait à se faire rendre les services les plus bas. Par exemple rentrait-il crotté il posait sans dire mot sa jambe sur une chaise basse et moi à genoux je le décroutais sans rien laisser ni aux bas ni aux souliers. Souvent en achevant l'ouvrage il me poussait du pied et me renversait. Il riait si quelque désordre arrivait dans ma chute ou en me relevant. Vingt fois il m'a

fait déciottei Champdépines, avec lequel il arrivait, mais Fiomentel s'y refusait Cet excès d'avilissement me faisait traiter fort lestement par le premier, et amortissait la passion du second Un jour, que j'étais occupée à mon ménage, Champdépines arriva seul Comme Moresquin, dans ses mesquines orgies, se plaisait à me faire tutoyer par cet homme, il me dit, en entrant : « Comment te portes-tu ? » et voulut me passer la main sous le menton Je l'esquivai, sans répondre Un instant après, tandis que je me baissais pour arranger le feu, il eut l'insolence de prendre une liberté décidée Je ripostai par un soufflet, le plus fort qu'il me fut possible Champdépines me dit que je mériterais qu'il me donnât du pied mais qu'il s'en abstenaît Qu'au reste, je n'avais pas lieu de faire tant fi sur lui , qu'il m'avait tenue de plus près Ce mot a été la seule lumière que j'ai eue jamais sur ce qui s'était passé, le matin, après la visite infâme chez la fille « Que dites-vous ? m'écriai-je — Tu prends le ton bien haut ! Tu ne le sauras pas » Et il se tut Mais je siémissais en songeant à l'horreur qui venait de me tomber dans l'esprit Moresquin arriva Champdépines ne lui dit pas ce que j'avais fait, mais j'entendis qu'il l'exhortait à m'humilier Le monstre y était toujours disposé Après s'être fait décotter, m'avoir poussée avec son soulier crû sur un fichu blanc qu'il noircit, et renversée indécentement, il se fit apporter devant le feu, sa et causa ainsi avec son ami , après quoi, il se leva, en me faisant signe de la main de tout ôter J'étais accoutumée à ce service, et je ne parus pas affectée Aussi Champdépines n'était-il pas satisfait Je servis le dîner On se mit à table Ma chaise était en place Moresquin la repoussa, et quand je m'approchai, il m'ordonna de rester debout derrière la sienne Lui et son vil ami présentaient leurs verres, et je veais Après quelques coups, Moresquin me demanda de

Leau pure il fit emplir le verre qu il me jeta tout entier au visage de sorte que j en fus toute mouillée entre la chemise et la peau Je ne dis mot cependant mais il faisait froid et je souffrais Lorsque les deux monstres eurent gloutonne Moresquin me fit mettre a genoux ayant la table au menton Je fus forcee de manger les restes de trois assiettes de Chimpdepines et de Moresquin auxquelles on joignit le tripotige de mon fils ou cet enfant avait versé de l'eau Le cœur me soulevait surtout en songeant a Chimpdepines Moresquin s en aperçut et dans mon assiette Cette coquetterie fut suivie d un soufflet Il allait me fouler aux pieds étant ivre Chimpdepines le retint et satisfait de mon humiliation il ôta mon assiette m en donna une propre avec un morceau délicat Mais je ne pus manger quoiqu il m eut fait asseoir commodelement

Ce fut quelques jours après cette scène que Moresquin perdit sa place dans les bois a bruler et par là se trouva reduit a la dernière détresse puisqu il n eut pour subsister que les biensfûts de son père Voici quelle fut la sceleratesse qui le priva de cette ressource

La corruption des mœurs est portée au dernier point de nos jours L homme dont Moresquin dépendait avait pour maîtresse la femme d un de ses commis nommé Lemore sujet mince mais beaucoup moins mauvais que Moresquin Le supérieur pour si plus grande commodité avait placé madame Lemore femme de chambre auprès de son épouse On se croit bien couvert dans tous ces petits arrangements et néanmoins tout est su Un faïencier fabricant du voisinage eut besoin de bois et par hasard ce fut Moresquin qui le fit servir Par reconnaissance de ce que le commis l avait favorisé cet artiste nous invita Moresquin et moi a dîner le dimanche suivant A table le faïencier qui croyait parler a un homme raconta sous la foi de l hospitalité

ce qu'il savait sui le compte de l'épouse du commis Lemore Molesquin, soit qu'il eût déjà des soupçons, ou que le plaisir de médire lui fit affecter de savoir ce qu'il ignorait, dit pis que le faicier Le lendemain, le gomfre, qui malgré la modicité de son emploi, faisait souvent des déjeuners coûteux, réunit plusieurs de ses confrères, et leur 1epéta tout ce qu'il avait appris de leur camaraude Il ne pouvait plus mal s'adresser, car le commis Marsouin, l'un des convives, était son ennemi particulier, de sorte que Lemore fut instruit dans la matinée Marsouin et ce dernie allèrent tout redire au supérieur qui, transporté de colère, chassa ignominieusement Molesquin Celui-ci eut l'essouflement de demander une confrontation avec le faicier Elle fut accordée Mais l'artiste ma hardiment, et pour marquer au bavard Molesquin tout son mépris, il lui cracha sur la face, en lui disant « Voila tout ce que j'ai a dire à un infâme, un menteur tel que tu es »

Molesquin chassé, sans ressource, exigea que j'allasse prier pour lui Je m'y traînai Le supérieur répondit qu'il aurait bien voulu faire quelque chose pour moi, mais que mon maîtr étant un gueux, un diôle, un mauvais sujet du dernier acabit, qui ne m'épargnait pas moi-même (ce qui prouve que Molesquin déclinait dès lors la réputation d'une infotunée, qu'il voulait prostituer), il s'opposerait à ce qu'il fût jamais employé « Si par aventure, ajouta cet homme indigne, Molesquin obtenait un ordre supérieur pour être remplacé, je préférerais de quitter mon administration, à le voir sous moi » Sentant à quoi ce refus m'exposait, je me trouvai mal Le supérieur parut fort touché, il me plaignit, mais il ajouta qu'il ne pouvait se sacrifier lui-même à l'envie de m'obliger La maquise, qui avait fait placer Molesquin, fut instruite par le supérieur Elle écrivit au coupable une lettre fulminante, dans laquelle cette dame

lui marquait entre autres choses que son père son beau père et son épouse étaient bien malheureux d'avoir un pareil sujet

Lorsque je vins apporter à Moresquin le refus absolu du supérieur je tachai d'adoucir sa fureur en lui promettant que je ferais l'impossible pour engager mon père à s'intéresser pour lui. Cette adresse le calma d'abord. Mais en attendant il n'avait pas le sou il mit en gage au Mont de Piété il emprunta de l'argent à intérêt. Il s'impatientait contre moi. Il en revint à ses infames propositions. Il alla jusqu'à me dire que perir pour perir il aimait mieux que ce fut après m'avoir rendu comme il le voulait qu'auparavant. Il me disait quelquefois le matin « Poison vermine p que ce soir je trouve telle somme à la maison ou tu passeras mal ton temps ! »

Que l'on juge comme je devais trembler le soir. Une fois ou deux je vendis de mes hardes mais à la troisième je n'avais plus rien. Et comment les deux premières ventes me réussirent-elles ? En lui présentant l'argent il me demanda combien de coups de cela me coutait. Je pleurais et il me fit l'honneur pendant quelque temps de me croire une malheureuse. Ensuite que je tenais cet argent de mon père. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il sut la vérité. Il devint furieux et je crus que j'allais être tuée. « Quoi ! lui dis-je vous avez pu penser Que dirait votre fils si sa mère était le rebut des hommes grossiers du port et des halles ? » Ces mots firent quelque impression sur lui. Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Telle était ma cruelle situation quand mon père me rendit une troisième visite. Il savait que Moresquin était sans emploi et il sentait combien je devais souffrir ! Je le conjurai de s'intéresser pour mon mari. Il me le promit avec repugnance en me disant que le

meilleur pour moi serait qu'un pareil homme me renvoyât chez mes parents Je fus d'un autre avis, surtout lorsque je sus quelle était la personne que mon père pouvait intéresser à mon sort C'était un homme puissant, un homme en place, propre à me faire un protecteur

Il y avait longtemps que je n'avais vu ma mère J'ajoutai, sans le savoir, hélas ! une nouvelle faute à toutes celles que j'avais commises , je la revis , je la suppliai d'engager mon père à faire donner une place à Moresquin, persuadée que, tenant son sort de mon père, dépendant d'un ami de mon père, Moresquin serait forcé d'être honnête et doux Ma mère, naturellement intrigante, et qui avait alors des motifs encore plus criminels, entrevit qu'en plaçant Moresquin chez le plus puissant des amis de mon père, elle parviendrait à les brouiller Elle commençait, à cette époque, à lui enlever tous ceux qu'elle pouvait séduire , mais la haute place de celui-ci le mettait hors de sa portée , elle tiessaillit à l'idée que je lui fournissais un moyen de déshonorer mon père, en faisant connaissance Moresquin pour son gendre Mais elle n'eut garde de s'adresser à monsieur de Saxancour, qui aurait senti le piège Ce fut à un ami qu'il avait dans une ville de province, lié particulièrement avec l'homme en place, qu'elle s'adressa Elle lui exposa l'extrême besoin où était sa fille aînée, dont le mari venait d'avoir le malheur d'être destitué de son emploi Monsieur d'Oiseaumont fut touché pour surprendre agréablement mon père, d'après l'idée que ma mère lui en donnait, il écrivit, et obtint la place, avant de lui en parler De sorte que ce fut après en avoir l'assurance, qu'il écrivit à son ami . *Vous pouvez, tel jour, vous présenter chez monsieur Olaus-Magnus , il est prévenu, et votre gendre aura une place Ce digne monsieur , sera charmé de vous obliger, etc* Ce fut ainsi que mon père fut engagé

Monsieur Savancour ne sentit pas le piege qui lui etait tendu. Tout prudent qu'il etait il fut flatte d'un credit qu'il ne se connaissait pas. Il vint me faire part de la lettre de l'abbé d'Oiseumont. Mais ce fut sous de mauvais auspices. A peine il finissait de me la lire a peine je lui avais temoigne ma joie en lui confiant une partie des extremites auxquelles j'étais exposee que Moresquin entra. Mon père qui connaissait en partie l'indignite du personnage ne put le voir sans horreur. Il sortit aussitot « Que ce ne soit pas moi qui vous chasse ! lui dit trivialement Moresquin — Pardonnez ! c'est vous qui me chassez ! » Mon père sortit et comme il n'étais encore instruit qu'a demi qu'il croyait Moresquin un mechant homme ordinaire il revint sur ses pas pour lui dire « Monstre ! tu n'as pas trompe mon attente ! » Moresquin courut aussitot sur mon père qui s'en allait et leva la canne sur lui. La garde a cheval qui survint les separa sans quoi je ne doute pas que mon père n'eut reçu quelqu'un de ces coups dangereux, que Moresquin savait donner et qui l'eus ent conduit au tombeau en quelques mois.

J'étais plus morte que vive moi qui connaissais le danger ! Je poussais mon père pour qu'il s'en allât et je n'osais retenir Moresquin comme font ordinairement les femmes lorsque leurs maris se battent. Quand je vis mon père eloigne je fus plus tranquille. Je revins a Moresquin qui commençait a me traiter fort mal. Je l'avouerai j'eus la faiblesse de croire que bientot j'allais avoir des droits que mon père allait me donner un protecteur et un reprimeur puissant. Je ne m'epou vantai pas et je dis moderement a Moresquin « Mon père n'est venu ici que pour me dire que vous allez avoir une place. Il m'a lu la lettre de son ami. » A ces mots le lache Moresquin me regarda d'un air surpris « Mais je ne savais pas cela ! » Cependant par reflexion

il me dit qu'il fallait que j'eusse fait d'étranges plaintes à mon père, pour qu'il l'eût traité comme il venait de le faire « Je n'ai rien dit qui puisse vous deshonorer seulement, pour engager mon père à s'intéresser à vous, j'ai été forcée de lui faire entendre que j'en serais mieux, si vous teniez une place de sa main »

Ce fut ainsi que se passa une scène qui pouvait être beaucoup plus fâcheuse, si Moresquin, tel que les tigres et les autres bêtes féroces, n'avait été vaincu par la faim Mais on va voir que s'il se modera dans cette occasion, ce fut par affaiblissement Il ne pouvait s'imaginer que mon père, qui venait de le traiter de monstre, s'intéressât pour lui Ah ! pourquoi le fit-il ? Mais il ignorait qu'un vil secrétaire dût tout gâter !

Tandis que ces mêmes choses se passaient, et dès que Moresquin fut à peu près sûr, par les avis secrets que ma mère lui faisait donner, qu'il allait avoir une place, il fit un voyage chez ses parents, pour leur annoncer cette nouvelle Il reprit en même temps sa première arrogance, et, ce qu'il y a d'inconcevable, de révoltant, sa méchanceté envers moi Mais ce fut sous un autre point de vue Il se figurait apparemment, qu'en paraissant jaloux, il effacerait ses infamies Mais de qui se montre jaloux ? Il y était embarrassé, lorsqu'il alla se rappeler Flamentel, le même pour lequel il m'avait fait une querelle au jardin du Roi C'était bien à tort ! Je méprisais presque autant Flamentel que Moresquin , il était commis , il avait les mœurs infâmes des commis , que l'on juge si moi, abîmée de douleur et d'opprobre par un commis époux, j'allais en prendre un pour amant ! Hé ! comment, grands dieux ! une不幸née, sans habits propres, les mains salies par le décretage, ayant toujours l'allure d'une Cendrillon ou d'une charbonnière, aurait-elle eu l'idée de faire la galante ? Pour donner dans ce désordre, et pour avoir envie de dire,

il faut avoir de l'aisance des plaisirs du bon temps au moins et de la liberté ! Avant son départ Moresquin ne me parlait pas de sa jalousie Il fut trois jours absent Il arriva le dernier fort tard En entrant il me trouva propre un peu rafraîchie par trois jours de repos un peu gaie de l'assurance de l'emploi Il me querella de ce que je n'avais pas été au devant de lui Je lui représentai qu'il n'avait pas besoin de moi pour arriver et qu'il valait mieux que je fisse le souper que je couchasse son fils et que je lui préparasse les choses à son usage Il grommela quelque chose mais il se calma Le souper fini le monstre parut fort empêtré de se coucher il me parla doucement bonnement Je me serais défilée sans la place procurée par mon père dont je lui annonçai la certitude Nous parlâmes la dessus avec une tranquillité que je ne lui avais jamais vue que le premier jour de notre mariage Nous nous couchâmes A peine au lit il me fit quelques caresses de centes Je l'avoue à ma honte je manquai de cœur j'oubliai que j'étais à côté d'un scelerat je ne vis que l'époux j'osai me flatter qu'un nouvel ordre de choses allait commencer je crus voir dans ses procédures l'effet des avis de ses parents je songeai à mon fils qui me hait à Moresquin plus que le serment des autels je parus sensible et je crois que je rendis un baiser Moresquin jouit de ses droits sans profanation Je m'applaudentissais Mais bientôt le monstre va reparaitre Il s'assouvit jusqu'à lassitude et ce fut alors qu'il me parla de sa jalousie mais dans les termes les plus odieux que je vais adoucir « Tu as été bien régalée ces fêtes ! — Non j'ai mangé ici — Je veux dire du régale que je viens de te donner et dont tu n'avais que faire » Alors un déluge d'obscénités revolantes sortit de sa laide bouche Il parla de Fromental il voulut me faire avouer le nombre de « Est-il possible ! lui dis-je

alois, que le moment où je vous crois devenu bon, où vous venez de me prodiguer les caresses, soit celui des durietés les plus cruelles ? — Tu m'as provoqué, reprit-il, pour cachez ton jeu Tu es pleine et tu veux que le sort couvre tout ! — Vous étiez le maître de vous abstenir — Ah ! chienne ! tu ne t'étais pas appropriée sans dessein ! tu connais mon faible Mais laisse faire, il le nouonna, ou — Je ne vous conçois pas ! vous ai-je jamais donné occasion d'avoir ces idées ? — Si, tu me les as données ! Mais je suis désolé de ne t'avoir pas confondu ! Je devais m'abstenir, et t'obliger à faire ton devoir . » Je n'expliquerai pas ici l'infamie que Moresquin appelait, faire mon devoir c'était une horreur, dont on n'a pas l'idée, à laquelle m'assujettissait la crainte d'être tenaillée, d'avoir la chair tordue, ou même la pointe de l'épée enfoncée à demi, en cent endroits Le cœur m'en soulevait, mais il fallait obéir A quelles extrémités, grand Dieu ! se trouve exposée une épouse, avec certains scélérats ! Élevez donc des filles, dans la pureté la plus scrupuleuse, pour les sacrifier à des Moresquins, qui leur font avaler mille oïdiums ! .

Cette scène cruelle me rendit ma tristesse Trois jours après, le même où il fut présente pour l'arrangement de sa place, il entra en gaîté, c'est-à-dire ivre A souper, il employa les termes les plus grossiers, pour me promettre ses détestables caresses Je ne dis mot, persuadée qu'une fois au lit, le monstre s'endormirait Ce fut ce qui arriva Mais vers le matin, il s'eveilla J'étais encore endormie Une vive douleur dissipia mon sommeil C'était Moresquin qui me pinçait Mon premier mot, avant de savoir ce que je disais, fut « Épaignez-moi ! je vous en prie ! ne me maltraitez pas ! — Non ! non ! répondit-il Je ne te demanderai pas même de faire ton devoir Puisque j'ai un emploi par ton moyen, il est juste que tu sois traitée en femme légitime ! » J'eus le

malheur de dire que je n'avais pas de faute à couvrir  
A ce mot il entra dans un excès de rage Je sentis à  
quoi je venais de m'exposer et je voulus fuir mais il  
ne me fut pas possible de m'échapper Il me plaça  
comme il voulut au moindre mouvement il me frappait  
cruellement il me soumit à tous ses caprices les plus  
obscènes et parvenu au point que j'avais paru refuser  
il me souilla de la manière la plus criminelle en me disant  
« C'est moi à présent qui veux t'attraper et savoir  
si tu n'en joues pas Volà ce que je ferai tous les jours  
et si tu deviens grosse je saurai que tu es une libertine » J'osai observer qu'il s'était satisfait le soir de  
son arrivée Il le tua en se mettant dans une si grande  
fureur que je cherchai encore à m'enfuir J'y réussis  
Moresquin affaibli par ses infamies ne put ou ne voulut  
pas me suivre Il se contenta de me briser le pot de  
chambre sur les jambes Je sortis ensanglantée et je  
courus chez une voisine Il ferma sa porte comptant que  
je resterais nue sur l'escalier qu'on me verrait ainsi  
que j'en serais couverte de honte ou que le froid me  
causerait la mort Une heure ou deux après il vint me  
chercher et me trouvant demi habillée de quelques  
hardes dont on m'avait couverte il s'emporta devant  
la voisine employant les plus vilaines expressions dont  
voici le sens « Tu n'es bonne à rien pas même à ce  
que font les filles ! à quoi donc me sers tu ? Tu ne tra-  
vailles pas tu ne veux pas me donner mon plaisir  
parce que tu es rassasiee de celui dont ton G te gorge  
poison ! et tu ne t'embarrasses pas du reste ! » La voi-  
sine femme bornée le crut en partie et me dit que je  
devais remplir mon devoir Il me força ensuite à des-  
cendre en disant dans l'escalier tous les vilains termes  
qui lui étaient familiers Il me poussa dans la chambre  
d'un violent coup de pied et comme les voisins avaient  
les yeux sur nous il s'en alla

Ce fut trois jours après qu'il eut son emploi, procuré par mon père

Lorsque je le vis placé, je crus ne devoir plus rien déguiser. Je dévoilai à mon père une partie des horreurs que j'avais souffertes, mais il en est beaucoup que l'on ne trouvera qu'ici, jamais je n'eus la force de les faire passer mes lèvres. D'après cette réticence, mon père me recommanda la patience et me représenta que j'avais un fils. Il alla plus loin, il me promit la protection immédiate de l'homme en place qui employait Moresquin, et pour exciter ma confiance, il me raconta comment il l'avait proposé, et comment il avait été accepté.

Quand mon père se vit obligé de parler, d'après la lettre de monsieur d'Oiseaumont, il alla chez l'homme en place, qui lui donna l'audience la plus flatteuse, en lui disant « On m'a dit que j'étais assez heureux pour pouvoir vous obliger ! » Certainement on ne pouvait s'exprimer avec plus de noblesse et de générosité, on ne pouvait rien dire, qui excitât davantage la confiance. Monsieur Saxancour fut attendri. Il se jeta sur la main de l'homme respectable « Je vous l'avouerai, dit-il ensuite, je vous donne un mauvais sujet, il est mauvais fils, mauvais mari — Il ne rend pas sa femme heureuse ? — Ah ! grand Dieu ! — Mais la probité ? » Mon père ne savait alors rien de contraire, il répondit « Pour cela, je le crois sans reproche. Monsieur, je vous supplie d'employer votre autorité à le contenir — Je vous le promets, et je lui parlerai comme il conviendra ! » Il fit appeler Moresquin, et lui déclara que, ne le connaissant pas, et ne l'obligeant que par rapport à son beau-père et à moi, il entendait qu'il me rendît heureuse et qu'il eût pour mon père tout le respect qu'il méritait. Moresquin répondit « Monseigneur, je ferai tout ce que je pourrai, d'après ma petite fortune ».

Telle avait été la manière dont Moresquin fut ins-

talle C est d apres elle que mon pere me rassura et me promit une protection puissante Il alla jusqu a se feliciter d avoir place Moresquin parce qu il regarda ce bienfait comme un moyen de le reprimer Il me dit plusieurs fois « Il a un maître à présent ! » Une apparence de tranquillité brillante pour la première fois a mes regards offusques auparavant par le desespoir Mais que ce calme trompeur fut de courte duree !

A peine place Moresquin qui avait ses vues car quoique le plus borné des hommes il est penetrant lorsqu il s agit de préparer une sceleratice Moresquin a peine place rechercha la société de Fromentel plus que jamais Ce commis accoutumé à ce que j ai su depuis a avoir pour maîtresses des femmes mariées dont les maris le choyaient et le régalaient seconda sans les connaître les vues de Moresquin Il vint souvent chez nous on fit ensemble des parties et comme Fromentel est fort avare pour ne rien dépenser lors qu il proposait une promenade il menait toujours chez des parents qu il avait à la campagne Là on était bien reçu à cause de lui et le séjour qu on fuisait compensait les repas données par nous à la ville Les personnes sages que j ai consultées depuis sur la liaison si vivement désirée par Moresquin avec le jeune Fromentel en entrevirent les motifs Le monstre de noir cœur voulait faire passer son frère pour mon amant et motiver par mon inconduite et sa jalousie les nouveaux services qu il se proposait d exercer car il faut que Moresquin soit cruel sa méchanceté est sa vie et il n a aucun plaisir lorsqu il ne voit pas gémir une victime de sa barbarie Un jour veille de trois fêtes que nous allions passer chez les parents de Fromentel en chemin Moresquin parlait sans cesse au jeune homme de sa bonne mine « Ma femme ajouta t il enfin sent tout cela encore mieux que moi Aussi elle t aime tu

le sais bien, et le plus doux de ses désirs, c'est que je meure, pour t'épouser » Que répondie à un pareil discours On se tut je savais surtout qu'il aurait été également dangereux pour moi de répondre d'une manière ou d'une autre. Moresquin feignit de s'attendrir, il versa des larmes « Ne pouvoi, disait-il, être aimé d'une femme que j'adoie ! — Ne fais donc pas ces guries-là ! lui dit trivialement Fromentel Est-ce que tu crois m'en imposei ? Si Madame m'aime, c'est qu'elle a du goût car tu es diablement laid ! » Moresquin, piqué de ce mot, qu'il n'attendait pas, réfléchit un moment « Tu n'es pas le plus dangereux ! » Puis refléchissant qu'il pouvait empoisonnei le reste de mes jours et ma réconciliation avec mon père, il ajouta « Il y en a un autre, dont je suis plus jaloux que de toi » Je m'ariête ici Moresquin, dans la seule vue de mortifier Fromentel, sans pensei un seul mot de ce qu'il disait, se livra, sans réserve, à un plaisir, si vif pour lui, de dire des infamies abominables ! Je hasardai de lui demander comment il se pouvait qu'il imaginât les horreurs qu'il débitait Il assura qu'il les tenait de ma tante Depuis, en présence de madame Bitel, il a nié ce propos infâme, et m'a traitée de menteuse elle signera ces mémoires Je voulus dire encore un mot Mais un coup de poing, dont le pouce m'entra dans les deux côtes, me fit entendre qu'il fallait garder le silence Fromentel sourit, ne croyant pas le coup si foit, quoiqu'il me vît pâlir, et dit à Moresquin « Tu as une manière à toi d'avoir raison ! Mais je ne te conseillerai pas de l'employer avec tout le monde ! » Cependant, j'étais prête à me trouver mal Fromentel m'offrit son bras, que je refusai Un regard de Moresquin me foça de le prendre Ce fut ainsi, qu'à moitié moite de douleur, de crainte et d'effroi, j'arrivai chez les parents du jeune homme Le reste de la partie de plaisir fut conforme à ce début

On soupa Moresquin qui n'est pas sobre et qui a l'insolence de se faire servir chez les autres comme s'il était à l'auberge demanda du vin de l'eau de vie et s'enivra. Lorsqu'on eut quitté la table il ne fut pas possible de le faire coucher il s'obstina malgré les prières de la maîtresse de la maison à rester auprès du feu en buvant et en proferant des horreurs contre mon père qui venait de le plaeer ! A 2 heures du matin le maître et la maîtresse impatientes lui retirent le vin éteignirent le feu et l'illèrent se coucher. Moresquin s'endormit et ce ne fut que sur les 5 heures que s'étant éveillé glace il vint se couché auprès de moi m'éveilla en me gelant il me contraignit de souffrir ses pieds entre mes cuisses et ses deux mains sous mes aisselles Il avait si froid que je tremblai bientôt et que j'attrassai un rhume c'est un des plus cruels supplices que j'ai éprouvés c'est celui qui marque le plus la tyrannie de l'odieux Moresquin mon esclavage et sa cruauté brutale

Il savait que Fromentel était couché tout proche de nous et pouvait nous entendre. Lorsqu'il se fut rechauffé il voulut se satisfaire et il employa les expressions les plus obscènes pour m'intimer ses volontés. Je ne crus pas devoir résister espérant que ma docilité l'empêcherait de se livrer à des exées de brutalité ou de luxure. Je me trompais Moresquin s'excita par l'idée que tout était entendu par Fromentel il se livrait à sa brutale passion avec une ardeur avec un excès une fureur inconcevable Si j'entreprenais de le moderer il me tordait la chair des bras ou des cuisses si je poussais un cri il était pour lui une occasion de dire des infamies Jamais nuit ne fut plus cruelle car les malheureuses qui donnaient les plaisirs à Moresquin ne les partageaient jamais il violent ses épouses ou ses maîtresses et il ne goutait sa détestable volupté

qu'autant que sa victime était dans les angoisses, et versait des larmes

Il était 7 heures du matin lorsque sa rage cessa. Il s'endormit alors. J'étais tentée de me lever, mais il faisait très froid, et le jour ne pénétrait pas encore dans la chambre. Je m'assoupis de fatigue. Environ une heure après, je m'éveillai découverte et transie de froid. Je me levai à demi, pour repliendre le drap et les couvertures. Moïesquin était enveloppé dedans, et ronflait paisiblement. Je me hâtai de m'habiller. J'étais toute transie, et dès que je fus couverte, je courus auprès du feu. Je priai les deux hommes de la maison, Flomontel et son parent, d'aller relever Moïesquin. « Non ! parbleu ! Le chien ! répondit le parent, j'ai entendu sa voix ce matin ! C'est un reproche, c'est un enrage que cet homme-là. Ma femme en a descendu le lit, et est descendue ici se chauffer. » Flomontel dit qu'il avait été tenté de tomber sur lui avec un neuf de bœuf, ne doutant pas qu'il ne fût le motif de ses excès, mais qu'il avait été retenu par le respect pour la maison. Personne ne voulut donc aller relever Moïesquin, et on le laissa ainsi jusqu'à 2 heures, qu'il s'éveilla. On l'entendit jurer, crier. On alla pour lors à lui. Les menaces les plus cruelles me regardaient. On l'assura soit qu'il était tombé depuis mon départ. Il dit que je devais tester où il était. On lui observa qu'il n'était pas chez lui, et que je me devais aux personnes de la maison. On lui dit ensuite qu'il devait savon vivre, et ne pas venir chez les gens pour troubler leur tranquillité. Là-dessus, la maîtresse de la maison l'apostropha d'une manière si vive, suivant ce qu'il avait fait et dit depuis la veille, que malgré son effronterie, Moïesquin parut sot, et garda le silence. Il voulut même rire. Mais madame Flomontel ne le lui permit pas. Elle lui parla si ferme, qu'elle le força de lui faire des excuses. Il fut sage jusqu'au dîner, pendant

lequel il s'enivrit encore. Ce qui fut cause qu'on nous pria de nous en retourner à Paris. Ce fut alors que le cœur me battit de crûte d'effroi d'horreur de toutes les passions funestes ! car il n'en est aucune qui ne me fit éprouver l'odieuse présence de Moresquin. Mais avant notre départ madame Fromental me prit en particulier : « Vous êtes bien bonne ! Montrez lui les dents ! et ce plaisir pour ornage lui et vous verrez ce qui en resultera. Croyez moi montrez lui les dents ! » Il ne put m'en dire davantage.

Nous arrivâmes à Paris de bonne heure. En chemin Fromental que Moresquin avait compromis lui en fit les reproches les plus forts, et ils furent plusieurs fois sur le point de se battre. Je commençai à suivre les conseils de la belle aînée de Fromental : je ne fis aucun mouvement pour les séparer. Moresquin en fut furieux et quelque grande que fut la plaisirde de le dire, elle lui échappa. Je lui répondis fermement que s'il était rose il n'aurait que ce qu'il méritait. A ce mot il leva le bras : « Ce frapper monstre ! lui dis-je : tu auras ma vie ou j'aurai la tienne ! » Au bout de frapper le vil personnage se mit à rire en disant : « Ah ! voilà l'effet des conseils de madame Fromental ! je le reconnus bien ! » car elle m'en a dit tout justement. Ah ! ça m'aime pourtant il n'y reviendra plus avec ce ton-là. Je ne répondis rien. Il voulut venir auprès de moi un moment après. Je l'observai. Je tirai mon coutou. Il vint pour me donner un coup sur la nuque suivant son de très table usage, et ce fut un de ces coups donnés du côté de la main qui dit on derrière une vertèbre : à la première femme et il l'entendit au tombeau. Je venus de l'apprendre. J'asquivai le coup et saignai de vouloir me jeter sur lui je n'cessai. Monstre ! c'est toujours d'hui ton dernier jour ! Il eut si peur qu'il alla se mettre derrière Fromental : qui je dis : « Le miserable

venait pour me donner le coup qui a tué sa première femme ! » Ce reproche le mit en fureur Mais j'observai qu'elle ne fut qu'en mots , il n'osa m'abordei Encouragée par là, je ne le ménageai plus je lui reprochai ses infamies, ses cruautés, ses bassesses J'étais comme une forcenée, comme une furie « Monstrie ! ajoutai-je, mon parti est pris cette nuit sera ta dernière Je veux périr, mais je veux périr vengée Je me suis mariée malgré mon père , je n'ai de reproches a faire à personne , je ne veux punir que moi, et toi, infâme, qui m'as cruellement trompée ! qui as séduit ma tante, et secondé la haine d'une mère dénaturée Je te jure la mort, et tu l'auras ! Si tu me tues, tant mieux ! tu périras a la Grève mais au premier coup que tu donneras, tu me tueras, ou je te tuerai Je ne cesserai que tu ne sois mort, ou que je ne sois expiée O le plus vil et le plus lâche des scélérats ! qui calomnies tout le monde, mon père, le tien, ta propre mère, qui t'a gâtée ! Homme vil et bas, tu as mis le comble, ce matin ! plus de répit pour toi ! » Je me tus, suffoquée , je ne pouvais en dire davantage Fromentel était stupéfait Il fit quelques mauvaises plaisanteries sui les femmes Ensuite il dit à Moresquin « Tu mérites cela ! et ne t'y fie pas ! une femme irritée est pis qu'une lionne ! Te voilà au bout de ton jouleau cède, ou ma foi, je ne te réponds de rien ! » Moresquin gardait le silence Et moi, je tremblais de tout mon corps, ne sentant rien moins au fond de mon cœur, que le courage que je venais de montrer de bouche Tandis que j'étais dans cette perplexité cruelle, Moresquin s'approcha de moi, et me dit « Si tu veux la paix, tu auras la paix que ton père me fasse seulement six cents livres, avec l'emploi qu'il m'a procuré, je serai content Tout ce que je t'ai fait, depuis que je te maltraite, n'a été que pour te forcer à faire des démarches auprès de ton père, pour qu'il

me voie qu il me parle qu il me reçoive Il m a toujours  
aceable de mcpris et je me suis venge sur sa fille cherie  
Oui j aurais voulu pour le mortifier te voir raccro  
eheuse et qu il eutreneontree j aurais tressailli de plaisir  
Mais je te hais si peu toi personnellement que je t au  
rais reprise après avoir fait ce metier et j aurais montre  
a ton pere que je sais pardonner — Pardonner infame  
un avilissement ou tu as tente de me plonger ! — Il est  
vrai » A ce mot Fromentel lui dit « Prends garde  
que d autres ne t entendent Tu serais perdu ! — Oh !  
ee que j en dis e est pour ne la pas contrarier » Je ne  
pouvais comprendre cet excès de moderation ! Inte  
rieurement je rendais mille graces a madame Fromen  
tel de son bon conseil et de la manière forte avec la  
quelle elle me l avait donne car elle n était pas la pre  
mière mais elle était la seule qui m eut persuadée

Lorsque nous fumes arrivés a la maison je continuai  
sur le même ton je n en changeai plus il était d ac  
cord avec mon cœur Heureuse ou du moins louable si  
toujours éveillée j avais pu n en jamais changer !  
J avais un protecteur dans mon père je le fis sentir  
a Moresquin et j eus la satisfaction de voir qu il re  
doutait mon défenseur Mais faute de m observer dans  
une occasion j oubliai de montrer de la fermeté je  
laissai paraître de la crainte J eus une scène terrible  
les coups pleuvaient sur moi comme la grele J eus re  
cours a mon eouteau Un polisson ami de Moresquin  
nomme Vulda était présent a cette scène Moresquin  
en voyant ma fureur demeura tranquille Je me feli  
citaï croyant avoir trouvé un moyen infaillible Mais  
bientot d autres torts et d autres inconvenients me  
rendirent le séjour avec Moresquin impossible

L emploi que lui avait procure mon père aurait été  
beaucoup plus considérable qu avec la conduite de  
Moresquin il n aurait pas suffi Je fus persécutée pour

parler à monsieur Saxancour, et l'engageai à me faire une pension Je ne pouvais prendre sur moi cette dé-marche, après ce que j'avais eu l'impiudence de dire, en me mariant, que si j'avais des besoins avec le parti que je voulais, je ne viendrais pas demander des scours Je suis naturellement haute, je souffrais infini-ment dans ma situation, mais si mes peines avaient été toutes ordinaires, qu'elles eussent été secrètes, et qu'elles n'eussent pas intéressé l'honneur, je les aurais dévorées, plutôt que de me découvrir Je remettais donc toujours Moresquin affectait de me laisser manquer du nécessaire, pour me forcer à parler Il est vrai que souvent il n'affectait pas, et que sa misère était trop réelle Après avoir tâché de me parler raisonnablement, à sa manière, Moresquin en vint aux menaces Je lui tins tête, et dès qu'il fut parti, je m'en allai chez mon père, emmenant mon fils Ma mère ne put voir, sans frémir, que j'allais être à la charge de la maison Elle sut arrangeai les choses de façon que mon père m'ordonna de retourner chez Moresquin Il m'y conduisit lui-même il s'abaisse jusqu'à parler avec bonté à ce malheureux, et par là, il empira mon sort Moresquin crut que mon père lui donnait raison, et ma mère l'en assura, il ne me vit plus de soutien, plus d'appui, et il recommença de me persécuter, mais d'une manière différente Il affecta de ne me parler que raison, il me disait, non pas des infamies comme autrefois, pour m'exciter à la prosti-tut mais des platitudes, il me disait des mensonges si bêtes, si bas, qu'il me révoltait Je lui résistais Il n'osait plus me frapper, me tordre la chair, je ne décroisais plus ses souliers, je faisais faire cet ouvrage par une autre, même en sa présence, ce qui m'attirait quelque coup fourré, mais je le rendais Quelle vie ! et pouvais-je la supporter ? Moresquin l'aggravait encoie en rentrant à minuit, à 1 heure, à 2 heures Je brûlais, à l'attendie,

un bois cher car il fallait que Monsteur trouvat du feu et l'argent manquait ! C'etait le soir qu'il s'emancipait apres avoir bien ferme les portes a me donner quelques coups Je l'effrayais par mes cris J'appelais la garde par la fenetre Il fallait qu'il cessat Souvent il me menaçait de me touffer dans le lit Je le bravais en lui disant « C'est ce que je demande » Il s'en gardut bien ! Mais il me faisait malicieusement geler de froid en me decouvrant Au moindre mot que disut son fils il me poussait hors du lit pour courir a cet enfant quoiqu'il n'eut besoin de rien Il ne me permettait dans ces occasions qu de mettre une camisole ni même de prendre des mules Je me revoltai enfin contre sa tyrannie et m'etant aperçue que son fils mettait de la malice dans ses cris nocturnes je le fouettai Moresquin furieux vint dans l'obscurite pour me poignarder J'ouvris les fenêtres j'appelai a moi la sentinelle voisine et je le forçai en core au silence Mais je le repete quelle vie ! Comment exister ainsi avec un scelerat capable de tout ? Toutes les fois que je m'elevais au dessus de moi même par la fureur j'étais malade a mourir de la revolution que cela me causait

C'est ici une époque nouvelle Moresquin place par mon père glorieux de sa position dont il enflait les prerogatives en parlant aux ignorants denommant toujours l'homme en place qui l'occupait en nombre collectif Nous Moresquin vantait alors le credit et l'esprit de monsieur Savancour Il démentait tout ce qu'il avait dit autrefois On lui en faisait souvent l'observation devant moi et il n'y répondait que par des betises dignes de lui car il s'embarrassait aussi peu de la decence que de la vraisemblance dans ses discours a ses familiers comme Vulda Champdepines et autres mauvais sujets dignes de l'assortir Je vegetai ainsi depuis le mois de fevrier jusqu'au mois de juillet recevant les

visites de mon père, qui me consolait, et qui m'engagait à souffrir, puisque j'étais dans l'état que j'avais choisi. Moresquin cependant faisait le jaloux de Fromentel, mais sans trop insister, puisqu'il voyait ce jeune homme, qu'il l'invitait, et qu'il fit même avec lui une orgie nocturne, dont je fus, par occasion. Elle se termina par aller au café, où Moresquin, dont le caractère est lunatique, se mit à vomir des horreurs contre moi et contre mon père. Sur l'objection qu'il se démentait, il se contredit sur-le-champ lui-même, en disant que c'était la colère qui le faisait parler, parce que monsieur Saxancour ne l'admettait pas chez lui, et ne faisait pas de Moresquin sa société ordinaire. Il se montra bien qu'il était véritablement aliéné, en parlant cette nuit même contre son protecteur, l'homme en place, dont il censura la conduite de la manière la plus criminelle, et contre le premier secrétaire, son supérieur immédiat, dont il nous fit l'histoire secrète. Je souffrais beaucoup de tout cela, parce qu'il parlait dans un café, devant plusieurs personnes qui l'écoutaient, et qu'il pouvait s'y trouver quelqu'un de la connaissance du secrétaire, ou qu'il eût des relations avec lui. Je lui fis plusieurs observations la-dessus, ce qui m'attira, en sortant, les noms de poison, vermine, prononcés de toute la force des poumons de ce misérable. J'étais indignée, je l'avoue. Je fus tentée plusieurs fois de le frapper la première, mais le plat Fromentel alla jusqu'à me dire qu'il prendrait parti contre moi, si je le faisais. Nous rentrâmes, et Moresquin voulut faire le méchant. Je le parus plus que lui d'abord, mais enfin je finis par être 10sée, à tester sur le carreau, je n'avais pas la force de remuer les bras.

Le lendemain, toute meurtrie, j'allai chez mon père. Il était malade, et ma mère, après m'avoir traitée fort mal, m'observa que, dans la situation où il était, je

pouvais lui excuser la mort Ce motif puissant l'emporta je m'en retournai chez Moresquin avec une lettre que mon père avait traînée dans son lit et qui ne fut pas sans effet durant quelques jours Mais bientôt le même train recommença

Mon père se remit contre toute apparence mais sa convalescence fut longue ! elle dura jusqu'au mois de juillet Je lui dissimulai pendant tout ce temps ce que j'avais à souffrir car Moresquin voyant qu'il ne lui arrivait rien pour ses mauvais traitements pour ses discours injurieux reprenait insensiblement toute son ancienne ferocité De mon côté ma fermeté m'avait lasée surtout après que je la vis désapprouvée par plusieurs personnes qui n'en connaissaient pas les motifs Ainsi je souffrais et je pleurais guettant l'occasion néanmoins de quitter le monstre Elle ne tarda pas à se présenter

Je vais exposer comment arriva enfin cette séparation après avoir détaillé quelquesunes des scènes qui l'avaient précédée

Quelques jours après la partie dont j'ai parlé chez les parents de Fromentel voyant que ce jeune homme revenait quelquefois à la maison et que sa présence donnait lieu à Moresquin de dire des obscénités en montrant sa fainte jalousie il me vint dans l'idée de lui écrire de ne plus venir à la maison et de rompre absolument avec Moresquin Comme j'étais outrée contre ce monstre et que j'enviai à un homme qui ne valait guère mieux dont je souhaitais me débarrasser mes expressions n'étaient pas mesurées Moresquin arriva plus tard qu'à l'ordinaire tandis que j'écrivais Des qu'il parut je serrai ma lettre Il se jeta sur moi et voulut voir ce que j'écrivais Je refusai d'abord de le montrer mais les grincements de dents et quelques coups dans les côtes me firent céder Moresquin vit des choses qui

n'étaient pas plus à son avantage qu'à celui de toute sa société Il serra l'écrit, avec un rire aussi laid que lui, et plus horrible que sa colère, promettant de montrer ce papier à tout le monde Il s'amusa ensuite à me frapper, après m'avoir lié les mains, en me donnant des soufflets et des coups de pied dans les reins Il ne me fut pas possible de m'échapper Mais ce fut un bonheur Comme il m'avait laissé les mains liées, je ne pus me déshabiller, et je restai par terre auprès du feu éteint Je fis beaucoup d'efforts pour me délier, et enfin, en quelques heures j'y réussis, en m'enlevant une partie de l'épiderme des poignets Dès que je fus libre, je courus à la poche de Moresquin endormi, je pris la lettre, et la brûlai Il s'éveilla au milieu de la nuit, et la cruelle brute ne me trouvant pas, il m'appela Je lui dis où j'étais, et comment Je remis les liens, et j'allai auprès de lui Après deux soufflets, il les défit, et m'offonna de me coucher J'obéis Cette nuit, je n'eus aucune indignité à essuyer sur mon corps , je fus seulement témoin forcé de celles que Moresquin exerçait sur lui-même, en me disant qu'il n'avait pas besoin de femme, et que je n'étais pas digne de l'honneur de ses embrassements Il me parla ensuite de la lettre, et sur une réponse ferme que je lui fis, il voulut me tordre la chair des bras Je sautai du lit, et montai sur la soupente, où je m'enfermai Ce fut de là que j'entendis toutes les horreurs qui peuvent sortir d'une bouche humaine corrompue Mais ce fut bien pis le matin, lorsque ayant cherché la lettre pour la relire, il ne la trouva pas ! Il se mit dans une fureur sans exemple, comme sans mesure Il prit son épée, pour pointer entre les joints de la soupente Mais il était jour, et mes cris horribles attirèrent le voisinage Le monstre fut obligé de sortir, sans m'avoir tuée, comme il le voulait Je m'enfuis chez mes parents, après son départ, emmenant son fils avec moi Qu'avais-je

fait cependant ? Rien sinon d'avoir brûlé une lettre trop vraie qu'il voulait lire en plein café ou tout le monde aurait reconnu combien ce que je disais était juste ! Moresquin aurait été honni on me l'assura deux jours après sans doute il n'aurait pas manqué de s'emporter et d'être souffleté comme il lui arrivait dans tous les endroits publics qu'il fréquentait

J'étais blessé en arrivant chez mon père qui fut très irrité. Je n'y restai cependant que deux jours et demi parce que Moresquin fit des promesses de se mieux comporter à l'avenir pour conserver sa place mais il est incroyable combien il fut peu de temps à se contredire !

Huit jours après un dimanche nous nous éveillâmes tard. Cela était fort naturel on ne pouvait guère se dire véritablement au lit avant deux ou trois heures après minuit avec Moresquin et cette nuit là surtout il avait encheri par des brutalités obscènes. Moresquin en voyant l'heure s'écria « Quoi ! mon pot au feu n'est pas mis ! » Ce grand cet horrible maillot lui bouscula la tête il ne pouvait se tenir. Je me levai mais je n'allais pas assez vite et il me frappa à coups de bâton dont l'un me fit jaillir le sang à côté de l'œil. Je fus bientôt prête et je courus à la boucherie. Mais faisant réflexion qu'il était obligé d'aller à son emploi il me vint dans l'idée d'entendre la messe afin qu'il fut parti à mon retour. Je n'eus pas ce bonheur ! Il m'attendait et sa fureur redoubla par le retard que j'avais apporté à mettre son pot au feu. Illeva une chaise sur moi pour m'assommer. Les portes étaient ouvertes je m'ensuia chez mes parents.

Mon père qui était malade me reçut mal et m'obligea de retourner à la maison avant que Moresquin rentrât. Ma sœur m'accompagna par ordre de ma mère car celle-ci n'ignorait pas qu'elle était peu respectée de

Moresquin, qui souvent la traitait degueuse, lui reprochant d'avoir trompé son mari, pour faire mon mariage car Moresquin ressemble aux diables, qui reprochent en enfer aux malheureux les crimes qu'ils leur ont fait commettre Ma mère envoya donc ma sœur avec moi, n'osant venir elle-même, et ce fut devant cette jeune personne, dont il devait respecter les oreilles et les mœurs, et qu'il n'avait pas droit de scandaliser, comme il prétendait l'avoir à mon égard, qu'il se permit mille détails obscènes de mes prétendus plaisirs avec Fromentel Ce fut ce qui me mit en fureur Je fis trembler le monstre, par l'excès de mon indignation, qui ressemblait à de la rage Je traitai Fromentel comme lui-même, et si mal, que l'abominable Moresquin, craignant un éclat avec ce dernier, s'il ne me désabusait pas, fut obligé de convenir que Fromentel ne s'était vanté de rien à mon égard, et que c'était lui, Moresquin, qui avait tout conjecturé Cependant, je n'en parus pas assurée, et je prétendis l'aller trouver au café, ou partout ailleurs Moresquin voulut alors employer ses moyens ordinaires, et me frappa Je m'en aperçus, à son grincement de dents « Je ne te crains pas, monstre ! lui dis-je , qui ne craint pas la mort, ne craint rien Viens, bourreau ! mais prends garde à bien asséner ! car je ne te manquerai pas ! Ce n'est pas bravade comme toi Allez-vous-en, ma sœur , je n'ai plus que faire de vous , je vais employer mes forces contre ce monstre Je ferai plus , j'emploierai contre lui l'inférale malice dont il m'a donné tant d'exemples , partez, sous trois jours vous le verrez à la Grève » Je parlais comme je pensais La réception que moi, père malade m'avait faite me mettait au désespoir Ma sœur n'eut garde de me quitter ! Elle trouva même le moyen de faire avertir ma mère de venir Madame Saxancour accourut Tout parut calme, à son arrivée Moresquin m'avait compromise , il avait

sentí que le moyen que je voudrais employer étais tres possible dans l exces de desespoir ou j étais reduite Il me demanda même dans un moment où ma sœur étais a la croisee ce que je ferais « Je veux bien te le dire parce que personne ne nous entend me tuer et te laisser charge du crime pour que tu sois puni d une mort infame telle que tu la merites Apprends malheur qu on ne reduit pas impunement une femme au desespoir par des horreurs comme celles dont tu te rends coupable journellement ! Va le sort que je te reserve sera tel que tous tes crimes passes dont tu t es si souvent glorifie a moi recevront le salaire qu ils meritent Retire toi je n ai plus rien a te dire c est a toi de trembler » Il voulut me prendre la main Je le saisis a la gorge en lui disant « Voici l heureux moment de t etrangler ! » Il appela ma sœur a son se cours et ma mere arriva

Moresquin prit un air goguenard pour la recevoir et cet homme vil proposa d aller a une comedie bourgeoise Ma mere exigea que j y allasse Ce fut pour étre témoin de tout le mepris que Moresquin le vil Moresquin lui montra Il me preferait visiblement a elle dans les rafraichissements pour la place Il la fit oter de la sienne en lui disant grossierement « Elle ne voit pas qu elle empêche ma femme de voir ! » Ma mere sourit et m obligea de passer devant elle Dans une autre occasion en parlant de madame Savancour a quelqu un de la loge voisine il dit « Cette p la » On le fit expliquer croyant qu il parlait de moi « Ma femme est honnête femme ! s ecria t il c est de sa bohémienne de mere que je vous parle » Je ne sais si elle l entendit elle n en donna aucun signe mais voila entre nulle deux des propos de Moresquin

Telle a éte la dernière scene d éclat jusqu a celle de ma sortie car si je les rapportais toutes il faudrait

répéterai sans cesse les mêmes horreurs que j'ai décrites ingenuement déjà tant de fois

Rapporterais-je un trait qui, n'ayant aucun rapport à moi, n'en fera que mieux connaître l'âme atroce de Moresquin ? Non, je m'en abstiendrai qu'il suffise seulement de dire ici qu'un enfant en fuite s'étant caché dans la cour de Moresquin, ce dernier voulut le remmener chez ses parents, que l'enfant, pour l'en détourner, dit leur demeure au faubourg Saint-Honoré, que là, Moresquin ayant appris, par un homme de la connaissance de l'enfant, que ses parents demeuraient rue de la Verrerie, celui-ci ramena le malheureux jeune homme, à grands coups de canne, le remit à ses parents, roué de coups, en l'accusant de l'avoir surpris à voler, quoiqu'il n'en fût rien, et que le lendemain, il eut l'audace d'aller s'en informer ? L'enfant était à l'extrême on mit à la porte Moresquin, avec indignation, en disant « S'il vous volait, vous n'étiez pas son bourreau » On a depuis su la vérité Les parents ont voulu agir, en voyant leur enfant languissant, mais enfin ils ne l'ont pas fait, parce que Moresquin avait effectivement trouvé le jeune homme dans sa cour, en rentrant sur le minuit J'arrive à la catastrophe de ma sortie

Nous étions au 22 juillet Moresquin, principal locataire et non propriétaire, comme il l'avait persuadé à ma tante, avant le mariage, avait reçu l'argent des sous-locataires, et l'avait en partie dissipé Il lui manquait 100 livres sur 200 qu'il avait à payer Depuis le 15, il me disait tous les jours « Songe, Basse, qu'il me faut de l'argent, et que si tu ne m'en trouves, je te ronderai » Je savais qu'il s'était fié sur mon père, pour dissiper l'argent des termes, mais il ignorait, stupide comme il l'est, qu'un homme d'ordre, comme monsieur Saxancour, ne peut jamais se déterminer à donner le fruit de ses épargnes à un misérable, un dissipateur,

un mauvais sujet qui aurait la bassesse en gloutonnant ce qu'il aurait arrache a la bonte au travail assidu a l'economie de plaisanter sur ses peines Mon pere me declara donc qu'il ne donnerait rien a Moresquin J'etais au desespoir car d'un autre cote monsieur Savancour ne voulait pas que je quittasse mon mari mon fils mon menage Un soir c'etait le 21 je demandai a Moresquin quelles ressources il me supposait pour lui trouver de l'argent — « N'importe me repondit il il m'en faut b de p guepe ruine maison vermine poison ! » Et il levant la main Tantot je m'eloignais tantot je le bravais Mais enfin le vendredi 22 juillet il rentra pour dîner en apparence de bonne humeur Je crus qu'il avut la somme et que son sous protecteur dont il chantait souvent les louanges et que plus souvent encore il dechirait l'avait generueusement tire d'embarras Je me trompais

Moresquin dina joua ensuite avec son fils sans parler d'argent Je me confirmais dans ma conjecture Il s'assoupit apres avoir polissonne car il badinut avec l'enfant de maniere a le rendre insupportable a faire des infamies a donner des coups en traître a porter les doigts dans les yeux etc Moresquin dormit donc Ce monstre hors de son bureau ne savait pas comme la plupart de ses confreres s'occuper d'ecritures qui leur sont payees Il n'a que sa routine et ne peut que la suivre souvent même il trouve que c'est trop de peine que de faire le metier de commis et il manque son bureau pour jouer se promener et crapuler Moresquin s'endormit et son sommeil dura deux heures Je m'occupais pendant ce temps la dans un petit cabinet a nettoyer des rubans Vers la fin du sommeil de Moresquin une pauvre femme que je chargeais en payant de lui nettoyer ses souliers a ma place me les apporta Elle le croyait parti et le bruit qu'elle fit en entrant fixa

l'attention du monstre Il se leva de mauvaise humeur, comme les enfants gâtés , il gronda beaucoup de ce que je n'étais plus la dernière des esclaves Je lui répondis raisonnablement, que travaillant en modes, je ne pouvais me gâter les mains A cela, que croit- *in* que répliqua le plus bas, le plus lâche, le plus obscène des hommes « Que je conservais mes mains, pour qu'elles fussent plus douces pour l de Fromentel ! » Je l'avouerai, cette infamie, dite devant une étrangère, une femme de la populace, me mit hors de moi , j'en avais souffert de plus indignes, mais j'étais seule à les entendre Je devins furieuse Cependant, je ne disais rien Je sortis un instant du cabinet où je travaillais pour prendre quelque chose Moresquin y poursuivit son fils, avec lequel il recommençait à jouer Je vis le moment où ils allaient perdre tous les rubans qu'on m'avait confiés Je m'criai « Prenez donc garde ! Les rubans ! les rubans ! » Moresquin, quoiqu'il n'eût pas alors de quoi les payer, affecta d'être au-dessus de cette misère , il continua de jouer Je le priai de sortir du cabinet, et j'employai l'expression, au nom de Dieu ! Moresquin sourit alors, et un coup de poing entre les deux yeux fut sa réponse Je tombai aveuglée Je ne pus me venger, mais je criai avec tant de force, que tout le voisinage accourut, surtout une femme, dont la veille il avait accusé la fille, mais bien faussement, d'avoir raccroché sur le boulevard On l'accabla d'injures Il sortit fureux, en me disant « Drôlesse, tu en auras ce soir, quand il n'y aura personne ! J'ai mis ta montre en gage , mais demain j'y mettrai jusqu'à ton dernier cotillon, pour faire la somme, et je te faire à la poite toute nue »

Après son départ, indignée, sûre qu'il était homme à tenir sa parole, quand il s'agissait d'une mauvaise action, je réfléchis « L'attendrai-je ? mettrai-je ce soir fin à tous mes maux ? ou finirai-je à jamais un

monstre sans principes un meurtrier le fleau de ses propres parents comme le mien ? » Telle fut la question que je me fis. Après l'avoir agitée longtemps dans ma tête je me déterminai à fuir. Mais où aller ? Mon père était mon seul appui et il ne paraissait pas je ne savais comment le faire avertir. Néanmoins je préparai mes paquets ! je remplis une grande malle de ce qui m'appartenait et je emportai ce que je pus je laissai ce qui était à la blanchisseuse ma montre mes bijoux qui étaient en gage. Je prie qu'on fasse cette observation qu'il s'en fallait de beaucoup que je emportasse tout ce qui était à moi !

Tandis que je étais dans les transes mon père arriva. Je lui parlai beaucoup plus décidément que je n'avais encore osé le faire. Je lui dis qu'ayant des témoins des derniers traitements de Moresquin je voulais profiter de cette occasion bien prouvée et plus scandaleuse que toutes les autres pour quitter à jamais un homme fâché par la justice car il y avait eu des peines prononcées par contumace dans ses différents homicides. Sept heures venaient de sonner et le temps pressait. Mon père me répondit « Moresquin est un homme vil un lâche scelerat qui mériterait d'expirer sous le bâton si les lois paternelles étaient encore en vigueur. Cependant réfléchissez avant cette démarche extrême qui doit être la dernière de ce genre ! Je ne vous la conseille ni ne vous l'interdis à cause des suites car elles peuvent être très graves des deux façons. Si vous restez il peut arriver un malheur que vous auriez à me reprocher en raison de mon opposition. Si vous quittez Moresquin et sa maison il peut arriver aussi des choses très désagréables ! Je vous laisse la liberté du choix avec promesse dans les deux cas de me tenir également prêt à vous secourir » Je persistai dans la résolution de quitter mon bourreau.

Je sortis de la maison a 8 heures du soir Il est bien des choses qui sont échappées a ma memoire, dans ce recit desastreux de mon mariage avec Moresquin, et des suites de ma désobéissance, que je ne pretends pas excuser Je n'ai rapporté tout ce qui précède, que pour exposer aux yeux des jeunes personnes les suites horribles qu'eut ma faute, et leur montrer combien il est dangereux de ne pas s'informer exactement des mœurs de l'homme qu'on épouse Hélas ! c'est un maître qu'on se donne, et non seulement un maître, mais une moitié de soi-même , un être qui a des droits sur notre corps, sur notre âme, sur notre pudeur, sur notre chasteté même, sur le bonheur ou le malheur de tous nos instants ! Me voilà échappée des griffes du monstre Jeunes filles ! Vous me croirez en liberté ? Ah ! vous allez voir à quels dangers je suis encore exposée ! Les horreurs qui vont suivre égaleront, si elles ne les surpassent, celles que j'ai décrites !

J'avais pour appui un excellent père ! mais j'avais pour éternelle, pour implacable ennemie, une mère dénaturée Il ne fut pas possible que j'allasse chez mes parents , j'y aurais cause trop de trouble Mon père me mit avec l'épouse d'un artiste qu'il occupait, et à laquelle il paya ma pension Je respirai enfin dans cet asile ! Il y avait plus de quatre ans que je ne m'étais couchée tranquille, a l'heure à laquelle se couchent les honnêtes gens de ma condition , qu'a chaque fois, en me mettant au lit, je frissonnais des horreurs qui m'y attendaient , que je n'avais été sûre de revoir le matin, vivante, ou non estropiée Pour la première fois, depuis quatre ans, je me couchai en paix, dans une tranquillité profonde, que rien ne pouvait troubler O quelle jouissance délicieuse, que celle de se retrouver maîtresse de soi-même, après un long esclavage ! Le lendemain, les égaïds, les complaisances, les attentions me furent prodigués !

Moi la veille encore la dernière des esclaves je me vis servir mon déjeuner se trouvant préparé en me levant ! Les larmes m'en vinrent aux yeux « Cessez ! cessez dis je à la femme et au mari de me prodiguer ces attentions ! parlez moi seulement avec douceur et je serai trop heureuse ! » Ils me regardaient avec surprise « Nous ne pouvons faire moins pour notre pensionnaire pour la fille d'un homme que nous respectons infiniment et qui nous occupe depuis plus de six à sept ans ! » Je pleurai et ne pus manger On s'informa mais je gardai le silence Un instant après je dis « C'est de joie que je pleure ! J'ai cependant une peine cruelle ! c'est de lui abandonner un enfant de quatre ans qu'il va perdre par la mauvaise éducation qu'il lui donnera ! Je n'ai pas voulu lui laisser la volière parce qu'un jour il se fit un jeu de tordre le cou à mes tourterelles je n'ai pas voulu lui laisser mon petit chien et je lui lusse l'enfant ! Mais j'y suis forcée ne voulant jamais le revoir Si j'avais emmené son fils il était lui donner occasion de me poursuivre J'ai préféré le laisser Si ses parents pensent bien ils le connaissent ils lui ôteront son fils ! » Voilà tout ce que je me permis de dire Je fis donner le chien le jour même et quant à la volière elle était ailleurs Je la fis redemander quelques jours après et mon père la renvoya chez Moresquin C'était un enfantillage que de me occuper d'un chien et de quelques oiseaux souvent relevé depuis par Moresquin ! mais ce n'était pas un crime ce n'était pas même une faute

C'était le 22 juillet au soir que j'étais sortie de la maison ou plutôt de l'enfer de Moresquin et le 23 avant midi mon père reçut une lettre de cet homme stupide comme il était accoutumé d'en écrire mais en même temps parfaitement tranquillisante

Mon père me communiqua cette lettre dès qu'il l'eut

reçue, et me dit ces propres paroles : « Vous voyez que vous pouvez être tranquille Moresquin, lom de souhaiter de vous ravou, est charmé du parti que vous avez pris. J'en suis charmé aussi. J'aime infiniment mieux que ce méchant homme nous laisse en repos ! heureusement qu'apiès sa lettie, il ne saurait avoir le front de vous redemander ! » Je pensai comme mon père Eli qui n'aurait eu la même idée ? Ceux qui connaissaient encore mieux que nous la bassesse, la deraison, la folie, l'esprit maniaque du vil Moresquin

Je vécus dans la sécurité, ravie de me voir méprisée de l'être que je méprisais bien davantage encore

Il faut dire ici que, jusqu'à cette lettie, ma mère m'avait toujours blâmée, dans nos querelles avec Moresquin. Mais apres la lettie, elle envoya lui faire des reproches par ma sœur cadette, jeune personne charmante, du plus grand mérite, surtout d'une angélique douceur, qualité précieuse, holas ! que j'avais aussi, et que Moresquin m'a fait perdre ! Et ce fut à cette sœur, que Moresquin se vantà du coup de poing, dont je portais les marques hideuses. *Je lui ai donné un bon coup de poing, toujours !* ce furent ses propres expressions. Ma sœur le quitta indignée, et de ce moment, ma mère cria vengeance contre Moresquin, soit qu'elle pensât réellement comme elle parlait, soit qu'elle voulût se ménager les moyens de le servir. On verra dans peu les raisons que j'ai de la soupçonner d'avoir le second motif car c'est une énigme presque inexplicable, que sa conduite

Je ne sais si mon père fit mal ou bien, mais il n'alla point instruire de ma séparation d'avec Moresquin le protecteur chez lequel il avait procuré une place à cet homme. Son motif était la délicatesse, il aurait fallu faire connaître le monstre, et lui nunc, Moresquin avait l'enfant avec lui, et il fallait lui laisser les moyens de

subsister D'ailleurs on le croyait tranquille content  
charme de la separation Que je le connaissais mal  
encore ! Il etait au comble de la rage Mon père n'avait  
pas repondu a la lettre Tout ce qui partait de la  
plume de Moresquin le suffoquait Quand il voyait le  
style de cet homme vil que j'achevais jurnellement  
de lui faire connaitre il avait des nausées et quand  
il entendait a quelles infamies sa fille son sang  
avait ete exposee il entrait dans des acces de fureur  
difficiles a moderer Ainsi tandis que mon père balan-  
çait sur ce qu'il avait a faire Moresquin agissait car  
il ne manquait jamais d'activite pour faire le mal  
He ! que faisait il l'abominable ? Il diffamait il trai-  
nait dans la boue l'infortunee qu'il ne pouvait plus  
maltrater Il semait contre elle les calomnies les plus  
atroces les plus invraisemblables ! Mais que lui im-  
portait ? A t'il jamais tache de colorer ses mauvais  
traitements par l'apparence de la raison ? pourquoi  
aurait il cherche a mettre de la vraisemblance dans ses  
calomnies ? Au lieu de remplir son devoir il ne s'occu-  
pait qu'a voir des valets d'ecurie des espions des ban-  
dits de tout etat pour s'en faire des temoins des sorties  
de sa femme qu'on ne voyait jamais des parties qu'elle  
faisait avec Fromentel Il avait eu la folie de presumer  
que je pourrais etre chez ce jeune homme avec lequel  
je n'avais jamais eu de relation particulière et que je  
n'estimais pas Il avait ete m'y chercher le troisième  
jour et il y trouva la volière avec les oiseaux que  
j'avais eu la faiblesse d'emporter Il faut en convenir  
ne voulant pas laisser ces pauvres petites creatures  
exposees a la fureur de Moresquin j'avais imagine d'en  
faire present a madame Fromentel la belle sœur la  
meme chez laquelle nous avions fait une partie si desa-  
greable Je savais qu'elle les aimait beaucoup surtout  
un linot qui venait d'elle originairement Je lui avais

écrivit de les faire prendre, et en attendant, la voisine chez laquelle je les avais mis, les avait portés chez Fromentel, parce que c'était chez ce jeune homme que le commissionnaire devait les prendre Je ne dissimulerai pas que c'était une imprudence, que d'emporter les oiseaux, et surtout d'en disposer de façon qu'ils séjournassent chez Fromentel , mais l'innocence ne voit pas les conséquences d'une action indifférente

Dès que Moresquin, en pénétrant chez Fromentel qui sûrement lui laissa voir la volière par malice, par jactance, pour le faire bisquer enfin, dès que Moresquin, dis-je, eut vu la volière chez l'homme qu'il voulait faire passer pour mon amant, ce fut un beau texte pour lui ! Le monstre recueillit alors le triste fruit des précautions qu'il avait prises depuis près d'un an Quoique sot jusqu'à la stupidité , quoique grossièrement scélérat, ce monstre réussit auprès de son sous-protecteur Il ourdit ainsi sa tâche Il lui persuada que j'avais un galant , que la haine de mon père était si forte contre lui, Moresquin, qu'il avait été charmé que j'eusse un galant, pour le déshonorer, lui, mari , que par cette raison, mon père me servait dans ma folle passion pour Fromentel , que c'était afin que je m'y livrasse en toute sécurité, qu'il m'avait ôtée de chez lui, et placée dans une chambre isolée, ignorée de tout le monde Il ajouta par-dessus toutes ces inepties, d'autres monstres de son imagination déréglée que je l'avais volé, que je lui emportais pour plus de 15 000 livres d'effets Il n'avait pas le sou , il avait tout mis en gage, jusqu'à ma montre, l'étie vil et bas ! je n'avais emporté que les linges et hardes à mon usage, encore n'avais-je pas tout, et ce qui est resté ne m'a jamais été remis Ce fut cet absurde tissu que crut le sous-protecteur Ce secrétaire était prévenu contre moi, en faveur d'un scélérat auquel mon père avait cru donner un surveillant, avant que l'homme

seul digne de foi se fut explique Je m arrête sur cette inconcevable prevention qui sans doute a des fondements secrets mais il était nécessaire d'en dire un mot pour entendre ce qui va suivre et pour comprendre comment un homme aussi respectable que mon père aussi digne de toute la considération du sous protecteur en a été joué trompé desservi

Nous étions tranquilles cependant Mon père sur du consentement que Moresquin donna à notre séparation d'après la lettre qu'il avait de lui ne songeait qu'à me procurer des moyens de subsistance Si je demeurais cachée dans la maison ou mon père m'avait mise si j'évitais de sortir d'aller dîner ou souper en ville avec mes hôtes c'était par décence c'est qu'en effet j'étais dans le deuil et l'affliction qu'il un et l'autre devraient durer autant que ma vie Je ne craignais pas Moresquin qui s'était applaudi de ma fuite parce que je ruinais sa maison ! Il est vrai que j'avais refusé de la faire par les moyens qu'on a vus Je ne m'informais ni de ses discours ni de ses actions je n'avais pas encore écrit à ma tante et je vivais dans la retraite la plus absolue heureuse trop je le répète d'être tranquille enfin de voir arriver le soir sans trembler de passer la nuit sans éprouver des infamies et les plus horribles obscénités de voir fuire en m'éveillant un jour pur et sans nuages Mais j'appris que ma tante était inquiète de moi Quoiqu'elle fut la première cause de mon malheur elle avait eu des bontés depuis et je lui avais pardonné Je lui écrivis donc Elle me répondit et depuis ce moment l'ombre de tranquillité dont j'avais joui fut troublée Juste ciel ! que d'horreurs ! Mais de basses et viles horreurs de ces mensonges sots plats ridicules qui ne font que pitié aux gens d'esprit Hélas ! ils persuadent les sots et les sots composent les trois quarts du monde !

Ma tante commençait par me recommander de ne point aller du côté du port Saint-Paul, parce que Moresquin, à cette occasion, se permettait les plus horribles discours, relativement à Fromentel. Il assurait que j'allais coucher avec cet homme, et que la dame chez laquelle j'étais en pension, nous apportait le matin, notre déjeuner au lit. Que le perruquier qui accommodait Fromentel, m'avait vue dans le lit de ce jeune homme. Qu'un monsieur qui sortait pour monter dans son équipage, n'avait également vue ainsi que des domestiques, au travers des murs apparemment, observait ma tante, et qu'il m'avait dit « Courage ! madame Moresquin ! » Qu'il avait pour lui, dans l'Arsenal, vingt-cinq témoins, qui m'avaient vue dans le lit de Fromentel, ainsi que le monsieur montant dans son équipage ! Et il est à observer, que si le carrosse avait double la hauteur actuelle, et qu'il eût été au niveau du premier étage, encore aurait-il fallu que Fromentel demeurât sur le devant, etc., etc., car pour voir une femme couchée avec un homme, de la rue, dans un équipage, il faut bien des choses ! Oi, Fromentel demeurait sur un derrière, son appartement n'a aucune vue, pas le plus petit jour sur la voie publique, il n'est pas nécessaire d'entier chez lui pour s'en couvrir. Que j'étais affichée aux portes du jardin, pour qu'on ne me laissât point entier, étant déclarée gaie, et la plus jolie de l'endroit ! Que Fromentel, d'après la conviction, avait été jugé, par la justice de l'Arsenal, et mis en prison, pour être puni après les preuves. On voit comment la mauvaise tête de Moresquin arrangeait tout cela ! Ma tante ajoutait que mes hardes, qui étaient restées entre les mains de la couturière, avaient été saisies par Moresquin. Ensuite elle s'écriait « Eh bien ! une infinité de gens disposés à croire le mal sans preuves, admettent tout cela, et voire couturière en est la trompette. Je lui ai fait demander le volume de Molière, il n'a pas voulu le rendre. Il est passé

ce matin et il m'a dit avec sa brutalité ordinaire qu'est ce que j'envoyais faire chez lui ? que c'était pour l'espionner et que je n'envoyasse pas davantage que vous étiez la prison de Fromentel depuis longtemps. J'ai répondu ce que la prudence m'a suggéré. Il s'est emporté comme un furieux et m'a dit que nous étions tous. Voilà quelles sont les scènes que j'ai plutôt deux fois qu'une chaque jour. Ne sortez que le moins que vous pourrez. Il est comme un enragé tremblant écumant de la bouche. Enfin il me fait peur. Je ne rouerais pas être seule avec lui comme vous y avez été. Ne sorte pas seule surtout ! si vous rencontrait vous passeriez un mauvais quart d'heure ! et toute l'âme d'un monde qui il ferait amasser autour de vous. Il dit à tout le monde que votre papa est votre maquer. Jugez de l'infamie de cet honneur ! J'aurais pour remplir une rame de papier de toutes les horreurs qu'il débite (1) »

Je ne détaillerai pas sa conduite. Je vais me contenter à présent de passer aux traits principaux.

Après avoir débité de cette manière ce que ma tante vient de me dire, avoir brouillé mon père avec son sous protecteur, multiplié les calomnies, il arriva que le jour de la dernière procession des esclaves rachetés, je vins un moment à la fenêtre. Moresquin se trouvait par hasard sur la porte d'un étage. Il m'aperçut et monta. Moresquin frappa doucement et au moment où je courais ouvrir la porte seulement poussée, il se présenta. Mes jambes tremblèrent, je paliss, je n'eus pas la force de dire un mot. « Ah ! ma fille ! dit le monstre que je suis charmé de te revoir ! Rentre avec moi ! j'oublie tout et je veux te rendre heureuse ! J'aurais du me crier mais intimidée effrayée hors de

(1) Toutes les Lettres de Moresquin sont dans la quatrième partie *l'emme infidèle* il y est nommé l'Échiquier. M. de Loi et les pères le fit hasser de l'Arsenal.

moi, je n'eus pas la force de dire autre chose que ces mots « Ne faites pas de bruit ! Si mon père arrivait . » Je ne savais ce que je disais Il s'assit, me fit asseoir, et me parlait avec une feinte douceur, quand la maîtresse de la maison rentra Sa surprise de me voir avec un inconnu redoubla, au nom de mon mari, qu'il se donna Elle le vit doux, et aussi poli qu'un homme de son espèce pouvait l'être Instruite comme elle l'était de ses calomnies, elle ne pouvait en croire ses oreilles ni ses yeux Cependant, comme Moresquin affectait de parler raison, elle l'écouta Enfin mon père se fit entendre Et Moresquin fut assez hardi pour l'attendre ! Il fallait être un homme comme lui, pour avoir cette effronterie, après tout ce qu'il avait dit contre monsieur Savancour et contre moi ! Mais l'inconséquence est le caractère de Moresquin La surprise et la colère de mon père, en voyant mon bourreau, mon calomniateur et le sien, furent sans bornes ! Il le chassa Le vil Moresquin, qui frémisait de rage, se voyant devant mon hôte et mon hôtesse, se mit à genoux Mais monsieur Saxancour le connaissait trop, pour en être touché Il le repoussa, le fit sortir, et lui montra toute l'horreur qu'il lui inspirait

Cependant, le lendemain, Moresquin revint avec mon fils , mais par une barbarie sans exemple, et digne de lui, ce monstre avait stylé l'enfant, qui, dès qu'il me vit, s'écria que ce n'était pas là sa maman, mais une dame ! « Je ne veux point de la dame ! » J'avouerai que ce trait fut cruel, et que j'y fus très sensible ! Je ne pus embrasser l'enfant, qui se débattait, et voulait m'égratigner Je remontai en pleurs, pénétrée d'une nouvelle horreur pour le malheureux qui m'enlevait tout ce qu'il pouvait m'enlever !

Je ne parlerai pas de la conduite de Moresquin à son bureau , de la manière indirecte dont il était enhardi, par la basse jalouse du premier secrétaire, à tourmenter

un homme estimable comme monsieur Sivincour dont les talents humiliuent le sous protecteur jaloux de la manière dont un homme de mérite fut reçu par le judicieux monsieur Olaus Magnus. Je viendrai tout d'un coup à un trait de noirceur digne de son auteur méprisable.

Moresquin fit écrire par une femme une lettre d'alarme à Fromental. Il la fit surprendre sous la porte de l'allée et il l'alla ensuite la montrer à tout le monde entre autres à son sous protecteur. Triomphant de sa fourberie et de la crainte qu'elle obtint de ceux qui voulaient la croire du sous protecteur Megis du prieuré. La propre du commis Gouillon et des gens de cet acabit il eut l'audace d'écrire à mon père qu'il avait enfin une preuve complète contre moi. Il annonça la lettre qu'il avait déjà montrée à Megis dans les environs à tous les hommes vils de sa connaissance. Ce fut un coup terrible pour mon père qui courut chez monsieur Olaus Magnus. Ce fut là que Megis déposition indécente de la prétendue lettre. Il fit voir à mon père dont la réponse fut qu'il voyait une lettre d'écriture de femme mais qu'il n'osait assurer qu'elle fut de la mienne. Il lut et alors il certifia que je ne l'avais pas écrit. Voici comment fut conçue cette lettre dictée à quelque malheureuse par Moresquin.

#### MON CHER AMI

Je t'envoie un ruban pour serre tête il est consacré comme tu le désires tu m'entends. Je suis bien affligée depuis que je ne t'ai vu la dernière fois que nous couchâmes ensemble ! Juge si j'allais être grosse sur qui ça tomberait avec un mari comme le mien qui n'a eu que trop de raisons de nous soupçonner ! car enfin mon ami tu n'as cessé de jouir de moi depuis le premier jour que nous couchâmes nous promener au jardin du Roi le

jour de Saint-Denis, bon jour bonne œuvre, et ce que je t'accordai si facilement que tu en fus étonné, la jouissance de ma personne ! Et tu sais qu'il s'en aperçut Je t'ai tout conté Oh ! comme il t'accusait ! Mais je cacheai tout, et puis je vais tâcher d'engager un autre

Le reste ne peut s'écrire Monsieur Saxancour fit observer à Megas qu'une femme ne pouvait écrire une lettre pareille Mais le secrétaire était trop borné pour le sentir Mon père voulut garder la lettre, comme il en avait le droit Le secrétaire s'y opposa Monsieur Saxancour, indigné, la remit, mais comme en dépôt Il feignit avec Moresquin, et par une vertueuse adresse, il parvint à faire bûler cette lettre scandaleuse, au grand regret de Megas

Après que Moresquin eut bûlé la lettre composée par lui-même, il pressa mon père d'effectuer notre réunion Monsieur Saxancour lui répondait toujours qu'il ne pouvait plus me contraindre, que c'était à lui de mériter, par une conduite sage, et qui lui procurât de l'avancement, de la part de monsieur Olaus-Magnus, que je prisse confiance en lui Mais Moresquin, incapable de bonne conduite, n'ayant que de la bassesse, de l'obscénité, de la noirceur, de la paresse, de la gourmandise, l'amour du jeu, etc., sentait que cette condition était impossible Il pressait mon père de plus en plus Monsieur Saxancour, vaincu par son importunité, se détermina enfin à tracer les conditions d'un accommodement, telles qu'on les a vues dans la *Femme infidèle*, et il les envoya par ma sœur cadette, afin de rendre le message plus agréable pour Moresquin Il faut ici faire le portrait de ma sœur

C'est une jeune personne d'une taille bien proportionnée, qui est assez jolie, mais qui a surtout, et dans un degré sans égal, un air de candeur aimable, une naïveté

touchante qui cadrent avec le son de sa voix douce et qui remue le cœur. Elle est passablement grande flurette marchant mollement enfin tout intéressé en elle et il n'est pas d'âme féroce qui elle ne toucherait. Ce portrait n'est point flatte tous ceux qui connaissent Marion Savancour savent qu'il est plutôt au dessous qu'au dessus de la vérité. Mon père envoya d'abord ma sœur le soir au moment où Moresquin devait être rentré. Il ne l'était pas heureusement ! En revenant elle fit demander Moresquin au café où il allait ordinairement. On dit à la personne qui l'accompagnait qu'il n'était pas là. On s'informa de ce qu'on lui voulait. Moresquin mettant le public au fait de toutes ses affaires : « C'est Mademoiselle sa belle sœur qui lui porte un papier à signer » On sourit : « Qu'elle ne s'expose pas à y aller le soir ni même le jour ! » On rapporta ce discours à mon père qui n'en fit que rire quoiqu'il connut Moresquin et le lendemain à 9 heures il renvoya sa fille cadette avec une femme porter le papier à signer. Elle trouva Moresquin prêt à partir pour son bureau. Elle lui présenta le papier. Moresquin le lut et dit qu'il ne pouvait pas signer qu'il n'eut consulté monsieur Megas. Marion lui observa qu'elle avait ordre de rapporter le papier en cas de non signature que c'était l'ordre express de son père. Et elle le reprenait. Moresquin furieux le lui arracha de force la renversa la fit tomber et lui donna des coups de pied dans le côté. La gouvernante de Moresquin et la femme qui accompagnaient ma sœur se jetterent sur lui et suspendirent ses mauvais traitements. Cependant Marion était évanouie. Il fallut la secourir. Les deux femmes accablèrent Moresquin de reproches. Ce miserable sentit son tort impardonnable et il demanda pardon. Il voulut faire déjeuner ma sœur qui refusa mais qui lui dit qu'elle lui pardonnerait. Ce fut pendant le temps qu'elle

se remettait que ce malheureux dit, en riant affreusement, qu'il nierait tout ce qui venait de se passer Il ajouta des infamies contre monsieur Saxancour, qu'il annonça qu'il nierait également Marion, pénétrée d'horreur, et non encore remise, voulut sortir de chez cet abominable homme Elle alla chez une voisine, et se tut Mais on entendait la gouvernante de Moresquin lui dire « Vous êtes un fou ! un homme, qui avez perdu la tête, et qui cherchez à vous faire pendre Quoi ! vous maltiaitez votre belle-sœur ! mais c'est sans exemple ! » Moresquin ricanait, ou répondait des obscénités

A son retour chez nous, ma sœur ne dit autre chose sinon que Moresquin avait gardé le papier, pour le montrer à monsieur Megas Ce fut le lendemain, qu'obligée de se faire soigner, elle dit une partie de la vérité Monsieur Saxancour fut très fâché, qu'on ne l'eût pas mis dans le cas de rendre une plainte nécessaire ! Il avait raison ! cette plainte eût prévenu d'autres excès dont je vais parler

Depuis cette scène, il ne fut plus question de raccommodement, et ce fut l'avantage réel que nous en tirâmes La conduite de Moresquin envers ma sœur dévoila ses dispositions secrètes, et confirma les bruits horribles qu'il répandait lui-même, qu'il ne voulait m'avoir que trois nuits, pour me renvoyer chez mon père les bras cassés, les côtes enfoncées, et la honteuse maladie dans le corps En effet, il avait pris ses précautions avant la scène qui va suivre, et son linge, son régime, d'accord avec ses discours, ont convaincu sa gouvernante que ce monstre s'était rendu malade, pour avoir le barbare et coupable plaisir de me causer la mort

Passons à présent au 21 février 1786

J'étais alors chez mon père, qui nous avait réunis ma sœur et moi, après l'absence de ma mère Il faut dire

ici que cette mère trop dure pour moi voyant la conduite desordonnée de Moresquin avec mon père n'eut redoute de justes reproches et qu'elle n'eut été dans sa province sous prétexte des assises de la succession de sa mère mais réellement dans l'intention de s'y fixer ce qu'elle fit. C'eut été le 27 novembre qu'elle fut partie et le même jour mon père fut venu me prendre. Le 21 février suivant j'eus mal à la tête. J'allai prendre l'air à la pointe de l'île Saint-Louis. J'eus fut le tour de l'île et j'eus peur à mon retour lorsque je sentis une main crochue s'appuyer sur mon épaule. C'était celle de Moresquin. Je fis un cri en le reconnaissant. « Tu ne m'échapperas pas » me dit il tout bas. Je te tiens il y a assez longtemps que je jeune. Ce qui suit ne peut s'écrire. « Tu viendras chez moi à présent après quoi je te renverrai à ton père ». J'eus entendu parler de son dessein de me contiger. Outre l'horreur que Moresquin m'inspirait naturellement ce que je soupçonnais me donna des forces contre lui. Je voulus m'enfuir. Il nous me battre et crue d'un groupe de femmes du commun qui l'avaient chargé mais pour leur prouver son bon droit il me fit arrêter par la garde. Je fus ignominieusement traînée devant le commissaire. Là il rendit une pluie insensée mais si folle que le clerc du commissaire me conseilla d'en rendre une à mon tour. Ce que je fis. On nous mit en suite en referee devant le lieutenant civil. Je fis avertir mon père qui vit l'affreux Moresquin dans l'étude. Il ne lui parla pas il se contenta de l'accabler de son mépris. On partit pour l'hôtel du lieutenant civil.

Des que le magistrat parut le commissaire lui annonça une demande en séparation. Les magistrats ne peuvent montrer que de la douleur dans ces occasions. Moresquin prit ce mouvement du cœur honnête d'un juge respectable pour un pronostic en sa faveur.

il triomphait ! Mais le commissaire ayant rendu compte de ce qui venait de se passer, le lieutenant-civil s'écria « Il l'a fait arrêter par la garde ! Mais la garde n'a pas ce droit-là ! Faire arrêter sa femme ! » Ce discours n'intimida guère Moresquin, accoutumé à ne pas rougir Il osa demander, que je fusse réintégrée chez lui Mais le magistrat me remit entre les mains de mon père, et nous nous en retournâmes seules avec lui, ma sœur et moi Moresquin était comme un furieux

On fit ensuite d'autres arrangements en présence des procureurs, et je restai définitivement dans la maison paternelle Mais qu'on ne pense pas que Moresquin pût se tenir tranquille !

J'apprenais tous les jours des calomnies nouvelles, et je les dissimulais Le 5 mai arriva, et je fis à cette époque une nouvelle connaissance, qui présentera, j'espère, de plus agréables détails, que ceux que j'interromps

Nous allions quelquefois dîner au delà du boulevard, chez un inspecteur général d'artillerie, ami de mon père Le 5 mai, ce respectable officier nous chargea de prendre en passant deux de ses amis, le frère et la sœur, et de venir tous ensemble, sous la conduite d'un autre officier, son frère aîné Nous arrivâmes six à la fois, dans une jolie maison, environnée de jardins, qui donnait sur la rue Saint-Maur Ce fut là que je vis toutes les grâces de l'aimable Félicité Mon cœur s'éprit pour elle, à jamais, de l'amitié la plus vive et la plus tendre , mon père et ma sœur l'aimèrent autant que je l'aimais, et tout parut seconder mon attachement Après de grands malheurs, le frère et la sœur achetaient de l'officier général une petite terre en Normandie, où ils compattaient se retirer Voici en abrégé l'histoire de Félicité

C'était la plus jeune de sept enfants Un de ses frères, celui qui avait le plus de talent et de capacité, s'était

avance dans la direction des fermes et se vouant dans une position avantageuse il avait fait elever sa jeune sœur demeuree orpheline de maniere a tenir sa maison un jour Felicite reçut donc une education soignee et surtout elle acquit toutes les graces de notre sexe A dix sept ans elle etait venue se mettre a la tete d une maison nombreuse Elle etait jolie fute au tour ses yeux etaient noirs et brillants le son de sa voix har monieux et flatteur allait a l'ame Elle fut cherie adree de toutes les connaissances de son frere elle etait l'ame de sa maison Vingt partis se presenterent mais Felicite n etait susceptible alors que d un sentiment celui de la reconnaissance Elle etait attachee a son frere son bienfaiteur elle le rendit maître absolu de son sort et lui voua son existence Elle passa son printemps d une maniere tres agreable ! Elle n avait jusqu a ce moment cueilli que des roses sans epines mais une epreuve cruelle l attendait !

Son frere avait toujours rempli son devoir de directeur avec exactitude et integrite Il s etait fait par la des ennemis qui etant ensuite devenus regisseurs travaillerent a le perdre Il avait coutume d'envoyer le montant de sa caisse en effets sur Paris Il en fit de meme ignorant qu on attendait cette occasion pour le perdre On lui renvoya ses effets et avant qu il put se retourner on vint le saisir et l'emprisonner dans le donjon du chateau fort de sa ville comme soustracteur des deniers royaux Ce fut dans cette occasion que la jeune Felicite seule abandonnee a elle même delussee par des amis froids qui croyaient son frere coupable montra toute son activite toute son affection pour son frere Elle fut vingt quatre heures a la porte de sa prison demandant a ne faire que l'entrevoir et refusant toute nourriture Il fallut le lui montrer Elle s elançai comme un trait et se jeta dans ses bras ou

elle s'évanouit Personne ne put l'en séparer, que lui-même, encore fût-ce en la pressant de se rendre à Paris, afin de travailler en sa faveur Elle y vola C'est ici qu'elle frappa haïdument à toutes les portes On vit une jeune personne auparavant fetée, d'une figure et d'une santé délicate, assiéger les hôtels des régisseurs, et les bureaux des premiers commis, ne se rebuter de rien , souffrir et les cajoleries, et les grossières attaques Elle a dit depuis « J'étais déterminée à tout , mon corps et mon âme étaient à mon frère, et si l'on avait exigé de moi, ce qu'on demande des plus viles créatures, je crois que je l'aurais fait, pourvu que j'eusse l'assurance d'obtenir pour mon frère liberté et réparation » On sent à quoi elle fut exposée On a su par d'autres qu'il n'est pas d'humiliations où elle n'ait été réduite, de caprices qu'elle n'ait eu à satisfaire Mais ce qui la peina le plus, ce furent les exigences d'un pâvnu, alors supérieur de son frère, qui l'avait vue dans la ville, fort au-dessus de lui ! Cet homme vil humilia Félicité au dernier degré, et trahit ensuite les intérêts de son frère Indignée, elle reprit alors toute sa fierté, et brava tout, se montra au-dessus du malheur, et obtint plus par la fermeté que par ses faveurs Elle revint, délivra son frère, et quitta une ville, théâtre de sa gloire et de son infortune, mais non de sa honte

Je ne savais pas tout cela , mais Félicité avait entendu parler de mes malheurs, sans me connaître Elle ne savait pas, en dînant avec mesdemoiselles Saxancour, que ce fût moi qu'elle avait plaint Mais au sortir de table, le vieil officier, qui parlait beaucoup, ayant, suivant sa coutume, expliqué mon histoire à Félicité, comme il me détailla ensuite la sienne, cette charmante personne vint se jeter dans mes bras, en me disant « Amons-nous, ma chère Saxancour ! Il est mille raisons pour cela ! Tout le monde se détermine d'abord pour

votre sœur qui est douee et jolie moi seule je me suis sentie attirée vers vous avant de vous connaitre — Oh ! elle vous connaîtra ! » dit le vieil officier Lt il profité de la première occasion pour m'apprendre ce que je viens de dire Nous nous unîmes par des confidences Fchelte promit de me servir Notre amitié commença pour ne finir jamais

Elle demeurait a Paris tout près de Moresquin Elle suivit par des voisines une partie des horreurs qu'il m'avait faites et son beau frère sa sœur ainsi que leur fille l'eurent instruite Elle eut désir de me connaître sans savoir quel était mon père L'euphonie du gout excessif qu'elle a pris pour moi eté qu'elle trouvait dans la même personne la semme qu'elle eut plu d'avantage et la fille de l'homme qu'elle estimait le plus

Je ne cacherai pas ici que j'eus une autre satisfaction par le moyen de mon amie Mon père qui il était si important pour moi de conserver eut mal à la poitrine des violentes secousses et du chagrin que mon meilleur ami avait eues Je m'aperçus que son cœur s'ouvrirait au plaisir de trouver Fchelte jolie Je recommandai cet homme qui m'était si cher à mon amie et elle ne rebuva pas ses soupirs Bientôt elle sentit comment bien un homme de mérite peut être aimable quoiqu'il ne soit plus jeune et j'eus le plaisir de les voir éperdument amoureux l'un de l'autre Ce fut un des plus heureux temps de ma vie Mon amie devint comme ma mère j'étais sa confidente j'étais celle de mon père je leur disais à l'un et à l'autre ce qu'ils n'oseraient dire et je les vis heureux

Ma sœur cette jeune personne si aimable que le monstre de Moresquin eut eu la barbarie de maltraiter chez lui était alors sur le point d'être avantageusement établie Tout me riait et mes malheurs s'oublièrent Mais Moresquin vivait

Un jour, le 18 mai, que nous avions à dîner mon amie et son frère, avec un jeune homme, avocat général au Parlement de , après un dîner délicieux, entre six personnes qui se plaisaient, et dont quelques-unes s'adoraient, on proposa une partie autour de l'île Saint-Louis Ma sœur et moi, qui avions à ranger, nous nous dispensâmes d'en être, et les trois hommes sortirent avec Félicité, leur déesse, car ils l'aimaient tous trois également, quoique par différents motifs En arrivant sur l'île, mon père aperçut Moresquin avec son fils Le monstre jouait avec l'enfant, en affectant de l'appeler Saxancour Les deux autres hommes n'y comprenaient rien encore Mais Félicité devina le méchant à son air, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu Elle voulait revenir , mais elle continua, par complaisance pour son frère Moresquin allait tantôt derrière, tantôt devant eux Il s'arrêtait lorsqu'ils s'arrêtaient , il marchait dès qu'ils avançaient A la fin, il fut remarqué par les deux hommes, qu'il impatienta furieusement ! Mais Félicité les modéra Il les suivit au retour, jusqu'à la porte de mon père Que signifiait cela ? On l'ignore Mais c'était le prologue d'une pièce terrible, qu'il devait jouer le 25 mai suivant, jour de l'Ascension, au jardin du Roi

Je vais raconter cette scène tout de suite, pour ne plus ni'occuper que d'objets agréables, si ce n'est relativement à moi, qui suis malheureuse à jamais, du moins pour mon père et ma sœur

Félicité dînait chez nous, avec le jeune avocat général Moresquin, qui épiait toutes nos démarches, depuis notre nouvelle connaissance avec mademoiselle Félicité, vint se mettre en sentinelle dans notre rue, et sa station fut au cabaret où il but, à se griser, pour se donner une plus grande effronterie A 6 heures du soir, nous sortîmes, mon père, Félicité, le jeune avocat général, ma sœur et moi Nous fûmes suivis par

Moresquin mais sans nous en apercevoir Nous entrames dans le jardin par la nouvelle porte du cote de la riviere Nous gagnames le labyrinthe par le petit monticule Mon pere allait devant avec Felicite Le jeune homme etait entre ma sœur et moi Je ne sais pourquoi nous cessames de suivre monsieur Savancour pour monter dans la route du milieu Ce fut en descendant pour nous rendre au labyrinthe que Moresquin m aborda et me donna deux soufflets ! Le jeune homme ne s en aperçut qu a la poudre qui tombait de ma tete et lorsque Moresquin fuyaït déjà Et s étant ecrie « Quel est donc cet insolent ? » Moresquin repondit « C est ma femme que je caresse » et s ensuit Mon pere s etait arrete pour nous attendre mais sans se douter de rien Nous le joignimes et il vit a mon trouble a ma paleur qu il s etait passe quelque chose d extraordinaire Le jeune homme l instruisit Monsieur Savancour dissimula sa colere Nous montames au labyrinthe que l on com mençait a gater pour y faire je ne sais quoi puis nous descendimes dans le parterre Ce fut la que nous re trouvames Moresquin que le jeune avocat general fit arreter par la garde du jardin Mon pere indigne eut trop de vivacite Il poussa Moresquin qui lui marchait sur le pied Aussitot ce miserable s ecria que monsieur Savancour le frappait Le garde une de ces ames basses et viles dont la figure annonçait la plus grande ressem blance avec Moresquin dit comme lui Mais le temoignage de tout le public et entre autres d une jolie per sonne mademoiselle Raguidon l aînée depuis mon amie empêcha que ces deux miserables ne fussent crus On entra au cabinet du depot Quinze cents personnes etaient a la porte Ce fut la que Moresquin ivre forcene ecumant vomit contre mon pere devant le garde et devant monsieur Robe le poète les injures les plus atroces l accusant de m ge d inceste de prostitution

de ma personne, et surtout lui prêtant, avec fureur, de ces toits bêtes, qui n'en sont pas L'inspecteur du jardin, croix de Saint-Louis, fut averti Monsieur Saxancour étant le plaignant, il voulut parler Mais Moresquin ne lui en donna pas le temps Il se répandit en infamies, comme un volcan L'inspecteur l'écouta quelques minutes , puis le fit taire, et lui dit « Je vous juge par vos propres paroles Vous êtes un mauvais sujet! » S'adressant à mon père « Monsieur, remmenez vos dames, tandis que je vais le retenir ici — On fera bien de me retenir, s'écria stupidement Moresquin , car si je sois avec lui, je l'assassine ! » Mon père vint nous prendre, et nous remmena On gaida Moresquin jusqu'à 8 heures du soir, qu'on le renvoya, en lui signifiant que, s'il amassait seulement trois personnes autour de lui, dans le jardin, on le ferait arrêter et conduire en prison

Voilà comment se termina la scène du 25 mai Mon père, accompagné de Félicité et du jeune avocat général, alla porter sa plainte devant le même commissaire chez lequel j'avais été conduite par Moresquin, le 21 février Le lendemain, le Palais-Royal retentit de cette aventure Moresquin lui-même alla s'en vanter à ma tante, ainsi qu'à son vieil ami, le colporteur vieillard, espèce de mauvais sujet, avec lequel Moresquin jouait aux cartes ou aux dames

Nous demeurâmes assez tranquilles ensuite , car je veux abréger cette basse persécution, jusqu'au moment où Moresquin découvrit l'impression du livre intitulé *la Femme infidèle*, composé par un ami de mon père, et dans lequel Moresquin voulut se reconnaître, sous le nom de l'*Échiné* En effet, c'était lui-même Le colporteur vieillard lui remit le seul exemplaire qui eût été confié à sa malhonnête femme, pour le vendre Les deux sots crurent triompher, et qu'ils pourraient attaquer monsieur Saxancour Mais la mauvaise volonté du

colporteur espion et la rage de Moresquin demeurerent également sans effet. Ce dernier se couvrit lui même de honte en colportant le livre et il ne réussit qu'à démasquer la bêtise de son ame ainsi que la méchanceté gratuite du sous protecteur. Moresquin vint pendant tout l'été sous nos fenêtres avec son fils le livre à la main il amassait les prétendants il appela son fils petit l'échinoe en un mot il fusilla toutes les petitesses d'une ame atroce lorsqu'elle n'a plus de prise sur un objet innocent et futile. Il mettra bientôt le comble à son insolence ! Mais auparavant d'en venir lui je vous reprendrai l'agréable tableau que j'ai quitte je veux dire celui de la liaison de monsieur Savancour avec Félicité.

Un vieillard amoureux est toujours ridicule. D'où vient-il que mon père ne l'ait pas vu ? Il est vrai qu'il n'avait que cinquante deux ans qui il est sans rides. Mais je crois que la véritable raison c'est qu'un homme de son mérite ne vieillit pas comme les autres. Je crois encore que le ridicule jette sur un vieillard amoureux vient de la personne qu'il aime. Si elle est sensible et tendre point de ridicule. Elle n'en donne que lorsqu'elle persifle mais dans ce cas un jeune homme même deviendrait très ridicule ! Félicité dont les sentiments avaient pour base l'estime la vénération même était tendre avec enthousiasme et dès lors il était permis à son amant de l'adorer sans être ridicule. J'eus le spectacle de leur tendresse reciproque et il était délicieux pour moi de voir une jeune personne attrayante délicate fêtée repousser tous ses amants pour faire le bonheur du plus cher des pères. Je l'adorais à mon tour cette fille aimable !

Un jour que j'allais la chercher pour dîner avec nous ignorant que monsieur Savancour avait eu la même pensée que moi je trouvai la porte entr'ouverte. Ne me doutant de rien je la poussai du doigt. J'entrevis mon

père assis, tenant Félicité sur ses genoux, ou plutôt penchée dans ses bras ! Surprise, étonnée, je m'arrêtai « Ma belle, ma chère Félicité ! disait mon père , vous faites mon bonheur, et je vous dois la santé ! Oui, vos délicieuses caresses, vos sentiments, que je n'eusse osé demander, désirer même, font circuler mon sang, et préviennent ou détruisent les causes du mal que je redoutais ! Ange céleste ! je dois te chérir ! » A ces mots, il donnait et recevait les plus tendres baisers Il pressait mon amie contre son cœur Elle lui disait les choses les plus tendres, les plus enflammées, et telles que jamais je ne m'en étais imaginé de pareilles Je la vis doucement émue, s'abandonner dans ses bras J'étais interdite, et je ne savais ce que je devais faire J'attendis , et ce fut tant mieux ! car je n'entendis et ne vis rien que d'absolument très platonique C'était une estime très tendre, très vive, un attachement dévoué, mais rien de plus Félicité revint enfin à elle-même, et la décence de ses expressions, la beauté de ses sentiments, les compliments délicats que lui fit monsieur Saxancour, me convainquirent que ce qui guérit les affections de la poitrine, n'est pas l'amour proprement dit, mais la tendresse

Quelle différence de ce que je venais de voir, aux sentiments et à la conduite de Moresquin ? Mon père et lui sont-ils de la même espèce ? Je ne le crois pas Il est plusieurs races d'hommes, peut-être en est-il autant que d'espèces d'animaux Les unes tiennent du tigre et du pourceau, comme Moresquin, pour la cruauté, la crapuleuse conduite , de l'âne, du cheval, du taureau , quelques-unes du mouton , d'autres du bouc, etc C'est un ingénieux livre, que celui que j'ai lu, intitulé *la Decouverte austiale* J'ai entendu dire à quelqu'un que dans ce siècle esprité, personne ne l'avait compris à Paris, excepté deux médecins, monsieur Guibert de

Preval et monsieur Lebègue de Prele Mais revenons a ma Felicite Elle devait bientot retourner a sa terre Aussi employait elle tous les moyens possibles pour bien consolider la sante de monsieur Savancour avant son depart Elle lui donnait tout le temps qu'elle pou vait derober a ses affaires Si elle allait dîner en ville e etait lui qui la conduisait Et dans ses courses leur conversation qu'elle m a repetee etait charmante paree qu'elle avait pour base un sentiment que les elantes physiques n' affaiblissaient jamais

Il fut decide que j irais avec Felicite dans la terre acquisie par son frère a dix lieues de Paris du cote de la Normandie Cette terre etait le bien de la jeune per sonne qui en prit le nom Nous partimes en effet le 29 juin

Le sejour que je fis pres Montfort fut delieieux jusqu'a la mi septembre J etais fetee comme mon amie par tout le voisinage Son frere vivut pour moi les attentions les plus delicates Je fis des connoissances fort agreables parmi les jeunes personnes du canton mais mon cœur etait tout a Felicite Elle ne me parlait que de monsieur Savancour Il etait nouvellement grave Felicite avait son portrait qu'elle mit a son chevet Elle lui parlait quelquefois et lui disait des choses touchantes Je lui en temoignai un jour mon etonnement vulage de mon pere « Ah ! si vous viviez comme il est seduisant ! me dit elle C est un de ces hommes qui n'ont pas besoin de jeunesse pour se faire aimer Ses distractions même et son air occupe ont un charme paree qu'on sait trop que ce n'est pas affectation Il ne dit pas un mot qui ne soit l'expression d'un sentiment S'il fait un compliment il est delieat et persuasif il vous detaille vos charmes et vous perfectionne de maniere a faire aimer l'homme qui sait les penetrer si bien et en deviner tout le prix »

C'est ainsi que s'exprimait l'aimable Félicité Hélas ! qui l'aurait pensé, qu'avec tant de charmes, de grâces, de jeunesse, elle serait quittée par un homme de cinquante-deux ans ! Ce fut cependant ce qui arriva ! Mais elle n'eut d'autre rivale que l'occupation

Je passai près de cinq mois avec ma belle amie Mais, comme je l'ai dit, les deux premiers seuls furent d'une gaîté pure Au milieu de septembre, je reçus une lettre de Moresquin Elle n'était que d'une page, et n'exprimait que la connaissance qu'il avait de mon séjour à Saint-Léger Cependant elle l'empoisonna, parce qu'à tout moment, je m'attendais à le voir arriver, et renouveler la scène du jardin du Roi Je n'entendais plus frapper sans que le cœur ne me battît Si je voyais un étranger quand nous sortions, je me cachais, jusqu'à ce que je l'eusse reconnu Cette appréhension continue me rendit malade Je revins à Paris avec une fièvre lente

Pendant mon absence, Moresquin avait donné quelques scènes sous les fenêtres de mon père, avec son fils Il rassemblait les femmes du commun, et leur faisait une narration à sa manière, et comme il est le plus faux de tous les hommes, ce devait être le parfait opposé de la vérité J'appris à mon retour tout le scandale qu'il avait causé Mais j'étais sous la sauvegarde de mon père et de la loi Nous demeurâmes tranquilles jusqu'au 9 février 1787

C'est ici une nouvelle époque, mais qui ne sera pas longue, ce fut comme la dernière explosion de la rage de Moresquin, et celle qui lui fut le plus funeste

Le 9 février, il se leva très matin pour commencer son opération Il se rendit à Montrouge, pour y voir monsieur Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, ami de monsieur Saxancour Il ne le trouva pas monsieur Mercier était à Paris Il eut la hardiesse de demander

monsieur Letourneur Il fut admis devant une compagnie de cinq a six personnes Ce fut la que cet insense en presence de gens qui tous estimaient et connaissaient monsieur Savancour eut la temerite de se repandre en calomnies qui firent horreur Il y a grande apparence qu il machinait cela dans sa tete depuis longtemps ! et que c etait un dernier coup qu il voulait frapper sans trop s inquieter des suites Il sentait que quels que fussent les rapports qu il avait avec monsieur Savancour c etait une elevation pour lui et il en profitait a sa maniere Les choses qu il dit dans le dessein de frapper un coup d eclat n eurent pas l effet qu il s en etait promis elles etaient si outrees qu on le prit pour un fou Seulement monsieur Letourneur etait tout tremblant car il y avait a fremir ! Qu on se figure qu il me chargeait de tous les crimes a la fois ainsi que mon pere On sait ce qu il a fait Il a fallu le raconter d apres cette derniere calomnie pour satisfaire aux demandes repetees de tous les amis de monsieur Savancour et un homme capable de ce qu il a fait l est encore plus de tout dire

En revenant de Montrouge ou il avait effraye tout le monde Moresquin rencontra monsieur le vicomte de T l homme le plus doux et le plus honnête Il se repandit en injures contre monsieur Savancour avec une telle atrocite que monsieur de T indigne sortit de son caractere pour lui dire « Je vous connais enfin mais c est par votre propre bouche Allez vous ne faites tort qu a vous meme » Monsieur Savancour apprit cette conversation le soir meme de la bouche de monsieur le vicomte Mais tous deux ignoraient ce qui s etait passe a Montrouge Ce ne fut que le surlendemain que monsieur Mercier en instruisit monsieur Savancour par une lettre d abord puis de bouche

Mon pere indigne sentit alors qu il ne devait plus

ménager un misérable, qui le forçait à le démasquer Il fit un mémoire, le même que j'ai remis à mon procureur, et qui ne contient que le récit exact des faits Ils y sont plus abîgés qu'ici, parce qu'on y a retranché tous les traits atroces, dont on ne voulait pas faire retentir les tribunaux Mon père fit ensuite priver Moresquin de son emploi, en employant une personne qui savait se faire écouter Le méchant fut chassé le 19 février, dix jours après son explosion du 9, explosion qu'il avait prolongée, en allant dans différentes maisons répéter ses calomnies

Moresquin déplacé, ne se voyant plus soutenu par les sots discours d'un Megas, d'un Lapropre, d'un Gouillon, et d'autres bas personnages qui environnent monsieur Olaus-Magnus, et le trompent, par un effet de leur basse jalousie contre le mérite, Moresquin est demeuré dans sa platitude naturelle, on n'a pas entendu un mot de lui, depuis son expulsion, si ce n'est qu'il présenta un mémoire au sous-protecteur, qui le montra un jour à mon père Ce mémoire était également impertinent et sot, et il n'excita que le mépris Cependant, mon père fut blessé de ce que Mégas s'en était chargé, il cessa de le voir pour jamais (1)

On commença la procédure de la séparation, d'après les derniers écarts de Moresquin On prouva par deux témoins oculaires les soufflets au jardin du Roi, on prouva par trente témoins les infamies débitées à Mont-rouge, devant monsieur Letourneur et ses amis, à Paris, devant différentes personnes dignes de foi, surtout à une dame aimable, dont la figure, les mœurs, et le charmant caractère, font le bonheur de son époux, et d'un fils de l'âge du mien, mais plus heureux La sépa-

(1) J'apprends que Mégas avait encore employé Moresquin, c'est une preuve de connivence

ration a enfin ete prononcée moins d apres le memoire de mon procureur que d après celui ci

Je retournaï voir Felicite avec laquelle j ai passé trois mois et demi en 1787 Je partage ainsi ma vie entre mon pere une sœur cherie dont les graces l ai mable naïvete ne peuvent être comparées qu a celles de ma celeste amie et Felicite C est dans cette heureuse tranquillité que me laissent mes peines que j ai entre pris de composer ces memoires qui ne m ont rappelé des moments cruels mais passés que pour me faire mieux sentir mon bonheur actuel

En 1788 j ai porté a mon amie une nouvelle pièce de mon pere dont elle a l étrenne car personne ne l a encore lue et moi même je n y ai pas jeté les yeux J ai voulu que ce fut l aimable Felicite qui la vit la première Je savais seulement qu elle lui était dédiée

#### DI DICACE

FELICITE ! Reine du monde et de mon cœur ! vous donnez la réalité de ce qu annonce ce beau nom ! Délicieuse fille ! vous qui réunissez tous les charmes dans vos yeux noirs brillants et mignards dans le son tout chant de votre voix harmonieuse dans votre sourire en chanteur dans votre taille voluptueuse et ce pied mignon qui porte tous vos appas ! vous avez été ma Muse ! Daignez servir de mère à l enfant que vous avez engendré ! Vous êtes le père je ne suis que la mère Aimez moi protégez moi comme l époux doit protéger l épouse ! Vous ne vous attendez pas à être mari ! C est moi qui vous procure cet avantage précieux car sachez que lorsqu une belle inspire un ouvrage elle fait l office du male et l auteur, conçoit porte accouche Je vous prie de chérir notre enfant C est un male aussi son nom d Epiménide vous plaira sans doute permettez qu il ait pour nom de fa

*mille, celui que vous méritez si bien, et que dans le monde,  
on ne le nomme plus qu'Épiménide-Félicité !*

*Je suis en attendant cette faveur,  
Votre fidèle épouse, Saxancour,  
le poète*

Félicité fut aux laumes de cette épître dédicatoire  
J'étais arrivée le soir à 7 heures Elle ne voulut pas  
remettre la lecture, et elle pria son fidèle de nous la  
faire Je veux que les lecteurs de mes mémoires parta-  
gent le plaisir qu'elle nous donna

---

## ÉPIMÉNIDE

*Comédie en trois actes*

---

*PERSONNAGES, sous le costume grec*

*Épimenide, fils d'Agiasarque, l'ancien, grand prêtre de Jupiter, à Gnosse*

*Neobule, femme d'Épimenide*

*Agiasarque, second fils d'Archiloque, petit-fils d'Épimenide, et grand prêtre actuel*

*Chloris, petite-fille d'Épimenide et veuve*

*Nais la vieille, prêtresse de Venus, autrefois amante d'Épimenide.*

*Nais, la jeune novice, petite-fille de Nais, aimée d'Agiasarque second et du jeune Épimenide*

*Épimenide le jeune, fils de Chloris, amant de la jeune Nais*

*Ergaste l'ancien, esclave d'Épimenide*

*Ergaste, petit-fils d'Ergaste l'ancien, et valet d'Agiasarque second*

1 2 3 4 et autres *Archontes*  
 1 2 3 jeunes *Crétois* — Un *Héraut*  
 1 2 jeunes *Crétoises*  
*Chœur de prêtres de Jupiter*  
*Le chêne de Dodone*  
*Chœur de prêtresses de Vénus de tous les âges*  
*Peuple de Gnosse*  
*Un ambassadeur athénien*

*La scène est à Gnosse capitale de Crète dans la grande place garnie de statues et du cénotaphe d'Épiménide. Au fond est le temple de Jupiter Crétien sur les côtés la maison du grand prêtre le Sénat*

### PROLOGUE

C'est un genre nouveau que j'essaye un théâtre italien. Je voudrais y amener le chant et un divertissement sans couper l'intérêt et sans donner l'intruisemblance choquante du débit tantôt parlé tantôt chanté sans cause naturelle par le même personnage. On dit que les acteurs de l'artiste sont fiers envers leurs camarades acteurs de la comédie. Ce devrait être tout le contraire ou plutôt ils devraient tous s'estimer et s'aimer comme des artistes également utiles aux lettres aux plaisirs ingénieux et délicats de la nation la plus poétique de l'univers. Je ne tairai pas qu'on m'a fait de sérieuses objections sur l'union que je proposais mais je les crois futiles malgré le mérite de l'excellent auteur Granger qui les hasardait.

## ACTE PREMIER

## PREMIÈRE SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASIE PETIT-FILS

ÉRGASIE PETIT-FILS (*venant des champs, et accourant essoufflé*) — Par Jupiter ! mes doutes sont confirmés ! C'était un fourbe Voici Épiménide Mais je crois qu'il sort de chez Nais !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*à Nais, qui lui parle encore à la fenêtre*) — Je serai constant soyez fidèle ! Le grand pretre vous adore, mais puisque Vénus et l'Amour sont pour moi, je ne redouterai pas sa puissance (*apercevant Ergaste*) Dieux ! m'aurait-il vu !

ÉRGASIE PETIT-FILS — Seigneur ! j'arrive du mont Ida j'accouïs à Gnosse

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Accours-tu ? ou si tu te sauves ?

ÉRGASIE PETIT-FILS — J'accours, Seigneur Et grâce à ma promptitude, je suis témoin d'un prodige inouï ! Ah ! que vous aviez bien raison, l'autre jour, de me dire que les maîtres sont d'une autre nature que les esclaves ! Par exemple, vous êtes ici, et vous êtes au mont Ida ou dans la route Et moi, pauvre esclave, je ne suis qu'ici

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Que veut dire ce pendaïd ? Il aua fait quelque tour !

ÉRGASIE PETIT-FILS — Un homme, qui vous ressemble assez, se dit au mont Ida, Épiménide, fils d'Agiasarque, dont vous êtes le seul fils adoptif Il voulait se faire rendre compte ! Il avait un air de vérité ! Euphorbe, l'intendant des troupeaux, ne sachant que faire de cet insensé, m'a chaigé de le conduire ici, parce que le fourbe a feint de ne pas reconnaître sa route Je l'ai

conduit mais a une demi stade je l'ai laisse pour venir prévenir le grand prêtre

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Si tout cela est controuvé quel motif as tu ?

ERGASTE PETIT FILS — Par Hercule ! c'est la vérité

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Ta réputation n'est pas assez bien établie pour que tu te permettes des jeux d'esprit. C'est par punition que tu étais aux champs Ressouviens-toi de ton seul Ergaste condamné aux mines ! de Sinon ton père qui

ERGASTE PETIT FILS — Laissons la ma pauvre famille ! Je ne suis pas assez vain pour rimer les génératologies. Je viens de voir un autre Épimenide il est plus âgé que vous et paraît environ vingt-sept ans. Sa taille est plus haute et plus fournie que la vôtre. Il est mis à l'antique et vous êtes très à la mode. Il dit des choses bien extraordinaires ! Par exemple qu'il se réveille qu'il a dormi vingt quatre ou quarante huit heures qu'il ne reconnaît rien ni les routes ni les arbres ni les maisons ! Tout à l'étrange dit-il depuis trois jours

ÉPIMENIDE LE JEUNE (*avec mépris*) — Va conter à d'autres tes fables absurdes

ERGASTE PETIT FILS — Vous allez le voir. A cent pas d'ici j'ai trouvé un vieillard estropié qui demandait l'aumône. Un de mes serviteurs qui on menait aux mines bien gaiotte m'appela et ce vieillard a répondu C'était un double Ergaste !

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Le fourbe se divertit. Retire-toi. Voici Chloris ma mère avec Neobule mon aïeule et tu sais qu'elles n'aiment pas que je profite de tes entretiens.

ERGASTE PETIT FILS — Le mérite est toujours ça l'omnic ! (*A part*) Allons apprendre deux nouvelles à mon maître

## DEUXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a l'écart*), NÉOBULE, CHLORIS  
*deux filles esclaves*

NÉOBULE (*soutenue par les deux jeunes esclaves*) (*Aux esclaves*) — Ariétez-vous ici (*A Chloris*) Ma fille, n'est-ce pas la ce monument nouveau que la prêtresse de Vénus vient d'élever à mon époux ?

CHLORIS — Oui ! Et les Crétois ont souffert qu'une étangère flétrit la mémoire d'Épiménide !

NÉOBULE — Il est beau ! superbe ! On a mis au-dessus la statue en marbre de Pâios .. Mais aimait mon Épiménide , mais il me fut fidèle !

ÉPIMENIDE LE JEUNE — L'ancienne Nais aimait mon bisaïeul ! Et moi, j'adois la jeune et belle Nais

CHLORIS — Elle dit qu'il fut son amant !

NÉOBULE — Aux Dieux ne plaise, ma fille, que je fasse cette injure à la mémoire d'un époux cheri, de le soupçonner ! Épiménide m'épousa par convenance , par respect pour mon père, ami du sien Dès auparavant il aimait Nais, jeune alors, et belle comme Venus Mais sa vertu n'en souffrit aucune atteinte

CHLORIS — Mais il aimait Nais !

NÉOBULE — C'était malgré lui Il me fit lue dans son cœur , je connaissais toutes ses démarches Il m'honorait, il m'estimait Enfin, ne pouvant surmonter un malheureux amour, il consulta son père, qui l'envoya au mont Ida, surveiller les gardiens de ses nombreux troupeaux Ils prièrent tous les Dieux de dissoudre un coupable attachement, et Jupiter le promit Épiménide disparut Laissons les deux Nais vénérer sa mémoire La jalouse n'est jamais née dans mon cœur, grâce à la conduite de mon époux ! et je partage déjà l'attendrissement universel que va causer aujourd'hui la pompe

solennelle des pretresses de Venus ! Cette statue est parlante ?

CHLORIS — Oui elle est parlante ! Mon fils a servi de modele car on dit qu'il ressemble a son bisaieul dont il porte le nom Helas ! je tremble qu'il n'ait le meme sort ! Il tressaille au seul nom de Nais la jeune Ce qui me rassure c'est qu'aujourd'hui meme sa bisaieule va la consacrer a Venus terrestre

ÉPIMENIDE LE JEUNE (*a part*) — Qu'entends je grands Dieux !

NEOBULE — Votre fils est libre pourquoi redouter Nais ?

CHLORIS — Une etrange ! une fille destinee

NEOBULE — Elle est grecque et corinthienne Prenez garde Chloris ! ne blamons jamais les institutions religieuses ! Ceux qui les ordonnerent etaient des sages ! ils eurent des vues utiles et quelquefois si grandes qu'elles vous frappaient d'admiration ! Vous etes fille d'un pontife et veuve d'un souverain Nos parents doivent trembler de toucher aux lois et d'affaiblir le respect du a la religion ! Mon epoux a peri sans doute par la main d'un esclave du coupable Eraste et il semble que la justice des Dieux soit en dormie mais elle va s'eveiller ! Quelque chose me l'annonce !

CHLORIS — On dit que mon aieul etait un zele partisan de la liberte ! Je suis veuve d'un roi que les Grecs nomment tyran !

NEOBULE — Ils ont mis Pittacus au rang de leurs sages !

CHLORIS — Oui apres sa mort Agiasarque le grand pretre qui n'a jamais voulu se marier a cinquante ans est amoureux de la jeune Nais C'est un redoutable rival pour mon fils designe son successeur et qu'il vient d'adopter

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a part*) — Ah ! je céderai tout à mon rival, excepté Nais !

NLOBULE — Agasaique amouieux ! Il n'est pas d'âge pour les hommes, ils aiment quand il leur plait d'aimer, et il faut que les femmes cèdent ! Archiloque, son père, eut les passions fonguaises, son fils lui ressemble, il est d'un caractère du . Où ces enfants ont-ils puisé la méchancete ? Leur père était bon !.. Ma fille, je crains cette rivalité !

CHLORIS — Mon fils est sans appui, à présent, qu'il a perdu son père !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a part*) — Avec du courage, on se protège soi-même

UNE VOIX PLAINTIVE (*L'gasle l'ancun*) — Un pauvre esclave

CHLORIS — Eh ! quel est cet homme des guré qui s'avance péniblement ? C'est un vieil esclave !

NLOBULE — Oui ! ce n'est qu'un esclave ! Mais trop de monde le suit. Rentrons (*Regarda et la statue*) O Épiménide je te salue !

### TROISIEME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASTE (*istrofu, marqué sur le front, comme les sclerats, et suivi de quelques Crétois*), ERGASTE PETIT FILS (*sortant de chez le grand père*)

ERGASTE — Ayez pitié d'un pauvre esclave ! âge de cent ans ! abandonné à la misère !

1<sup>re</sup> CRÉTOISE — Ce pauvre homme !

2<sup>e</sup> CRÉTOISE — Oh ! comme il est vieux ! Tenez, bonhomme

ERGASTE — Que Jupiter vous récompense, comme il récompensa la pieuse Baucis. Il y a soixante ans que j'ai fui de ce pays. J'y suis ramené par les Dieux !

1<sup>er</sup> CRETOIS — C'est un vieil esclave

ERGASTE — A qui grands Dieux ! donnez vous une longue vie ! tandis qu'Épiménide mon maître jeune beau aime heureux est disparu a vingt sept ans !

ERGASTE PETIT FILS (*à Epiménide le jeune*) — Il vous nomme !

1<sup>er</sup> CRETOIS — Comme il est hideux !

ERGASTE — C'est l'effet des tortures pour m'arracher l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis !

1<sup>er</sup> CRETOIS — Ah ! Il est poursuivi par la vengeance céleste !

2<sup>e</sup> CRETOIS — Il peut être innocent !

ERGASTE PETIT FILS — Je ne le crois pas ! Son œil est hagard !

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Pauvre abandonné souffrant la faim a cent ans ! sa difformité est l'effet de l'âge et de la misère !

ERGASTE (*jetant les yeux sur le temple de Jupiter*) — Dieu tout puissant ! je reconnais ton temple asile securable des infortunes !

1<sup>er</sup> CRETOIS — Il cherche un asile pour se dérober à la peine meritee !

2<sup>e</sup> CRETOIS — Il l'a subie !

ERGASTE PETIT FILS — Son front est marqué de la lettre des parricides !

ERGASTE — Je suis innocent ! J'atteste Jupiter et tous les Dieux que je n'ai point porté sur Épimenide mon maître et mon ami une main parricide !

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Que dit-il ? Je suis plein de vie et je ne le connais pas !

2<sup>e</sup> CRETOIS (*à Ergaste*) — Vieillard vous parlez d'Épimenide ! le voilà

ERGASTE — Ah ! Il est vrai ! je vois quelque ressemblance ! Mais mon bon maître s'il existait encore aurait quatre vingt-dix sept ans

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Il parle de l'ancien Épiménide, mon bisaïeu !

1<sup>er</sup> CRÉTOIS — C'est donc l'ancien Ergaste ! c'est ce monstre, dont on nous a tant parlé, dans notre jeunesse ! Les lois de Grèce ne sont pas justes, puisqu'il respire

ERGASTE — Jeune homme, qui que tu sois, tu trouves injuste les lois sacrées, qui ne permettent pas d'ôter la vie sans preuves ! Puisses-tu parvenir à mon âge, sans avoir besoin de les invoquer !

1<sup>er</sup> CRÉTOIS — Il faut le dénoncer aux magistrats ! C'est l'assassin de l'ancien Épiménide Accourez, citoyens ! Il est condamné, sa peine est assurée Mais voici les prêtresses de Venus !

#### QUATRIÈME SCÈNE

L'ANCIENNE NAIS, ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASSET  
ERGASTE PETIT-FILS, CRÉTOIS

L'ANCIENNE NAIS (*regardant le monument*) — Oui, tout est bien ! La statue est ressemblante ! O Épiménide ! depuis soixante-quinze ans je te pleure ! Ton père et ta famille ont laissé errer ton ombre sans toinbeau ! et l'amour répare les torts de la nature !

ERGASTE L'ANCIEN — O qui que vous soyez, je vous bénis d'avoir élevé ce superbe monument à Épiménide !

L'ANCIENNE NAIS — Ne connais-tu pas Nais ! Ces marbres, ce bronze, sont moins durables que son amour pour Épiménide ! auquel le parricide Ergaste a ravi le jour !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — O Nais ! voici Ergaste !

L'ANCIENNE NAIS — Ergaste ! l'esclave et le meur-

trier du plus beau des humains ! Livrez moi ce monstre que je le déchire

1<sup>er</sup> CRÉTOIS — Il fut enchaîné aux pieds de la statue d'Épimenide

ERGASTE LE TITIEN — C'est mon neveu ! Je cours avertir Néobule (*Il sort*) (*On enchaîne Ergaste à la base du cénotaphe*)

### CINQUIÈME SCÈNE

ERGASTE L'ANCIEN — Dieu tout puissant ! un esclave est à tes yeux tant qu'un roi ! C'est un homme ! et lorsque nous avons recours à toi o Jupiter ! très grand et très bon nous pouvons marcher égaux tu ne mets entre nous aucune différence ! et c'est la consolation des malheureux Je le sens dans les fers ! J' Athée ne le connaît pas ! J' insensé ! il est seul dans le monde ! Il n'a pas un père dans les bras de qui se jeter quand il est poursuivi par l'oppression et la tyrannie ! Ecoute moi grand Dieu ! Un opprime un vieillard dont la vie s'est écoulée dans la douleur et l'ignominie implor ton éternelle justice et tu la lui dois ! Foudroie moi par ton tonnerre ou qu'il me justifie ! (*La foudre gronde*) Crétos ! entendez vous la voix du Père des Dieux !

### SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES NÉOBULE (soutenu) ERGASTE LE TITIEN CHIORIS

NÉOBULE — Ergaste ! le vieil Ergaste ! où est il ? ÉPIMENIDE LE JEUNE — Il est enchaîné

L'ANCIENNE NAIS — Néobule voilà ta victime frappe ou je frapperai

NÉOBULE — Prêtresse de Venus ! vos sentiments et

les miens ne se ressemblent pas ! J'aimai mon époux et sa gloire , mes sentiments furent doux et raisonnables , les vôtres se sentent de l'emportement d'une âme illégitime !

L'ANCIENNE NAIS — Les vôtres eurent la froideur du nœud conjugal

CHLORIS — Étrangère ! respete l'épouse et la mère des pontifes de Jupiter !

L'ANCIENNE NAIS — Veuve de Pittacus ! vous n'êtes plus à Samos, et je suis naturalisée Crétoise ! (à Néobule) Prenez votie victime, ou je vais l'immoler (Elle tire une flèche du carquois du 1<sup>er</sup> Crétos )

NÉOBULE — Quelle barbarie !

ERGASTE L'ANCIEN — Où est Archiloque le grand prêtre, mon accusateur, au nom de qui l'on m'a mis à la torture ?

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Archiloque est mort, et voilà sa statue

ERGASTE L'ANCIEN — Et les Dieux m'ont laissé ! Non, ils ne permettront pas que Nais souille d'un crime Protégez-moi, grands Dieux ! (La foudre part, et renverse la statue d'Archiloque, qui tombe aux pieds d'Ergaste )

ERGASTE PETIT-FILS — Jupiter lui-même le justifie

CHLORIS — Croyez-vous que les Dieux ne parlent que par la foudre ! Ils ont un autre langage ! celui de la justice et de la raison , leurs bienfaits, les pensées qu'ils mettent en nous, les moyens naturels de découvrir la vérité, sont bien plus leur langage qu'un vain éclat de tonnerre ! (Montant Nais ) Voyez cette femme fureuse ! la voilà renversée ! Et ma vertueuse aieule est calme

NÉOBULE — Ma fille ! ce n'est pas à vous à borner la puissance des Dieux ! Oserez-vous leur contester le pouvoir de parler un langage extraordinaire ?... Er-

gaste ! tu t es mis sous la protection de Jupiter ?  
Attends le grand pretre

ERGASTE L ANCIEN — J ai souffert les tortures et  
je suis encore a cent ans ! C est que les Dieux me reser-  
vent quelque autre chose que ces fers ! (*Neobule et  
Chloris se retirent*)

## SEPTIÈME SCÈNE

L HS MÉMES (*excepté Neobule Chloris et Ergaste petit fils*)

L ANCIENNE NAIS — O vieillard ! Jupiter te protege !  
serais tu innocent ? Eh bien ! apprends moi comment  
est disparu ton maître

ERGASTE L ANCIEN — C etait par la qu il fallait com-  
mencer On aime a parler des grands evenements !  
Celui ci m interesse il a comble mon infortune !  
Vous savez que le grand pretre Agiasarque possedait  
de grands troupeaux sur le mont Ida Il apprit les depre-  
dations des pasteurs infidèles et il envoia son fils  
pour les reprimer Nous partimes le matin dès l aurore  
Épimenide voulut passer devant vos jardins Nous aper-  
çumes Ephestion de Corinthe qui s en echappait en  
franchissant les murs eleves qui les environnent Il  
laissa tomber sa ceinture Mon maître surpris de l au-  
dace de cet étranger le reprimanda Mais en même temps  
il songea que les lois le condamnaient a mort s il etait  
decouvert

L ANCIENNE NAIS (*a part*) — Ephestion ! Cet amant  
rebute m avait suivie !

ERGASTE L ANCIEN — Mon maître lui fit grace Nous  
continuames notre route Arrives au mont Ida nous y  
trouvames les bergers occupes a se divertir Épimenide  
remit l ordre partout Quelques jours apres il sortit  
seul avec moi Nous marchames longtemps dans les

bois, nous gravîmes sur les roches Épiménide eut soif, et nous nous séparâmes pour chercher une fontaine Je trouvai une source limpide, et j'appelai mon maître Les seuls échos me répondirent, en répétant le nom d'Épiménide Après une vaine recherche, je retournaï chez les bergeres Ils ne l'avaient pas vu Jugez de mon inquiétude ! Je veillai toute la nuit Le lendemain, je courus le chercher avec quelques esclaves Nous fîmes retentir l'Ida du nom d'Épiménide ! Hélas ! en vain Une bête féroce ou le jaloux Ephestion

L'ANCIENNE NAIS (*vivement*) — C'est Ephestion ! tu m'ouvres les yeux ! Il l'aura pris en traître !

ERGASTE L'ANCIEN — J'eus cette idée J'accourus à Gnosse Je m'informai Ephestion de Corinthe était reparti J'annonçai au grand pontife Agiasarque le malheur de son fils Mais soit que ce vieillard fût devenu insensible, ou plutôt qu'instruit par les Dieux, il connût leurs décrets, il ne parut pas troublé Il me protégea, il me défendit pendant quinze ans, contre le jeune Archiloque, son petit-fils ! Il mourut Alors le fils d'Épiménide jeune homme pétulant, m'accusa devant les magistrats Comme esclave, je fus mis à la torture On me disloqua tous les membres Il n'est pas de tourments qu'on n'ait inventés On employa tous les éléments contre moi Mais les lois défendaient de me faire mourir sans preuves On me laissa guérir, on me flétrit de la lettre des parricides, et l'on me jeta dans les mines, où j'ai travaillé soixante ans Enfin, aujourd'hui, on m'a permis de me traîner jusqu'ici, parce que les centenaires ne sont plus sous l'empire de la loi, qu'outragent ces chaînes !

L'ANCIENNE NAIS — O malheureux ! C'est toi, Ephestion, ou les bêtes féroces, qui avez ôté Épiménide du monde, dont il était l'ornement ! Va, le doute suffit, pour que tu me fasses horreur ! (*Elle s'en va*)

## HUITIÈME SCÈNE

LE HERAUT — Crétois ! c'est le grand prêtre !

1<sup>er</sup> CRÉTOIS — Allons au-devant du grand pontife

2<sup>e</sup> CRÉTOIS — Honorons le pontife de Jupiter !

ERGASTE L'ANCIEN (*seul un moment*) — J'ai bien connu des hommes et des femmes comme vous ! Au moment où vous croirez les avoir convaincus ils se prennent tous leurs préjugés ! Mais voici le prêtre de Jupiter précédé par la foule Puisse je exciter la pitié !

## NEUVIÈME SCÈNE

ERGASTE L'ANCIEN (*enchainé*) — CASAROLI II (*grand pontife*) — LE HERAUT — LIMNIDI — JEUNE FRANC ASTE PETIT FILS (*jeunes Crétos et jeunes Crétos marchant en tourbe*)

LE HERAUT — Citoyens ! voici le grand prêtre qui vient du temple prier les Dieux pour vous !

ERGASTE L'ANCIEN — Ayez pitié d'un infortuné qui vous implore au nom des Dieux !

UNE JEUNE FILLE (*à sa compagne plus âgée*) — Ce pauvre homme ! il me fait pitié !

LA 2<sup>e</sup> JEUNE FILLE — Son front est marqué de la lettre du plus grand des crimes ! C'est un esclave qui a tué son maître ! Guyons !

LES DEUX JEUNES FILLES — Éloignons nous !

3<sup>e</sup> JEUNE CRÉTOIS (*armé d'une flèche à Ergaste*) — Tout ce que je puis faire pour toi c'est de te priver du jour que tu souilles !

ERGASTE L'ANCIEN (*à lui-même*) — Quand on a perdu la réputation d'homme vertueux Jupiter lui-même a peine à la rendre !

Le 3<sup>e</sup> JEUNE CRÉTOIS (*prêt à frapper*) — Meurs !

AGIASARQUE (*lui retenant la main*) — Oses-tu bien, jeune homme ! répandre le sang humain, à la face des Dieux, et de ces grands hommes ! (*Montant les statues*)

LE 3<sup>e</sup> JEUNE CRLTOIS — Le parricide laissé, parce que les pieuvres ne sont pas complètes, peut être tué. Ce n'est pas l'homme, ce sont les Dieux qui lui arrachent la vie.

AGIASARQUE — Et s'il est innocent !

LE 3<sup>e</sup> JEUNE CRLTOIS — Il ne l'est pas !

LE HIRAUT (*le touchant de sa baguette*) — Obéis au grand prieur !

AGIASARQUE (*à part*) — Ce malheureux est enchaîné au monument que l'ancienne Naïs vient d'élèver à mon aïeul ! La jeune et belle Naïs doit venir ici rendre son hommage à Épiménide. Cet homme, dit-on, est protégé des Dieux, il pourrait parler pour mon amour. Il faut le protéger !

ERGASTE L'ANCIEN — Sans doute, voilà le petit-fils de mon bon maître !

AGIASARQUE — Que dis-tu ?

ERGASTE L'ANCIEN — Que vous êtes le petit-fils du sage Épimenide, protégé des Dieux, et que moi, je suis un exemple de l'excès d'avilissement où ils peuvent reduire un homme.

AGIASARQUE (*bas*) — Piends courage (*haut*) ! S'il est innocent, j'en atteste les Dieux, ses chaînes se briseront, et s'il veut entier dans ce temple auguste, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Allons rendre notre hommage à Jupiter ! Et toi, invoque les Dieux !

ERGASTE L'ANCIEN — O Épimenide ! je suis enchaîné comme un criminel, aux pieds de ta statue ! Et cependant, je t'ai toujours tendrement aimé ! Mais je sens le pouvoir de Morphée. Mes yeux s'appesantissent. Ah ! ce sommeil vient des Dieux ! il faut y céder (*Il s'endort*)

## ACTE DEUXIÈME

## PREMIÈRE SCÈNE

ÉPINÉNIDE (*tête d'un habit antique très passé avec une longue ceinture de lin à franges*) ERGASTE L'ANCIEN (*endormi enchaîné*)

ÉPINÉNIDE (*examinant tout avec surprise*) — Suis je dans Gnosse ! Je ne reconnus pas ces maisons ! A qui sont élevées ces nouvelles statues ? Voilà celle de mon père ! (*Il s'incline profondément*) Quoi ! depuis huit jours mon père serait-il passé dans le sein des Dieux ! Quelle est celle de ce jeune homme de placee et qui semble renversé par la foudre ! Tout m'étonne depuis mon réveil ! (*Levant les yeux sur le temple de Jupiter*) Ah ! je le reconnus ce temple au guste ! Lui seul n'a pas changé ! O Jupiter immuable ! Voici ma demeure Mes yeux se trompent ils ! Je ne reconnus pas cette porte ! Voyons Je ne suis pas l'ouvrir ! C'est ici néanmoins à droite du temple C'est l'effet de mon sommeil Avec quel plaisir j'embrasserai mon petit Archiloque et ma jolie Phyllis Ce sont deux présents des Dieux bien chers à mon cœur ! Leur vue doit éteindre un coupable amour C'est Acobule c'est mon épouse que j'aime Oui je le sens et je songe à Naus sans émotion ! (*Il aperçoit Ergaste endormi*) Mais quel est ce malheureux vieillard enchaîné à ce monument surmonté d'un d'une statue que je ne connus pas (*Il lève*) C'est la mienne ! Oui c'est moi même Ce vieillard dort ! Il est innocent !

ERGASTE L'ANCIEN (*s'éveillant peu à peu*) — Je ne sais quel son de voix a frappé mon oreille ! On invoquait Jupiter !

ÉPIMÉNIDE — Ce vieillard pourra me donner quelques lumières

ERGASTE L'ANCIEN (*à lui-même*) — Quel est cet homme ! Grand Dieu ! me trompé-je ? Hélas, je me trompe, je n'en saurais douter ! Épiménide, s'il vivait encore, serait vieilli comme moi (*A Epiménide*) Vous, qui venez d'invoquer Jupiter, ayez pitié de l'homme, son image !

ÉPIMÉNIDE (*lui donnant une pièce d'or*) — Je ne puis voir, sans frémir, un infotuné aussi miserable !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur ! la pièce est de poids l'or en est bon mais elle n'a plus de cours, depuis soixante ans, qu'Agiasarque est mort

ÉPIMÉNIDE (*tenant d'autres pièces*) — Que me dit-il ? Agiasarque Mais la maïque du crime est sur son front (*A Ergaste l'ancien*) Homme flétrî, ces pièces sont nouvelles !

ERGASTE L'ANCIEN — Non, seigneur ! On ne prendra qu'au poids celle que vous m'avez donnée

ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Puis-je ajouter foi à ce que dit ce malheureux ? (*A Ergaste*) Vieillard ! vos discours, et tout ce que j'ai vu depuis mon réveil, me surprennent également ! Je n'ai quitté Gnosse que depuis huit jours, et tout y est changé ! a l'exception du temple de Jupiter En chemin, je n'ai reconnu ni les arbres, ni les maisons de campagne ! et vous venez d'augmenter mon étonnement !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, en vous examinant, en vous écoutant Mais cela ne se peut pas Vous n'avez quitté Gnosse que depuis huit jours

ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Depuis mon sommeil, dans l'antre du mont Ida, ni les hommes, ni les choses, ne me paraissent plus les mêmes Je suis mal éveillé !

ERGASTE L'ANCIEN (*à part*) — Que dit-il ? (*A Epiménide*) Seigneur ne dédaignez pas de me parler !

ÉPIMENIDE — Pauvre vieillard ! Je ne dedaigne per sonne ! Je suis fils du grand pretre de Jupiter Roi des Dieux et Père des hommes je serai pontife un jour et je dois imiter les Dieux que je sers en traitant en frères tous les humains Vous etes esclave vous etes fletri enchaîné ce sont des titres de plus que vous avez a mes consolations

ERGASTE L'ANCIEN (*transporté*) — Voila comme par lait Épimenide ! Pardon Seigneur ! vous venez de dire que depuis votre sommeil dans un antre du mont Ida les hommes ni les choses ne vous paraissent plus les memes ?

ÉPIMENIDE — Je l ai dit et c est la vérité

ERGASTE L'ANCIEN — Quand a commence votre sommeil ?

ÉPIMENIDE — Hier a midi ou peut être avant hier Je ne me suis reveillé que ce matin Mes membres avaient perdu leur souplesse J ai voulu sortir et l ouverture de la grotte m a semble scellée par le temps ! le fer de la lance était rouillé le bois en était pourri Apres avoir peniblement derange la pierre dont j avais fermé l ouverture de la grotte j ai trouve l entree libre la veille garnie de ronces & buissons et c est avec peine que je me suis ouvert un passage ! Mes habits sont decolores et se dechirent dès que je fais un mouvement ! Quelque chose d extraordinaire s est passé ! En descendant le mont Ida je n ai reconnu ni les arbres ni les chaumieres ni les bergers qui les habitent ! Je n ai plus trouve personne de ceux qui la veille encore gardaient les troupeaux de mon père Agiasarque ! Un chien a été pret a me dechirer ! Quand j ai demandé Ergaste on m a pris pour un visionnaire et

ERGASTE L'ANCIEN — Ergaste ? Seigneur ! vous avez demande Ergaste ? He ! quel Ergaste ?

ÉPIMÉNIDE — Ergaste mon camarade, et non mon valet C'est mon ami car il m'aime, et moi

ERGASTE L'ANCIEN (*vivement*) Ah ! vous me percez le cœur ! mon maître mon cher maître Épiménide parlait ainsi de moi !

ÉPIMÉNIDE — Votre maître Épiménide ! Quel est donc cet Épiménide, qui vous abandonne à la honte et à l'infamie ?

ERGASTE L'ANCIEN — Ah ! ce n'est pas lui ! Mon bon maître ne m'aurait point abandonné Seigneur ! si je vous apprenais quels sont mes malheurs, vous frémiriez Écoutez-moi, ô vous qui devez être le pontife de Jupiter ! Je suis né à Samos dans la guerre malheureuse que soutinrent les Samiens contre la République d'Athènes, je fus fait esclave, dans ma quinzième année, et vendu au Pontife Agiasarque, lequel me donna au jeune Épiménide son fils Nous étions presque du même âge Comme j'étais bien élevé, mon jeune maître me prit en amitié J'avais deux ans plus que lui sa confiance en moi fut sans bornes , il me découvrait toutes ses pensées Il connaissait ma naissance , j'étais fils du premier Archonte de Samos , Épiménide m'avait promis la liberté, dès qu'il serait son maître

ÉPIMÉNIDE — Vieillard ! votre histoire m'étonne ! Je suis Épimenide, et tout ce que vous dites est vrai de mon Ergaste Mais il n'a pas trente ans, et vous êtes dans la caducité !

ERGASTE L'ANCIEN — Ah ! Seigneur ! Vous êtes un Épiménide, je le crois ! mais un jeune Épiménide, qui

ÉPIMÉNIDE — Je suis Épiménide, ami et maître d'Ergaste de Samos, autrement Palémon, mais dont le nom a été changé, pour l'esclavage , son père était l'Archonte Perdicas Ergaste m'accompagna, il y a huit jours, lorsque par l'ordre de mon père Agiasarque, je

me rendis au mont Ida pour reprimer des depredations des gardiens de ses troupeaux

ERGASTE L'ANCIEN — L'Ergaste dont vous parlez c'est moi. Vos traits sont ceux de l'Épimenide que je servais il y a soixante quinze ans et je crois que c'est vous si vous avez pu vivre sans vieillir. Il y a quinze olympiades que mon maître Épimenide est disparu !

ÉPINELNIDE — Nous comptons là vingt cinquième depuis la restitution des Jeux par Hercule

ERGASTE L'ANCIEN — C'est là quarantième seigneur que nous comptons ! Un homme comme vous peut-il l'ignorer ? Volez cette colonne

ÉPINELNIDE (*lit.*) quarante ! (*1 lui-même*) Il est vrai ! O Jupiter très bon et très grand ! le temps a-t-il marché sans moi ? Je regarde cet homme. Il est dans la crûdicite mais c'est Ergaste (*a Ergaste*) Que rencontrâmes nous en sortant le matin de notre départ ?

ERGASTE L'ANCIEN — Ephestion de Corinthe passait par dessus les murs des jardins de Zeus

ÉPINELNIDE — C'est la vérité

ERGASTE L'ANCIEN — Permettez qu'à mon tour je vous interroge. Que dites-vous à Ephestion ?

ÉPINELNIDE — Je l'ai présent « Vous venez de commettre un attentat que nos lois punissent de mort mais vous êtes un étranger. Allez et soyez plus circonspect. Je ne vous dénoncerai pas ! »

ERGASTE L'ANCIEN — Par Jupiter ! ce sont les propres paroles le son de voix le ton l'air et le geste d'Épimenide mon maître. Mais pourquoi n'a-t-il pas vieilli ?

ÉPINELNIDE — C'est Ergaste ! Mais d'où vient qu'il soit caduc ? Quel prodige inouï (*Il promène ses regards*) Je ne reconnaissais personne ! Sans la vue de ce temple que je retrouve le même je me croirais dans une ville étrangère ! Mais pour me convaincre il fut en

trer, et voir Néobule (*Il s'approche*) Oh ! là ! Sostrata ! ouvrez ! C'est Épiménide !

## DEUXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN, ERGASTE PETIT-FILS

ERGASTE PETIT-FILS (*ouvrant*) — Que demandez-vous ?

ÉPIMÉNIDE — Ma femme et mes enfants

ERGASTE PETIT-FILS (*à part*) Grands Dieux ! l'étranger qui nous a parlé ce matin ! serait-il Pittacus, échappé des mains des Conjurés ! Oui, c'est lui ! Je vais avertir votre femme, Seigneur Il faut la préparer

## TROISIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN

ÉPIMÉNIDE — Je ne comprends rien à ce qu'il dit !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, il vous prend pour Pittacus, tyran de Samos, époux de Chloris votre petite-fille

ÉPIMÉNIDE — Chloris ! Pittacus Un tyran, mari de ma fille Quelles choses étranges ! Et ce vieillard lui-même, n'est-il pas une illusion ?

## QUATRIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN, CHLORIS,  
ERGASTE PETIT-FILS

ERGASTE PETIT-FILS — Voilà Pittacus, votre époux, que vous rendent les Dieux

CHLORIS (*à Epimenide*) — Qui que vous soyez qui demandez ici votre épouse je ne vous connais pas !

ÉPIMENIDE — Je demande à revoir Neobule ma femme Archiloque mon fils Phyllis ma fille mon épouse mes enfants qu'il y a huit grands jours que j'ai quittes !

CHLORIS (*à Ergaste petit fils*) — Tu as l'indiscretion de m'amener auprès d'un fou ! (*Elle rentre*)

### CINQUIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE ERGASTE L'ANCIEN ERGASTE  
PETIT FILS

ÉPIMENIDE — D'où vient si tu appartiens à cette maison ne reconnais tu pas ton maître ?

ERGASTE PETIT FILS — Je t'ai pris ce matin pour un fourbe tout à l'heure je t'ai cru Pittacus de Samos Qui es tu ?

ÉPIMENIDE — Epimenide fils du grand prêtre Agiasarque comme je l'ai dit ce matin aux gardiens des troupeaux

ERGASTE PETIT FILS — Écoute ! la fourberie ne vaut rien ! Attends qu'Agiasarque le grand prêtre ait touché le cœur de la jeune et belle Naïs qui lui préfère Épimenide son neveu qu'il soit marié et qu'il ait un fils dont tu puisses usurper l'existence

ÉPIMENIDE — Quel galimatias ! ou j'entrevois cependant quelque lueur de vérité ! Ne puis je entrer chez moi ?

ERGASTE PETIT FILS — Pour celui là non

ÉPIMENIDE — Je ne parlerai pas à Neobule ?

ERGASTE PETIT FILS — Non non non ! Un fourbe un fou ! Veux tu que je me fasse battre ?

ÉPIMENIDE — Les Dieux m'ont donné la patience

mais je sens qu'elle n'est pas à toute épreuve (*A Ergaste l'ancien*) Si vous êtes Ergaste, et non un fantôme envoyé par Morphée, à l'aide des Songes l'obéter et Fantase, dites-moi, vieillard, ce que vous pensez

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, je ne suis ni l'obéter, ni Fantase, mais je suis le malheureux Ergaste, l'infortuné Palemon, accusé de vous avoir massacré dans un antre du mont Ida Votie épouse, que vous demandez à von, est presque de mon âge, à peine peut-elle se soutenir Phyllis votie fille a été mariée, vous venez de voir sa fille, qui est mere du jeune Epiménide, a ce que j'ai ouï dire, dans l'Attique, où je m'étais réfugié

ÉPIMÉNIDE — J'aurais dormi soixante-quinze ans ! Mais on sort du temple en foulc

ERGASTE L'ANCIEN — C'est le cortège du grand pontife

ÉPIMÉNIDE — Sa vue achèvera de m'éclairer

## SIXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE ERGASIE, LE HÉRAUT, AGIASARQUE  
LE JEUNE ÉPIMÉNIDE, ERGASIE PETIT-FILS,  
PEUPLE DE GNOSSE

LE HÉRAUT — Infortunés ! prenez confiance ! le grand pontife Agiasarque vient d'élever vos demandes et vos prières jusqu'aux Immortels !

ÉPIMÉNIDE — Agiasarque ! Et ce n'est pas mon père ! (*Agiasarque s'avance vers la statue d'Epiménide*)

ERGASTE L'ANCIEN — C'est votie petit-fils, né pendant votre sommeil

LE HÉRAUT — Silence respectueux !

AGIASARQUE — Si les Dieux protègent cet infortuné, ils briseront ses chaînes, à l'arrivée des prêtresses de Vénus

LE HERAUT — La cérémonie de l'inauguration de la statue commence Observez un silence respectueux !

AGIASARQUE II (*regardant le Temple les mains élevées*)

O Jupiter très grand ! reçois le pur hommage  
Que chaque jour la Grèce offre ici par ma voix !  
Donne lui tous les biens ! écarter le dommage !  
Soumets l'enfant au père et les hommes aux lois !

### CHŒUR

O Jupiter très grand etc

AGIASARQUE — O Jupiter ! je t'invoque par les manes du sage Épiménide ! Il aimait l'ancienne Naïs malgré lui mais il était ami avec la vertueuse Néobule et il préfère la mort à l'infidélité ! Je sens la même flamme pour la jeune Naïs et je suis libre si tu approuves mes vœux brise les liens de cet infortuné ! (*Il secoue les chaînes d'Ergaste et elles tombent*) Sois libre puisque tu es innocent !

ERGASTE L'ANCIEN — O Pontife ! vous protégez les Dieux que vous servez !

AGIASARQUE (*s'adressant au Chêne de Dodone*) — Chêne de ceux de Dodone rends nous les oracles de Jupiter ! (*Les branches du Chêne s'agitent*)

### UNE VOIX

*Ergaste n'est point homicide  
Naïs est pour l'huméride*

ÉPINÉNIDE LE JEUNE — Grands Dieux vous prenez mes intérêts !

ERGASTE L'ANCIEN (*à Épinénide l'ancien*) — Entendez-vous l'oracle ? (*A Agiasarque*) O Pontife bien faisant ! je ne suis pas coupable la voix des Dieux vient de le déclarer mais en voici la preuve la plus sûre

Épiménide mon maître est vivant (*Il le montre*)

AGIASARQUE — Épiménide mon aïeul ! Ce vieillard est un fourbe !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*avec douleur*) — Ah ! cet Épiménide est celui que favorisent les Dieux, et l'oracle ne me regardait pas !

AGIASARQUE (*à Ergaste l'ancien*) — Pour te prouver que tu es un fourbe, reprends tes fers (*On lui remet ses chaînes* *A Épiménide l'ancien*) Et toi, malheureux

ÉPIMÉNIDE — Ministre des Dieux ! sois juste, et avant de prononcer, examine

LE HÉRAUT — Voici la pompe solennelle de Vénus !

ERGASTE L'ANCIEN — Quel spectacle consolant (*A Épiménide*) Seigneur, comme la chaste innocence brille encore sur le visage des jeunes initiées !

## SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES L'ANCIENNE NAIS, LA JEUNE NAIS,  
*troupe de jeunes filles destinées au culte de Vénus (couronnées de fleurs)*, *chaîn des piétries, sortis du Temple, à la suite du pontife*, ÉPIMÉNIDE, LE JEUNE ÉPIMÉNIDE, etc

L'ANCIENNE NAIS OU LAIS (*montant Ergaste*) — Crétos ! voici la victime qu'il faut immoler aux mânes d'Épiménide Je suis piétresse de Vénus et de la Douceur ! mais qu'on me piète la hache sacrée, et je vais l'immoler !

ERGASTE L'ANCIEN — Offriras-tu des inféries à un homme vivant ?

LA JEUNE NAIS — Pardonne-lui, ô ma mère ! et laisse-nous invoquer Vénus ! (*Elle lève les mains*)

Fille de Jupiter,  
 O Venus Cytheree !  
 Sur ta conque doree  
 Sors de la mer !

Viens de ce adorée  
 Parfumer l'air  
 De l'odeur éthérée  
 De ta divine chair !

## CHŒUR

Fille de Jupiter  
 O Venus Cythère !  
 Sur ta conquue dorée  
 Sors de la mer !

## LA JEUNE VAS

Qui fut tendre amante  
 Et te dit le bonheur !  
 Qui fut reconnaissante  
 Vient t'offrir une fleur !  
 Si fille elle te donne  
 Celle ci s'abandonne  
 A ton soin protecteur !

## CHŒUR DE FILLES INITIÉES

Fille de Jupiter etc

## AUTRE MODE

## CHŒUR DES FILLES

Consolez vous triste Lais  
 Issuyez séchez vos larmes !  
 Voulez retrouvez vos charmes  
 Dans la jeune et belle Vas !

## LA JEUNE VAS

O qu'ils doivent tre lais  
 Ces hommes au cœur perfide !  
 Mais louons l'impénitide  
 Et ses amours , amus trahis !

## CHŒUR

Consolez vous etc

## LA JEUNE NAIS

Je vais consacrer à Cypris  
 Mes charmes et ma jeunesse !  
 O mon père, ô ma deesse,  
 Recevez tout ce que je suis !

## CHŒUR

Consolez-vous, etc

## L'ANCIENNE NAIS, HYMNE

Épimenide, ombre adorée !  
 Je t'élève ce monument !  
 Cette statue est consacrée  
 Au souvenir de mon amant !

## CHŒUR

Épimenide, ombre adorée !  
 Lais t'élève un monument !  
 Cette statue est consacrée  
 Au souvenir de son amant !

## LA JEUNE NAIS

Gnosse par toi fut honorée,  
 Quand elle te donna le jour !  
 Et quand Nais brûla d'amour,  
 Pour le héros qui l'a charmée,  
 De ses maux Venus alarmée  
 La fit payer d'un doux retour !

## CHŒUR

Épimenide, etc

## L'ANCIENNE NAIS

Écoute cet enfant aimable,  
 Belle comme je fus jadis !  
 C'est par son organe agréable  
 Que passera ce que je dis !

## CHŒUR

Épimenide, etc

## LA JEUNE NAIS

Comble mes vœux écoute moi mon père !  
 Et si je dois au plus beau des humains  
 L'avantage que dit ma mère  
 Vers le ciel élève tes mains  
 A Jupiter adresse la prière  
 De manifester mes destins !

ÉPIMENIDE (*s'avançant en écartant la foule*) — Ne profane pas les inferies des morts ! Je suis Épimenide Je repondrai pour ma statue ! Jeune et belle Nais que signifie tout ce que je vois ? Daignez ! ah ! daignez soulever ce voile qui vous dérobe à mes regards !

LA JEUNE NAIS — Vous Épimenide ! Ah ! mon cœur ne me le dit pas !

LE JEUNE ÉPIMENIDE (*à part*) — Je suis tume Agiasarque (*à part*) — Elle tume mon neveu !

LANCIENNE NAIS (*avec étonnement*) — Épimenide ! C'est lui ! Mais il est jeune encore ! Et cependant c'est lui ! Voyons ? (*A Épimenide*) Si tu étais Épimenide ton cœur serait encore tendre ?

ÉPIMENIDE — Qui êtes vous ma bonne ? Je ne vous connais pas !

LANCIENNE NAIS — Je suis Nais

LRCASTE L'ANCIEN — Oui seigneur voilà cette belle Nais

ÉPIMENIDE (*à part*) — Un autre Agiasarque Une Nais décrépite et une autre à la fleur des ans Car cette jeune beauté ressemble à Nais Voici un Épimenide qui me ressemble La nature est donc un fleuve toujours changeant et toujours le même ! (*Haut*) Je demande Néobule mon épouse mes enfants

1<sup>er</sup> CRETOIS — Néobule ! Néobule ! (*Le Héraut répète Néobule et va la chercher*)

## HUITIÈME SCÈNE

## LES MÊMES

ERGASTE L'ANCIEN (*à Épiménide*) — Votre existence, seigneur, a prouvé mon innocence

AGIASARQUE — C'est ce qu'il faudia voir ! Tu es une victime dévouée aux mânes d'Épiménide

ERGASTE L'ANCIEN — Aux mânes d'un homme vivant !

## NEUVIÈME SCÈNE

LES MÊMES, LE HÉRAUT, NÉOBULE (*soutenue par deux esclaves*), CHLORIS

LE HÉRAUT — Place ! C'est Néobule !

NÉOBULE (*au grand prieur*) — Que vient-on de me dire ? Qu'un homme, ressemblant à mon Épiménide, à votre aïeul, mon fils Où est-il, ce vieillard ?

AGIASARQUE — Voilà le fouibe !

NÉOBULE — Grands Dieux !

ÉPIMÉNIDE — O Néobule ! Épouse vertueuse et sensée ! mon cœur vous reconnaît encore ! Pourquoi ma carrière ne s'est-elle pas avancée, comme la vôtre ? ou pourquoi n'êtes-vous pas demeurée comme moi ?

NÉOBULE — Épiménide ! car c'est vous-même, vous retrouvez votre femme vieillie, vos enfants, encore au berceau, à votre départ, ne sont plus aujourd'hui, et voilà vos petits-enfants ! Mais le prodige est inconcevable ! Il est de votre intérêt et du mien, du respect dû à la religion, de le bien constater. On a condamné Ergaste comme parricide ! Quelle leçon !

ERGASTE L'ANCIEN — Me voici Les Dieux m'ont conservé J'ai reconnu mon maître, et je ne saurais douter

ÉPIMÉNIDE — Quelle étonnante situation !

ERGASTÈ — Je suis convaincu du prodige mes yeux et ma mémoire m'en attestent la vérité. Cependant j'ai peine à le croire ! (*Au grand prêtre*) Seigneur vos doutes sont raisonnables et les Dieux ne peuvent vous en faire un crime. Un prodige qui sort de l'ordre éternel établi par eux mêmes ne peut être confirmé que par un miracle. Et l'on ne sera pas criminel encore en doutant de la preuve. Les Dieux doivent nous donner leurs motifs suprêmes quand ils dérangent les lois de la nature.

ÉPIMÉNIDE — Je reconnus la voix et les traits de Néobule la voix et les traits de Nais. J'ai dormi soixante quinze ans ! En effet cette grotte scellée par le temps ce fer rouillé de ma lance ce bois si vert presque réduit en poussière ces buissons qui me fermaient le passage ces arbres ces larmes échangées ces bergers que je ne reconnaissais plus tout ce que je vois ici le témoignage d'Ergastè ces olympeides inscrites sur la colonne. Relaie moi grand Dieu ! O Jupiter tout puissant et tout bon ta céleste raison ne se joue pas des fribles Mortels !

NEOBULE — Épimenide ! interrogez moi en présence de toute cette nombreuse assemblée.

ÉPIMÉNIDE — Rien n'est plus facile à Néobule que de nous convaincre par ce moyen de ce que nous sommes ! Le soir de notre mariage quand tout le monde fut retiré que vous dis je ?

NEOBULE — Voici vos propres paroles « O fille de Polymnestor ! Je suis un avec vous par les Dieux et par mon père ! et ce lien me sera si précieux que j'aurai un souffle de vie ! Ne redoutez de ma part ni l'injustice ni l'indifférence ! Vous êtes un présent de mon père et des Dieux ! Et pour vous prouver que je ne réserve rien je vais vous livrer mon secret le plus profond

Avant que de vous avoir vue, dans un voyage a Corinthe, la belle Nais avait frappé mes regards! (Vite) Je la pris pour Venus, et mon cœur, malgré moi, lui rendit l'hommage qu'on doit a la fille aînée de Jupiter, à la Beauté! Je vous devais cet aveu, je vous le fais. Veillez, ô mon épouse! veillez vous-même sur mon cœur et sui mes yeux. Nais est en Cîte, elle est venue respirer l'air pur de ce beau climat, embaumé par le thym et le dictame, mais je donne pour surveillance a ma vertu, l'épouse a laquelle m'ont lié mon père et les Dieux! »

ÉPIMÉNIDE — Quelle fut votre réponse? Mais avant, je vais l'écue (Il écrit)

L'ANCIENNE NAIS (*à part*) — Il ne dit pas tout!

ÉPIMÉNIDE (*à Nais*) — Faut-il vous interroger aussi? J'y consens. Lorsque je partis pour le mont Ida, je quittai mon épouse. Elle ne saurait en douter, et Ergaste m'accompagnait. Mais qu'est devenu Ephestion de Corinthe?

L'ANCIENNE NAIS — Pourquoi me le demandes-tu?

ÉPIMÉNIDE — Il franchit les murailles de vos jardins (Il écrit)

L'ANCIENNE NAIS — Regarde! Voici ta ceinture

ERGASTE — C'est la ceinture d'Ephestion. Déployez-la tout entière. Mon maître vous fuyait

L'ANCIENNE NAIS (*déployant la ceinture, et lisant sur le dernier pli*) — Ephestion de Corinthe! Grand Dieu! Je perds une illusion flatteuse! mais tu conserves ta vertu. Je suis contente. Tu me fuyais?

ERGASTE — Il vous fuyait, en vous adorant

LA JEUNE NAIS — Vous étiez aimée!

L'ANCIENNE NAIS — Je n'ai donc rien perdu, et la gloire d'Épiménide est sans tache! Je n'avais qu'une illusion, je trouve la réalité!

ÉPIMÉNIDE (*à Néobule*) — Votre réponse est écrite.

NLOBULE (*après qu'Epiménide a cessé d'écrire*) — « Mon cher époux ! (vous répondis je) votre confiance et votre délicatesse me rendent aussi heureuse que si j'étais votre sœur et c'est tout le bonheur que j'avais désiré ! »

ÉPINENIDE (*lui donnant le papier*) — Lisez

NEOBULE — C'est ma réponse Crétois ! c'est mon époux ! (*A Agiasarque*) Reverez votre menu ! (*Lui montrant l'écrit*) Volez mon fils (*Agiasarque marque du dépit*) (*l'Avis*) Vous étiez la plus belle !

L'ANCIENNE NAIS — Vous étiez la plus vertueuse ! Je suis bien au dessous de vous !

ÉPINENIDE (*regardant l'ancienne Nais*) — Vous êtes la jeune et belle Nais que j'adorai malgré moi ! contre laquelle j'ai si souvent prié les Dieux de me fortifier !

ERGASTE — Ils vous ont transporté au temps où ses charmes ne sont plus d'ingénier !

ÉPINENIDE — C'est une grande leçon pour tous les jeunes insenses qui dans leur délire déshabillent leurs matresses !

L'ANCIENNE NAIS (*vivement*) — Crétois ! ne crugez pas en nous adorant d'être en délire ! Ce n'est pas à nous c'est à l'éternelle beauté que s'adresse l'hommage qui nous est rendu ! Epiménide eut c'est lui Crétois ! ne rougis pas de m'avoir aimée ! Je suis belle encore ! Venus l'éternelle beauté fille de Jupiter n'a pas voulu que mes charmes s'ancrantissent les voici dans tout leur éclat ! (*Elle arrache le voile de la jeune Nais*)

ÉPINENIDE AGIASARQUE LE JEUNE ÉPINENIDE — O Jupiter ! c'est Venus !

ÉPINENIDE (*seul*) — Voilà Nais comme je l'adorai à Corinthe !

## DEMI-CHLUR DLS PRLTRLS

O Venus ! que de charmes !  
 Il faut rendre les armes  
 A cette jeune beauté !  
 Venus ! c'est ton image !  
 Pour Lais, c'est le gage  
 Que Venus n'a point quitté  
 Ses traits et son visage !  
 Tout à sa fille est resté !

## CHLUR LNTILR

O Venus ! que de charmes !  
 Il faut rendre les armes  
 A cette jeune beauté !

## LA JEUNE NAMS

Je suis l'oiseau qui vole  
 Pour éviter l'Amour !  
 Pour éviter l'autour !  
 Mais ce qui me console,  
 C'est l'Amour

Je suis comme la rose  
 Qui va fleurir !  
 Empêchez de la cueillir  
 Et qu'un temeraire n'ose  
 La flétrir

Sur moi gronde l'orage,  
 Je l'entends retentir !  
 De son cruel ravage  
 Il faut me garantir !

Je suis l'oiseau qui vole, etc

ÉPIMENIDE — Le charme de sa voix me ravit ! O Jupiter éternel ! tout change, et tout demeure ! Sous ta céleste puissance, le génie humain, tel qu'un fleuve, paraît toujours le même, quoique ses eaux changent toujours ! (A Néobule) Nous sommes convaincus du prodige qui

ma conserve mais comment le persuader aux Cretois !  
(*A Nais*) Achevez votre auguste cérémonie et revenez chez le grand prêtre

AGIASARQUE — Il triomphé ! et tout le monde le croit !

NÉOBULE (*irrité*) — O Jupiter si par un prodige inouï tu m'as conservé mon époux si j'ai revu Épiménide que j'expire dans ses bras ! (*Elle tombe et le chêne de Dodone s'agite*)

ÉPIMÉNIDE (*éperdu*) — Elle expire !

AGIASARQUE — Cet homme dispose-t-il du ciseau des Pâques !

L'ANCIENNE VUS (*roulant secourir Néobule*) — Elle n'est plus ! Ah ! j'envie une fin aussi heureuse !

### LA JEUNE VUS

Le chêne de Dodone  
A parlé le ciel tonne  
Tremblez mortels !  
Qui aux morts  
On proportionne  
Le repentir des criminels  
A l'injure des Immortels !

*Agiasarque et les prêtres rentrent dans le Temple en répétant les vers chantés par Nais*

*Le Chœur des jeunes filles reprend en chantant les mêmes vers sa marche pour aller au temple de Venus qu'on entrevoit dans le lointain sur le bord de la mer* (*On emporte Néobule chez elle*)

ÉPIMÉNIDE (*à Ergaste*) — O mon ami ! qui exigent de moi les Dieux par tous ces prodiges ! Je vois qu'ils ont tout ordonné que leur puissance a ébranlé le cours de la nature Mais je n'ai pas souffert et tu as été le plus malheureux des hommes ! Mon cher Pâle mon ! Que te semble de mon sommeil et de tes peines ?

ERGASTE — En tout il faut envisager la fin ! Et mes

peines, et votre sommeil, sont pour moi la même chose ! Tout est passé, je vous vois, j'adore les décrets des Dieux, et je rends hommage à leur céleste puissance, qui efface en un moment un siècle de douleurs !

ÉPIMÉNIDE — Tu viens de donner au monde la clef des souffrances de l'homme vertueux. Mais allons dans son temple consulter Jupiter.

ERGASIE — Et surtout, calmez Agiasarque !

### TROISIÈME ACTE

#### PREMIÈRE SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASIE (*sortant de chez le grand prêtre*)

ÉPIMÉNIDE — Agiasarque a pour lui la raison !

ERGASIE — Et vous, les Dieux ?

ÉPIMÉNIDE — Mon ami ! tu sais que la raison est leur langage éternel ! Le miracle est une exception, dont on peut douter sans crime, il dément les lois éternelles, établies par les Dieux eux-mêmes ! Cependant, après tout ce que vous m'avez dit, et tout ce que j'ai vu, je suis persuadé. Ces olympiades surtout, gravées de cinq en cinq ans, pendant mon sommeil, sont une preuve irrécusable. Je suis Épiménide, je me connais. C'est moi. Je sens que j'ai la mémoire des événements arrivés, avant mon sommeil, aussi fraîche que s'ils n'avaient que huit jours. Peut-être les Dieux me destinent-ils à réformer les abus, que je compaierai mieux, en voyant ce que ne peuvent jamais voir les autres hommes, en un jour, le point imperceptible et dédaigne, par lequel les abus commencent, et le comble énorme par lequel ils renversent les États !

ERGASTE — Seigneur ! c'est cela même ! Vous êtes un don précieux que les Dieux font aux hommes Comparez et jugez les ages Appuyez ou faites taire à jamais ces laudateurs éternels du temps passé ! Apprenez nous si nous déteriorons sans cesse ou si nous n'éprouvons qu'une révolution sans cesse recommencante Instruisez et notre siècle et ceux qui doivent le suivre Vous voyez si les fils valent moins que les pères Si les lumières augmentent Si le goût se perfectionne Mais voici Agiasarque Il est inquiet il ne peut vous quitter

## DEUXIÈME SCÈNE

LES MÊMES AGIASARQUE ERGASTE PETIT FILS  
LE JEUNE ÉPIMENIDE

ERGASTE PETIT FILS — Les voilà

AGIASARQUE — Vous triomphez ! vous allez m'enlever le sacerdoce ! L'aveugle crédulité est pour vous et les Dieux eux-mêmes paraissent m'abandonner !

ÉPIMENIDE — Pensez-vous qu'ils vous trompent ?

AGIASARQUE — Un prodige pareil revole la raison !

ÉPIMENIDE — Et votre amour

AGIASARQUE — Je suis plus âgé que mon aïeul !

ERGASTE — Mais beaucoup moins sage Aimer à votre âge une enfant qui ne vous aimera pas !

ÉPIMENIDE — J'aime aussi Mais j'ai rendu à la Nature ce que je lui devais Mais elle même choisira son époux et si c'est vous à la bonne heure mais si c'est un autre

LE JEUNE ÉPIMENIDE — Sûrement voilà le véritable Épimenide !

AGIASARQUE — Vous disposez déjà en souverain !

ÉPIMENIDE — Non Je vais asseoir le Sénat et

recevoi ma place dans la société, de mes concitoyens et des lois de mon pays

AGIASARQUE — Quel renversement ! Les lois ne devaient pas souffrir qu'on intervertisse l'ordre naturel des choses !

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*à demi-voix*) — Et qu'à cinquante ans, vous aimiez la jeune Naïs !

AGIASARQUE (*au jeune Épiménide*) — Taisez-vous ! (*A l'ancien Épiménide*) Eh ! quelles preuves certaines nous donnez-vous ?

ÉPIMENIDE — Je vous ai en donné mille Mais j'approuve votre circonspection ! Il ne faut qu'un témoin véridique pour nous prouver un fait naturel. Cent témoins d'un prodige me laissent encore dans le doute Mais je crois celui-ci, moi, parce que je sens d'accord les Dieux et ma conscience Cependant ce n'est pas assez pour vous ! Voici des preuves (*montant les olympiades*) au-dessus du témoignage des hommes, mais elles ne sont encore que pour moi Celles qu'a données la sage Néobule ne sont que pour elle Que le Sénat m'interroge, et décide, Agiasarque, il est une règle sacrée dans la Société, c'est qu'aussitôt que l'autorité publique a parlé, les citoyens peuvent croire, sans faire injure à la raison Une absurdité cesse de l'être, et le simple citoyen n'en répond plus

AGIASARQUE — J'adopte cette maxime ! Elle nous est si souvent nécessaire ! Que l'aréopage décide donc, si vous devez être mon aïeul, ou chassé de la cité, comme un fourbe (*Au Héraut, et à Ergaste petit-fils*) Allez chez tous les archontes crétois, et dites-leur que le grand pontife de Jupiter les attend, à l'heure même, dans la place publique

ÉPIMÉNIDE — Et surtout avertissez les vieillards, qui vivaient avant la vingt-cinquième olympiade

ERGASTE PETIT-FILS — Je n'aurai garde d'y manquer !

(*A part*) Je rirais bien si Agiasarque allait redevenir petit garçon ! (*Ils sortent*)

LE JEUNE ÉPIMENIDE (*à part*) — Traître je te surveillerai ! Je vais te suivre Puisse Nais ne repaître qu'a mon retour ! (*Il suit Ergaste petit fils et le Héraut*)

### TROISIÈME SCÈNE

LES VÉNES EPHESTION DE CORINTHE CRÉON  
*son petit fils (habillé à l'antique)*

EPHESTION (*à Créon*) — Toute la ville de Gnosse retentit du bruit du retour d'Épimenide après un sommeil de soixante quinze ans ! Par Jupiter je confondrai le fourbe ! Le monde est rempli de charlatans qui ont un baume un elixir qui les preserve de la vieillesse mais non de la bastonnade que je leur ferai donner Creon tu me ressembles parfaitement ! aborde cet homme ! Nous verrons s'il te reconnaît

ÉPIMENIDE (*apercevant Créon*) — Que vois je ?

CREON (*l'abordant*) — Seigneur je suis charme de vous revoir !

ÉPIMENIDE (*vivement*) — Eh ! c'est Ephestion ! (*A part*) Toutes mes idées se confondent ! et je ne sais plus que penser !

CREON — Ma vue vous surprend ?

ÉPIMENIDE (*bas*) — Eh ! quoi ! vous êtes resté en Crète !

CREON — Oui Seigneur je me suis confié à votre parole

ÉPIMENIDE (*le considérant*) — Mais vous êtes plus jeune de quelques années Une nouvelle Medee vous a-t-elle rajeuni ?

EPHESTION (*s'approchant*) — Seigneur pardonnez !

Je vous avais pris pour un fouible mais vos traits, votre taille, votre son de voix, votre accent, le langage de notre jeunesse, que vous parlez, comme il y a quatre-vingts ans, tout me convainc que vous êtes Épiménide. Celui qui vient de vous parler, qui me ressemble, et que vous avez pris pour moi, c'est Créon mon petit-fils, plus jeune de deux ans que je ne l'étais, quand vous me surprisez au sortir des jardins de Naïs. Car je ne risque plus rien de l'avouer.

ÉPIMÉNIDE — En effet ! je vois que vous êtes Ephestion, comme ce vieillard est mon Ergaste ! Mais que pensez-vous du prodige qu'ont opéré les Dieux ?

EPHESTION — Seigneur ! ils ont eu leurs desseins !

ÉPIMENIDE — Ah ! qu'ils daignent me les révéler, et j'exécuterai leurs volontés !

EPHESTION — Seigneur, vous êtes resté dans la vigueur de la jeunesse, tandis que tout est passé autour de vous !.. Mais qu'y avez-vous gagné ? Vous avez retrouvé vieillie une épouse que vous estimiez, sans l'aimez c'est un avantage sans doute ! Mais Naïs, que vous adoriez, malgré vous, est également vieillie, et l'on dit que vous avez fiévre, en la voyant ! Votre long sommeil ne vous a pas donné un moyen de bonheur, au contraire, il vous a enlevé l'amour et l'amitié. Quelle est la jeune fille, qui pourra vous aimer ? Malgré votre jeunesse, elle songera que vous devriez être décrépit comme moi. Et quant à l'amitié, les jeunes gens ne peuvent en avoir pour vous, il faut une sorte d'égalité pour qu'elle naîsse, et vous n'êtes plus l'égal de personne. Les vieillards jaloux vous aiment encore moins. Je vous plains, ô malheureux Épiménide ! vous avez un moyen de perfection qui vous coûte le bonheur ! Vous voyez le néant et des passions, et du charme de la jeunesse, lorsque votre cœur peut encore sentir. Que lui dit à présent la vieille Naïs ?

AGIASARQUE — Ce vieillard a ruson ! C'est une punition des Dieux plutôt qu'une faveur d'avoir dormi sans vieillir. D'ailleurs ce n'est pas un prodige. Nous ne vieillissons pas durant le sommeil et le divin Macron disait que nous avançons durant le jour de trois pas dans la carrière de la vie mais que nous nous en recevons d'un pendant le sommeil de la nuit suivante. De sorte que le matin nous sommes plus jeunes d'un pas que la veille en nous couchant. Celui qui ne dormirait pas avancerait sa vie de six pas en vingt quatre heures trois pour le jour et trois pour la nuit au lieu que celui qui dormirait les douze heures complètes n'avancerait que de trois comme celui qui n'en dort que six avance de quatre.

ÉPINENIDE (*souriant*) — Vous dites vrai Agiasarque !

AGIASARQUE — Votre sommeil en lui même fut-il vrai ne serait point un prodige et vous ne seriez point par là le favori des Dieux. Il peut avoir et il n'a réellement que des causes naturelles. Ces causes sont établies par les Dieux elles sont l'écoulement de leur éternelle raison et jamais ils ne s'en écartent. Vous avez dormi soixante-quinze ans dit-on. Il y avait dans vous une cause naturelle qui n'ayant point été contrariée par des causes extérieures a duré jusqu'au moment où quelque malaise l'a fait cesser. Vous dormiriez encore si ce malaise n'eût survenu. Combien n'avez-vous pas vu d'autres vivants dormir des années entières ?

ÉPINENIDE — O Agiasarque ! que vous êtes raisonnable ! C'est dommage que l'envie de conserver le souverain pontificat et d'avoir Nais soit l'unique source de votre philosophie ! Vous diriez tout le contraire et vous seriez superstitieux jusqu'à l'imbecillité si la superstition vous était favorable. Je vais vous prouver en attendant le Sénat que je suis aussi philosophe que

vous (*A Ephestion*) Mon petit-fils m'a coupé la réponse, je vous en fais mes excuses, c'est un jeune homme, il n'a que cinquante ans encoire Je sens qu'il serait cruel, pour les humains, avec leur faiblesse et leur ignorance, d'être immortels ! Ephestion, et vous, Agiasiaque, sachez que la nature a posé les bornes de la vie en deçà de la satisié ! Elle a voulu que la mort prévint l'ennui de vivre Si nous étions immortels au contraire (ce que ne plaise aux Dieux) après une courte jouissance, rassasies, dégoutés, ne trouvant plus rien de nouveau, nous languirions dans une insupportable atonie On ne rencontrerait, à chaque pas, que des infortunés, qui demanderaient la mort comme un bienfait

ERGASTE — Epiménide ! vous avez raison ! et j'ai moi-même éprouvé ce que vous dites !

ÉPIMÉNIDE — Ce que j'ai vu depuis mon réveil m'a plongé dans une tristesse profonde ! Tout ce que j'ai connu de beau, de nant, tombe sous la fau du Temps, ou couvert du masque de la laideur, languit sous le poids accablant des années ! Avant mon sommeil, je savais bien que la beauté n'était pas éternelle, je le savais, mais je ne le sentais pas Je trouvais les vieilles femmes ce qu'elles devaient être Les jeunes me paraissaient des Immortels Un abîme de soixante-quinze ans vient de se creuser entre le jour d'hier et celui d'aujourd'hui ! Je vois dans une subite déchéétude, la jeune et nante beauté, qu'ornaient hier les fleurs du printemps ! et ce passage subit me penètre d'horreur ! L'ancienne Nais me repousse, la jeune et belle Nais m'afflige Ephestion a dit vrai, j'ai perdu la faculté d'être heureux ! Cependant Néobule, aussi déchéuite que Nais, Néobule, mon épouse, la mère de ma postérité, m'attachait, malgré sa vieillesse C'est que la vertu fut autrefois son unique avantage, et que la vertu ne vieillit pas, c'est qu'elle m'a rendu père, et que la femme est

alors pour l'homme l'organe de la divinité Mais le charme de la nature est détruit à mes yeux les attractions touchantes de la jeune Naus ont perdu leur magie et je vois malgré moi cette rose nussante effeuillée par le temps ne laisser que le triste fruit du cynorrhodon ! Ce n'est pas pour moi que les Dieux m'ont conservé leur bonté me serait funeste Ils ont eu sans doute d'autres desseins Attendons qu'ils daignent me les révéler

AGIASARQUE (*à part*) — Ah ! je respire ! du moins il n'est pas mon rival !

#### QUATRIÈME SCÈNE

ÉPINÉNIDE ERGASTI L'ANCIEN AGIASARQUE LI  
JLUNE ÉPINÉNIDE LES DEUX NAIS LE HÉRAUT  
ERGASTE PETIT FILS LES ARCHONTES CRÉTOIS  
*de tous les âges*

Le HERAUT — Voici les Archontes

ERGASTE PETIT FILS (*au grand pontife*) — Ils sont prévenus

LE JEUNE ÉPINÉNIDE (*à la jeune Nais*) — Ayez confiance dans les promesses de Venus ! Je suis dévoué à son fils (*À l'ancienne Nais*) De la fermeté !

AGIASARQUE (*à l'areopage*) — Respectables Archontes de l'areopage institué par Minos vous voyez auprès de la statue de ce grand roi un jeune homme qui se dit l'ancien Épinénide Vous savez combien il paraît jour nellement d'imposteurs qui se vantent de rajeunir les autres et de se conserver eux-mêmes pendant plusieurs siècles sans vieillir ? Vous venez donc en voir deux également célèbres *Eruma* et *Upnelu* Examinez celui-ci Je m'en rapporte à vos lumières et à votre sévérité

ERGASTE PETIT FILS — Oui ! de la sévérité ! Il vaut mieux faire pendre dix innocents que de sauver un coupable !

ERGASTE (*à son petit-fils*) — Malheureux ! qu'oses-tu dire !

ERGASTE PETIT-FILS (*montrant les archontes*) — Ce qu'ils pensent, ô mon père !

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE (*à Épiménide*) — C'est toi qui as dormi soixante-quinze ans ?

ÉPIMÉNIDE — C'est moi, Seigneur, qui cherche à me convaincre de ce prodige inouï

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Ah ! quel fouibe iusé ! Voyez comme il se ménage une échappatoire !

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE (*très vieux*) — J'ai fort connu dans ma jeunesse l'Épiménide que tu prétends être. Nous fîmes un jour l'école buissonnière où allâmes-nous ?

ÉPIMENIDE — Seriez-vous Démonphon ?

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — C'est moi-même

ÉPIMENIDE (*réfléchissant*) — Effectivement ! c'est lui ! Je n'en saurais doutei ! (*Haut*) Nous allâmes sur la route de Crissa nous entrâmes dans un jardin tenu par Stoïax, ancien esclave de Dracon votre père, qui nous servit à goûter nous jouâmes aux noix, et vous me trichâtes si adroitement, que je ne m'en aperçus qu'après avoir tout perdu

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE (*souriant*) — Il est vrai ! J'étais d'une adresse

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Qui n'a fait qu'augmenter

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — Que mangeâmes-nous ?

ÉPIMÉNIDE — Du lait et des figues. Vous dépen-sâtes environ cinq sous, et vous m'aviez gagné près d'un sicle

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — C'est vrai ! j'ai toujours senti qu'il fallait être économe. Le goût de l'économie, dans les enfants, est le pronostic d'une longue carrière ! Il est encore une petite particularité !

ÉPIMENIDE — J'aurais désiré la taire, par respect pour l'assemblée

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — Tu peux parler Un tour de jeu  
nesse rejouit a mon age ( *1 ses confrères* ) J'étais un  
eveille ! On a parle de moi ! Ah ah ah !

AGIASARQUE (*a Lépiménide*) — Oui oui parlez  
Le subterfuge serait adroit !

ÉPIMÉNIDE — Puisque vous le voulez Nous fumes  
servis par Doris fille de Storax malgré ce vieil esclave  
Vous butes seul un flacon de vin de Cypre et vous vous  
comportates ensuite fort mal ! Jusque là que

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — Bon ! c'était la fille d'un es-  
clave

ÉPIMÉNIDE — Je vous quittai après vous avoir  
corrige d'une manière

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — Oh ! vous êtes Épiménide ! je  
le vois ! Lui seul savut celui et j'mais il n'en a parle !

Le 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Doncement ! doucement ! vous  
vous décidez bien vite ! Comme vous j'ai connu l'an-  
cien Épiménide Écoute mon ami Tu ressembles  
beaucoup à celui dont tu prends le nom ! mais je suis  
que tu es un fourbe A qui persuaderas tu la fable gros-  
sière de ton identité avec un homme qui devrait avoir  
quatre vingt dix sept ans et qui se montre aujour-  
d'hui plus jeune que son petit fils qui a en cinquante ?  
A des imbeciles Je veux te confondre Me connus tu ?

ÉPIMÉNIDE — Vous êtes Anytus et vous n'êtes pas  
poli

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Avons nous été souvent ensem-  
ble ? Étions nous grands amis ? Tu hésites ? (*lur  
Archontes*) Voyez son embarras ?

ÉPIMÉNIDE — Je ne suis qu'indigne Non je n'étais  
pas votre ami Vous étiez si méchant que je vous évitais

LE 3<sup>e</sup> ARCHONTE — C'est la vérité !

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Je me rappelle ! Jusque là  
qu'une nuit

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Je n'ai pas interrompu vos plates

questions ! (A *Épiménide*) Tu ne m'as pas fréquenté ?

ÉPIMÉNIDE — Jamais J'étais instruit par d'autres, qui vous voyaient, Damofile, Pythagoras, Euforbe. Vous étiez libertin et méchant. Mais dans la place auguste que vous remplissez, on doit ne plus être tout cela !

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Ainsi, tu es mon accusateur ?

ÉPIMÉNIDE — Je vous réponds

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE — Tu serais fort embarrassé à dire au juste ce que j'ai fait ?

ÉPIMÉNIDE — Craignez de vous y exposer !

LE 2<sup>e</sup> ARCHONTE (*aux autres*) — Il veut payer d'effronterie, mais cela ne prendra pas ! (A *Épiménide*) Je veux en courir les risques !

ÉPIMÉNIDE — Eh bien, que l'aréopage ordonne au chirographe d'apporter les registres des faits et gestes des citoyens, de la vingt-quatrième à la vingt-cinquième olympiade. On y verra qu'Anythus a outragé les statues des Dieux, qu'il a, le soir, attaqué des citoyens, qui venaient de souper en ville, après avoir éteint les torches qui les éclairaient, battu et chassé les esclaves, qu'il a par violence outragé une fille libre, et qu'il n'a évité l'exil qu'à la recommandation du pontife Agiasarque, ami de Cimon son père.

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Qu'on apporte les registres (A *Épiménide*) Il ne me reste plus qu'une question à vous proposer. Si vous êtes Épiménide, répétez-moi le conseil que je vous demandai, un mois avant votre disparition.

ÉPIMÉNIDE — Vous le voulez ?

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Il le faut

ÉPIMÉNIDE — C'est avec répugnance. Mais peut-être est-elle l'effet de la proximité des choses, à mon égard. Vous me dites « Mon cher Épiménide ! je suis bien malheureux ! mon père veut que j'épouse Sos-

trate fille de Cimon et je tremble qu'elle ne soit me chante comme son frere Anythus De plus j'aime ta sœur Phyllis qui est belle douce et formee d'un sang dans lequel la vertu semble hereditaire! Que me conseilles tu? » D'obeir a ton père vous répondis je

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — C'est cela mot pour mot! Au guste Areopage! c'est véritablement Epimenide le sage que vous voyez! (*On apporte les registres que le chirographe présente ouverts au 1<sup>er</sup> archonte*) Voici les traits qui regardent Anythus Il ne peut en disconvenir

ANYTHUS (*à part*) — On conserve a Gnosse ces sotises sur les registres! J'y mettrai ordre

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — M'ussi vous pouvez douter en core interrogez Nuis Ergaste tout ce qui pourra se trouver a Gnosse d'assez ancien pour l'avoir connu et lui avoir parle avant son sommeil

LE 4<sup>e</sup> ARCHONTE — C'est assez Trois magistrats de l'Areopage font une preuve complete

LE 5<sup>e</sup> JEUNE ARCHONTE — Cependant Messieurs il me semble

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Taisez vous jeune homme! l'areopage cretois ne permet pas comme ailleurs aux etourdis de son corps de parler avant l'experience

PLUSIEURS JEUNES ARCHONTES (*à la fois*) — Il faut Je veux On doit L'areopage

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Herauts! faites taire les enfants

LE HERAUT — Glossophiles silence!

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Desormais nous aurons soin de faire porter une loi qui ne permette l'entree dans l'areopage qu'a cinquante ans Prononçons

LE HERAUT — Silence!

5<sup>e</sup> ARCHONTE — Il faut juger Ergaste!

JEUNE ARCHONTE — Son innocence n'est pas prouvee legalement

AUTRE JEUNE ARCHONTE — Je ne le crois pas suffisamment justifié

LE HÉRAUT — Silence !

AUTRE JEUNE ARCHONTE — Il est absurde de l'accuser !

2<sup>e</sup> ARCHONTE — Premier archonte, il faut recueillir les voix publiquement, et non pas en secret

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — C'est ce que je demande. Que ceux qui sont pour Épiménide reconnu, passent à ma droite, et les autres à ma gauche (*L'aséopage se divise on voit, à la tête des négateurs d'Épiménide, le 2<sup>e</sup> archonte, et beaucoup d'archontes pédares, c'est-à-dire de ceux qui ne disent leur avis qu'en passant du côté de ceux dont ils suivent l'opinion*) (*Au 2<sup>e</sup> archonte*) Juge crétois ! l'homme à reconnaître n'a-t-il donc pas satisfait à vos questions ?

2<sup>e</sup> ARCHONTE — Je ne dois pas compte de mes motifs

3<sup>e</sup> ARCHONTE — Tant pis ! c'est qu'ils ne valent rien  
1<sup>er</sup> ARCHONTE (*au second en rang*) — Et vous ?

2<sup>e</sup> ARCHONTE — Contre

1<sup>er</sup> ARCHONTE — Vos motifs

ARCHONTE — J'opine toujours comme Anythus

1<sup>er</sup> ARCHONTE (*au cinquième*) — Vous ?

5<sup>e</sup> ARCHONTE — Contre

1<sup>er</sup> ARCHONTE — Vos motifs ?

5<sup>e</sup> ARCHONTE — Je n'en ai pas, mais c'est mon avis  
(*Le 1<sup>er</sup> archonte suit toute la file, en disant Vous ? et les archontes répondent Contre, comme Anythus*) (*Au 3<sup>e</sup> archonte*) — Vous ?

3<sup>e</sup> ARCHONTE — Pour c'est véritablement Épiménide J'en suis convaincu, par la propriété de ses réponses, par le témoignage de mes yeux et de ceux des autres.

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE (*au 4<sup>e</sup> archonte*) — Vous ?

4<sup>e</sup> ARCHONTE — C'est Épiménide, malgré la singularité du prodige, et ma raison pour le croire, outre votre

temoignage est la colere d Anythus (*Le 1<sup>er</sup> archonte demande l'avis à toute la file*) Et vous ?

ARCHONTE — Pour comme le 3<sup>e</sup> Archonte parce que je me suis convaincu qu'il a raison

1<sup>er</sup> ARCHONTE — Vous ? (*et ainsi à toute la file*) Pour l' (*Il conclut*) Du cote d Anythus une voix tous ses partisans n ayant d autre motif que son opinion Du coté du 3<sup>e</sup> Archonte trois voix y compris la mienne Je vais prononcer le decret a la plurahté « Qu'il soit notoire a tous qu'Épimenide protege des Dieux a dormi soixante quinze ans Qu'il est remis dans ses droits au pontificat et qu'a raison de sa sagesse il sera consulté dans toutes les affaires publiques »

JEUNE ARCHONTE (*opposé*) — Je proteste !

AUTRE — Il faut juger le vieil Ergaste !

1<sup>er</sup> ARCHONTE (*sans se troubler*) — Et quant a Ergaste l Areopage déclare qu'Épimenide étant vivant Ergaste ne l'a pas tue O Jupiter confirme ce decret (*La foudre éclate*)

CRITOIS — Bien juge ! Bravo ! bravo (*Ils applaudissent*)

L'ANCIENNE NAIS — Epimenide tu es grand prêtre ! dispose de ma fille !

LA JEUNE NAIS (*à part*) — O Venus ! protége moi ! Lequel sera mon époux ?

ÉPIMENIDE — Oui je vais en disposer

L'ANCIENNE NAIS (*à sa petite fille*) — Ma fille ! soumettez vous a la décision d'un homme sur lequel les Dieux tiennent les yeux ouverts Remplacez moi Je suis pour le bâtaileul Voyez sa beauté sa jeunesse

LA JEUNE NAIS — Il est vrai qu'il est bien conservé Mais

L'ANCIENNE NAIS — Il a tous les charmes de l'âge le plus tendre et toute la sagesse de la solidité !

LA JEUNE NAIS — Il n'aura plus d'ivresse !

ÉPIMÉNIDE — Et il en faut, en amour . Je vous donne à l'amant qui doit en avoir au jeune Épimenide (*A Agiasarque*) Vous, conservez le sacerdoce J'aimerais la jeune Nais, je le sens mais je vous donne l'exemple du pouyon sui soi-même !

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*avec transport*) — Je suis le plus heureux des hommes !

AGIASARQUE — Les lois ont prononcé, je me soumets

ÉPIMÉNIDE — Puissent tous vos successeurs en dire autant, et respecter toujours les lois !

LE HÉRUIT — Un ambassadeur d'Athènes !

## SIXIÈME ET DERNIÈRE SCÈNE

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR VILLENIEN

L'AMBASSADEUR — Je demande Épimenide

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — En voici deux lequel ?

L'AMBASSADEUR — Celui dont l'oracle de Delphes a déclaré le réveil

LE 1<sup>er</sup> ARCHONTE — Le voici

L'AMBASSADEUR — Seigneur ! Apollon, consulté sur la contagion qui nous désole, nous a commandé de nous adresser au plus vertueux des humains Nous croyions que c'était Solon , mais la Pythie a nommé Épimenide, que les Dieux ont délivré du tourment d'un criminel amour, par un sommeil de soixante-quinze ans

AGIASARQUE — L'Oracle l'a nommé ?

L'AMBASSADEUR — Oui, Seigneur (*A Épiménide*) Seigneur, que puis-je espérer ? Voici les présents

ÉPIMÉNIDE — Laissez, laissez cet oï corrupteur Il est nécessaire à vos malheureux concitoyens Je vous suis

ERGASTE PETIT-FILS (*à part*) — C'est le véritable Épimenide J'en crois plus son désintéressement que

1 Oracle ! Comme les archontes regardent cet or !

ERGASTE (*à Epiménide*) — Je ne vous quitte plus !

ÉPIMÉNIDE — Non ! tu reverras Simos tu descendras libre dans le tombeau de tes pères ! (*Aux archontes*) c'est Pâlemon de Simos votre égal a tous

ERGASTE — Ah ! voilà le plus grand des bienfaits ! Mais que vois je ? Nobles Cratois ! Ce chêne est de ceux de Dodone ! ses branches et ses feuilles s'agitent ! Prenez une attention respectueuse ! Jupiter va parler ! (*Le tonnerre gronde*)

LE CHÊNE — Epimenide ! favori des Dieux sache qu'ils ont suspendu le cours de ta vie afin que réunis dans ta mémoire deux âges différents sans être effaçable tu témoignasses aux mortels qu'ils ont toujours les mêmes défauts ! Console la Vieillesse en lui faisant connaître que les choses ne changent pas et que ses organes seuls sont altérés Encourage la Jeunesse en lui apprenant qu'elle est capable de tout ce qu'ont fait les anciens et les héros ! Va sauver les Athéniens vois Lycurgue à Sparte et donne lui des conseils Va en Égypte parcours le monde et acquiers la vraie philosophie !

LA JEUNE NELLIS — *Le chœur ensuite*

Allez parcourez l'Univers  
Donnez des lois purger le monde  
D'abus divers  
Que votre présence confonde  
Les scélérats les pervers  
Par votre science profonde  
Que tous les biens soient découverts !

FIN

La lecture de cette pièce nous fit le plus grand plaisir Mon amie surtout fut dans l'admiration Pour

moi, ce qui m'en plut davantage, ce furent les sentiments d'humanité noblement exprimés, dont elle est remplie, et quelques vérités qui me parurent très lumineuses

Je restai trois mois à Saint-Léger Je vais à présent parler de mon aimable sœur, de ma meilleure et de ma plus tendre amie

Marion Saxancour fut sur le point d'être la plus heureuse des filles, vu notre position, et son bonheur aurait fait le mien, puisqu'il m'aurait donné un puissant appui contre Moresquin Il faut reprendre les choses de plus haut

Mon père avait la connaissance et l'amitié d'un chevalier de Saint-Louis, appelé monsieur de Saint-Sarmin, inspecteur général d'artillerie C'était le plus doux, le plus honnête, et le plus aimable des vieillards , gai, plaisant, sans prétention, estimé, ami de tout ce qui est honnête et beau, il allait sans cesse louant une voisine qui, ayant épousé un riche vieillard un peu *frappé*, portait la complaisance jusqu'à le raser elle-même, parce qu'il n'avait confiance qu'en elle En louant madame Jovignot, le chevalier regardait ma sœur, et paraissait désirer en elle une compagne aimable, attentive, reconnaissante Mon père entrevit les dispositions de monsieur de Saint-Sarmin, et il en fut flatté, tant à cause de l'illustration que procurerait une pareille alliance, qu'à raison du caractère charmant de ma sœur, qui ne manquerait pas de répondre aux espérances du chevalier Aussi monsieur Saxancour se plaisait-il à la louer, et il repétait souvent, avec complaisance, les soins actifs et tendres qu'elle avait pris de lui en 1785, lorsqu'il fut attaqué d'une suppression de transpiration, qui le mit à deux doigts du tombeau Ces louanges méritées, qu'il donnait à l'aimable Marion, se terminèrent par une sorte de demande qu'on vint faire à mon père

La joie de Monsieur Saxancour ne pouvait se modérer Il se félicitait d'avoir un appui pour moi et pour lui-même dans un homme de ce rang et de ce mérite Le chevalier voulait contracter son mariage dès le matin et sans en prévenir des collatéraux qui ne s'y attendaient guère Mais dans l'intervalle nous nous trouvâmes à dîner chez lui mon père ma sœur mon amie Félicité son frère un monsieur de Sereisot et moi avec deux parentes de monsieur de Saint Sarmin la mère et la fille outre un abbé fils de la dame La jeune personne fit beaucoup d'amitiés à ma sœur ce qui nous fit presumer qu'elle était instruite En effet elle l'était Nous allâmes le soir à une comédie dans la maison même car la possession de monsieur Jovignot était immense On y jouait une pièce de madame de Genlis intitulée *la Flâneuse* je crois et celle de mon père que je viens de placer ici je veux dire *l'Épingle* Nous eûmes un plaisir infini ! En sortant monsieur Saxancour donna une leçon d'astronomie à la demoiselle La mère lui dit « Monsieur voilà sa première leçon » Tout cela nous confirmât plus que jamais Le chevalier marqua les plus grands regards à ma sœur Et cependant qui le croirait ? ce fut la dernière fois que nous allâmes chez lui ! C'est une vraie duplicité de cœur que ceci

La dame parente en recevant la confidence de son parent avait applaudi Tout ce jour qui fut une fête elle fit amitié à Marion Elle lui disut les choses les plus obligeantes Mais elle n'avait pas moins son sentiment Ce fut dans les visites suivantes qu'elle représenta au chevalier que ma sœur était bien jeune ! Ensuite elle le fit trouver avec une demoiselle de trente ans ayant de la fortune ce qu'elle fit valoir Puis elle représenta que ma sœur n'en avait pas Enfin elle agit si bien qu'elle détermina le chevalier pour la demoiselle Ses motifs

n'étaient pas la haine pour ma sœur , mais elle songea que Marion Saxancour n'ayant rien, le chevalier serait obligé de l'avantagei , et en prudente collatérale, elle préféra de lui procurer une demoiselle de condition, immariable, mais qui avait du bien, parce qu'il était inutile de l'avantagei C'est ainsi que tout se fait dans le monde

Il restait à ma sœur une autre ressource, c'était celle de monsieur de Seisot, lieutenant général à \*\*\*, en Bourgogne Cet estimable jeune homme était admirateur déclaré de mon père, et il désirait vivement de lui appartenir Il le lui témoigna un jour de la manière la plus marquée, la plus vive et la plus flatteuse Mon père lui demanda quelque temps pour se déterminer Ce n'est pas qu'il y eût à hésiter mais monsieur Saxancour ignorait ce qui se passait chez le chevalier de Saint-Sarmin, dont le mariage n'était pas encore conclu Ce fut ce retard qui fit échouer cette nouvelle alliance Au mois de juillet, l'aimable jeune homme tomba dans une maladie étrange ! C'était, à ce qu'on croit, une paralysie du cerveau Cet accident était causé par de violents chiagrins, que le jeune homme avait essuyés de la part de sa famille Il n'en est pas moins , mais il est loin d'en être guéri ! Obligé de s'en retourner dans sa ville, il y vegete, sous l'autorité d'un père fort dur, d'une mère faible, et d'une sœur intéressée Ce fut ainsi, qu'après deux apparences d'établissement avantageux, ma sœur est encore fille Mais elle n'en paraît pas affectée , nous demeurions avec mon père, et c'est pour nous un séjour si doux que nous tremblons d'en changer ! Cependant notre bonheur n'est qu'une illusion ! Quel triste sort que le nôtre ! C'est celui de l'oiseau sur la branche, guetté par le chasseur !

J'achève d'écrire ces mémoires en Normandie, auprès de mon amie et de son frère Ils ont eu aussi des

malheurs et c'est ce qui nous unit mais ils n'ont plus rien à craindre !

J'ajouteraï ici que ma mère qui en 1785 quitta la maison pour aller dans son pays natal continua d'y rester. Elle m'écrivit quelquefois et comme il lui faut toujours quelqu'un qui elle l'uisse au supreme degré c'est aujourd'hui ma sœur. Je proteste ici que Marion ne lui en a pas plus fait sujet que je ne lui en avais donné en 1776. Si temps où elle m'a si cruellement persecutée mais que j'oublierais sans mon funeste mariage ou tout au moins que je lui pardonnerais sans la haine active et déchirante qu'elle montre contre une sœur qui est le chef d'œuvre de la nature par son air aimable son esprit son caractère la pureté naïve de ses mœurs sa tendresse pour notre père son activité entendue enfin toutes les qualités reunies. Pourquoi pourquoi toutes deux fuit-il que nous ayons pour ennemie pour calomniatrice celle qui nous a donné le jour ! Les discours de ma mère au sujet de ma sœur sont d'une nature différente de ceux qu'elle tenut de moi mais ils n'en sont pas moins dangereux ! Et puissent ils ne pas avoir des suites aussi funestes ! Je finis par ce vœu de mon cœur !

---

1<sup>er</sup> Postscript Ingénue avait le cœur serré en écrivant ces derniers mots de ses mémoires auxquels depuis elle n'a rien ajouté parce qu'elle n'en a pas eu le temps

A son retour de chez Félicite elle trouva encore l'apparence du bonheur à la maison paternelle. D'abord, elle s'appliqua aux soins qui lui étaient dévolus qui consistaient à disposer, compter et faire distribuer les

productions du travail de son père Elle voyait avec joie que tout prospérait , et les soins qu'elle prenait étaient accompagnés du plaisir que donne le devoir rempli Elle était plus chère que jamais à monsieur Saxancour Elle vivait dans la plus intime union avec son aimable sœur Marion, de son côté, jouissait alors d'un bonheur peu commun ! Elle était en relations avec une femme de qualité du premier mérite, qui lui marquait le plus tendre attachement Ainsi les deux sœurs étaient heureuses par elles-mêmes, en même temps qu'elles voyaient la douce satisfaction de leur père Mais Moresquin existait Ce monstre, dont la dame respectable, chérie de Marion, avait offert la punition, avait été presque oublié Il n'oubliait pas, lui ! Il guettait le bonheur de ces trois personnes, pour le détruire ou le souiller ! En effet, il arriva pour lors une chose inconcevable, et qui montre à quel point l'espèce humaine est corrompue ! La servante d'un procureur eut ses raisons pour faire croire que sa montre avait été volée Moresquin le sut, et ce monstre accusa sa belle-sœur ! Il écrivit deux lettres dignes de lui, l'une à monsieur Saxancour lui-même, l'autre à madame Bitez, cette même tante dont il est question dans les mémoires Comme on n'a pas donné de son style, et qu'on s'est contenté de renvoyer à la *Femme infidèle*, pour les lettres déjà imprimées, on va placer ici ces deux chefs-d'œuvre de nonceui et de sottise

*A Monsieur Nicolas-Edme Savancour, grammicien*  
*Malgré mon pioho de ne plus parlé de nos enfames debas*  
*je me voi forcé de dicetien ma cause de celle de la persone*  
*averée qui a pris la chose en quaicetion dont vous ne savé*  
*ou ne devé savon que tro le rairit et ja piens que ma fame*  
*a bocou à souffri de tous deu ce quele merit sependant*  
*jan é pitiéz coquelle ne le merite pas se qui me fit vous pio-*

pose de ma la raudce ce que vous ne roudrai pas mes je  
man moque é mi atand contant de dicetraire ma cause de  
la corde é du feux Batisé par vous L Echinel

5 juillet 1788

Cette première lettre est aussi laconique qu'intelli-  
gible Voici la seconde

*A mad. Bile.*

Meidame coicque jnsse jure cilance o vice a vi de mon  
bopaire lorsi un oqua ion de le ronpre an se que loneur  
i ait autrepris cait se qui fet que je vnu dicetraire ma cose  
de la corde et du feux vu quil cajit de iol d unc moutre  
avérée par Marion Sarancour fete à la fille Maqron  
laquel laroit paudi o cherait de cou lit oquel elle etait ou  
Marion Sarancour a pacé le matin a 10 heure aice de la  
re laquelle soidisant la pris cait con sache ny puice  
sacouer se quel en rent fere attendu que ma fam ait avec  
el dans la mème chambe il folt quel lait etc cheter dans la  
riviaire quar el noret osé la cheter dans les latrin iu cou i  
peu cherché ce qui laix poceret a autre decomier je ne sen-  
cun moyen de dicetraire ma cose de cai ainsamie mes o  
ne voudras pa i acséder ni couvri se qui pourtant seret  
le mieu vu la circonstanse dont je me dicetrait vu quil  
cajit de la corde attandu que cait un iol dune moutre de  
domestic or tout se qui ait domestic ious le sarai ra a la  
corde attandu quil cajit de iol vu que ci oa rent me randre  
ma fame l on sera dicetrait inci que moi é mou fils vu que  
nous ni some pas complisse dou il sansuit que tout consiste  
a me randre ma fame laquel m est besoin Je daija bonne ogu-  
dareuse de toussa vu con cera obbligé de me raudce ma  
fame Çur se je loneur d'être Maidamé

*Votre etc L ECHINEL  
batisé par Monsieur Sarancour votre fraire*

L'effet de ces deux lettres infâmes a été l'indignation qu'elles ont causée à monsieur Saxancour. Il a cherché l'occasion d'en faire punir l'auteur, en s'adressant aux magistrats. Mais étant alors tombé malade, il ne put suivre ce qu'il avait commencé. Il mourut, laissant ses deux filles dans un nouvel embarras. Ingénue, quoique séparée, fut rencontrée par le monstre, qui voulut d'abord la gagner par des paroles radoucies. Mais pénétrée d'honneur, elle le repoussa. Il fit encore quelques tentatives. Puis s'apercevant que tout était inutile, il entra en furie, et lui donna un coup de main sur le col, qui lui cassa les vertèbres. Elle tomba, et ne vit que quelques heures. Molesquin s'entuit. Mais Ingénue portée mourante auprès de sa sœur, eut la force de dire un mot, et on sut le nom de son meurtrier.

Aussitôt que Marion Saxancour connut la cause du malheur de sa sœur amie, elle courut annoncer le crime, et demander vengeance à une dame respectable, madame la comtesse de B<sup>1<sup>re</sup></sup>, qui employa tout son crédit, pour faire punir Molesquin sans éclat. Ce fut ici une de ces occasions, où l'on sentit de quelle utilité il est pour les citoyens honnêtes, que le roi exerce un pouvoir paternel, autrement que par l'organe des magistrats, qui ne pouvant, heureusement, agir et parler que par la loi, n'ont pas la liberté de pallier les crimes. Celui de Molesquin déshonorait un fils innocent, et répandait sur sa carrière commençante cette honte, juste punition des scélérats, mais qui est une injustice pour les non coupables. Molesquin, bien convaincu du crime et de tous ses anciens forfaits, a été envoyé aux îles, et là, soumis au pouvoir d'un homme public, qui l'oblige au travail, pour lequel il est propre. Il est signalé. On le connaît pour un méchant, et il porte le nom de l'Échiné, pour ne pas compromettre son nom véritable. Son fils est élevé par sa tante Marion, dont le cœur pur et l'hu-

meur douce lui font umer les vertus inconnues a son coupable père

2<sup>me</sup> Postscript On doit placer ullaers les pieces qui composuent ce Postscript Illes consistent dans les deux lettres de Moresquin en entier Dans une reponse foudroyante de monsieur Savancour au vil Moresquin cet honnête homme y exprime toute son indignation contre le scelerat Il lui rappelle tous ses torts toutes ses turpitudes toutes les infamies qu il s est permises telles qu elles sont rapportées dans les Mémoires qui on vient de lire Il insiste sur la manie d assassiner monsieur Savancour qu il avait répété même devant l inspecteur du Jardin-des Plantes après les deux soufflets donnés à Ingénue sur le monticule du jardin Il lui annonce toute la sévérité des magistrats et finit par lui donner sa malediction avec cette vehemence qui fut que le ciel la ratifia toujours

On rend compte des motifs particuliers de la publication des Mémoires en ces termes

« J ai rapporté de suite la calomnie les deux lettres de Moresquin et la reponse foudroyante de monsieur Savancour C est moi Marivert qui prends ici la plume et qui achève cette production que j imprime sans prendre la peine ni de mon ami monsieur Savancour ni de madame Ingénue sa fille (car on l appelle Madame mais sans jamais lui donner d autre nom que celui de baptême) Je déclare donc que j ai soigneusement recueilli tout ce que j ai entendu que j ai tâché d obtenir les brouillons de toutes les pièces de toutes les lettres et que je les ai réunis pour en former cette conclusion L amitié m en a fait une loi Je tremble quelquefois lorsque je pense que monsieur Savancour peut venir à mourir et qu alors deux jeunes personnes timides et mables seront exposées à tout ce que la sceleratesse peut avoir de rage de nourceur et d activité Voilà le

motif de la publication de ces *Mémoires*, de l'espèce de larcin que j'en fais, de l'adresse avec laquelle j'en dérobe la connaissance à ceux qu'ils intéressent, lesquels ne démèleront pas le titre de ce livre, parmi la foule de ceux qu'on publie hebdomadairement à Paris C'est en outre, comme je le dis dans la préface, la haute, l'inexprimable utilité publique de cet ouvrage, pour éclairer les jeunes filles, qui me pousse à le mettre au jour J'en dis beaucoup<sup>1</sup> mais, commettant une sorte d'infidélité, je ne saurais trop l'excuser car la fidélité est une si belle vertu, que celui qui la viole est bien coupable<sup>1</sup> Je reviens à l'historique, que j'ai interrompu, et je le reprends au moment le plus critique »

Monsieur Marivéty rapporte ensuite ce que monsieur Saxancour a fait contre les deux servantes calomniatrices, qu'il a dénoncées, ainsi que Moresquin, à deux magistrats, celui qu'on peut nommer le Vengeur des crimes, et celui de la police et des mœurs Il rapporte au long le mémoire qu'il leur présenta, par lequel il leur dénonçait les crimes de Moresquin, et des deux servantes, la Macron et la Noirâme Il raconte comment Madame la comtesse de Beauville rendit visite aux deux magistrats, et leur expliqua elle-même, par ses lettres, différents détails successifs Moresquin fut mandé par le magistrat vengeur des crimes, qui, pour le connaître, n'eut qu'à l'écouter Un inspecteur le fit venir de la part du magistrat des *mœurs* Il fut traité avec la sévérité qu'il méritait Mais rien n'a pu l'arrêter Non seulement cet homme est un scélérat, mais c'est un fou De sorte qu'après avoir employé tous les moyens possibles pour le contenir, on a désespéré d'en venir à bout C'est alors qu'on a senti toute la sagesse de ce que le chef suprême de la Justice a répondu aux remontrances contre les ordres secrets On a été forcé d'y avoir recours Mais hélas<sup>1</sup> trop tard, puisque l'infoitunée

Ingenue Savancour n'était plus ! Je ne doute pas que dans d'autre temps ou la justice était en pleine activité ce malheur n'eût été prévenu. Respectons les lois obéissons au chef de l'Etat c'est notre père et notre défenseur !

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE



# CLEF D'INGLNLI SAVANCOUR

---

## PREMIÈRE PARTIE

### Pages Lignes

Une grande dame — La comtesse de Boufflers  
— Le monstre — Luge mari d'Agnes Restif  
— Une jenne femme — Agnès Restif dite  
Ingenue

7 6 Une ville de Bourgogne — Auxerre

7 7 Un village de la province de Champagne — Sacy

7 8 Mon aïeul maternel — Edme Restif illustré par  
la *Life de mon père*

8 9 Mon aïeule — Barbe Ferlet femme du précédent

8 16 Mon père — Nicolas Edme Restif de la Bretagne  
dit *Saxancour* du nom de Sacy où il était né

11 3 Un marchand de mous chênes — M ulns On  
le retrouve dans *Monsieur Nicolas* VII épo-  
que (1765 1767) devant l'aimant d'Agnes  
Lebègue Édition Liseux 1853 t I p 235

11 10 Une pauvre fille — Sira Krammer

11 27 Monsieur Leroux — Imbert de Saint Maurice  
Dans *Monsieur Nicolas* VII Époque le  
même personnage se fait appeler M de Chri-  
pote il avait un goût très vif pour Agnès  
Lebègue Voir tome I pp 30 et suiv

12 24 Mlle Bilbin — Agnès Lebègue femme de Restif

21 30 Une commère — Mlle Desirée Didier coiffuse  
qui sert de paravent à Adélaïde Nicard dans  
*Monsieur Nicolas* VI Époque (1764)  
tome I p 18 et suiv

Elle figure aussi à *Mon Galantin* avec cette  
note piquante 176 Elisabeth Desirée  
Didier jolie brune ma commère que j ho-  
nore pour elle même si bonne à mon regard  
et comme amie d'Adélaïde Nicard Saint  
Leu (*Monsieur Nicolas* tome XIII p 108)

24 3<sup>e</sup> Une dame Manigre — Mme Germain (ma  
gramme)

Pages	Lignes	
26	18	M Rapenot — Edme Rapenot, le libraire
29	29	Un galetas au cinqueme — Au college de Presle, rue de la Harpe
36	18	Une demoiselle fort brune — Estherette, fille d'Esther Palombo et de Nicolas-Edme-Aime-Augustin-Restif, « jolie metisse, grande, ayant des couleurs rosees, le plus bel œil, une figure plutôt grecque qu'africaine, de belles dents, un sourire » ( <i>Monsieur Nicolas</i> , tome X, pp 68-69)
37	35	Ma sœur — Marion, seconde fille de Restif
39	9	Caraqua — Chereau de Villefranche Un des amants d'Agnes Lebegue, « marchand imager a côté de chez nous, mais alors en chambre garnie vis-à-vis de nos fenêtres, avec sa femme, petite bonne très jolie » ( <i>Monsieur Nicolas</i> , tome IX, p 134)
39	13	L'Anglais — Sir Johnson, amant d'Agnès Lebegue en même temps que Chereau de Villefranche, et un aventurier Lafay-Johnson se disait Anglais, mais son vrai nom était Calhuac, il était fils de refugie Agnes Lebegue l'épuisait dans ses bras ( <i>Monsieur Nicolas</i> , tome IX, pp 135, 143)
42	26	Ornefuri — Fournier (anagramme)
54	23	Un homme singulier — Restif lui-même Il a publie ses lettres aux filles de modes, dans <i>la Malediction paternelle</i>
58	14	Mamonet — Nougaret
132	12	Jean-de-Nivelle — Nougaret également

## DEUXIÈME PARTIE

137	4	Le musicien — Restif
142	24	Mme Bitez — Mme veuve Bizet, sœur de Restif, bijoutiere quai de Gesvres
144	21	Moresquin — Auge, qui épousa Ingénue Il est désigné sous le pseudonyme de Lechine ou l'Échine, dans <i>la Femme infidèle</i>
147	18	Mme Leeman — Mme Debee, mère de la Sara de Restif

## Pages Lignes

184	o	J'ai été trois jours à pouvoir prendre ton puceau — Cette aventure est contée dans l' <i>Anti Justine</i> où Augé est désigné sous l'urne gramme de Guise
200	30	Un bien qu'elle posséda en Normandie — aux Andelys
206	6	Le vil Criher — un gramme de Richer
222	13	Un saint ecclésiastique — Le curé de Courgi
233	6	Monsieur I. T. — Delustre ou de Laistre
236	30	Iromental — Bléri
238	5	Une marquise — La marquise de Bulloz

## TROISIÈME PARTIE

249	~	Le 5 novembre — 178
249	14	Champd'épines — L'épinnier contrôleur des bois à brûler
251	~3	Un homme dont Moresquin dépendait — Delaistre le directeur des Fermes pour les bois à brûler
251	30	Un faiseur — Dol rue de la Roquette
254	4	Un homme puissant — Le prévôt des marchands Le Pelletier de Morsfontaine
254	7	M. d'Oiseaumont — l'abbé de Monthot qui habitait Soissons
254	32	Otatsu Magnus — Le prévôt des marchands
267	~8	Valdu — Dutu
280	~3	La épouse d'un artiste qu'il occupa — La femme du graveur Berthet
84	33	Le sous protecteur — M. Legrand secrétaire de Le Pelletier de Morsfontaine
260	1	Ma tante — Mme Bizet
289	12	Megis — Legrand
293	24	Le commissaire de police de l'île Saint Louis — Dutu
294	~0	Un inspecteur général d'artillerie — Le chevalier de Saint Vurs rappelé dans <i>Monsieur Nicolas</i> le bon et digne chevalier de Saint Sarm et qui avait toujours témoigné pour Marion fille cadette de Restif le plus vif intérêt ( <i>Monsieur Nicolas</i> IX L'époque Liseux tome XI p. 91)

Pages	Lignes	
294	27	L'aimable Felicite — Mlle Felicite Mesnager ou Menager
297	7	Tout pres de Moresquin — au Port au Ble
298	2	Avocat general au Parlement de — Morel de Rosieres, lieutenant general au bailliage de Châlons
300	1	L'inspecteur du jardin — M Guillote
300	32	Le colporteur vieillard — Vieillot
303	11	La terre (pres Montfort) — Saint-Léger, dans le département de l'Eure
305	18	Cette dernière calomnie — Auge accusait Restif d'inceste
305	26	Le vicomte de T — Toastain de Richebourg
358	14	M de Saint-Sarmin — de Saint-Mars
359	8	M de Serisot — de Rosieres
362	8	Une femme de qualite du premier merite — La comtesse de Beauharnais
364	13	Ingénue ne vecut que quelques heures — Ainsi que nous l'avons dit dans l'Introduction, ceci est du roman, et ne fut imagine que pour derouter les chercheurs d'allusions
364	19	La comtesse de B*** — de Beauharnais
364	30	Moresquin fut envoyé aux Iles — C'est encore du roman
365	22	Marivert — Maribert-Courtenav, prête-nom de Restif Dans <i>Monsieur Nicolas</i> , Restif raconte qu'il imprima <i>Ingénue Saxancour</i> à la priere d'une dame Laruelle, qui avait marie sa fille a M Moresquin « J'ai rapporte, dit-il, une partie de ces horreurs sous le nom de cet homme, dans <i>Ingénue Saxancour</i> , et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un autre homme innomme (Auge) a montre ce livre partout, comme étant son histoire » ( <i>Monsieur Nicolas</i> , édition Liseux, tome XI, p 123)
366	17 et 18	Deux magistrats, le vengeur des crines et le chef de la police des mœurs — Le lieutenant civil et le lieutenant de police

## TABLE DES MATIERES

---

	Pa s
INTRODUCTION	v
AVIS DE L'EDITEUR (1 <sup>re</sup> EDITION)	1
PREFACE DU PARTIE	7
DEUXIÈME PARTIE	137
TROISIÈME PARTIE	19
CLÉS D'INSTITUT SANANCOUR	369